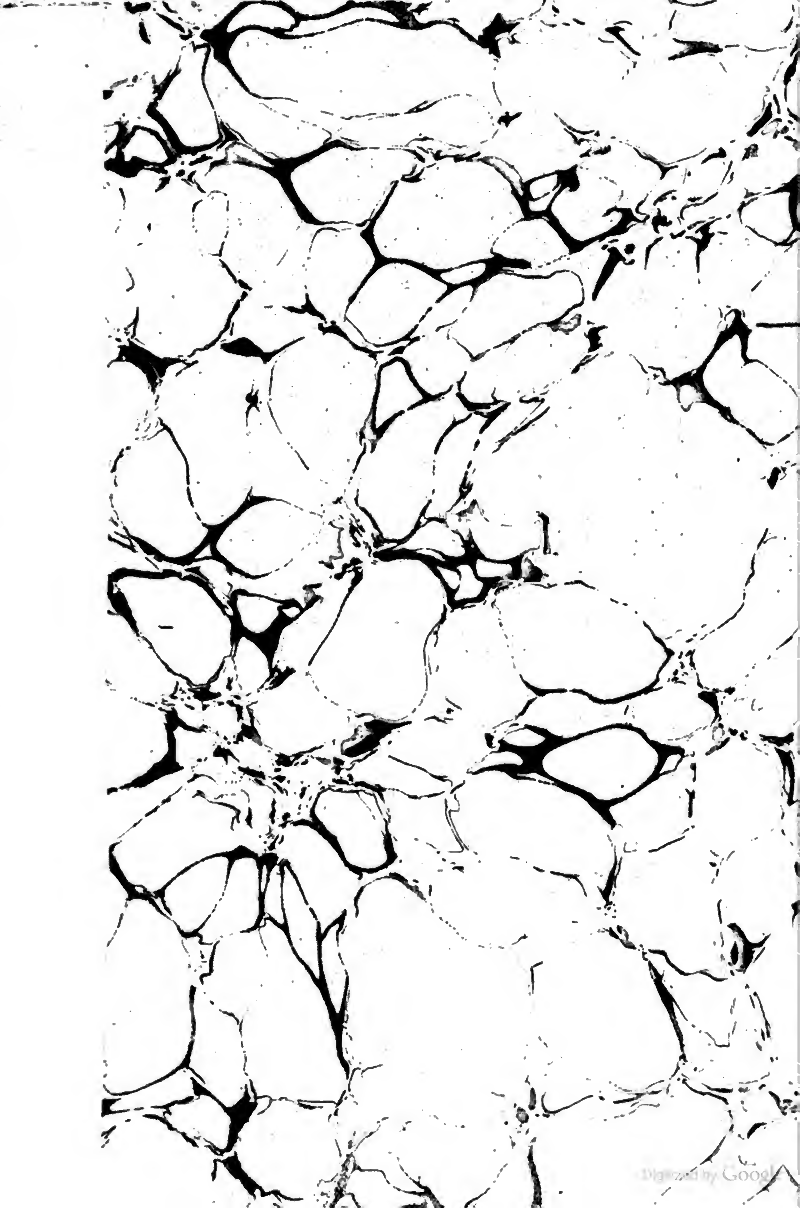
La campagne de 1815 aux Pays-Bas d'après les rapports ...

François de Bas, Jacques Augustin Joseph ...


REESE LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF CALIFORNIA.
Class



LA CAMPAGNE DE 1815

AUX PAYS-BAS

D'APRÈS LES RAPPORTS OFFICIELS NÉERLANDAIS

PAR

F. de BAS

Colonel de Hussards e. r., Directeur de la Section Historique
de l'Etat-Major général de l'armée des Pays-Bas

ET

Le Comte J. de T'SERCLAES de WOMMERSOM

Général-Major de l'armée belge

TOME II : WATERLOO



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, ÉDITEURS
8, rue Garancière, VIe

1908

La Campagne de 1815

AUX PAYS-BAS





LA BRIGADE DETMERS, CONDUITE PAR LE GÉNÉRAL CHASSÉ, ATTAQUE LA MOYENNE GARDE DANS LA SOIRÉE DU 18 JUIN 1815 A WATERLOO

(D'après le tableau de J. Hoynck van Papendrecht.)

LA CAMPAGNE DE 1815 AUX PAYS-BAS

D'APRÈS LES RAPPORTS OFFICIELS NÉERLANDAIS

PAR

F. de BAS

Colonel des Hussards e. r. Directeur de la Section Historique
de l'Etat-Major général des Pays-Bas

ET

Le Comte J. de T'SERCLAES de WOMMERSOM

Général-Major de l'Armée belge

TOME II

WATERLOO



BRUXELLES
LIBRAIRIE ALBERT DEWIT
Rue Royale, 53

1909

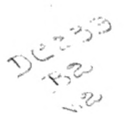


Table des matières

TOME II.

CHAPITRE V.

Le 17 juin.

Pages.

I. — La retraite de l'armée anglo-néerlandaise 1
II. — La nuit 35

CHAPITRE VI.

La bataille de Waterloo.

I. — Les positions de Waterloo et de Hal 49
II. — Dispositions de l'empereur 89
III. — Goumont, apparition des Prussiens 105
IV. — La défense du centre gauche 127
V. — Combats de cavalerie 166
VI. — Entrée en ligne des Prussiens 222
VII. — La crise 235
VIII. — Déroute de l'armée française 294
IX. — La poursuite 320

CHAPITRE VII.

Reconnaissances et méconnaissances.

I. — La Sœur de charité de l'Europe guerrière 353
II. — Pertes et récompenses 372

Pages.

III. — Le « Model of Waterloo », plan relief du champ de bataille par le capitaine Siborne. 412
IV. — Conclusion 443

Table d'errata. 455
Table analytique des matières 463
Index alphabétique 487



CHAPITRE V.

Le 17 juin.

I.

La retraite de l'armée anglo-néerlandaise.

Durant la nuit du 16 au 17 juin et la matinée du 17, alliés et Français restèrent immobiles sur leurs positions. Ni Wellington ni le commissaire prussien au quartier général anglais, le général von Müffling, ne jugèrent nécessaire d'informer Blücher du résultat de la bataille des Quatre-Bras : dix kilomètres à peine cependant séparent Quatre-Bras de Ligny. Eux-mêmes étaient demeurés toute la nuit sans nouvelles des Prussiens. Le général Gneisenau avait bien dépêché, paraît-il, un officier au duc pour l'informer de la retraite vers Tilly, mais blessé grièvement en route, l'officier prussien n'atteignit pas Genappe (1). Du côté français, le service de transmission n'était pas mieux assuré : ce ne fut qu'après neuf heures du matin que, le 17, Ney apprit par la lettre de Soult dont nous parlerons plus loin la victoire de l'empereur à Ligny, tandis que, de son côté, Napoléon, rentré le 16 au soir à Fleurus, restait sans nouvelles de son aile gauche. Durant toute la journée

(1) von Lettow Vorbeck ne mentionne pas cette mission.

du 16 Ney ne lui avait pas fait parvenir une seule dépêche.

Après avoir achevé son rapport au roi son père, le prince d'Orange prit quelques heures de repos à Nivelles. Le général de Constant monta à cheval avant le jour et se rendit seul aux Quatre-Bras, où il rencontra le major Van Gorcum. La nuit avait été assez tranquille, mais vers l'aurore une partie des troupes bivouaquées près de la chaussée de Namur avait été alarmée par une fusillade assez vive provoquée par des patrouilles ennemies sans doute. Malgré la pluie qui commençait à tomber, les soldats, presque sans paille, dormaient d'un profond sommeil, exténués de fatigue. Le va-et-vient des brancardiers, occupés à transporter les blessés du bois de Bossu et des autres parties du champ de bataille vers les fermes des Quatre-Bras où étaient établies les ambulances, continuait encore. Le bataillon de chasseurs n° 27 ne tardait pas à revenir de Nivelles tandis que des batteries et des bataillons anglais arrivant de divers endroits s'établissaient au bivouac entre la Baraque et le carrefour des chaussées de Namur et de Bruxelles. Quelques escadrons gardaient le terrain à l'Ouest du bois de Bossu dans la direction de Houtain-le-Val. En arrière du bivouac du 5e de milice, les batteries Byleveldt et Stevenart travaillaient à remettre en état leurs canons et leurs voitures. La batterie Stevenart ne comptait plus que trois pièces, sous les ordres du lieutenant Winssinger.

Dès le réveil l'infanterie procéda au nettoyage et à la réparation de ses fusils et recompléta aux caissons ses cartouches et ses pierres à feu. Les égarés rejoignaient



leurs compagnies et bientôt les corps se mettaient sous les armes en bon ordre. Tout le monde croyait qu'on allait attaquer les Français ou tout au moins qu'on continuerait à défendre la position (1).

Le duc de Wellington, revenant de Genappe où il avait logé, arriva aux Quatre-Bras après le général de Constant : le prince d'Orange ne tarda pas à l'y rejoindre. Ayant invité le prince et son quartier-maître général à se joindre à lui, le feld-maréchal parcourut en leur compagnie les avant-postes de la brigade de cavalerie Vivian qui couvraient la gauche de la position; après avoir constaté que l'ennemi continuait à se maintenir à Frasnes sans bouger, le haut état-major rentra aux Quatre-Bras.

Vers neuf heures et demie, et non à sept heures et demie comme le disent à tort MM. Houssaye et von Lettow Vorbeck, le colonel Gordon se présenta au duc. Envoyé le matin avec un détachement de cavalerie dans la direction de Marbais pour prendre contact avec l'armée prussienne, Gordon avait eu la bonne fortune de trouver encore à Tilly (2) une arrière garde de la brigade Sohr et d'apprendre par elle le résultat défavorable de la bataille livrée la veille par l'armée prussienne et sa retraite en cours d'exécution vers Wavre, où le maréchal Blücher avait l'intention d'établir son quartier général dans la soirée du 17. Les

(1) Historique de la 2e division, note 21*b*.

(2) D'après von Lettow Vorbeck, le général von Gneisenau aurait décidé la retraite vers Tilly sans avoir encore arrêté le dessein de la continuer ensuite vers Wavre. D'après cet auteur, le général von Gneisenau aurait même préféré retirer l'armée vers Namur s'il n'avait craint pour les troupes prussiennes battues et en désordre les dangers d'une marche de flanc en présence des Français.

1er et 2e corps prussiens avaient bivouaqué dans la nuit du 16 au 17 entre Tilly, Mellery et Gentinnes ; le 3e corps, entre Sombreffe et Le Point du Jour.

Jusqu'à ce moment, Wellington, ayant environ 43,000 hommes sous la main aux Quatre-Bras et comptant sur 45,000 hommes en marche pour l'y rejoindre, s'en était tenu au plan de faire immédiatement la jonction de toutes ses forces avec celles de Blücher. Les nouvelles que lui apportait Gordon le déterminèrent à changer incontinent de résolution. Il confia à l'aide de camp du général von Müffling la mission de se rendre auprès du maréchal Blücher pour lui faire savoir que l'armée anglo-néerlandaise, exposée à une attaque combinée de Ney sur son front et de l'empereur sur son flanc gauche, allait se replier vers Mont-Saint-Jean. Le duc examinait l'alternative de faire commencer la retraite sur-le-champ ou d'attendre que l'ennemi ait dessiné plus clairement ses intentions quand se présenta devant lui le lieutenant von Massow, envoyé par le général von Gneisenau pour l'informer des résultats de la journée de Ligny, ainsi que des dispositions générales prises pour la retraite de l'armée prussienne vers Wavre et pour lui demander ce qu'il comptait faire. Le général en chef anglais répondit qu'il irait s'établir sur le plateau de Mont-Saint-Jean dans une forte position défensive, où il attendrait l'attaque de Napoléon. Il pria l'officier d'ordonnance von Massow de réitérer auprès du maréchal Blücher la demande qu'il lui avait déjà fait transmettre antérieurement par l'aide de camp du général von Müffling, c'est-à-dire de prêter à l'armée anglo-néerlandaise l'appui de deux corps d'armée prussiens. « Si cet

appui devait me manquer, ajoutait le duc, je serais contraint de sacrifier Bruxelles et de me retirer derrière l'Escaut. »

Ces paroles ne peuvent s'interpréter que par l'intention qu'il avait conçue de passer la Senne et de diriger sa retraite vers l'Ouest sous la protection du corps commandé par le prince Frédéric, posté à Hal : elles expliquent le rôle assigné à ce corps, dont la position et l'attitude durant les journées des 17 et 18 juin ont été si âprement discutées et que tant d'écrivains n'ont pas su ou pas voulu comprendre.

Von Massow, immédiatement congédié, reprit le chemin du grand quartier général prussien.

Assis dans une hutte de feuillage derrière la grande ferme des Quatre-Bras, lord Wellington dicta au colonel de Lancey les ordres pour la retraite de l'armée entière vers Mont-Saint-Jean, à 12 kilomètres au Nord des Quatre-Bras (1). Les troupes qui se trouvaient aux

(1) Notre récit est emprunté au Journal du général baron de Constant : il diffère de celui de sir Hussey Vivian (*Waterloo letters*, n° 71, p. 154) et du rapport du capitaine Bowles à lord Fitz Harris. Nous lisons, en effet dans les *Malmesbury's letters*, vol. II, p. 447 : « On the morning of the 17th, my company being nearly in front of the farm house at Quatre-Bras, soon after daybreak the Duke of Wellington came to me (Bowles) and being personally known to him, he remained in conversation for an hour or more, during which time he repeatedly said he was surprised to have heard nothing of Blücher. At length a staff officer (von Massow) arrived, his horse covered with foam, and whispered to the Duke, who without the least change of contenance gave him some orders and dimissed him. He then turned round to me and said : « Old Blucher has had a d...d good licking and gone back to Wavre, eighteen miles. As he has gone back we must go too. I suppose in England they will say we have been licked. I can 't help it; as they are gone back we must go too. » He made all the arrangements for retiring without moving from the spot on which he was standing, and it certainly did not occupy him five minutes. » (Le matin du 17, ma

Quatre-Bras devaient suivre la chaussée de Charleroi à Bruxelles, celles qui étaient à Nivelles et à Arquennes devaient passer par Lillois-Witterzée (1); les troupes néerlandaises devaient se mettre en mouvement à 10 heures et aller prendre position au Sud de Waterloo.

Cependant, la nouvelle de l'échec éprouvé par les Prussiens à Ligny se répandait rapidement dans les états-majors et les troupes. Il était évident qu'on allait être forcé de se conformer au mouvement rétrograde de l'armée alliée et ordre fut donné aux troupes de faire promptement la cuisine.

Le duc prescrivit à lord Hill de diriger la 2e division anglaise (Clinton) et la brigade Mitchell de la 4e division (Colville) de Nivelles vers Merbraine et à la cavalerie d'Estorff de rejoindre à Hal le corps du prince Frédéric (2).

---

compagnie se trouvait presque sur le front de la ferme des Quatre-Bras : peu après le lever du jour, le duc de Wellington vint vers moi (Bowles) et comme j'étais personnellement connu de lui il resta à converser avec moi pendant plus d'une heure : il me dit à plusieurs reprises qu'il était étonné de n'avoir reçu aucune nouvelle de Blücher. Enfin un officier d'état-major (von Massow), dont le cheval était couvert d'écume, arriva et parla à voix basse au duc. Celui-ci, sans changer le moins du monde de contenance, lui donna quelques instructions, puis le congédia. Se retournant alors vers moi, le duc me dit : « Le vieux Blücher a reçu une s... bonne rossade et s'est retiré à Wavre, à 18 milles. Puisqu'il s'est retiré, nous devons le faire aussi. Je suppose qu'en Angleterre on dira que nous avons été rossés. Je n'y peux rien ; comme ils sont partis, nous devons aussi nous en aller. » Il fit tous les arrangements nécessaires sans quitter la place où il se trouvait et cela ne lui prit certainement pas cinq minutes.)

(1) Journal des opérations et mouvements du 2e corps de l'armée royale néerlandaise depuis le commencement de la campagne de 1815 jusqu'au 24 juin et du 1er corps depuis le 25 juin jusqu'au 4 août 1815 par le capitaine van Swieten. Archives de la guerre à La Haye. Voir note 20.

(2) *Wellington's Dispatches*, vol. the XIIth, p. 475. Instructions for the movement of the Army on the 17th June 1815.

Enfin, tous les bagages et les trains de l'armée devaient être évacués partie vers Hal, partie vers Bruxelles ; les voitures à munitions devaient gagner Genappe et y parquer provisoirement.

Le duc fit copier pour le prince d'Orange par le major van Gorkum la partie suivante de ses ordres :

« 17 juin 1815.

» Extrait de l'ordre pour le mouvement général de l'armée en ce jour :

» La 1re division (Cooke) ne laissera que des piquets sur la droite de la grand' route (de Charleroi) et se réunira sur la route de Nivelles en arrière du bois.

» La 3e division se massera sur la gauche de la position en continuant à garder par ses piquets le terrain actuellement occupé par ses avant-postes.

» La 2e division des troupes des Pays-Bas se portera de ses positions actuelles à Waterloo.

» W. de Lancey.

» *N. B.* — La marche s'exécutera en colonne par demi-compagnie à distance serrée.

» La 3e division des troupes des Pays-Bas partira de Nivelles à 10 heures.

» Les voitures de munitions de réserve pour l'infanterie parqueront immédiatement en arrière de Jemappes (pour Genappe).

» W. de L. »

Afin de dissimuler à l'ennemi le mouvement de retraite, les avant-postes brunswickois et la cavalerie

anglaise occupèrent les Quatre-Bras jusqu'à midi.

Le prince d'Orange chargea le général de Constant de donner l'ordre de marche aux divisions néerlandaises et mit lui-même la brigade van Merlen en mouvement vers 9 heures. Waterloo fut indiqué comme quartier général du duc de Wellington. Les chevaux de selle du prince furent dirigés sur l'Espinette, au Nord de Waterloo.

La 2e division s'ébranla à 10 heures, défila devant « la Baraque » et prit place dans la colonne derrière les 1re et 5e divisions anglaises. La route était encombrée par les trains de l'armée et les voitures de l'artillerie qui se croisaient avec des voitures à vivres encore en marche vers les Quatre-Bras et qu'on n'avait pas pu faire rétrograder en temps opportun. Comme le pont sur la Dyle, à Genappe, beaucoup plus étroit que la chaussée, causait de grands retards, le général de Perponcher fit déboîter la tête de sa division; ses bataillons franchirent la rivière à files doublées par un gué situé au Sud-Ouest de la ville qu'on contourna pour reprendre place dans la colonne. Les bataillons du contingent de Nassau (von Kruse) suivaient la division de Perponcher.

Entre 1 et 2 heures, la division arriva à l'emplacement qui lui était assigné sur le plateau et s'y établit, l'aile gauche appuyée à Mont-Saint-Jean, l'aile droite s'étendant dans la direction de Merbraine, l'artillerie en 2e ligne. Les hommes s'installèrent aussitôt en construisant des claies et des toitures de branchage et de feuillage pour s'abriter de la pluie, qui tombait à verse. Deux compagnies de flanqueurs avec deux pièces de canon, établies au mamelon (cote 120), sur la droite de la

division, gardaient le terrain aux abords de Braine-l'Alleud et de la chaussée de Nivelles. (Voir le plan IX ou feuille 33, planchette 3 de la carte de Belgique.)

La 3e division anglaise commença son mouvement aux Quatre-Bras entre 11 heures et midi. Les brigades Halkett et Kielmansegge de la division Alten, puis les bataillons brunswickois s'écoulèrent successivement par la route de Baisy-Thy et franchirent la Dyle près de Ways.

La cavalerie d'Uxbridge, déployée sur deux lignes, couvrait la retraite et à une heure, après que la brigade Ompteda dont la tête avait quitté les Quatre-Bras vers midi eût entièrement défilé, la cavalerie anglaise seule restait en position. Ney ne se montrait pas, mais un peu après une heure les avant-postes de Vivian signalèrent l'avant-garde de l'empereur en marche sur la chaussée de Namur.

Le général de Constant après avoir mis en route la 2e division néerlandaise s'était rendu à Nivelles pour donner les ordres nécessaires à la 3e division et à la cavalerie de Collaert. Il fallut d'abord rassembler la division d'infanterie, dont une brigade, celle de Detmers, bivouaquait à Arquennes et l'autre, celle de d'Aubremé, sur les hauteurs de Saint-Roch, puis on trouva la ville encore encombrée de tous les bagages de l'armée anglaise, si bien qu'il était midi passé quand la division fut en marche sur la route de Braine-l'Alleud (1).

Quant au général de Collaert, il approchait de Nivelles

(1) Relaas van het gebeurde bij de 3e divisie, etc., note 22B.

quand il fut averti que de la cavalerie ennemie se montrait sur la route de Houtain-le-Val. Il envoya dans cette direction deux escadrons du régiment de dragons légers n° 4. L'ennemi avait poussé jusqu'au bivouac abandonné d'Arquennes, où il trouva le lieutenant payeur van Uchelen et quelques hommes qu'il enleva puis se retira. Le général de Collaert laissa un escadron à Nivelles pour couvrir la marche des bagages qui continuaient à défiler au travers de la ville, et poursuivit son mouvement. Vers 5 heures la division de Collaert tout entière se trouva réunie à Mont-Saint-Jean : les brigades Trip et de Ghigny et la demi-batterie à cheval Petten arrivant de Nivelles, y avaient trouvé la brigade van Merlen avec la demi-batterie Gey déjà installée au bivouac dans un pli de terrain au pied du plateau entre les routes de Charleroi et de Nivelles, où elles s'établirent à leur tour (1).

La batterie de réserve (capitaine du Bois) partie de Nivelles, dans la matinée, avait été dirigée vers Bruxelles.

Après avoir rempli sa mission à Nivelles, le général de Constant avait repris le chemin des Quatre-Bras où il croyait pouvoir rejoindre le prince d'Orange, mais en passant à Thisnes il apprit que les troupes alliées avaient évacué toute la position et que l'ennemi occupait déjà la croisée des chaussées. Obliquant à gauche par le chemin de traverse de Ponteny, le quartier-maître général gagna Vieux-Genappe où il arriva au moment où l'arrière-garde anglaise, en position au Nord de Genappe

(1) *Journaal der divisie kavallerie*, 17 juin. Note 23.

se préparait à se jeter sur l'avant-garde de l'armée impériale débouchant de la ville.

Ce ne fut qu'entre 7 et 8 heures du matin, le 17 juin, que l'empereur, dont le quartier général était établi au château du baron de Zualart à Fleurus, apprit par le général de Flahaut arrivant de Frasnes où il avait passé la nuit les événements de la veille aux Quatre-Bras et reçut le rapport du maréchal Ney (1).

Napoléon attribua l'insuccès de son aile gauche à la faute qu'avait commise le maréchal Ney en ne réunissant pas à temps les deux corps d'armée qu'il lui avait confiés. Il dicta immédiatement au major général Soult la lettre suivante pour le maréchal Ney, dans laquelle il exprime sur les opérations de ce dernier les plus justes critiques (2) :

« Fleurus, le 17 juin 1815,

» Monsieur le Maréchal,

» Le général Flahaut, qui arrive à l'instant, fait connaître que vous êtes dans l'incertitude sur les résultats de la journée d'hier. Je crois cependant vous avoir prévenu de la victoire que l'empereur a remportée (3). L'armée prussienne a été mise en déroute ; le général Pajol est à sa poursuite sur les routes de Namur et de Liége.

» L'empereur se rend au moulin de Brye, où passe la

(1) Note 30, 4° *b*, rapport du maréchal Ney sur la bataille des Quatre-Bras.

(2) Archives du ministère de la guerre à Paris. Les Cent Jours, etc. *Documents inédits, etc.* Duc d'Elchingen, XVII. Lettre du maréchal Soult au maréchal prince de la Moskowa, Fleurus le 17 juin 1815.

(3) Nous n'avons trouvé nulle part la preuve de cette assertion.

grand'route qui conduit de Namur aux Quatre-Bras ; il n'est donc pas possible que l'armée anglaise puisse agir devant vous ; si cela était, l'empereur marcherait directement sur elle par la route des Quatre-Bras, tandis que vous l'attaqueriez de front avec vos divisions qui, à présent, doivent être réunies, et cette armée serait dans un instant détruite. Ainsi instruisez Sa Majesté de la position exacte des divisions et de tout ce qui se passe devant vous.

» L'empereur a vu avec peine que vous n'ayez pas réuni hier les divisions ; elles ont agi isolément : ainsi vous avez éprouvé des pertes (1).

» Si les corps des comtes d'Erlon et Reille avaient été ensemble, il ne réchappait pas un Anglais du corps qui venait vous attaquer. Si le comte d'Erlon avait exécuté le mouvement sur Saint-Amand que l'empereur a ordonné (2), l'armée prussienne était totalement détruite et nous aurions fait peut-être 30,000 prisonniers.

» Les corps des généraux Gerard, Vandamme et la garde impériale ont toujours été réunis ; l'on s'expose à des revers lorsque des détachements sont compromis.

---

(1) La raison que le duc d'Elchingen (*Documents inédits, etc.*, pp. 47-52) oppose à ce reproche de l'empereur manque de fondement : « Le maréchal, affirme le duc d'Elchingen, n'a pas eu ses divisions rassemblées parce que l'ordre fatal donné au comte d'Erlon l'en a empêché. » Il est incontestable que l'intention de l'empereur était que dès le matin les divisions de Reille et de d'Erlon agissent ensemble et c'est précisément parce que d'Erlon n'avait pas été poussé en avant par Ney que le 1er corps lui a échappé sur l'ordre de l'empereur, avant même d'être arrivé à Frasnes.

(2) C'est-à-dire le mouvement qui aurait abouti à prendre à dos la position prussienne par Marbais et non celui de moindre développement qui, dirigé sur Saint-Amand, aurait eu pour résultat une attaque de flanc.

» L'empereur espère et désire que vos sept divisions d'infanterie et la cavalerie soient bien réunies et formées, et qu'ensemble elles n'occupent pas une lieue de terrain, pour les avoir bien dans votre main et les employer au besoin.

» L'intention de Sa Majesté est que vous preniez position aux Quatre-Bras ainsi que l'ordre vous en a été donné ; mais si, par impossible, cela ne peut avoir lieu, rendez-en compte sur-le-champ avec détail, et l'empereur s'y portera, ainsi que je vous l'ai dit ; si, au contraire, il n'y a qu'une arrière-garde, attaquez-la et prenez position. La journée d'aujourd'hui est nécessaire pour terminer cette opération... »

Le fait que Wellington et Gneisenau ne pensèrent tous deux à s'informer réciproquement des résultats des combats du 16 que quand la matinée du 17 était déjà relativement avancée tourna à l'avantage de l'armée anglo-néerlandaise. Tout porte à croire, en effet, qu'averti plus tôt de la retraite du maréchal Blücher, le duc aurait lui-même commencé de meilleure heure sa marche vers le plateau de Mont-Saint-Jean et que le maréchal Ney, en dépit de son manque de clairvoyance, n'aurait été que trop heureux de réparer sans coup férir son échec de la veille en occupant immédiatement la position des Quatre-Bras, laissée à sa merci par son adversaire. Ne pouvant soupçonner que Wellington était resté sans nouvelles de la défaite de l'armée prussienne, l'empereur accepta comme certain que la position des Quatre-Bras était évacuée par l'ennemi et que Ney l'occupait. Aussi quand il reçut le rapport du maréchal il dut éprouver au sujet de la situa-

tion actuelle des armées alliées plus d'incertitude qu'avant l'ouverture des hostilités le 15 juin. S'il se dirigeait vers les Quatre-Bras sans savoir d'une manière positive que les Prussiens continuaient leur retraite dans la direction du Nord ou dans celle de l'Est, il courait le danger d'être attaqué lui-même à revers pendant qu'il serait aux prises avec Wellington. Force lui était donc d'attendre les premiers rapports de Pajol et les résultats des reconnaissances envoyées vers les Quatre-Bras avant de prendre son parti.

Napoléon monta en voiture pour se rendre à Ligny; il était accompagné du maréchal Grouchy, qui était venu au quartier général pour demander des instructions. Chemin faisant, l'empereur fit donner ordre à la division Teste du 3e corps (Lobau) de se porter en avant par la route de Namur pour soutenir les escadrons de Pajol, et à la division de cavalerie Subervie de marcher sur Quatre-Bras pour s'y mettre en communication avec le maréchal Ney. En attendant les rapports, il passa en revue ses troupes victorieuses dans les combats de la veille et parcourut le champ de bataille. Une dépêche expédiée par Pajol de Mazy, à 7 kilomètres de Sombreffe sur la chaussée de Namur, lui annonça que l'armée prussienne était en pleine retraite vers Namur et Liége; on avait enlevé à Mazy une batterie à cheval prussienne. D'autre part, un avis de la brigade Berton lui apprit qu'on avait aperçu les Prussiens en masse à Gembloux : c'était le 3e corps (von Thielmann) qui avait quitté Sombreffe à la pointe du jour. Berton négligea de communiquer cette importante nouvelle au général

Pajol qui, de Mazy, avait marché vers Saint-Denis (1). Avant midi un avis de Subervic fit connaître qu'au lieu de Ney, il avait trouvé aux Quatre-Bras des troupes anglaises et que la cavalerie ennemie avait même poursuivi ses escadrons.

Rassuré au sujet de l'armée prussienne, l'empereur mit sur-le-champ en marche par la chaussée et par Marbais pour se porter sur la gauche des Anglais, le comte de Lobau (6e corps) avec les divisions Simmer et Jeannin et les fit suivre par la garde et le corps de cuirassiers de Milhaud. Réunies à celles du maréchal Ney, ces troupes formeraient une masse de 62,000 hommes avec 240 bouches à feu. D'autre part, il prescrivit au maréchal Grouchy (2), sous les ordres duquel il plaça les corps de Vandamme (3e) et de Gérard (4e), la division Teste, la cavalerie de Pajol et d'Excelmans, en tout 36,000 hommes avec 96 pièces, de poursuivre vivement les Prussiens dans la direction de Gembloux, de culbuter leurs arrière-gardes et de ne pas les perdre de vue. Les instructions données à ce maréchal lui recommandaient surtout de déborder l'aile droite des Prussiens de manière à rester toujours en communication avec le reste de l'armée impériale (3). La division du général Girard, très éprouvée la veille, restait à Fleurus pour relever les blessés et servir de réserve.

---

(1) A.-J. Doorman, *De gevechten bij Wavre op 18 en 19 Juni 1815*. « Militaire Spectateur », 1906.

(2) Grouchy, *Relation succincte de la campagne de Belgique*. Paris, 1843. Charras, *Histoire de la Campagne de 1815*, p. 219.

(3) Gourgaud, p. 75 et note 17. D'après le commandant du Casse, l'empereur ne quitta le champ de bataille de Ligny qu'après 1 heure de l'après-midi. Le général Gourgaud parait s'être trompé, en plusieurs endroits de son récit, sur les heures qu'il mentionne.

L'avant-garde du 6e corps se trouva bientôt en présence des hussards de Vivian et de Grant. Le corps s'arrêta au Nord de Marbais. L'empereur accourut avec la cavalerie légère de Domon et les cuirassiers de Milhaud. Il était environ 2 heures. Les tirailleurs français s'engagèrent avec ceux des Anglais. Sur le flanc gauche de Lobau on tiraillait également, mais on ne tarda pas à reconnaître qu'on s'était engagé par erreur avec les vedettes du maréchal Ney. L'étonnement de l'empereur fut grand en apprenant que les troupes de ce maréchal étaient encore dans leurs bivouacs au Nord de Frasnes. Impatienté de ce retard il leur fit porter directement l'ordre de se mettre en marche sur-le-champ pour venir le rejoindre. Il fallut les attendre pendant plus d'une heure. Quand le maréchal Ney parut devant l'empereur, ce dernier lui témoigna sa surprise de l'inexécution de ses ordres. Le maréchal balbutia quelques excuses et chercha à se justifier en disant qu'il avait cru que toute l'armée anglo-néerlandaise était encore aux Quatre-Bras et qu'elle était appuyée sur sa gauche par toute l'armée prussienne que de faux rapports lui avaient représentée comme victorieuse à Ligny (1).

L'empereur vit d'un coup d'œil que Wellington avait échappé à son étreinte et qu'il ne restait plus aux Quatre-Bras qu'une partie de la cavalerie anglaise. Il lança contre elle la cavalerie française qui repoussa les hussards de Vivian et de Grant, mais fut arrêtée par les batteries à cheval en position sur le plateau. Sur

(1) Gourgaud, p. 78.

l'ordre de l'empereur douze pièces d'artillerie prirent alors position pour contre-battre l'arrière-garde ennemie.

Vers 2 1/2 heures, présumant que l'infanterie de l'armée anglo-néerlandaise devait avoir franchi tout entière le défilé de Genappe, lord Uxbridge se retira à son tour. La marche s'exécuta sur trois colonnes, les brigades Vivian et Vandeleur par la route de Thy (1), celles de Ponsonby et de Somerset par la chaussée de Bruxelles, celles de Dornberg et de Grant allant passer la Dyle en amont de Genappe. Le 7e hussards et le 23e dragons formaient l'arrière-garde de la colonne du centre.

Ayant mandé le comte d'Erlon, qu'il réprimanda vivement sur le triste rôle qu'il avait joué la veille, l'empereur lui ordonna de pousser son corps d'armée sur la route de Bruxelles à la suite de la cavalerie anglaise. Derrière d'Erlon, il fit successivement défiler Reille, Lobau, la garde et la cavalerie de Kellermann. Cette immense colonne était flanquée sur sa droite par les cuirassiers de Milhaud précédés par les lanciers de A. Colbert et les chasseurs de Merlin (de la 5e division, Pajol). L'empereur marchait en tête de la brigade d'avant-garde du corps d'Erlon. Son espoir avait été de coucher le matin à Bruxelles ou tout au moins dans la forêt de Soignes : il comptait, si l'armée anglo-néerlandaise tentait de lui disputer le passage de la Dyle, l'attaquer le jour même. Les inconcevables retards du maréchal Ney avaient fait perdre plusieurs heures :

(1) Commune de Baisy-Thy.

l'empereur, cependant, ne désespérait pas encore d'atteindre l'armée ennemie (1).

Quoi qu'en dise M. Henri Houssaye dans le récit vivement coloré où il peint la cavalerie de lord Uxbridge fuyant dans le plus grand désordre, les hussards galopant pêle-mêle avec les canonniers, aveuglés par les éclairs et fouettés par l'averse, la retraite de l'arrière-garde anglaise se fit en bon ordre et ne fut guère inquiétée par l'ennemi. Près de Thy, les lanciers de Colbert atteignirent l'arrière-garde de la colonne de Vivian et Vandeleur; un escadron du 10e hussards ayant mis pied à terre les empêcha d'approcher du pont de la Dyle. Une partie des cavaliers ennemis se rabattit vers la chaussée de Bruxelles à Charleroi, une autre partie suivit les Anglais quand ils abandonnèrent le pont, mais se tint à distance et s'abstint de les attaquer. Des torrents de pluie tombant sans relâche détrempaient le sol et rendaient la marche pénible. Passant par Glabais, Maransart et le château de Fichermont, Vivian et Vandeleur vinrent établir leurs bivouacs à Vert-Coucou.

Dörnberg, qui cheminait sur l'autre aile avec deux régiments, fut encore moins inquiété : il passa la Dyle sans encombre et s'établit sur le plateau de Mont-Saint-Jean. Le rôle de la colonne centrale qui attirait sur ses pas la masse de l'ennemi était plus délicat. Lord Uxbridge résolut de profiter de la position favorable qui commande l'issue Nord du défilé de Genappe pour gagner du temps et retarder la colonne française. Il

(1) Gourgaud, pp. 78 et 79.

rangea en première ligne le 7ᵉ de hussards, de Grant, le 23ᵉ de dragons et deux batteries, soutenus en 2ᵉ ligne par les brigades de Somerset et de Ponsonby, et attendit dans cet ordre le débouché de l'ennemi.

Quand les lanciers, dont était formée la tête de la colonne française, apparurent, ils furent chargés par les hussards, dont ils rompirent sans peine l'attaque. Lord Uxbridge se mettant lui-même à la tête des « Life Guards » se lança à son tour sur les lanciers ennemis et les refoula dans les rues étroites de la ville, où le manque d'espace leur faisant perdre l'avantage de leur armement, ils furent fort maltraités. Après une vive mêlée, les « Life Guards » se rallièrent au Nord de la ville. La vigoureuse action de la cavalerie anglaise en imposa aux Français et à l'empereur lui-même, qui venait d'arriver. Il fallut déployer une batterie en front et lancer sur le flanc gauche anglais les hussards de Marbot pour déterminer lord Uxbridge à continuer sa retraite. Sous l'action continue de la pluie le terrain devenait de plus en plus difficile et les mouvements des deux adversaires durent forcément se ralentir.

Le combat de Genappe avait sensiblement retardé la poursuite de l'ennemi. Lord Uxbridge continua sans nouvelle interruption sa marche rétrograde que protégèrent les « Royals Inniskillings » et les « Greys » de Ponsonby en se retirant par échelons soutenus par deux batteries. La cavalerie anglaise arriva ainsi sur le plateau de Mont-Saint-Jean, au croisement de la chaussée et du chemin creux d'Ohain, où elle fut recueillie par les brigades d'infanterie de Kempt et de Pack en position à cet endroit. Le 23ᵉ régiment de dra-

gons fut laissé à la Haie-Sainte pour observer l'ennemi.

Vers 6 1/2 heures du soir l'avant-garde française atteignit les hauteurs de la Belle-Alliance : de ce point on apercevait en avant de la forêt de Soignes des troupes en station dont la brume ne permettait pas de déterminer la force. On conjectura qu'on avait en face de soi une forte arrière-garde en position pour protéger le gros de l'armée anglo-néerlandaise pendant qu'il défilait à travers la forêt. L'empereur chercha à en imposer à l'ennemi en faisant déployer les cuirassiers de Milhaud et l'artillerie à cheval. Le 23e de dragons anglais se retira et le général Alten reçut les escadrons français par un feu bien nourri des batteries Lloyd et Cleeves. L'ennemi ne poussa pas plus loin cette démonstration, au cours de laquelle on avait échangé aussi quelques coups de sabre au Sud de Goumont.

La vive résistance que lui avait opposée la division Alten révéla à Napoléon que toute l'armée anglaise était en position et l'attendait de pied ferme au Sud de la forêt de Soignes : il en éprouva une vive satisfaction. Bientôt l'obscurité et la pluie, qui ne discontinuait pas, vinrent mettre fin au combat. L'avant-garde française se mit au bivouac entre la Belle-Alliance et la Haie-Sainte et Napoléon établit son quartier général à la ferme du Caillou.

Le général de Constant avait vu de loin la vigoureuse charge de lord Uxbridge au Nord de Genappe, puis il avait rejoint la colonne d'infanterie sur la chaussée. En arrivant sur le plateau de Mont-Saint-Jean, son premier soin fut de se mettre en rapport avec l'état-major du commandant en chef. Il trouva sir W. Howe de

Lancey assis par terre, ayant devant lui un grand plan dessiné de la position : le quartier-maître général anglais devait être tué le lendemain à la place même où il se trouvait en ce moment. « Il me fit connaître, dit le baron de Constant dans son journal, l'ordre de bataille désigné par le duc sur la position ; il me pria de placer les troupes des Pays-Bas. Je vais d'abord sur la chaussée de Nivelles à la rencontre de la 3e division (Chassé), que je conduis vers Braine-l'Alleud, où elle prend sa position dans la ville et environs pour en défendre les accès (1). »

Le général Chassé reçut comme mission d'empêcher que la droite de la position de Mont-Saint-Jean ne fût tournée par l'ennemi. Il confia la défense directe de Braine-l'Alleud à sa 1re brigade (Detmers). Les troupes de cette brigade furent réparties de la manière suivante : le bataillon de chasseurs n° 35 fut placé à l'entrée méridionale de la ville ; le lieutenant-colonel Arnould, chef de ce bataillon, fit établir des avant-postes dans la direction de Pospol (2). Le bataillon de ligne n° 2 occupa la lisière Est. Le bataillon de milice n° 4 et la batterie à pied Lux bivouaquèrent près du moulin : les bataillons de milice 6 et 19 occupèrent la grand'place. Le bataillon de milice n° 17 entre Braine-l'Alleud et Merbraine reliait la brigade néerlandaise avec la 2e division anglaise (Clinton) et la brigade Mitchell de la 4e division établies entre Merbraine et la chaussée de Nivelles.

(1) F. de Bas, *Prins Frederik der Nederlanden en zijn tijd*, IIIe vol., p. 634.

(2) Pospol à 1,200 mètres environ au Sud de Braine-l'Alleud sur le chemin vers Lillois-Witterzée. Ce nom ne figure pas sur les planchettes au 1:20000; le groupe de fermes qui autrefois s'appelait Pospol est situé à l'Est du kil. 20 du chemin de fer et est désigné aujourd'hui sous le nom de Saussois. Voir plan IX.

De toutes les troupes de l'armée, la brigade Detmers eut le moins à souffrir du temps affreux qui persista durant une bonne partie de la nuit du 17 au 18 juin. Les habitants alarmés tinrent d'abord leurs maisons fermées et refusèrent même de vendre quoi que ce fût aux troupes. Mais bientôt l'influence des officiers et la sévérité avec laquelle le général Detmers réprima tout abus et tout acte de violence améliorèrent les rapports avec la population, et les hommes comme les chevaux furent bien nourris. Ce fut un bonheur, car l'intendance néerlandaise était hors d'état de subvenir aux plus urgents besoins des troupes, le fournisseur avec lequel le gouvernement avait contracté ayant failli à ses obligations et cessé toute livraison le 17 juin. Ce contre-temps ne manqua pas d'entrainer de fâcheuses conséquences pour la suite de la campagne (1).

La 2e brigade (d'Aubremé) de la division Chassé établit ses bivouacs près de la ferme du Vieux-Foriest (ferme Delton). La batterie Kramher de Bichin tenait sous son feu le hameau de Pospol. Le lieutenant-colonel Goethals prit position avec les chasseurs n° 36 dans la vallée du Hain, sur la rive gauche de la rivière; comme on avait aperçu des patrouilles françaises sur la rive droite, le chef du bataillon fit passer une compagnie de flanqueurs sur cette rive. Informé de ce que des détachements français se montraient dans le voisinage de Bois-Seigneur-Isaac, à une lieue environ au Sud de Braine-l'Alleud, le général Chassé envoya dans cette

(1) Archives du ministère de la guerre à La Haye. Verbaux des 21 et 22 juin 1815.

direction le bataillon de ligne n° 13, avec ordre de se replier vers Hal si les circonstances l'exigeaient (1).

Ayant terminé sa tâche à Braine-l'Alleud, le général de Constant retourna vers Mont-Saint-Jean, où il rencontra le major Van Gorkum, qui était porteur d'un ordre de Wellington enjoignant à toutes les troupes tant anglaises que néerlandaises de bivouaquer sur les positions qu'elles devaient occuper le lendemain pour la bataille. La position désignée dans cet ordre pour la 2e division néerlandaise était située à l'Est de la chaussée de Charleroi et au Sud du chemin creux de Braine-l'Alleud à Ohain, qui, dans les rapports néerlandais, est parfois appelé le « Kruisweg » ou chemin de croisée. Bien que le général de Constant dût augurer très mal d'une position établie sur un versant tourné vers l'ennemi et complètement exposée à ses vues et à ses coups, il n'avait qu'à obéir. Dans la soirée, au moment où le canon de l'avant-garde française commençait à gronder vers la Belle-Alliance, il fit prendre les armes à la 2e division que nous avons vu plus haut s'installer entre Mont-Saint-Jean et Merbraine (p. 8) et la conduisit, la brigade du prince de Saxe-Weimar en tête, le long et à travers des bivouacs du contingent nassauvien de Kruse, des 1re et 3e divisions anglaises, jusqu'au Nord de la ferme de la Haie-Sainte, où elle arriva à l'instant où les batteries anglaises Lloyd et Cleeves ouvraient le feu pour repousser la démonstration de l'ennemi. La brigade Saxe-Weimar, faisant tête de colonne à gauche, se dirigea vers les fermes de la Haie

---

(1) Relaas van het gebeurde bij de 3e divisie, etc. Note 22B.

et de Papelotte et s'établit partie au bivouac derrière ces fermes, partie à l'abri dans les bâtiments; une chaine comprenant 400 tirailleurs fut placée de 150 à 200 pas en avant (1). Trois pièces de la batterie Stevenart, formant une section sous les ordres du lieutenant Winssinger, suivirent à grand'peine le mouvement à gauche : les pièces s'enfonçaient jusqu'au moyen dans le limon détrempé, et ce ne fut que vers minuit que les canons purent, grâce aux efforts combinés des chevaux et des hommes, être mis en position sur la crête, d'où ils pouvaient tenir sous leur feu Smohain et Fichermont. La 1re brigade (van Bijlandt) établit son bivouac au Sud du chemin d'Ohain, sur le versant du plateau, la droite sur un terrain marécageux près de la chaussée, la gauche se prolongeant dans les champs, où hommes et chevaux s'enfonçaient profondément dans la terre grasse détrempée par les torrents de pluie. A l'extrême droite de la brigade Bijlandt s'établit la batterie Bijleveld, dont les six pièces pouvaient battre de leur feu la chaussée de Genappe.

Distante à peine de deux cents pas des avant-postes ennemis, incommode pour le bivouac, la position assignée à la division Bylandt était intenable pour le combat. Ces conditions désavantageuses et le mouvement en arrière ordonné en temps opportun pour en atténuer les inconvénients par le commandement néerlandais allaient, pendant cent ans, défrayer la calomnie acharnée à flétrir des troupes qui s'étaient cependant couvertes de gloire aux Quatre-Bras. Les uns cherchent

(1) Historique de la 2e division. Note 21B.

les motifs de la situation périlleuse de la brigade van Bijlandt dans la négligence et le défaut de reconnaissance de l'état-major anglais; les autres, au contraire, font gloire à Wellington de l'avoir placée à dessein comme un rideau abritant des vues la ligne principale de résistance et détournant d'elle les premiers coups de l'ennemi. A leur sens, le duc fut, en cette circonstance, le précurseur de la tactique d'avant-ligne tant préconisée aujourd'hui.

Sur le chemin d'Ohain même, et au Nord jusque vis-à-vis de Papelotte, bivouaquaient les brigades Kempt, Pack et von Vincke, de la 5e division anglaise, les Hanovriens de Best, leurs batteries en troisième ligne.

La 1re division anglaise occupait la droite de la position en arrière de Goumont, sa droite appuyée à la chaussée de Nivelles; en seconde ligne, derrière elle, se trouvait le corps de Brunswick. A gauche de la 1re division s'étendaient les bivouacs de la 3e division anglaise, établis sur le point le plus élevé du plateau de Mont-Saint-Jean et appuyée à gauche à la chaussée de Genappe: le contingent de Nassau campait en deuxième ligne derrière la 3e division.

Les brigades de cavalerie Vivian, Vandeleur et Ponsonby s'établirent à Vert-Coucou, sur la lisière de la forêt de Soignes, à l'Est de la chaussée de Charleroi; les brigades de cavalerie Somerset, Dornberg, Arentschildt et Grant, ainsi que les batteries à cheval, dans l'angle des chaussées de Charleroi et de Nivelles.

Nous avons vu plus haut que les ordres de lord Wellington avaient dirigé la plus grande partie des bagages vers Bruxelles, où ils devaient arriver durant la nuit.

Cette longue colonne d'équipages cheminait péniblement à travers la forêt de Soignes, sur la chaussée déjà encombrée de chariots de vivres et de fourrage affluant de Bruxelles vers les bivouacs de l'armée, lorsque, vers 7 heures, les échos de la canonnade échangée entre Mont-Saint-Jean et la Belle-Alliance retentirent sous la futaie. L'effroi s'empara des paysans qui conduisaient les voitures et le cri : « Les Français ! les Français ! » poussé à la queue de la colonne, se propagea en un instant jusqu'à la tête, provoquant partout la panique. Les charretiers jetaient leurs chargements dans la boue, fouettaient leurs chevaux ; les lourds véhicules s'entre-choquaient à une allure désordonnée et venaient se buter contre les voitures abandonnées au milieu du pavé. Beaucoup de conducteurs coupèrent les traits, enfourchèrent leurs chevaux et s'enfuirent au galop ; nombre d'entre eux, aveuglés par la terreur et l'obscurité, vinrent tomber dans les fossés de la route, vers le hameau du Vert-Chasseur. Bientôt ce fut une confusion générale et plusieurs voitures pénétrèrent au galop dans Bruxelles par la porte de Hal, remontèrent vers la place Royale, puis descendirent à grand bruit, par la Montagne de la Cour, vers le centre de la ville, en répandant sur leur passage l'angoisse et la frayeur. La panique ne finit même pas à Bruxelles et quelques voitures ne s'arrêtèrent qu'à Anvers et à Bergen-op-Zoom (1).

Les Bruxellois, déjà inquiets par suite des ordres donnés par le Gouvernement pour faire transporter à

(1) Annotation du capitaine Nepveu, de l'état-major général de l'armée néerlandaise.

Anvers les bureaux de l'administration et d'autres mesures de prudence qu'il avait prises, s'imaginèrent que les Français étaient aux portes de la ville. L'émotion la plus vive s'empara du public : beaucoup de familles aisées emballaient à la hâte leurs objets précieux et prenaient le chemin de Malines et d'Anvers dans tous les véhicules d'occasion qu'elles avaient pu se procurer. Le 18 juin, vers 7 heures du matin, les nouvelles rassurantes apportées par un officier d'état-major calmèrent les esprits et, peu après, une proclamation du secrétaire d'Etat baron de Capellen acheva de rassurer les habitants en leur persuadant que, pour le moment, la ville n'était pas en danger. Cette débandade de charretiers et de suivants, analogue à tous les incidents de l'espèce, dont les campagnes de toutes les époques fournissent tant d'exemples, a servi de prétexte aux écrivains anglais pour accoler l'épithète insultante de lâche à notre nom et à l'un des plus spirituels d'entre eux, Thackeray, pour nous couvrir de ridicule dans son chef-d'œuvre littéraire, la « Foire aux Vanités ».

Napoléon, après avoir fait donner les ordres pour l'établissement de ses troupes au bivouac, prit gîte pour la nuit dans la maison d'Aubry, « au Vieux Manant », contre la chaussée de Charleroi. Le 1er bataillon du 1er régiment de chasseurs de la garde, commandé par le lieutenant-colonel Duuring, Hollandais de naissance, faisait le service de garde auprès de l'empereur. Le maréchal Ney prit son logement à la ferme de Chantelet; plusieurs généraux s'établirent à Plancenoit.

Le corps d'Erlon, moins la division Durutte, qui ne rejoignit que le lendemain matin, et la cavalerie de

Jacquinot prirent leurs bivouacs entre la ferme de Monplaisir et Plancenoit ; le gros de la cavalerie s'établit en deuxième ligne à hauteur de Rossomme. Les corps de Reille, de Lobau, la garde à pied et la cavalerie de Kellermann passèrent la nuit à Genappe et aux environs, l'artillerie contre la chaussée.

Napoléon, escomptant la victoire, avait dans ses archives de campagne une proclamation aux Belges imprimée à un grand nombre d'exemplaires, datée du « Château impérial de Laeken, le 17 juin 1815 » et ainsi conçue :

« *Proclamation aux Belges et aux habitants de la rive gauche du Rhin.*

» Les succès éphémères de mes ennemis vous ont un moment détachés de mon empire. Dans mon exil sur un rocher dans la mer, j'ai entendu vos plaintes : le Dieu des batailles a décidé du sort de vos belles provinces.

» Napoléon est au milieu de vous ; vous êtes dignes d'être Français.

» Levez-vous en masse, joignez mes invincibles phalanges pour exterminer les restes de ces barbares qui sont vos ennemis et les miens ; ils fuient avec la rage et le désespoir dans le cœur... »

Cette triste preuve de la mégalomanie qui troublait les facultés si puissantes de Napoléon tomba le lendemain entre les mains de ses vainqueurs.

Soit par suite de la fatigue générale, soit à cause du mauvais temps, le service de découverte fut peu actif

dans les deux camps. Une reconnaissance de la cavalerie française, dirigée vers Hal probablement pour tourner la forêt de Soignes et se porter vers Bruxelles, ne put dépasser Bois-Seigneur-Isaac, d'où ses patrouilles furent chassées par le bataillon de ligne néerlandais n° 17.

Le duc de Wellington avait établi son quartier général à Waterloo, dans l'auberge « A Jean de Nivelles », sur la place du village, vis-à-vis de l'église. Il travailla jusqu'à minuit aux ordres et dispositions nécessaires pour mettre l'armée en mesure de recevoir la formidable attaque que tout faisait prévoir pour le lendemain.

Les généraux anglais s'étaient abrités dans de misérables chaumières et dans les bergeries ou restaient au milieu des soldats autour des feux de bivouac. Beaucoup d'officiers s'étaient blottis sous des parapluie qu'ils avaient empruntés aux habitants de Mont-Saint-Jean ou dans les fermes environnantes.

Le prince d'Orange, le général de Constant, le colonel Abercrombie, avec quatre officiers de l'état-major, passèrent la nuit dans la ferme Abeiche, au hameau du Chenois ; les officiers dormirent sur des chaises.

Cependant l'armée prussienne avait continué sa retraite dans la direction de Wavre (voir plan VI). Les Ier et IIe corps franchissaient, dans la matinée du 17, le défilé de Saint-Guibert; vers midi, le général Zieten s'établit à Bierges, Limelette et aux alentours, sur la rive gauche de la Dyle ; le général Pirch I se mit au bivouac entre Sainte-Anne et Aisemont, sur la rive droite ; deux régiments de cavalerie restaient encore en observation au Nord de Tilly. Le IIIe corps (Thielmann)

arriva le soir à Bawette, au Nord de Wavre, mais sa cavalerie de réserve (Lottum) n'atteignit cette ville qu'après minuit et resta sur la rive droite de la Dyle. Le général von Bulow, dont les troupes n'avaient marché qu'assez lentement dans la première partie de l'étape, s'établit entre 10 et 11 heures du soir à Dion-le-Mont, au Sud-Est de Wavre.

Nous n'avons pas à prendre parti dans la discussion des auteurs allemands au sujet des actes du général von Bulow, qui, dans la journée du 16, n'avait pas exécuté ponctuellement les ordres du maréchal Blücher. Si les reproches qu'on lui a faits d'avoir montré peu de vigilance et d'activité les 15 et 16 juin ne semblent pas dépourvus de fondement, il faut cependant remarquer que les cantonnements du IV[e] corps autour de Liège étaient fort étendus et qu'une partie de son infanterie eut au moins 80 kilomètres à parcourir sur de mauvais chemins, par une chaleur accablante d'abord et une pluie torrentielle ensuite, pour rejoindre le gros de l'armée. En tous cas, son énergie et sa bravoure à Waterloo, la part prépondérante qui lui revient dans le succès de cette journée lui ont épargné toute disgrâce et l'ont justifié aux yeux de la postérité.

Dans la nuit du 17, Blücher avait autour de Wavre environ 90,000 hommes et 280 bouches à feu.

A la prière de lord Wellington, le général von Muffling écrivit le 17, vers 9 h. 1/2 du soir, au maréchal Blücher, que le duc avait l'intention d'accepter la bataille à Mont-Saint-Jean. Entre 2 et 3 heures de la nuit (1),

(1) Le lieutenant feldmaréchal Woinowich, dans son intéressant article « Die Geschichte der Befreiungskriege 1813-1815 » (*Streffleur's Œste*.

le fondé de pouvoirs prussien près du généralissime anglais avait déjà entre les mains une lettre du général Grolmann contenant la réponse du maréchal Blücher. Sacrifiant tout à la cause commune, le général en chef prussien promettait généreusement à ses alliés que les IVe et IIe corps de son armée se mettraient en marche le 18, de grand matin, pour Chapelle-Saint-Lambert et attaqueraient la droite ennemie, et que les Ier et IIIe corps se tiendraient prêts à suivre.

Vers minuit, le maréchal Blücher envoya au général von Bulow l'ordre suivant :

« Wavre, le 17 juin, 12 h. de la nuit.

« D'après un avis que je viens de recevoir du duc de Wellington, ce dernier a pris la position suivante : son aile droite est à Braine-l'Alleud, son centre près de Mont-Saint-Jean, son aile gauche près de La Haye. L'ennemi lui fait face. Le duc attend l'attaque et a sollicité notre coopération. Votre Excellence fera rompre au point du jour le IVe corps d'armée de Dion-le-Mont, traversera Wavre et se portera dans la direction de Mont-Saint-Jean par Chapelle-Saint-Lambert. Votre Excellence prendra dans le voisinage de cette localité une position couverte si l'ennemi n'est pas encore forte-

---

Milit. Zeitschrift, IIe Band, 12 dezember, Heft 1904, p. 1351), fixe au 17 juin dans l'après-midi l'arrivée de la réponse de Blücher. Nous pensons que ni les circonstances où se trouvait Blucher, ni les déplacements du duc de Wellington, ni les lieux et les distances ne permettent d'admettre autant de promptitude dans l'échange des correspondances entre les deux quartiers généraux. Voir les lettres du duc à sir Charles Stuart et au duc de Berry, Waterloo à 3 heures du matin. (*Wellington's Dispatches*, vol. the XIIth, p. 476) et à Lady Frances W. Webster (*Supp. Disp.* X, p. 501).

ment engagé avec le duc de Wellington, et, dans le cas contraire, se jettera avec la plus grande vigueur dans le flanc droit de l'adversaire. Le IIe corps d'armée suivra immédiatement Votre Excellence pour lui servir de soutien. Les Ier et IIIe corps se tiendront prêts à suivre également, si c'est nécessaire. Votre Excellence laissera en observation, près de Mont-Saint-Guibert, un détachement qui, s'il y est forcé, se retirera sur Wavre. Tous les bagages, tous les trains et tout ce qui n'est pas indispensable pour le combat seront envoyés à Louvain (1). »

Le général von Pirch I reçut en même temps, à Aisemont, l'ordre de suivre le IVe corps. Les Ier et IIIe corps étaient informés des ordres expédiés aux deux autres corps; ils devaient faire la cuisine de grand matin, puis se tenir prêts à suivre s'il était nécessaire, peut-être faudrait-il lire quand ils le pourraient, car un répit leur

---

(1) Nach solben eingelaufener Nachricht vom Herzog Wellington hat derselbe sich in folgende Stellung aufgestelt : mit dem rechtem Flugel an Braine-l'Alleud, mit dem Centrum bei Mont-Saint-Jean, mit dem linken Flugel bei La Haye. Der Feind steht gegenüber und der Herzog erwartet den Angriff und hat uns um unsere Mitwirkung ersucht. E. Exc. werden daher mit Ihrem unterhabende IV Arméekorps bei Tages Anbruch von Dion le Mont aufbrechen durch Wavre durchmarchieren und die Richtung auf Chapelle-Saint-Lambert — Mont-Saint-Jean nehmen, in welchen Gegend E. Exc. sich verdeckt aufstellen, im Fall der Feind noch nicht mit dem Herzog Wellington starck im Gefecht is, sonst aber sich mit der grosten Lebhastigkeit in die rechte Flanke des Feindes werfen. Das 2e Armeekorps wird E. Exc. unmittelbar folgen um Ihr zur Unterstutzung zu dienen. Das I und III korps werden sich ebenfalls bereit halten, um, wenn es moglich ist zu folgen. E. Exc. lassen ein Beobachtungs Detachement bei Mont-Saint-Guibert stehen, was sich wenn is gedrangt wird allmählich aut Wavre zurück zieht. Alle Bagages, Trains, Alles was zum Gefecht nicht unmitterbar notig ist wird nach Löwen geschickt.

était indispensable après les épreuves sanglantes et les accablantes fatigues qu'ils venaient de subir.

Ainsi donc, le maréchal Blücher allait, le lendemain, se porter au secours de son allié avec toute son armée.

Grouchy, au lieu de déployer la plus grande activité pour atteindre les Prussiens, ne dépassa pas Gembloux, dont la distance de Ligny n'est que de 12 kilomètres. Le 17 juin, dans la soirée, il fit bivouaquer le corps de Vandamme autour du bourg, celui de Gérard plus en arrière. Pajol ne poussa pas au delà de Mazy. Excelmans s'établit à Ernage. Le lendemain 18, Vandamme, Gérard et Exelmans devaient, d'après les ordres donnés par le maréchal, se porter sur Sart à Walhain, Pajol sur Grand-Leez

Vers 6 heures du soir, Grouchy avait envoyé à l'empereur une dépêche l'informant de son arrivée à Gembloux, de celle de sa cavalerie à Sauvenière, et lui faisant part de son intention de continuer la poursuite, le 18, de grand matin. Le maréchal ajoutait que, d'après tous les rapports, les Prussiens s'étaient divisés, à Sauvenière, en deux colonnes, dont l'une paraissait marcher sur Wavre par Sart-à-Walhain, l'autre se diriger vers Perwez. Il n'était pas dit un mot, dans cette dépêche, des deux corps prussiens dont la retraite s'était effectuée par Mellery.

Le rapport, qui parvint à Napoléon vers 11 heures du soir, ne pouvait avoir d'autre résultat que de l'induire en erreur sur la force des détachements prussiens qui, arrivés à Wavre, étaient en mesure de prêter secours au duc de Wellington.

Desservi lui-même par Pajol, le lieutenant de l'em-

pereur a très mal secondé les plans de son maître. Tâtonnant sur la route de Namur, dans une direction opposée à celle qu'elle aurait dû prendre, la cavalerie de Grouchy laissa défiler le corps de Thielmann, à une lieue à peine de son flanc gauche sans le signaler. L'aile droite de l'armée française ne fit pas tout ce qui était en son pouvoir pour empêcher la jonction de Blücher avec Wellington et manqua ainsi à sa tâche.

II.

La nuit.

Ce fut une vilaine nuit que celle qui précéda le sanglant dimanche du 18 juin. Le ciel, d'un noir opaque, déchiré d'instant en instant par l'éclair, se fondait sans discontinuer en torrents de pluie. Les hommes, brisés de fatigue, accablés par une chaleur étouffante que ne tempérait pas le vent d'Ouest, ne trouvaient pas le repos et, ruisselants d'eau, ne pouvaient apaiser leur soif. Les puits, peu abondants sur les plateaux de la région, n'avaient pas tardé à tarir : fantassins et cavaliers en vinrent aux mains près des mares boueuses où les habitants recueillent l'eau pluviale pour les besoins du bétail. Le bois coupé dans la forêt de Soignes fumait sans chaleur sur les feux de bivouac allumés à grande peine et s'éteignant à tout moment. Vers minuit, la pluie diminua et cessa même par intervalles. La fraîcheur du matin vint ajouter de nouvelles incommodités à celles dont la nuit avait été prodigue et, au réveil, beaucoup d'officiers et de soldats étaient tellement engourdis par le froid et l'humidité qu'ils pouvaient à peine remuer (1).

Les Anglais s'étaient établis en partie à la lisière de la forêt sur un terrain moins détrempé que le reste du

(1) Manuscrit sur la bataille de Waterloo en possession du Jonckheer M.-S. de Savornin Lohman. — Lettres sur Waterloo, par Warin, lieutenant au régiment de carabiniers n° 3, en possession du Jh. Ort van Schonauwen.

plateau, en partie le long du chemin d'Ohain : beaucoup de leurs bataillons, campés dans les seigles déjà mûrissants, avaient, en les foulant, suppléé à la paille qui leur faisait défaut. Leur intendance, parfaitement organisée, avait largement pourvu à leurs besoins et, muni d'une double ration de vivres et de rhum, le soldat pouvait réparer ses forces et entretenir sa vigueur et sa bonne humeur.

Beaucoup moins heureux que leurs alliés, les Néerlandais, dans leur propre pays, étaient dans une profonde détresse : l'intendance de l'armée, trahie au moment le plus critique par la défaillance à ses contrats de l'entrepreneur général du service de l'alimentation, ne pouvait fournir ni vivres ni fourrages. Ce qui restait de pain dans les havre-sacs avait été consommé et les chevaux étaient sans avoine.

Pour comble de malheur, la 2e division tout entière fut mise sur pied au milieu de la nuit par une fausse alarme. Vers 2 heures du matin, sur toute la ligne qu'elle occupait, on se mit sous les armes et on resta en position jusqu'au moment où l'on se fût assuré que tout était tranquille : ceux qui, jusqu'alors, avaient trouvé à s'abriter çà et là ou qui, tout au moins, avaient réussi à se préserver en partie de la pluie, furent à leur tour complètement mouillés. Il fallut se recoucher dans les moissons trempées et dans la boue, où l'on venait de patauger jusqu'à la cheville.

Pour empêcher les canons de s'enfoncer, les servants durent placer des fagots ou des bottes de seigle sous les roues. Les cavaliers, le bras passé dans la bride, le manteau relevé par-dessus la tête et étendu sur

la selle, sommeillaient, appuyés contre leurs chevaux. Bien peu d'entre eux avaient réussi à trouver à Mont-Saint-Jean ou dans les fermes du voisinage une botte de paille pour leur monture.

Malgré les souffrances et les ennuis qu'elle déversa généreusement durant cette pénible nuit, la pluie fut pour les alliés une véritable bénédiction. « S'il n'avait pas plu dans la nuit du 17 au 18 juin 1815, l'avenir de l'Europe était changé, » écrit Victor Hugo dans *les Misérables*, et c'est exact, car Napoléon aurait alors pu faire manœuvrer ses pièces de grand matin et son attaque, commencée au point du jour, aurait probablement forcé Wellington à céder le terrain avant l'arrivée des Prussiens.

Amis et ennemis eurent d'ailleurs part égale dans l'averse et les Français, bivouaqués dans les prés et les terres grasses à l'Ouest de Planeenoit, étaient, si possible, encore moins à l'aise que leurs adversaires. Attardées par la chaleur, la pluie et l'état des chemins, une grande partie des troupes ne s'installèrent que beaucoup après la nuit close : on n'eut ni le courage ni les matériaux nécessaires pour construire des abris. Les distributions ne commencèrent que bien avant dans la nuit et certains corps ne furent pourvus que dans la matinée; aussi les paysans furent-ils victimes d'une maraude effrénée et pilla-t-on impitoyablement les villages environnants.

L'empereur était sans nouvelles certaines de Grouchy et des Prussiens. Des détachements de cavalerie de la division Domon avaient pris contact, il est vrai, avec des cavaliers de Grouchy. D'autre part, vers les neuf

heures, le général Milhaud, qui, avec ses cuirassiers, avait éclairé sur la droite la marche de l'armée, rendit compte verbalement à Napoléon que ses flanqueurs avaient reconnu une colonne de cavalerie prussienne — la brigade du colonel Sohr — en retraite vers Wavre.

L'empereur, dans ses Mémoires, affirme que, par deux fois, le 17, à 10 heures du soir, et le 18, à 2 heures du matin, il expédia des officiers porteurs de dépêches au maréchal Grouchy, pour lui annoncer qu'il y aurait le 18 une grande bataille au Sud de la forêt de Soignes et lui ordonner de porter 7,000 hommes et 16 pièces à Chapelle-Saint-Lambert, pour se relier à la droite de l'armée impériale et de marcher lui-même vers ce point avec toutes ses forces, dès qu'il serait certain que Blücher avait évacué Wavre (1).

Peu de points d'histoire ont été discutés avec plus de passion que le texte, le mode, les dates et les heures des communications envoyées par Napoléon à son lieutenant, depuis le moment où ils se quittèrent le 17, sur le champ de bataille de Ligny, jusqu'à la fin de la bataille de Waterloo. Les affirmations de l'empereur, quoique précisant peut-être plus que dans la réalité le sens des instructions qu'il donna au commandant de son aile droite, doivent être vraies au fond. Il avait, durant la soirée, indiqué les positions des différents corps et donné les ordres préliminaires pour la bataille du lendemain, bien que, à part lui, il doutait encore qu'elle aurait lieu. Il est donc invraisemblable qu'il ait laissé livré à lui-même un maréchal appelé à jouer un rôle

(1) Mémoires de Napoléon, p. 115. — Gourgaud, Campagne de 1815, p. 82.

important et sur les talents duquel il ne faisait pas grand fond. Quoi qu'il en soit, ses dépêches n'atteignirent pas le maréchal Grouchy.

Napoléon fit noter à Sainte-Hélène les réflexions auxquelles il se livra durant la nuit du 17 au 18 dans son quartier général à la ferme d'Aubry (1) :

« Depuis quatre jours que les hostilités étaient commencées, dit-il, l'empereur avait, par les plus habiles manœuvres, surpris ses ennemis, remporté une victoire éclatante et séparé les deux armées. C'était beaucoup pour sa gloire, mais pas encore assez pour sa position. Les trois heures de retard que la gauche avait éprouvées dans son mouvement avaient empêché l'empereur d'attaquer, comme il l'avait projeté, l'armée anglo-hollandaise dans l'après-midi du 17, ce qui eût couronné sa campagne. Actuellement il était probable que le duc de Wellington et le maréchal Blücher profiteraient de cette même nuit pour traverser la forêt de Soignes et se réunir devant Bruxelles ; après cette réunion, qui serait opérée avant 9 heures du matin, la position de l'armée française deviendrait fort délicate. Les deux armées ennemies se renforçaient de tout ce qu'elles avaient sur leurs derrières. 6,000 Anglais étaient débarqués à Ostende depuis peu de jours, c'étaient des troupes de retour d'Amérique. Il était impossible que l'armée française se hasardât à traverser la forêt de Soignes pour combattre au débouché des forces plus que doubles, formées et en position, et cependant sous peu de semaines les armées russe, autrichienne, bavaroise, etc., allaient passer le

(1) *Correspondance de Napoléon Ier*, t. XXXI, p. 180.

Rhin, se porter sur la Marne. Le 5e corps, en observation en Alsace, n'avait que 20,000 hommes.

» A 1 heure du matin, fort préoccupé de ces grandes pensées, Napoléon sortit à pied, accompagné seulement de son grand maréchal (1); son dessein était de suivre l'armée anglaise dans sa retraite et de tâcher de l'entamer, malgré l'obscurité de la nuit, aussitôt qu'elle serait en marche. Il parcourut la ligne des grand'gardes. La forêt de Soignes apparaissait comme un incendie, l'horizon entre cette forêt, Braine-l'Alleud, les fermes de la Belle-Alliance et de La Haye était resplendissant des feux des bivouacs, le plus grand silence régnait. L'armée anglo-hollandaise était ensevelie dans le plus profond sommeil, suite des fatigues qu'elle avait essuyées les jours précédents. Arrivé près du bois du château de Goumont, il entendit le bruit d'une colonne en marche; il était 2 heures et demie. Or, à cette heure, l'arrière-garde devait commencer à quitter sa position si l'ennemi était en retraite, mais cette illusion fut courte. Le bruit cessa, la pluie tombait par torrents. Divers officiers envoyés en reconnaissance et des affidés de retour à 3 heures et demie confirmèrent que les Anglais ne faisaient aucun mouvement... Le général ennemi ne pouvait rien faire de plus contraire aux intérêts de son parti et de sa nation, à l'esprit général de cette campagne et même aux règles les plus simples de la guerre que de rester dans la position qu'il occupait, il avait derrière lui les défilés de la forêt de Soignes, s'il était battu, toute retraite lui était impossible... »

---

(1) Et d'un guide nommé Coster.

Wellington, comme nous l'expliquerons plus loin, n'eut jamais l'intention de se retirer sur Bruxelles; il avait résolu d'exécuter, en cas de revers, une retraite excentrique par sa droite sous la protection de son aile droite en position à Hal, pour se rapprocher d'Ostende (1).

Le jour commençait à poindre quand l'empereur, convaincu que Wellington se maintenait en position, ce dont il éprouvait la plus vive satisfaction, mais inquiet au sujet de l'état impraticable du sol qui l'empêchait d'attaquer sur-le-champ, rentra à la maison d'Aubry.

Il y trouva le deuxième rapport de Grouchy, daté de Gembloux, le 17 juin, à 10 heures du soir (2), et arrivé au Caillou à 2 heures du matin. Le maréchal y affirmait de nouveau que les Prussiens semblaient se replier en deux colonnes, l'une marchant par Gembloux et Walhain vers Wavre, l'autre vers Liége, et ajoutait : « *On peut peut-être en inférer qu'une portion va joindre Wellington*, et que le centre, qui est l'armée de Blücher, se retire vers Liége : une autre colonne avec de l'artillerie ayant fait son mouvement de retraite par Namur, le général Excelmans a ordre de pousser ce soir six escadrons sur Sart à Walhain et trois escadrons sur Perwez. D'après leurs rapports, si la masse des Prussiens se retire sur Wavre, *je les suivrai dans cette direction, afin qu'ils ne puissent pas gagner Bruxelles et pour les séparer de Wellington* (3). »

---

(1) Voir p. 61.

(2) *Dernières observations sur l'opération de l'aile droite de l'armée française à la bataille de Waterloo*, par le général Gérard; Paris, 1830, p. 15. Archives du dépôt de la guerre à Paris, les Cent Jours, etc. Voir A.-J. Doorman, *De gevechten bij Wavre op 18 en 19 Juni 1815*. L'auteur ne mentionne pas le premier rapport de Grouchy, daté de Gembloux, le 17 juin, à 6 heures du soir.

(3) Nous abrégeons le texte original : consulter le plan VI.

« Si, au contraire, mes renseignements prouvent que la principale force prussienne a marché sur Perwez, je me dirigerai par cette ville à la poursuite de l'ennemi. »

Pas plus que dans la précédente, il n'est fait allusion, dans cette dépêche, aux corps prussiens qui avaient passé par Mellery. Ne tirant aucun parti de la nombreuse cavalerie mise à sa disposition, laissant ses avant-gardes piétiner sur place, le maréchal persistait donc dans ses doutes. Ignorant toujours la direction qu'avait prise le gros de l'armée prussienne, il avait placé deux avant-gardes, l'une entre Gembloux et Wavre, l'autre dans la direction de Liége. Il ne comprit pas que Wavre était l'objectif stratégique principal qu'il devait atteindre le plus rapidement possible et que la tâche suprême qui lui incombait était de couvrir à tout prix le flanc droit de l'armée impériale.

Le maréchal était un brave soldat : il avait, en 1807, décidé la bataille de Friedland, et c'était lui qui, en 1812, avait commandé l'escadron sacré dans la retraite de Russie; mais, comme presque tous les généraux de Napoléon, même les plus illustres, il s'entendait mieux à exécuter un ordre qu'à prendre une résolution dans des circonstances difficiles. L'empereur lui-même fut désorienté par l'énergie indomptable de Blücher et des Prussiens. Croyant les avoir mis hors de cause à Ligny, il ne put s'imaginer que, par une audacieuse marche de flanc, ils rejoindraient Wellington au Sud de la forêt de Soignes : aussi toutes ses instructions au maréchal Grouchy visent-elles des hypothèses inexactes, et ce ne fut que trop tard qu'il lui donna les prescriptions formelles commandées par la situation réelle.

Au cours de la nuit, Grouchy reçut du général Excelmans des rapports qui annonçaient qu'au moins deux corps de l'armée prussienne marchaient par Corbais et par Chaumont dans la direction de Bruxelles. Sans tenir compte du fait que Blücher pouvait, par un mouvement de flanc, rejoindre Wellington au Sud de Bruxelles, ce qui était, dès ce moment, une hypothèse qu'il fallait sérieusement considérer, Grouchy ne changea rien aux ordres qu'il avait donnés et ne hâta pas le départ des troupes de Gembloux. Lui-même, avant de monter à cheval, à 6 heures, écrivit à l'empereur, pour lui faire part du résultat si important qu'avaient obtenu les dernières reconnaissances des cavaliers d'Excelmans. Cette lettre ne parvint à Napoléon que vers midi sur le champ de bataille, au moment où l'avant-garde de Bulow apparaissait vers Chapelle-Saint-Lambert (1).

Au moment, où il quittait Gembloux, le maréchal aurait pu, s'il avait eu plus de discernement, d'initiative et de résolution, adopter un parti qui eût, sinon empêché du moins retardé la jonction des Prussiens avec les Anglais, et aurait, en tout cas, assuré la coopération de ses troupes avec l'armée impériale : c'était de confier la poursuite directe des Prussiens vers Wavre et au delà éventuellement à sa cavalerie, d'obliquer lui-même à gauche avec le gros de ses forces sur Mont-Saint-Guibert, de passer la Dyle à Mousty et de

---

(1) Grouchy à Napoléon, 18 juin. Archives du département de la guerre à Paris, Cent Jours, Armée du Nord. Le général Gourgaud ne fait pas mention de cette dépêche, pas plus que de celle qui suivit quelques heures plus tard. Il dit, en effet : « Il était 6 heures et l'on n'avait aucune nouvelle de ce maréchal » (p. 96), et : « Vers 6 heures nous n'avons pas de nouvelles de Grouchy, » (p. 99).

marcher sur Lasne. Grouchy se contenta de faire reconnaître Mousty par un officier de son état-major, qui revint sans avoir rien vu de l'ennemi et avait trouvé intact le pont sur la Dyle.

A 11 heures du matin, Grouchy expédia du château Marette à Walhain, par le major La Fresnaye, un rapport à l'empereur, entre les mains duquel il fut remis vers 3 heures : il y annonçait que Blücher marchait sur Wavre avec trois corps d'armée. Ce renseignement était tardif et inexact : les Prussiens étaient, depuis le matin, en pleine marche vers la Lasne et leur arrivée sur le champ de bataille de Waterloo n'était plus qu'une question d'heures. La dépêche n'eut donc d'autre résultat que de prouver l'irrésolution de son auteur (1) et d'augmenter les angoisses du commandement supérieur.

« L'ennemi gagna ainsi vingt-quatre heures sur lui (Grouchy), écrivit Napoléon à Sainte-Hélène : cette funeste irrésolution est la cause principale des désastres du 18 et de la perte de la France. »

Jetons par la pensée un coup d'œil sur la région où, durant cette nuit historique, les trois armées essayent, sous les intempéries, de trouver le repos. Wellington à Waterloo, Blücher à Wavre, Napoléon au hameau du Caillou, Grouchy à Gembloux sont aux sommets d'un quadrilataire irrégulier, dant le côté le plus allongé ne mesure, de Gembloux au Caillou, que 23 kilomètres à à peine comptés à vol d'oiseau, espace bien restreint où il semble que, dans quelques heures, les quatre masses

(1) *Observations sur la relation de la campagne de 1815*, publiées par le général Gourgaud, etc., par le maréchal de Grouchy, p. 15.

armées seront aux prises sur un même champ de bataille et où, demain cependant, l'une d'entre elles manquera. Les armées anglo-néerlandaise et prussienne bivouaquent à 14 kilomètres de centre à centre, c'est-à-dire de Wavre à Mont-Jaint-Jean. L'aile gauche de l'une est en contact avec l'aile droite de l'autre, car le général Zieten a envoyé de Bierges, sur la rive gauche de la Dyle, des patrouilles pour observer les défilés de la Lasne, à Lasne même, à Aywiers et à Couture-Saint-Germain, et les cavaliers prussiens, postés au pont de Lasne, sont à 3 kilomètres des Nassauviens, bivouaqués à La Haye et Fichermont et peuvent communiquer avec ceux-ci par Ohain. Le gros de l'armée impériale vers Plancenoit est distant de son aile droite à Gembloux de 23 kilomètres, mais les communications entre l'empereur et son lieutenant ne peuvent être établies directement et les courriers même n'arrivent que difficilement à destination par de longs détours et après cinq ou six heures de trajet, parfois plus. Pour les trois armées, les marches et les manœuvres seront lentes et pénibles : le pays entre la Dyle et la Lasne est accidenté, les chemins, en tout temps très mauvais, sont rendus presque impraticables par l'orage et la pluie continue qui l'a suivi. En résumé, si Blücher prend bien ses dispositions de marche, nulle combinaison humaine ne saurait l'empêcher de contenir Grouchy avec 30,000 hommes et d'arriver avec 60 000 hommes vers le milieu du jour sur le théâtre de la lutte décisive ; si l'empereur rappelle Grouchy, par la voie la plus directe l'armée prussienne entière peut intervenir en temps opportun. Enfin, si le duc de Wellington le veut,

il a encore dans son jeu un atout qui, joué au moment opportun, peut lui faire gagner la partie : c'est le détachement d'environ 17,000 hommes qu'il a laissé à Hal, à 13 kilomètres de Mont-Saint-Jean. En un peu plus de trois heures de marche, ce corps pourrait fournir sur le flanc gauche de l'armée française une attaque dont on serait en droit d'espérer des effets décisifs aussi longtemps que Goumont resterait entre les mains du défenseur de Mont-Saint-Jean.

Vers 3 heures du matin, les pâles rayons du soleil, perçant avec peine un ciel chargé d'eau, vinrent éclairer les guerets brabançons, théâtre encore silencieux que la lutte tragique allait tantôt remplir de ses formidables éclats.

Dès les premières heures du jour, l'armée anglo-néerlandaise commença ses préparatifs de combat.

Du côté de l'ennemi, jugeant qu'il n'était pas avantageux de commencer les mouvements trop tôt à cause de l'état du terrain et aussi pour laisser à ses troupes dispersées entre Rossomme et Genappe le temps de se rallier, l'empereur ne se hâta pas de prendre ses dispositions. Entre 6 et 7 heures seulement, il fit donner par le major-général duc de Dalmatie l'ordre suivant (1) : « L'empereur ordonne que l'armée soit disposée à attaquer l'ennemi à 9 heures du matin ; MM. les commandants des corps d'armée rallieront leur troupe, feront mettre les armes en état et permettront que les soldats fassent la soupe; ils feront aussi manger les soldats,

(1) *Documents inédits sur la campagne de 1815*, publiés par le duc d'Elchingen ; Paris, 1840, n° XVIII, p. 52.

afin qu'à 9 heures précises, chacun soit prêt et puisse être en bataille avec son artillerie et ses ambulances, à la position de bataille que l'empereur a indiquée par son ordre d'hier soir.

« MM. les lieutenants généraux commandant les corps d'armée d'infanterie et de cavalerie enverront sur-le-champ des officiers au major-général pour faire connaître leur position et porter des ordres. »

CHAPITRE VI

La bataille de Waterloo.

I

Les positions de Waterloo et de Hal.

Parmi les diverses positions militaires qu'on pouvait occuper pour couvrir Bruxelles contre une attaque ennemie et que lord Wellington, les colonels Pasley et Chapman avaient reconnues et étudiées en 1814, celle de Mont-Saint-Jean ou, pour parler moins exactement, mais plus conformément aux usages reçus, celle de Waterloo avait spécialement fixé leur attention.

Ce n'était pas la première fois que le nom de Waterloo était inscrit sur les pages de l'histoire militaire. Entre Braine-l'Alleud et Waterloo et à Groenendael, en pleine forêt de Soignes, s'était déroulé au mois d'août 1705, entre l'électeur de Bavière et l'armée anglo-hollandaise, commandée par Marlborough et le maréchal d'Ouwerkerk, qui opéraient près de Bruxelles, un des plus intéressants épisodes des campagnes de la guerre de la succession d'Espagne (1). Presque un siècle plus tard, le 6 juillet 1794, le prince héritier d'Orange — maintenant le roi Guillaume Ier — avait défendu le pla-

---

(1) *Histoire de la Forêt de Soignes*, par M. Sander Pierron ; Charles Buelens, rue Terre-Neuve, Bruxelles, 1905.

teau et la ferme de Mont-Saint-Jean contre le général français Lefebvre, mais avait été obligé le lendemain de se retirer et de laisser ouverte la route de Bruxelles.

D'après les ordres du duc de Wellington, le lieutenant Brauns, de l'état-major anglais, avait, en août et en septembre 1814, fait une reconnaissance détaillée de la position dont le lieutenant-colonel Carmichaël Smyth dressa un plan. Les collections du British Museum (1) contiennent la note suivante : « En passant par Bruxelles en 1814, le duc de Wellington déclara que, si jamais une armée devait couvrir Bruxelles, elle ne pouvait le faire que sur la position de Mont-Jean-Jean. » Dans un conseil de guerre tenu le 8 juin 1815, à Bruxelles, le lieutenant-colonel Carmichaël Smyth, directeur du service du génie au quartier général anglais, fit la proposition de fortifier le plateau de Mont-Saint-Jean par des épaulements au Nord du château de Goumont et de la ferme Papelotte et par plusieurs batteries à établir sur les crêtes de la position. Mais le duc avait refusé, en disant que l'infanterie anglaise devait non pas se lier à des remparts, mais rester complètement libre de prendre position là où elle pourrait le mieux déployer sa valeur.

En 1815, la forêt de Soignes s'étendait jusqu'à 1 kilomètre et demi à peu près au Sud de l'église de Waterloo. Après avoir traversé ce village, situé à 13 kilomètres de Bruxelles, la route de Charleroi débouchait des futaies au hameau de Joli-Bois, bâti contre la

(1) *Additionnal Manuscripts Catalogue Military*, n° 20192, f° 272-277, section d'histoire militaire de l'état-major général des Pays-Bas.

lisière de la forêt. A partir de ce point, la chaussée monte lentement vers le plateau de Mont-Saint-Jean (1), dont elle atteint la crête septentrionale au hameau du même nom, où s'embranche, en formant avec elle un angle aigu, la grand'route de Nivelles. Au Sud du hameau de Mont-Saint-Jean, l'arête principale du plateau se prolonge suivant la bissectrice de l'angle des deux routes, c'est-à-dire dans une direction Nord-Sud, en s'élevant progressivement jusqu'à la cote maxima de 135 mètres. A droite et à gauche, cette arête projette des contre-forts, à peu près symétriques, qui laissent entre eux des dépressions peu accentuées à leur origine, mais qui s'approfondissent en s'éloignant vers le Nord-Est et vers le Sud-Ouest. Les deux plus méridionaux, qui sont aussi les plus élevés de ces contreforts, forment une crête continue orientée du Sud-Ouest au Nord-Est et marquent le front de la position choisie par Wellington. Le nœud de l'arête principale et de cette crête est le point le plus élevé de la région : c'est là que s'élève aujourd'hui la butte du Lion. La crête diminue graduellement d'altitude en s'allongeant vers le Sud-Ouest et elle se termine par une pente brusque tombant dans le ravin de Merbraine. En s'étendant vers le Nord-Est, elle garde une allure à peu près horizontale et elle se termine, aussi par des pentes raides, au ravin de Smohain. Au Sud de la crête, le terrain descend, en pentes d'inclinaisons assez variables, vers le fond de la dépression continue du terrain qui forme comme le

(1) Le plan IX, établi d'après les planchettes 3 et 4 de la feuille 39 de la carte belge, permet au lecteur de suivre tous les détails de la topographie du champ de bataille.

fossé de la position. Immédiatement au Sud du point culminant du plateau, cette dépression est peu profonde et les pentes qui l'unissent à la crête de la défense, d'une part, et aux hauteurs opposées, d'autre part, sont très douces; elle est, au contraire, profonde et à pentes raides devant l'aile droite, au Nord de Goumont, où elle se confond avec le ravin de Merbraine: devant le centre, où la chaussée de Bruxelles la traverse sur un remblai, et devant l'aile gauche à Papelotte, La Haye et la Marache (Smohain), où elle se confond avec la vallée du ruisseau d'Ohain.

Un chemin vicinal reliant Ohain à Braine-l'Allend court le long de la crête et marque la ligne de feu principale de la position. Il recoupe perpendiculairement la chaussée de Bruxelles à Charleroi à 1 kilomètre environ au Sud de Mont-Saint-Jean. Pour adoucir sa pente, cette chaussée a été entaillée assez profondément dans le terrain, là où elle atteint la crête méridionale du plateau; le chemin d'Ohain à Braine, qui la croise en ce point, y est donc également entaillé. Du côté de l'Est, il regagne sur une distance de 100 mètres environ le niveau du terrain et comme, dans cette direction, il est sensiblement parallèle aux courbes de niveau, il n'a été creusé que ça et là et peu profondément. Du côté de l'Ouest, il coupe normalement les courbes de niveau en s'élevant jusqu'au plateau culminant coté 135, qu'il atteint à 400 mètres de la chaussée, et il est creux sur toute cette distance, profondément près de la chaussée, presque plus à l'autre extrémité Tel était le chemin devenu si célèbre et qui a inspiré tant de belles phrases, de vers héroïques et de tableaux guerriers. Dans le voisi-

nage immédiat de la chaussée, ses talus de 3 à 4 mètres d'altitude et couverts de hurées en faisaient un obstacle infranchissable aux masses de cavalerie; mais. ailleurs, il fut traversé dans tous les sens par des milliers de cavaliers. En 1815, le chemin d'Ohain à Braine était bordé, à l'Est aussi bien qu'à l'Ouest de la chaussée, d'arbres, de buissons et de ronces, opposant par endroits une gêne sérieuse à la marche des troupes et, presque partout, formant, pour les défenseurs, un rideau qui les défilait des vues. Aujourd'hui, le « chemin creux » est transformé en une belle et large voie de communication au ras du sol vers le Sud et bordée d'un talus peu élevé vers le Nord, depuis la butte jusqu'à la chaussée, tandis qu'à l'Est de celle-ci, elle est partout au niveau du sol.

Les abords de la position étaient sur presque tout le front admirablement adaptés à la tactique que Wellington avait enseignée à l'infanterie anglaise. Cette tactique consistait à dérober autant que possible aux vues et aux coups les troupes formant la ligne de défense, à attendre sans tirer les colonnes d'attaque et à les recevoir à petite portée par des feux bien ajustés et exécutés avec calme et énergie. Si, en effet, les masses françaises. descendant des hauteurs sur lesquelles elles étaient déployées, traversant la dépression et remontant la pente vers la position ennemie, étaient, pendant une partie de leur marche, soustraites aux balles du défenseur, elles ne pouvaient non plus leur faire aucun mal et, au moment où elles franchissaient la crête militaire et mettaient le pied sur le plateau, elles étaient à l'instant en but au feu écrasant, qui était le triomphe de l'infanterie britannique.

Au point de vue de l'artillerie, la position était aussi fort avantageuse pour le défenseur, dont le canon avait l'avantage du commandement sur presque toute la ligne. Dans l'axe de la chaussée de Bruxelles seulement, sur le plateau où est bâtie la ferme de la Belle-Alliance, l'assaillant disposait d'une position d'artillerie dont les cotes d'altitudes sont égales à celles qui jalonnent la crête où était installée la défense. Peu étendu d'ailleurs dans le sens Est-Ouest, ce plateau de la Belle-Alliance ne pouvait donner place qu'à un petit nombre de pièces.

Les ondulations du terrain sur le plateau de Mont-Saint-Jean étaient extrêmement favorables aux intérêts de la défense. La crête méridionale, marquant la ligne de bataille, est, sur toute son étendue, plus élevée que le reste du plateau, elle dissimule donc aux vues de l'assaillant tout l'intérieur de la position. Les pentes septentrionales de cette crête et la dépression qui existe à leur pied forment un véritable chemin couvert, où les réserves partielles trouvaient un très suffisant abri et pouvaient se mouvoir avec sécurité. Plus au Nord, les réserves générales trouvaient également des creux de terrain qui leur fournissaient de bons emplacements d'attente.

Les deux ailes étaient en l'air, car ni le ravin de Merbraine sur le flanc droit, ni l'étroite et pittoresque vallée de l'Ohain ne peuvent être considérés comme des obstacles de quelque importance. Cette dernière cependant avait, à l'époque de la bataille, un fond par endroits, très marécageux, ce qui, après des pluies aussi abondantes que celles qu'on venait de subir, n'aurait pas été sans gêner les mouvements des

masses (1). Cette circonstance, aussi bien que la proximité des Prussiens de ce côté, diminuaient les inquiétudes que lord Wellington avait au sujet de son flanc gauche, qu'il garnit cependant assez fortement. L'aile droite était pour lui l'objet de soucis autrement sérieux et, au début de la bataille, il avait accumulé les troupes de ce côté.

La valeur défensive de la position était singulièrement augmentée par les postes avancés disséminés sur toute la largeur du front et appelés à jouer durant la bataille un rôle aussi utile qu'important. C'étaient, en allant de la droite vers la gauche, d'abord le château et le bois de Goumont, puis la Haie-Sainte devant le centre et, enfin, les fermes de Papelotte et de La Haye et le château de Fichermont, devant la gauche.

La propriété de Goumont (2) comprenait un bois rectangulaire d'environ 300 mètres de long sur 250 mètres de large, couvrant, vers le Sud, l'approche d'un ancien château qui, avec sa chapelle, son corps de ferme, les granges, les étables et les écuries, formait un ensemble de bâtiments disposés autour de deux cours assez spacieuses. Près de la chapelle se trouvait un grand puits qui allait bientôt servir de tombeau à plusieurs des vaillants défenseurs du poste. Un grand jardin contigu au château vers l'Est était clô-

(1) Le nom de la Marache, corruption en patois wallon du mot flamand « moeras », marécage, témoigne encore aujourd'hui de ce fait.

(2) Goumont tire son origine, d'après certains chercheurs d'étymologies, de Gomme Mont, parce qu'on y aurait exploité la resine des sapins dont il existait un bois à cet endroit. C'est, à notre avis, une explication si ingénieuse qu'elle nous inspire quelque defiance.

turé sur ses faces Sud et Est par une haute muraille de briques. De grandes portes charretières donnaient issue des cours du château au Sud vers le bois, à l'Ouest vers une allée de hauts peupliers qui le reliait à la chaussée de Nivelles et se prolongeait vers Braine-l'Alleud. Un verger continuait vers l'Est le jardin du château et, de ce même côté, des prairies s'étendaient le long de la lisière du bois. De fortes haies vives et des fossés profonds séparaient le bois, les prairies et le verger des campagnes voisines. Quatre compagnies légères des « Coldstream 's » et des « Foot guards » (1), s'étaient abritées dans les bâtiments durant la nuit et avaient travaillé à leur organisation défensive. Les murs du jardin, les façades des bâtiments avaient été crénelés, les portes barricadées, et on avait dressé des échafaudages contre les murailles du jardin pour permettre aux défenseurs de tirer au-dessus de leur crête. En cherchant à vérifier l'assertion de l'empereur qui dit avoir entendu, dans sa reconnaissance de la nuit, le bruit d'une colonne en marche (p. 40), on a établi qu'aucun mouvement de troupes de quelque importance n'avait eu lieu dans le camp anglais en ce moment et on a émis l'hypothèse qu'il avait été induit en erreur par le bruit que faisaient les travailleurs de Goumont.

La ferme de la Haie-Sainte et son jardin maraicher sont loin d'avoir l'importance et l'étendue de la propriété de Goumont. Elle est située à 200 mètres

---

(1) *Waterloo letters*, n° 107, Lieutenant-Colonel and Colonel A. Ellison, Grenadiers Guards, March. 1er, 1835.

au Sud du point où le chemin d'Ohain croise la chaussée : ses bâtiments blancs couverts de tuiles bleues sont disposés autour d'une cour intérieure dont la clôture est achevée par une haute muraille percée d'une grande porte cochère et surmontée d'un pigeonnier. La grange et les écuries avaient plusieurs portes donnant dans les champs. Au Sud de la ferme est un verger, au Nord le jardin potager, qui tous deux sont entourés de hauts buissons; le potager est séparé de la route par une muraille basse.

La chaussée qui longe à l'Est les murailles de la Haie-Sainte s'encaisse profondément pour gravir le plateau. De l'autre côté de la route, à peu près vis-à-vis de la ferme, existait une sablonnière dont l'excavation profonde surmontée d'un monticule et bordée de haies épaisses et de saules défendait les abords de la position, à l'Est de la Haie-Sainte et protégeait le flanc gauche de ce poste (1).

Les grosses fermes blanches et les vergers de Papelotte et de La Haye, entourés de fortes haies favorables à l'action des tirailleurs de la défense, le château de Fichermont (2) et ses dépendances, dérobés aux vues de l'ennemi par un bocage de hauts arbres constituaient des postes solides qui, durant toute la journée, défièrent les efforts de l'ennemi. A l'Est du hameau de Smohain, le bois de Paris, s'étendant sur les hauteurs entre l'Ohain et la Lasne, cachait le village et le défilé de Chapelle-Saint-Lambert, par où les Prussiens

(1) Cette sablonnière est appelée « Sandpit » dans les relations anglaises.
(2) Le château de Fichermont appartenait à M. de Beaulieu.

allaient déboucher pour joindre leurs efforts à ceux de l'armée anglo-néerlandaise.

Un trait remarquable de cet ensemble de dispositions pour lequel l'art le plus consommé avait utilisé tous les avantages de la nature est la forme concave que Wellington avait donnée au front de son armée. Du château de Goumont au château de Fichermont la ligne de défense figure un segment circulaire, tracé avec un rayon d'environ 2,500 mètres de la ferme de Rossomme comme centre. La route de Charleroi forme le diamètre médian de cet arc de circonférence. Des deux cornes de ce formidable croissant, l'une, Goumont, devait être conservée de vive force ; l'autre, Fichermont, était protégée par la proximité de l'armée prussienne. L'assaillant prenant la route de Charleroi comme axe de ses attaques, était enveloppé par le défenseur et soumis à ses feux convergents. Napoléon lui-même avait dit qu'une position défensive doit être concave et n'être dominée de nulle part (1) ; Wellington avait choisi la sienne d'après l'idéal de son adversaire. Comme Essling et Arcis-sur-Aube, comme Quatre-Bras, où Ney avait succombé l'avant-veille dans la tenaille comprise entre le bois de Bossu et la route de Namur, Waterloo allait prouver la justesse de ce principe.

Napoléon et, après lui, la plupart des historiens français ont reproché à la position de Waterloo d'être située immédiatement en avant de la forêt de Soignes et de n'avoir d'autre ligne de retraite que la route de

---

(1) Capitaine Max Jochns, de l'état-major général prussien, cité par PIERRON, *Les Méthodes de guerre actuelles et vers la fin du XIXe siècle* ; Paris, Baudoin, 1895, tome IV, p. 556.

Bruxelles, c'est-à-dire un défilé long de 2 lieues au travers de cette forêt. On peut répondre à ces assertions, avec Wellington lui-même et plusieurs auteurs belges connaissant bien leur pays, que la forêt était, déjà à cette époque, percée dans le sens du Sud au Nord de plusieurs chemins très praticables à l'infanterie et à la cavalerie et que la haute futaie qui presque partout forme seule son peuplement, son sol assez résistant permettent la circulation de l'infanterie dans tous les sens. Nous ferons encore une autre remarque : c'est qu'en inclinant un peu vers l'Ouest la direction de sa retraite, l'armée anglaise, après avoir traversé le saillant de la forêt entre Waterloo et Tourneppe, profond de 3 à 4 kilomètres seulement du Sud au Nord et percé de plusieurs chemins, retrouvait à Alsemberg une excellente chaussée pour gagner Bruxelles par la région ouverte entre la lisière Ouest de la forêt et la Senne. Nous croyons donc que Wellington ne manquait nullement de chemins pour effectuer une retraite directe vers le Nord si tel avait été son dessein, mais il a lui-même déclaré qu'il avait conçu le plan, difficile à réaliser et certainement fort périlleux, de se retirer, en cas de défaite, par son flanc droit vers Hal et l'Escaut.

Le terrain dont disposait l'assaillant pour ses déploiements et ses manœuvres n'était pas dépourvu d'avantages : c'est ainsi notamment qu'il y trouvait des parties bien abritées pour ses réserves ; mais, dans son ensemble, la région présente une inclinaison sensible du Sud vers le Nord : tous les contreforts qui se détachent en divergeant du plateau de la Belle-Alliance s'abaissent en s'approchant de la position de

laquelle ils sont vus sur toute leur étendue; c'est notamment le cas pour celui qui court entre la chaussée et Goumont. Le défenseur pouvait donc voir venir les attaques. Quant au sol lui-même, il est assez inégal et présente aussi bien à l'Est qu'à l'Ouest de la route des ravinements et des dépressions qui ne laissent pas que de gêner jusqu'à un certain point les mouvements des masses.

Telle était la position sur laquelle allait se décider le sort de l'Europe.

Le prince d'Orange, après avoir déjeuné à 3 heures du matin dans la ferme d'Abeiche avec le général de Constant, le colonel Abercrombie et les officiers de son état-major, monta à cheval pour reconnaître l'ennemi; il se porta sur le plateau de Mont-Saint-Jean, où il comptait recevoir des ordres de lord Wellington. Il envoya le général de Constant à Braine-l'Alleud pour s'y rendre compte des dispositions prises à la division Chassé et s'assurer si elle était bien reliée à la brigade anglaise Mitchell, qui bivouaquait au Nord de l'intersection de la chaussée de Nivelles et du chemin de Goumont à Braine-l'Alleud. Les 12 bataillons des brigades Detmers et d'Aubremé, la batterie à pied Lux et la batterie à cheval Krahmer de Bichin occupaient les mêmes positions que la veille au soir, mais les troupes n'étaient pas encore réveillées. Le général Chassé avait envoyé plusieurs officiers dans les environs pour rechercher des vivres, s'enquérir des endroits où l'on pourrait se ravitailler en munitions et se mettre en liaison avec le corps du prince Frédéric cantonné à Hal.

Nous avons déjà fait remarquer (p. 41) que lord

Wellington, en occupant la position de Hal, n'avait pas uniquement en vue d'empêcher Napoléon de tourner son flanc droit.

Nous trouvons la preuve de cette assertion dans une lettre écrite le 8 décembre 1825 par M. Littleton depuis lord Hatherlow, qui y rapporte une conversation tenue par le duc avec quelques-uns de ses meilleurs amis pendant un dîner à Jedderley. « Lord Croker fit allusion, écrit lord Hatherlow, aux critiques des écrivains militaires français dont plusieurs prétendent que le duc a livré la bataille dans une position pleine de dangers parce qu'il n'avait pas de retraite possible. Le duc dit alors : « Ils n'ont pas réussi à m'en faire donner la preuve. Cependant la route de Bruxelles était sur toute sa longueur utilisable pour faire retraite. Je connaissais chaque pouce de la plaine devant la forêt et de la route qui traverse celle-ci. De chaque côté de la chaussée, la futaie est assez claire pour livrer passage à l'infanterie, à la cavalerie et même à l'artillerie, et la forêt est très facile à défendre. Si je m'étais retiré par là, auraient-ils pu me suivre?...Les Prussiens arrivaient sur leur flanc et se seraient trouvés sur leurs derrières. Mes plans, dans les opérations que j'avais entreprises, tenaient compte de la coopération des Prussiens et ceux-ci ne m'ont pas déçu. *Mais je n'ai jamais projeté de me retirer vers Bruxelles. Si j'avais été refoulé de ma position, j'aurais effectué ma retraite par ma droite, vers la mer, les vaisseaux et mes ressources.* J'avais placé Hill (c'est-à-dire le prince Frédéric, qui appartenait au corps de Hill) là où il pouvait me rendre des services importants en maintes circonstances. La retraite

aurait pu être une de celles-ci, et encore une fois, je le demande, si je m'étais retiré sur ma droite, Napoléon aurait-il pu s'aventurer à me suivre?... Les Prussiens, qui étaient déjà sur son flanc, auraient pu être sur ses derrières (1). »

Ces paroles de Wellington expliquent le mystère de la position de Hal. Prévoyant la possibilité d'un échec, le général anglais, décidé à se retirer sur la rive gauche de l'Escaut et, de là, vers la mer, s'était ménagé sur sa droite une réserve de 17,000 hommes et 1,200 chevaux de troupes fraiches avec 22 canons, qui, postée à Hal, à 13 kilomètres de Mont-Saint-Jean, sur la ligne de

(1) Cette curieuse pièce, écrite de la main de M. Littleton depuis lord Hatherlow, se trouve dans les archives de feu S. G. lord Wellington à Apsley House-Piccadilly, Londres, et a été publiée pour la première fois avec l'autorisation du troisième duc de Wellington, par le colonel de Bas dans sa biographie de S. A. R. Mᵍʳ le prince Frédéric des Pays-Bas, t. III, pp. 795 et 796 (mai 1899). Quelques mois plus tard, ce document a été publié également, avec quelques modifications insignifiantes, par sir Herbert Maxwell, *The life of Wellington. The Restoration of the Marshal Power of Great Britain*. Le texte anglais est ainsi conçu : « Lord Croker alluded to the criticisms of the French military writers, some of whom declared that the Duke had fought the battle in a position full of danger, as he had no practicable retreat. The Duke said- « They failed in their attempt to put it to the test. The road to Brussels however was, every yard of it, practicable for such a purpose. I knew every yard of the plain beyond the forest and the road through it. The forest on each side the chaussée was open enough for infantry, cavalry and even for artillery, and very defensible. Had I retreated through it, could they have followed me? — The Prussians were on their flank, and would have been in their rear. The cooperation of the Prussians in the operations I undertook was part of my plan, and I was not deceived. — *But I never contemplated a retreat on Brussels. Had I been forced from my position I should have retreated to my right, towards the coast, the shipping and my ressources.* I had placed Hill (en réalité le prince Frédéric) where he could have lent me important assistance in many contingencies. That might have been one-and again I ask, if I had retreated on my right, could Napoleon have ventured to follow me? The Prussians already on his flank could have been in his rear. »



retraite excentrique qu'il avait choisie, aurait pu retarder la poursuite des Français que les Prussiens seraient venus prendre en dos.

Le prince Frédéric des Pays-Bas devait rester à Hal advienne que pourra. « J'avais reçu l'ordre du duc de Wellington, » écrit le prince dans une lettre adressée au roi son père le 21 juin, « de tenir dans ma position aussi longtemps que je pourrais le faire (1). »

Il est certain que lord Wellington n'a pas dévoilé ses projets secrets au prince (2), car celui-ci, ignorant que le général en chef anglais dirigerait sa retraite vers Hal si elle devenait nécessaire, s'inquiétait à juste titre du sort que subirait son détachement en cas d'une défaite subie à Waterloo, et les observations qu'il fait à ce sujet dans la même lettre du 21 juin font honneur à son jugement : « Ce qui est bien remarquable, continue-t-il, c'est que nous n'avons rien entendu de la bataille... Le vent étant fortement de l'Ouest, on n'entendait pas les détonations de l'artillerie. Nous étions, au fond, dans une singulière position et si la bataille était perdue, nous serions je ne sais où dans le pays, parce que nous aurions été entière-

(1) La lettre est dans les archives de feu le prince Frédéric.— Voir également Memorandum du duc de Wellington du 24 septembre 1842, Suppl. Dispat. vol. the *Xth* pp 513-531. *Waterloo*, by E. L. S. Horsburgh, pp. 274-285. *Additionnal Particulars to the Battle of Waterloo*, by Booth, 1817.

(2) Sir E. De Lancey a-t-il reçu la confidence de ces projets ?... La perte de ses papiers ne permet pas de trancher la question. Cette perte est extrêmement regrettable au point de vue de l'histoire, car, en raison des fonctions de chef d'état-major qu'il exerça durant la campagne, ses papiers devaient présenter le plus vif intérêt. La mort du chef d'état-major général n'explique pas la perte des archives de son administration, car les minutes, registres et documents devaient se trouver au quartier général établi dans le village de Waterloo, loin du tumulte du champ de bataille. Quoi qu'il en soit, on ignore dans quelles circonstances ces documents ont disparu.

ment séparés de l'armée principale... Notre poste était important pour l'armée et nous aurions dû le tenir jusqu'au dernier homme. »

Comme le fait remarquer avec une légitime fierté lord Wellington, les ennemis n'ont pu le réduire à fournir la preuve que la position de Waterloo n'avait pas de ligne de retraite. Le duc affirme qu'elle en avait au moins deux : l'une normale, vers Bruxelles, par la forêt de Soignes ; l'autre, inclinée sur le front, devait conduire l'armée défaite au delà de l'Escaut, puis vers Ostende. Le détachement établi à Hal, aussi bien que la déclaration du duc, démontrent que cette dernière avait ses préférences, mais il ne nous a pas révélé comment il comptait opérer : nous ne pouvons donc faire que des conjectures. Pour diriger le gros des forces en retraite vers Hal même, presque dans le prolongement de la position, il aurait fallu, au préalable, exécuter un changement de front, l'aile gauche en arrière, en pivotant sur Goumont : cette délicate manœuvre n'a guère pu, à notre avis, être admise, par un capitaine aussi expérimenté que Wellington, comme dernier moyen de salut. C'est donc en aval de Hal qu'il devait franchir la Senne pour avoir des directions de retraite qui ne fussent pas inclinées d'une façon trop périlleuse sur le front de combat. Il existait, en 1815, des ponts à Huyssinghen, à Loth et à Ruysbroeck ; en aval de cette localité, on n'en trouvait plus jusqu'à Bruxelles. Les ponts de Loth et de Ruysbroeck sont couverts par de très belles positions d'arrière-garde à Alsemberg et à Beersel. Il aurait fallu, au surplus, se débarrasser en temps opportun de tous les gros bagages en les faisant

filer vers Bruxelles, d'où il était facile de les diriger sans danger vers Termonde ou Alost. Une fois la Senne franchie, on était à l'aise pour gagner Alost et la région entre ce cours d'eau et la Dendre offrait une série d'excellentes positions défensives pour s'opposer à des attaques dirigées du Sud-Est vers le Nord-Ouest. Dans toutes ces hypothèses, il était indispensable de tenir solidement Hal et ses ponts pour empêcher l'ennemi d'y déboucher rapidement sur la rive gauche de la Senne et de venir prendre en flanc les colonnes passant soit à Huyssinghen, soit à Loth et à Ruysbroeck. On conçoit donc que lord Wellington, songeant à la retraite dans cette direction, ait tenu à laisser à Hal un corps d'armée de 17,000 hommes, comprenant, entre autres, les meilleures troupes de l'armée néerlandaise et une division anglaise tout entière. Il n'en est pas moins vrai qu'en faisant ce détachement, il se privait au point décisif de forces dont le concours aurait pu lui être indispensable pour obtenir la victoire et qu'il a écouté, avant tout, les intérêts britanniques. Si nous n'avions pas l'aveu formel et authentique de Wellington, il nous répugnerait d'admettre qu'il aurait, en cas d'échec, abandonné Bruxelles, entraîné les troupes des Pays-Bas hors de leur ligne de retraite vers les provinces du Nord, livré le roi et le gouvernement néerlandais à l'envahisseur et laissé Napoléon victorieux se retourner contre Blücher et l'armée prussienne, alors qu'eux, ne séparant pas la cause de leur patrie de celle de l'Europe et tout sanglants encore de la terrible lutte de Ligny, bravaient tous les périls pour accourir au secours de leurs alliés.

On a cherché à donner d'autres explications du détachement de Hal, et l'occasion d'incriminer une fois de plus les troupes néerlandaises était trop favorable pour qu'on n'en ait pas profité avec empressement. Depuis longtemps, a-t-on dit, des soupçons fâcheux s'étaient élevés au quartier général anglais sur la fidélité des troupes placées sous les ordres du prince Frédéric, et c'est par défiance que Wellington les aurait laissées à Hal, sous la garde de quelques milliers d'Anglais, chargés de tirer dessus en cas de trahison! Le major A. Griffith, dans son œuvre intitulée *Wellington and Waterloo*, s'est fait l'écho de cette calomnie. Après avoir blâmé vivement Wellington d'avoir « laissé 18,000 hommes, sous les ordres du général Colville, dans l'inaction, pour des raisons qui n'ont jamais été complètement expliquées (1), » cet auteur ajoute, quelques lignes plus

(1) « 18,000 more men under General Colville (le prince Frédéric were kept iddle for reasons that have never been fully explained... Another reason given and on excellent authority, was that the Dutch troops under Colville were untrustworthy and that his British regiments hourly expected to have to fire upon them. » (*Wellington and Waterloo, etc.*, Major Griffith, pp. 225-227.)

Pendant mes recherches à Londres en 1897, je me suis plaint au colonel sir William Colville, « Her Majesty's Master of the Ceremonies, » de ces assertions infamantes qu'on a prétendu couvrir du nom de son illustre père, le général sir Charles Colville, et j'ai prié le colonel Colville de bien vouloir rechercher les preuves de leur fausseté dans les papiers de son père. (Note du colonel de Bas.)

Le général Maurice, United Service Magasin, I, 1890, p. 488, répète les mêmes soupçons en insistant encore davantage, mais sans donner plus de preuve. — Von Pflugk Harttung, en traitant de la position de Hal, dit que : « Das verhalten der Belgier beruht mithin nicht etwa auf personlicher Feigkeit, souder auf politischen stimmung. » L'attitude des Belges ne provenait nullement de lâcheté personnelle, mais de leurs aspirations politiques. Nous sommes très reconnaissants au savant professeur allemand de nous absoudre de lâcheté. Quant au bien-fondé du motif politique qu'il invoque, nous avons assez longuement exposé notre sentiment à ce sujet pour que nous croyions nécessaire d'y revenir.

bas : « Une autre raison qui a été donnée est que, d'après d'excellentes autorités, les troupes hollandaises, sous Colville, ne méritaient pas confiance et que les régiments anglais s'attendaient d'heure en heure à devoir ouvrir le feu contre elles. » Le major Griffith oublie que le prince Frédéric commandait le corps d'armée et nullement le général Colville et que les Néerlandais y étaient deux fois plus nombreux que les Anglais. Que pouvons-nous penser du procédé de l'auteur, qui base une accusation absolument infamante sur des témoignages anonymes ? Nous verrons un peu plus loin que la division anglaise fut placée sur la position de Hal derrière la division Stedman, qui occupait la première ligne, et qu'elle avait elle-même en arrière d'elle la brigade indienne : elle se trouvait donc complètement entourée de Néerlandais (1). Si le général sir Charles Colville avait eu, en effet, pour mission de contenir des alliés perfides, il faut avouer qu'il aurait été bien imprudent de se mettre ainsi à leur merci, et on aurait pu dire de lui et de ses troupes comme des soldats juifs que les Pharisiens avaient chargés de garder le saint sépulcre : *Quis custodiat ipsos custodes?* Qui aurait gardé les gardiens?

Il n'est donc pas permis d'admettre que, parmi les « many purposes », les buts multiples que Wellington déclarait aux convives de Jedderley avoir eu en vue en formant le détachement de Hal, il aurait assigné en particulier aux bataillons de sir Charles Colville de tirer dans le dos des Néerlandais si ceux-ci avaient montré de l'hésitation. La retraite vers « la côte, les vais-

(1) Voir plan VIII.

seaux et les ressources » n'était qu'un des cas où ce détachement aurait, d'après le duc, pu rendre d'importants services. Un autre motif doit, semble-t-il, être puisé dans les inquiétudes que le général en chef anglais avait eues dès le principe pour sa droite; la répugnance qu'il eut à abandonner successivement Ath et Enghien, puis Nivelles, explique logiquement celle qu'il eut à laisser la route de Hal à Bruxelles ouverte aux entreprises des Français. Qu'on raisonne, au surplus, sur ce fait autant qu'on le veut et qu'on le juge sévèrement au point de vue stratégique, il n'en est pas moins vrai que le duc attachait au point de Hal une importance capitale et qu'il comptait faire rendre au détachement d'armée qu'il y avait placé d'importants services dans beaucoup de situations qui pourraient se produire : «... he could have lent me important assistance in many contingences ». Un général avisé, et lord Wellington l'était, ne confie pas de pareilles missions à des troupes sur lesquelles il ne peut pas compter.

Beaucoup d'auteurs, et parmi eux le général Brialmont, ont critiqué la position de Hal et la manière dont le prince Frédéric l'a occupée, sans avoir eu à leur disposition des documents assez complets pour se prononcer en toute connaissance de cause. Nous allons mettre sous les yeux du lecteur, en suivant à peu près le journal de l'état-major du second corps de l'armée néerlandaise (1), toutes les dispositions prises les 17 et 18 juin autour de Hal :

(1) *Journal historique des opérations et mouvements du second corps, etc.*, note 20. Voir plan VIII et consulter la feuille 39 de la carte de Belgique et les planchettes 1 et 2 au 1/20000e de cette feuille.

« Le même jour (17 juin) le corps d'armée reçut ordre de se porter sur Hal. Il se mit en marche à 4 1/2 heures du soir, la brigade indienne (Anthing) formant l'avant-garde suivie par l'artillerie. La 1re division suivit la brigade indienne, après que celle-ci eût défilé par Enghien. Cette brigade reçut ordre de bivouaquer à une demi-lieue en avant de Hal, sur le plateau en arrière de Lembecq, entre les deux chaussées de Hal à Enghien et de Hal à Braine-le-Comte, ayant Lembecq en front (1). Par cette disposition, la brigade servait de réserve à la 1re division, qui se mit en marche à 2 heures, suivit la grand'route de Hal jusqu'à Saintes et prit position de la manière suivante :

» La 2e brigade (de Eerens), conduite par des guides intelligents, se dirigea immédiatement de Saintes sur Tubize et occupa le village avec un bataillon qui poussa ses avant-postes et piquets sur la route de Braine-le-Comte. Deux bataillons bivouaquèrent sur la hauteur de Tubize (Vogerberg ou Vogelberg d'après les anciennes cartes, Musschenberg d'après la planchette) appuyant leur aile gauche au bois de Lembecq avec quelques compagnies sur les ponts de la Senne à Tubize et de la Sennette à Clabecq, dont les rives furent explorées par un détachement. Deux autres bataillons de cette brigade occupèrent Braine-le-Château, avec ordre d'entretenir la liaison avec les troupes placées à Wauthier-Braine si toutefois la grande armée en avait envoyé à ce point,

(1) La position de Hal et plusieurs points de la Senne avaient été reconnus le 20 août, les 2 et 3 septembre 1814 par le lieutenant A. C. G. Braun, du grand quartier général anglais. Ces rapports se trouvent en copie à la section historique de l'état-major général à La Haye.

ce qui ne fut pas. Le point de Braine-le-Château était très important en ce qu'il est situé sur la route de Hal à Nivelles, à l'extrême gauche de notre position, qui se trouvait en l'air si elle n'était pas en liaison avec des troupes placées à Wauthier-Braine, jusqu'où le corps d'armée ne pouvait s'étendre sans embrasser un front trop étendu. Le général commandant la brigade reçut ordre de l'occuper en utilisant tous les avantages du terrain et de rompre les ponts (du Hain) en cas de retraite forcée. Celle-ci devait s'effectuer par Plasmarque ou le Flamand (Vraimont) et Schemberg (Esschenbeek) vers Hal en défendant le terrain pied à pied pour donner aux bataillons placés à la droite vers Tubize le temps de se retirer également. La direction de retraite pour cette colonne de droite fut indiquée par Vogerbergh (Vogelberg ou Musschenberg) et Romain (Rodenem) sur Hal.

» La 1[re] brigade établit son bivouac sur les hauteurs en arrière de Saintes, la gauche dans la direction de Tubize. Les villages et hameaux de Bierghes, Sainte-Renelde et Ophain, ainsi que les passages de la Senne furent observés par des détachements et des piquets éclairant les approches par le grand chemin d'Enghien à Hal.

» Les équipages du corps d'armée reçurent ordre de traverser Hal et de se porter au delà de Bruxelles pour s'établir près du pont de Laeken.

» Les deux régiments de hussards hanovriens du Prince-Régent et de Brême-Verden, sous les ordres du colonel comte d'Estorff, qui avaient rejoint le corps d'armée, furent placés : un régiment un peu en arrière

de Saintes, entre ce village et le hameau de Mussain, poussant ses avant-postes, piquets et patrouilles, d'un côté dans la direction de Haute-Croix, de l'autre côté dans celle d'Enghien, par la chaussée de Hal à cette ville, et dans celle de Quenast. L'autre régiment reçut ordre de prendre position sur la chaussée de Hal à Braine-le-Comte en arrière de Tubize et près des fermes de Herbosch (ne figurent pas sous ce nom dans les cartes modernes), poussant ses piquets en avant de Tubize, ses avant-postes et patrouilles sur la route de Braine-le-Comte et à Oisquercq. Une compagnie de ce régiment fut détachée à Vogerberg (Musschenberg). Le but de ce détachement était de soutenir la brigade d'infanterie placée à Tubize et Braine-le-Château et d'envoyer ses patrouilles dans la direction de Plasmarque ou le Flamand, Vraimont, Landuit, Braine-l'Alleud, Wauthier-Braine, Braine-le-Château et Haut-Ittre.

» L'artillerie de la division parqua à Ramelo (ce nom désigne dans les anciennes cartes les fermes situées sur la grand'route d'Enghien à Hal, près la borne kilométrique 24).

» Ces précautions furent motivées par les bruits vagues que l'armée alliée avait été obligée de quitter sa position des Quatre-Bras et qu'elle s'était retirée sur Waterloo.

» (18 juin.) Son Altesse Royale se rendit de grand matin aux avant-postes pour reconnaître l'emplacement des troupes. Elle alla ensuite à Lembecq, sur la grand'route, où l'état-major se rendit également. Vers 10 heures du matin, la division anglaise du lieutenant-

général Colville (1) étant arrivée pour occuper la position de Lembecq, où la brigade indienne était établie, celle-ci reçut l'ordre de se porter en arrière et de se placer à cheval sur la grand'route de Hal à Enghien. Elle continua à servir de réserve et de repli pour les autres corps en cas d'attaque. La cavalerie hanovrienne conserva les positions de la veille. »

Le général Colville envoya immédiatement de Tubize le lieutenant-colonel Woodford, de l'état-major général, au duc de Wellington, pour lui annoncer que sa division était arrivée sur la position de Hal. Le duc retint cet officier auprès de lui toute la journée pour l'employer éventuellement à porter des ordres au corps d'armée détaché. Le prince Frédéric ne reçut aucun avis du champ de bataille et le lieutenant-colonel Woodford ne rentra à Tubize que le 19 juin de grand matin.

Les dispositions prises par le prince Frédéric indiquent qu'il attendait l'attaque dans le secteur compris entre les routes de Nivelles et d'Enghien et prouvent que c'est sous l'empire des anciennes idées de Wellington, et notamment de la crainte de voir déboucher une colonne ennemie de Braine-le-Comte, qu'il agissait. On peut en conclure, ainsi que nous l'avons déjà fait pour d'autres motifs, qu'il n'avait pas été informé du but secret qu'avait Wellington en le laissant à Hal. Pour couvrir une retraite de l'armée anglo-néerlandaise vers Alost, il aurait dû, en effet, orienter son front dans la direction Sud-Ouest-Nord-Est, et se préparer à défendre la Senne.

---

(1) La division Colville comptait environ 5,500 hommes.

Le général de Constant, ayant vu la division Chassé, revint en longeant le position en avant de Merbraine et se rendit auprès du duc de Wellington (1), puis se dirigea vers la 2e division néerlandaise sur le plateau de Mont-Saint-Jean, où il rejoignit le prince d'Orange. Le prince avait revêtu pour la bataille l'élégant uniforme du 10e régiment de hussards anglais, dont il était le titulaire : un dolman bleu foncé brodé d'or (2), avec les insignes du grade de lieutenant général ; il portait un manteau court, le chapeau à panache blanc avec la cocarde orange.

Le prince avait trouvé toutes les troupes de Bijlandt déjà sous les armes : la position dangereuse qu'elles occupaient sur le versant du plateau, à 200 ou 300 mètres au Sud du chemin d'Ohain, leur commandait la plus grande vigilance pour ne pas être surprises. On ne voyait pas grand'chose de l'ennemi. La situation de la brigade n'était guère enviable : fortement éprouvées par la bataille des Quatre-Bras, où elles avaient fait de grandes pertes, les troupes étaient fatiguées par deux nuits consécutives de bivouac devant l'ennemi, la marche de la veille et les intempéries qu'elles avaient dû supporter. Les hommes, trempés jusqu'aux os, n'avaient pas de quoi préparer un repas chaud, dont ils avaient si grand besoin ; comme les vivres, les munitions manquaient. L'intendance n'avait rien pu fournir et, dans les campagnes couvertes de troupes, on ne trou-

(1) Annotations du capitaine Nepveu, de l'état-major général. Archives de la section historique de l'état-major général, à La Haye.

(2) Le dolman que portait le prince se trouve au musée privé de S. M. la reine des Pays-Bas.

vait plus guère de denrées à acheter, même en payant comptant.

Ce fut grâce à la sollicitude et à l'active intervention du prince que la brigade Bijlandt reçut, vers 8 heures, une faible ration de viande et de légumes pour faire une soupe qui fut un bienfait pour tous. En ce qui concerne les munitions, le prince ayant été informé de l'échauffourée durant laquelle les caissons de la 2e division avaient été entraînés la veille dans le torrent de la panique et ayant appris qu'ils s'étaient entassés au Nord de Waterloo, où ils obstruaient la chaussée, envoya à leur recherche le major Van Gorkum, avec une cinquantaine de dragons à pied et la compagnie du génie du capitaine Esau pour déblayer la route. Ces officiers réussirent à rétablir l'ordre parmi les conducteurs et ramenèrent un certain nombre de caissons, auxquels on s'empressa de puiser des cartouches et des pierres à fusil, qu'on distribua tant aux bataillons néerlandais qu'aux bataillons anglais voisins, dont plusieurs étaient également à court de munitions. Les caissons retournèrent ensuite près de la ferme de Mont-Saint-Jean.

Le général de Bijlandt établit une ligne de tirailleurs à 200 pas en avant de ses bataillons; cette ligne s'appuyait à droite aux tirailleurs du 95e anglais. Sur la crête, au Nord de la ferme de la Haie-Sainte, les Anglais avaient barricadé la chaussée en abattant les arbres qui la bordaient. En attendant les ordres qui ne lui étaient pas encore parvenus, le prince d'Orange employa le temps à choisir des positions pour les batteries, immédiatement à gauche de la chaussée, à droite de celle-ci

le long du chemin creux et plus vers l'Ouest, en arrière de Goumont. Des emplacements déterminés par le prince, les pièces pouvaient battre tout le terrain entre la Haie-Sainte et le bois de Goumont.

A la 1re brigade de la division de Perponcher, le duc de Saxe-Weimar avait, dès 6 heures du matin, envoyé son major de brigade, le capitaine von Coustol, à Smohain et à Fichermont, pour faire la reconnaissance des lieux et en organiser la défense Quatre compagnies du régiment d'Orange-Nassau n° 28 et la compagnie de chasseurs volontaires de Bergmann occupaient Smohain (La Marache, partie du hameau de Smohain d'après la planchette au 1/20000) et Fichermont (1).

Le 2e bataillon d'Orange Nassau, formé en carré, s'établit au nord de Papelotte. Quatre compagnies du 2e bataillon et quatre compagnies du 3e bataillon du régiment d'infanterie légère de Nassau n° 2, formées en colonne, furent tenues en réserve au Nord de Papelotte, les deux compagnies restantes du 2e bataillon et les deux

---

(1) Les cartes modernes, feuille 39 et la planchette 4 de cette feuille (1/20000), portent en marchant de l'Ouest vers l'Est une série de noms qui s'échelonnent comme suit : La Haye, ch. Saint-Roch qui forment le hameau de La Marache, puis le hameau Le Cheval de Bois et plus bas Smohain et enfin Ohain. Plusieurs cartes anciennes ainsi que diverses relations, dont le rapport de la 2e division néerlandaise, désignent sous le nom de Smouhin ou Smohain le groupe de fermes de La Haye et de La Marache. Il ne faut pas s'étonner qu'il y ait quelque confusion dans l'interprétation ancienne des appellations locales. Les cartes de l'Institut cartographique militaire ont été rédigées au point de vue de la toponymie à la suite d'études sérieuses, le Smohain de ces cartes est situé à plus de 1,200 mètres en aval de La Haye et n'a pas joué de rôle dans la bataille, mais c'est le lieu principal du hameau dont font partie La Haye et La Marache. On pourrait donc dresser le tableau suivant : La Haye, La Marache, Cheval de Bois, sont des « lieux dits » du hameau de Smohain, commune d'Ohain. La ferme de Papelotte fait partie de la commune de Waterloo.

du 3e bataillon de ce régiment occupèrent les fermes de la Haye et de Papelotte et les haies en avant de ces fermes. Deux compagnies du 1er bataillon d'Orange-Nassau reliaient la brigade Saxe-Weimar à la brigade de Best, placée en arrière du chemin d'Ohain (1). Sur la demande du prince d'Orange, le duc de Saxe-Weimar donna, vers 9 heures et demie, ordre au 1er bataillon du régiment nassauvien n° 2 de se porter au château de Goumont. Ce bataillon, fort de 800 hommes, était commandé par le major Büsgen. Trois compagnies s'établirent dans les bâtiments et le verger, trois autres occupèrent, conjointement avec une compagnie brunswickoise, l'allée de peupliers entre le château et la chaussée de Nivelles; celle-ci avait été barrée par un léger abatis. Avant le commencement de la bataille, le duc de Wellington fit opérer plusieurs modifications dans l'occupation de Goumont : il envoya trois compagnies du bataillon nanssauvien dans le bois et le verger pour y relever trois compagnies des gardes anglaises, les trois autres compagnies nassauviennes avec une compagnie du bataillon de Lunebourg, de la brigade Kielmansegge, occupèrent le château et le jardin. Les trois bataillons de « Foot Guards » et le bataillon des « Coldstream Guards » avaient détaché chacun une compagnie

(1) *Historique de la 2e division néerlandaise*, note 21B. — *Uebersicht des Antheils des Herzoglich Nassauischen Truppen an der Campagne 1815 gegen Frankreih*. Ob. Leut. von Morenhoffen; Wiesbaden, Jan. 1841. — *Relation der Begebenheiten vom 15, 16 und 17 Juni*, sowie der schlacht vom 18e bei Mont-Saint-Jean : Gen. von Kruse am Herzog von Nassau, Malplaquet 21 Juni 1815. (Anlage 6 Frh. August von Kruse, von Pr. Maj. z. d. Kolb); ainsi que *Relation du général von Kruse à l'état-major britannique*, le 7 janvier 1836.

à Goumont : elles étaient commandées par les lieutenant-colonels James Macdonell et Francis Home (depuis lord Saltoun). Ils avaient l'ordre de défendre leur poste à outrance (1).

Le prince d'Orange achevait de déterminer l'emplacement des batteries quand il fut rejoint par le duc de Wellington, qui lui communiqua ses ordres et lui fit part de la disposition des troupes et de l'organisation du commandement pour la bataille qui allait s'engager. Les bataillons et les batteries anglaises étaient déjà en mouvement sous la conduite des officiers d'état-major, pour gagner les positions qui leur étaient assignées.

Soit qu'il eût été mécontent de la façon dont le prince d'Orange avait dirigé les opérations aux Quatre-Bras, soit qu'il ne comptât absolument que sur les troupes anglaises et eût peu de confiance dans les autres, le duc avait, pour cette journée, complètement bouleversé la formation organique de son armée afin de constituer une ligne de bataille dans laquelle les divers contingents alliés alternaient avec les unités anglaises et se trouvaient encadrés par elles.

Lord Wellington avait réparti les troupes sur la position entre Braine-l'Allend et Smohain et organisé le commandement de la ligne de bataille de la manière suivante (2) :

La droite, sous le commandement de lord Hill, était composée des brigades Detmers et d'Aubremé

(1) *Waterloo letters*, n° 107, p. 249.
(2) Voir le plan du champ de bataille vers 1 heure de l'après-midi. Plan IX. Lord Wellington to Earl Bathurst-Waterloo, 19 June 1815. *Wellington's Dispatches*, vol. XII*th*, p. 481.

de la 3e division néerlandaise (Chassé) en position en avant de Braine-l'Alleud (1) ; de la brigade anglaise Mitchell (2) de la 4e division (Colville) ; de la brigade anglaise Adam, de la brigade anglo-allemande du Plat et de la brigade hanovienne William Halkett, toutes trois de la 2e division anglaise (sir Henry Clinton). Ces trois brigades, échelonnées le long de la crête du ravin de Merbraine, formaient potence sur le front de bataille entre Merbraine et la chaussée de Nivelles, au Nord de Goumont.

Le centre droit, sous les ordres du prince d'Orange (3), était composé des brigades anglaises Byng et Peregrine Maitland de la garde à pied (1re division anglaise, sous les ordres du général Cooke), des brigades Colin Halkett et Ompteda et de la brigade hanovienne Kielmansegge de la 3e division anglaise (Alten) et du contingent nassauvien de von Kruse (4). Ces troupes occupaient la partie du front comprise entre la chaussée de Nivelles et la chaussée de Charleroi, y inclus cette dernière.

(1) La division Chassé comprenait trois bataillons et deux batteries belges (35e et 36e de chasseurs, 3e bataillon de ligne, les batteries Lux et Krahmer) et neuf bataillons du Nord. Voir annexe IX*a*.

(2) *Waterloo letters*, Mitchell's Infantry Brigade, pp. 310-317 et plan.

(3) Lord Wellington to Earl Bathurst-Waterloo, 19 June 1815. *Wellington's Dispatches*, vol. the XII*th*, p. 481.

(4) Suivant l'*Ubersicht des Antheils der Herz. Nassauischen Truppen, etc.*, de von Morenhoffer, la force totale de ce contingent était :

Etat-major.	5 officiers.	5 sous-off. et sold.	von Kruse
Régiment n° 1 (2 bat.) .	66 »	2,834 »	
Régiment n° 2 (2 bat.) .	78 »	2,400	
Régimt Orange-Nassau.	36 »	1,427	à la div. Perponcher.
Chasseurs volontaires.	6 »	166	
Totaux. . .	193 officiers.	6,832 sous-off. et soldats.	

Le centre gauche, sous le lieutenant général Picton, était formé des brigades anglaises Kempt (1) et Pack (2) de la 5e division anglaise (Picton), de la brigade de Bijlandt de la 2e division néerlandaise (de Perponcher) (3) et des brigades hanovriennes Best et Vincke. Les troupes anglaises et hanovriennes étaient rangées en colonne de bataillon sur deux lignes le long du chemin d'Ohain, leur droite (Kempt) appuyée à la chaussée de Charleroi, la brigade Vincke à gauche, la brigade de Bijlandt était en avant de la ligne générale de bataille sur la pente du plateau au Sud du chemin d'Ohain.

La gauche ne comprenait que la brigade de Saxe-Weimar de la 2e division néerlandaise (de Perponcher) et occupait le terrain de Papelotte à Fichermont. La brigade anglaise de dragons légers Vandeleur (4) et la brigade anglo-allemande de hussards Vivian (5) flanquaient l'extrême gauche; le général Vivian avait poussé des détachements jusqu'au delà d'Ohain.

Les autres troupes, dont lord Wellington s'était réservé de disposer seul, étaient placées sur deux lignes depuis Merbraine jusqu'au Sud de Mont-Saint-Jean : le corps de Brunswick en entier, les brigades de cavalerie anglo-allemande de Grant, von Dornberg et Arenschildt, la brigade des gardes à cheval anglaise

(1) *Waterloo letters*, pp. 343-369.
(2) *Ibidem*, pp. 369-389.
(3) *Historique de la 2e division néerlandaise*, note 21*B*. Cette division comptait un bataillon de ligne (n° 7) et une batterie (Stévenart) belges, quatre bataillons et une batterie néerlandais du Nord et cinq bataillons plus une compagnie nassauviens. Voir annexe IX*a*.
(4) *Waterloo letters*, pp. 102-122.
(5) *Ibidem*, pp. 145-184.

Somerset (Household brigade) (1), les brigades Trip (2), de Ghigny (3) et van Merlen (4) de la division de cavalerie néerlandaise (de Collaert), à l'Ouest de la chaussée de Charleroi ; la brigade d'infanterie anglaise Lambert (5) de la 6e division et la brigade de dragons anglais de Ponsonby (6) (Union brigade) à l'Est de la chaussée de Charleroi.

Nous avons cité plus haut les troupes qui occupaient Goumont. Six compagnies (environ 400 hommes) du 2e bataillon d'infanterie légère de la légion germanique (brigade Ompteda), commandées par le major Baring, occupaient la ferme, le verger et le jardin de la Haie-Sainte : elles y furent renforcées plus tard par deux compagnies du régiment nassauvien no 1. Cette garnison était insuffisante et manquait de munitions. Un bataillon du 95e anglais était chargé de défendre la sablonnière et ses abords.

Le prince d'Orange, par suite de ces dispositions, n'avait plus sous ses ordres un seul soldat néerlandais : par contre, il commandait le centre droit de la ligne, entre les deux chaussées, qui était la partie la plus

---

(1) *Waterloo letters*, Grant's cavalry brigade, pp. 123-144. Somerset's brigade, pp. 36-56 et plan.

(2) Carabiniers 1 et 3 du Nord, carabiniers n° 2 du Sud. Voir notes 23, 24, 25 et 28.

(3) Dragons légers n° 4 du Nord et hussards n° 8 du Sud. Voir notes 26 et 28.

(4) Dragons légers n° 5 du Sud et hussards n° 8 du Nord. Voir notes 27 et 28.

(5) Le bataillon n° 81 était à Bruxelles, les bataillons 4, 27 et 40, revenus d'Amérique, étaient à Gand : partis de cette ville durant la nuit, ils arrivèrent à Waterloo le 18 vers 9 heures du matin. *Waterloo letters*, pp. 391 et 401. *Militär Wochenblat*, 1846, p. 507.

(6) *Waterloo letters*, Ponsonby's cavalry brigade, pp. 57-90.

importante de la position. Lord Uxbridge commandait toute la cavalerie anglo-néerlandaise. Le duc de Wellington s'était réservé de donner lui-même ses ordres aux gardes anglaises et aux troupes brunswickoises.

Une chaîne de tirailleurs entre Goumont et la Haie-Sainte, en avant de Papelotte et de La Haye, le 95e anglais à la sablonnière, la brigade de Bijlandt et les bataillons de Saxe-Weimar, que Wellington avait placés en première ligne en avant de la crête, étaient les seules troupes qui fussent visibles de loin. La ligne principale de résistance, presque partout retirée de 100 à 200 mètres en arrière de la crête, était parfaitement dissimulée aux vues de l'ennemi. Pour la formation des troupes, lord Wellington fit, en général, observer les principes qu'il avait suivis avec succès en Espagne et en Portugal (1). L'infanterie d'Alten était placée, le front à quelque distance au Nord du chemin creux, sur deux lignes en échiquier par colonnes serrées à demi-distance, chacune de deux bataillons accolés qui pouvaient se déployer promptement en ligne ou former le carré sur quatre rangs (2). Les autres brigades étaient formées sur deux lignes suivant le terrain, la première déployée, la seconde en colonnes de bataillon. Deux bataillons de Byng et un de Maitland étaient les seuls de la ligne principale de défense qui fussent sur la crête elle-même, les autres étaient retirés en arrière, mais tous sans exception étaient complètement masqués, les uns par les haies

---

(1) Chevalier A. de Selliers de Moranville, *De l'occupation des positions dans la défensive*; Bruxelles, Spineux et Cie, 1894, ch. I, 1-10.

(2) Lieutenant-général Alten au feld-maréchal Wellington. Bruxelles, 19 juin 1815; Supplem. Dispat., vol. the Xth, p. 534.

vives, les autres par la déclivité intérieure du plateau, dont profitaient également les réserves. En somme, de la hauteur de Belle-Alliance et, à plus forte raison, en se rapprochant de la position, l'ennemi ne pouvait apercevoir que très peu des troupes qui l'occupaient.

Avant 11 heures, l'artillerie avait été répartie par le prince d'Orange et le colonel Wood sur les points dominants du terrain de la manière suivante : vers le milieu du front du centre droit (1) 4 batteries, celles de Kuhlmann, Sandham, Lloyd et Cleeves, comptant 24 pièces, 2 pièces de la batterie Ross à l'intersection de la chaussée de Charleroi et du chemin creux, les 4 autres à l'Ouest de la chaussée, sur la crête du plateau (2). Sur le front du centre gauche, derrière le chemin d'Ohain, 5 batteries, celles de Bijleveld et de von Rettberg (13 pièces), celles de Rogers et de Braun et 3 pièces de la batterie Stevenart (15 pièces). Il y avait donc en tout 58 canons en position à ce moment, sur la ligne de combat. On avait pratiqué des embrasures dans les haies et écrêté là où c'était nécessaire les talus devant la bouche des pièces. Les batteries étaient, en général, immédiatement en deçà de la crête, donc en avant de la ligne principale de l'infanterie, mais assez près de celle-ci pour que les servants pussent, en cas d'attaque de la cavalerie, se réfugier dans les carrés. 10 batteries restaient provisoirement en réserve, 2 à l'extrême droite à Braine-l'Alleud ; 6 derrière le centre droit, entre Merbraine et la ferme de Mont-Saint-Jean

(1) *Waterloo letters*, n° 94, p. 226.
(2) *Ibidem*, n° 91, p. 223.

1 à laquelle il faut ajouter la batterie de fusées à la congrève de Whingates, derrière le centre gauche; enfin, la batterie à cheval Gardner à l'extrême gauche avec la brigade de cavalerie Vivian.

Défalcation faite des pertes subies les 15, 16 et 17 juin, 62,099 hommes, dont 12,849 cavaliers, avec 151 canons, étaient rangés sur le plateau de Mont-Saint-Jean. Parmi eux, 49,335 étaient Anglais, Hanovriens et Allemands, dont 6,787 Nassauviens et 12,764 Néerlandais (34 pièces).

La position de Mont-Saint-Jean était occupée avec un art parfait. Mesuré sur la ligne brisée Goumont-la Haie-Sainte (1,400 mètres), la Haie-Sainte-château de Fichermont (2,300 mètres), le front de défense est de 3,700 mètres, ce qui donne, à peu près, pour l'effectif total que nous venons de citer plus haut, une densité d'environ 17 hommes par mètre courant et 2 à 3 pièces par 1,000 hommes, chiffres conformes aux idées de l'époque. Wellington n'avait pas gardé de réserve, à moins qu'on ne veuille donner ce nom au détachement d'armée laissé à Hal, qui aurait pu jouer un rôle important s'il avait reçu ordre dans le courant de la matinée et même au commencement de l'après-midi de marcher vers Goumont. Le duc comptait avec certitude sur l'arrivée de ses alliés : « Les Prussiens seront prêts à tout dans la matinée, » avait-il écrit dans la nuit à sir Charles Stuart, à Londres (1).

Entre 9 et 10 heures du matin, lord Wellington,

---

(1) The Prussians will be ready in the morning for anything. Wellington's Disp., vol. the XIII*th*, p. 476, to sir Charles Stuart, G.-C.-B., Waterloo, 18th June, 3h a. m.

accompagné des commissaires des hautes puissances alliées, les généraux baron Vincent (1), von Müffling, comte Pozzo di Borgo (2), duc d'Alava (3), du duc de Richmond et suivi d'un nombreux état-major, parcourut le centre de la position. Le duc portait la culotte de peau de daim avec des bottes à glands, l'habit bleu foncé et un manteau gris (4), qui laissait dépasser les bouts de l'écharpe de service rouge-brun; son chapeau sans plumes était orné des cocardes d'Angleterre, des Pays-Bas, d'Espagne et de Portugal (5). Il montait son cheval alezan Copenhague, petit-fils du fameux cheval de course Eclipse. Comme le dextrier du Cid, le cheval de Wellington fut jugé digne de partager la gloire de son maître et fut, en mémoire de la bataille de Waterloo, inscrit à la place d'honneur dans le « Stud book » des chevaux de pur sang de l'Angleterre.

Le duc se dirigea d'abord vers Papelotte, puis revint vers le centre, salué par les acclamations de toutes les troupes et les « cheers » des bataillons anglais. Il dirigeait fréquemment sa lunette vers les hauteurs de la Belle-Alliance et de Rossomme. Il termina son inspection à Goumont, où il ordonna les modifications que nous avons mentionnées plus haut dans les dispositions des troupes pour l'occupation des bâtiments et du verger. Il se porta jusqu'à la lisière du bois et s'arrêta au point où la route du château vers la Belle-Alliance

(1) Autriche.
(2) Russie.
(3) Espagne.
(4) Le manteau que Wellington portait à Waterloo se trouve au musée privé d'Aspley house, Piccadilly, Londres.
(5) Le duc était feld-maréchal dans les armées de ces quatre pays.

débouche dans la campagne, pour observer, dans la direction de Rossomme, les colonnes françaises dont les têtes commençaient à se montrer. Il venait d'apprendre qu'une patrouille de la brigade Vivian avait aperçu distinctement un piquet de cavalerie prussien stationné sur la hauteur près du bois de Paris (1). Cette nouvelle dut lui être agréable, car si certain qu'il fût du concours du maréchal Blücher, il se demandait avec anxiété s'il arriverait à temps. Dissimulant ses inquiétudes, le duc tourna bride et vint se placer auprès des gardes de Maitland, où se trouvait déjà le prince d'Orange.

Depuis longtemps déjà un feu de mousqueterie, peu intense mais continu, était engagé entre les tirailleurs des alliés et les avant-postes français.

La division de cavalerie néerlandaise, après avoir levé ses bivouacs, prit d'abord position près de la ferme de Mont-Saint-Jean, dans l'angle des deux chaussées, faisant front vers Goumont. Chaque brigade était formée en colonne par régiment. Le général Trip avait son régiment de tête, le 3e carabiniers, sur la chaussée de Nivelles, les deux autres à gauche de celle-ci : les carabiniers, quoique comptés comme grosse cavalerie, ne portaient pas la cuirasse, le 2e régiment seul avait le casque, les deux autres avaient le chapeau bicorne. La brigade légère de Ghigny prit position à gauche de la brigade Trip, son régiment de tête, le 4e dragons légers, à même hauteur que le 3e carabiniers. La brigade légère de Van Merlen se plaça derrière celle du général de Ghigny. Les demi-batteries à cheval Petter et Gey

(1) *Waterloo letters*, n° 82, p. 198.

prirent position entre les deux brigades de première ligne, alignées sur les régiments de tête de ces brigades.

Peu après les premiers coups de canon, le général de Collaert reçut de lord Uxbrigde l'ordre d'appuyer à gauche pour se placer au Sud de la ferme de Mont-Saint-Jean et à droite de la chaussée de Charleroi. La brigade de grosse cavalerie Trip prit alors position dans la même formation qu'auparavant, derrière les gardes à cheval de lord Somerset (Household brigade), le général de Ghigny se plaça à droite des carabiniers et sur le même front qu'eux. La brigade Van Merlen passa la chaussée et s'établit en arrière des régiments de dragons de Ponsonby (Union brigade) à hauteur de la ferme. La batterie Petter-Gey avait quitté la division vers midi ; appelée en première ligne, elle s'était portée dans la direction de Goumont jusqu'au chemin de Braine à Ohain. Lord Uxbrigde donna pour instruction à tous les commandants de brigade de cavalerie d'agir de leur propre initiative et sans attendre d'ordres, de se porter là où ils croiraient pouvoir se rendre utiles et de charger chaque fois qu'une occasion favorable se présenterait (1).

Vers 11 heures, le général de Bijlandt, dont les bataillons étaient déployés en avant de la crête dans la situation la plus précaire, aperçut du mouvement

(1) Voir les rapports des commandants des brigades de cavalerie et de l'artillerie à cheval néerlandaises sur la journée du 18 juin, notes 24 à 29. Ces rapports sont conservés aux archives du département de la guerre à La Haye. Ils diffèrent çà et là sur la position de la brigade de Ghigny. Nous avons suivi naturellement les indications de ce général pour tout ce qui regarde ses propres troupes. (Voir note 26.)

sur le plateau de la Belle-Alliance : l'ennemi renforçait son aile droite et poussait son artillerie en avant pour couronner la crête en face de la position. La brigade n'allait donc pas tarder à devenir pour les canons ennemis un but facile à atteindre, tandis qu'elle gênait le feu des batteries Rogers et Braun, placées derrière elle. Durant les longues heures d'attente passées l'arme au pied, le général de Perponcher avait eu le temps de se convaincre de la faiblesse de sa position et des périls menaçant ses troupes : en ce moment, ses pires appréhensions se réalisaient sous ses yeux. Cependant, le commandant en chef lui-même, passant il y avait à peine une heure derrière la ligne de bataille néerlandaise, avait personnellement pu apprécier la situation, mais n'avait prescrit aucune mesure pour la modifier. Appartenait-il à un commandant de division de le faire? Le général de Perponcher ne craignait pas la responsabilité et l'initiative ne lui manquait pas, la bataille des Quatre-Bras en a donné la preuve. Il prit sur lui d'agir au mieux des intérêts communs et donna ordre au général de Bijlandt de quitter le versant du plateau et de se placer en arrière du chemin d'Ohain (1). Ce mouvement s'exécuta en bon ordre vers midi, toute une heure avant que les batteries françaises établies en face sur le plateau de la Belle-Alliance, à l'Est de la chaussée, eussent commencé la canonnade (2), et deux heures au moins

(1) *Historique de la 2e division, etc.* Note 21*B*. Le général Renard (*Réponse aux allégations, etc.*, p. 60) n'a pas connu ce mouvement rétrograde et se trompe sur la position de la brigade Bylandt vers midi.

(2) von Ollech, *Beiheft zum Milit r Wochenblatt*, 1875, pp. 227, 232, 233 et 234. — Charras, *Campagne de 1815*, pp. 257, 258, 263. — Le rapport du *Moniteur* place à 1 heure l'ouverture de la canonnade. Voir note 31, 4°.

avant l'attaque du corps d'Erlon. Ces faits, dont nous empruntons presque textuellement le récit au rapport de la 2e division néerlandaise, mettent fin à la légende due à l'imagination de Siborne (3) et suivie, après lui, par presque tous les écrivains anglais, qui montre les troupes de Bijlandt abandonnant en désordre leur position aux premiers coups de canon et fuyant éperduement jusque bien au delà du chemin d'Ohain. Le général de Bijlandt plaça la brigade derrière ce chemin en avant de l'intervalle entre les brigades Kempt et Pack, le bataillon de chasseurs no 27 à droite, le 7e de ligne et le 7e de milice au centre et le 8e de milice à gauche; le bataillon de milice no 5, très affaibli par la bataille des Quatre-Bras, fut posté en seconde ligne à 50 mètres de distance en arrière de la première ligne. La batterie Bijleveld, suivant à grand'peine le mouvement au travers des sillons boueux, alla prendre position à la gauche de la batterie Rogers avec sept de ses pièces, dont trois sous les ordres du sous-lieutenant Koopman, les quatre autres sous ceux du premier lieutenant Wasserot de Vincey. Une pièce de la batterie avait précédemment été envoyée pour renforcer au Nord de Papelotte la section Winssinger de la batterie Stevenart.

Les troupes anglaises étaient occupées à faire la cuisine quand, vers 11 heures et demie, la fusillade éclata dans la direction de Goumont; elles reçurent immédiatement l'ordre de renverser les marmites et de se mettre sous les armes.

---

(1) Siborne, *History of the War 1815*, *4th* Edit., 1894, pp. 396-397.

II

Dispositions de l'Empereur.

A 9 heures du matin, la tête du 2e corps d'armée (Reille) arrivant de Genappe, passait devant la ferme du Caillou; la division Durutte, du 1er corps d'armée (d'Erlon), n'atteignit ce point que vers midi et, à cette heure, le 6e corps (Lobau) et l'infanterie de la garde étaient encore occupés à déboucher de Genappe. D'où provenaient ces délais irréparables, qui allaient être une des causes de la défaite finale de l'armée?

« A 8 heures, rapporte Napoléon lui-même (1), on apporta le déjeuner de l'empereur, où s'assirent plusieurs officiers généraux, parmi lesquels son frère Jérôme (2). Il dit : « L'armée ennemie est supérieure à la nôtre de près d'un quart (3) : nous n'en avons pas moins quatre-vingt-dix chances pour nous et pas dix chances contre. — Sans doute, dit le maréchal Ney qui entrait en ce moment, si le duc de Wellington était assez simple pour attendre Votre Majesté; mais je viens lui annoncer que déjà ses colonnes sont en pleine retraite; elles disparaissent dans la forêt. — Vous avez mal vu, lui répondit l'empereur, il n'est

(1) *Correspondance de Napoleon*, t. XXXI, p. 183.

(2) *Mémoires et correspondances du roi Jérome*; Paris, 1866, VII-21 : lettre à sa femme du 15 juillet 1815.

(3) L'empereur faisait erreur, 72,000 Français allaient attaquer 62 mille alliés.

plus temps : il s'exposerait à une perte certaine. il a jeté les dés et ils sont pour nous! »

Durant cet entretien à la ferme du Caillou, Jérôme Bonaparte aurait, d'après le général Foy, averti l'empereur de l'arrivée certaine des Prussiens pour porter secours à l'armée anglo-néerlandaise. Ni dans ses mémoires, ni dans ses conversations, l'empereur n'a fait aucune allusion à cet avertissement et, en tout cas, s'il lui a été réellement donné, il a agi comme s'il n'y croyait pas (1). Après tout, il eût été étonnant que le bruit de la présence des Prussiens ne fût parvenu à aucune oreille dans l'armée : un piquet de la cavalerie de Zieten était aux Aywiers, sur la Lasne, à 2,600 mètres de Plancenoit, où beaucoup d'officiers généraux avaient passé la nuit. Il est inouï, que l'empereur et son grand état-major général n'aient envoyé, dès la pointe du jour, ni une reconnaissance ni une patrouille sur la droite de l'armée, direction où cependant tant de faits graves pouvaient se produire.

L'empereur achevait son repas quand les officiers d'artillerie chargés de reconnaitre le terrain revinrent annoncer que les batteries pourraient y manœuvrer quoique avec quelques difficultés : celles-ci, grâce au temps qui paraissait s'embellir, seraient, à leur avis, bien diminuées dans une heure. L'empereur monta à

(1) *The Quarterley Review*, n° 382, April 1900, p. 502, pretend que l'empereur aurait répondu à l'avertissement qu'on lui donnait que, dans les conditions où se trouvait l'armée prussienne, defaite à Ligny et poursuivie par Grouchy, la réunion de Blucher avec Wellington ne pourrait s'opérer avant deux jours, donc avant le 20 juin. A une remarque faite par Soult, l'empereur aurait répondu : « Parce que vous avez été battu par Wellington, vous le regardez comme un grand général, et moi je vous dis que Wellington n'est qu'un général mediocre et les Anglais ne sont que de mauvaises troupes. »

cheval et se porta jusqu'aux tirailleurs postés devant la Haie-Sainte, pour observer encore une fois la ligne ennemie. Il chargea le général du génie Haxo, dans lequel il avait beaucoup de confiance, de s'approcher davantage pour vérifier si la position avait été garnie de redoutes ou de retranchements. Le général Haxo revint promptement rendre compte qu'il n'avait aperçu aucune trace de fortifications : il n'avait remarqué non plus ni la sablière, ni les abatis sur la chaussée, ni les fondrières au pied des pentes du plateau où tant de braves trouvèrent leur tombeau.

Sans réfléchir plus d'un quart d'heure, Napoléon dicta ses dispositions et ses ordres, d'après lesquels l'armée impériale se mettrait en marche sur onze colonnes pour s'établir des deux côtés de l'auberge de la Belle-Alliance. Les généraux Morand et Guyot, assis par terre, écrivaient sur leurs genoux. Des aides de camp et des officiers d'ordonnance partirent au grand galop vers les corps échelonnés le long de la chaussée jusqu'au delà de Genappe. Le déploiement de l'armée devait exiger au moins trois heures (1).

« Ces onze colonnes étaient destinées, quatre à former la première ligne, quatre la deuxième ligne, trois la troisième ligne.

« Les quatre colonnes de la première ligne étaient formées : celle de gauche, par la cavalerie (Piré) du 2e corps (Reille); la deuxième par trois divisions d'infanterie (Jérôme, Foy et Bachelu) du 2e corps; la troi-

(1) Nous donnons le récit de ce déploiement dicté par Napoléon à Sainte-Hélène. Mémoires de Napoléon, Retour de l'île d'Elbe, chap. VI, Bataille de Mont-Saint-Jean.

sième par les quatre divisions d'infanterie (Durutte, Marcognet, Donzelot et Quiot (1) du 1er corps (d'Erlon) : la quatrième par la cavalerie légère (Jacquinot) du 1er corps.

« Les quatre colonnes de la seconde ligne étaient formées : celle de gauche par le corps de cuirassiers de Kellermann ; la deuxième par les deux divisions d'infanterie (Simmer et Jeannin) du 6e corps (Lobau) ; la troisième par deux divisions de cavalerie légère, l'une du 6e corps, commandée par le général de division Domon, l'autre détachée du corps de Pajol et commandée par le général de division Subervie ; la quatrième par le corps de cuirassiers de Milhaud.

« Les trois colonnes de la troisième ligne étaient formées : celle de gauche par la division de grenadiers à cheval (Dubois) et de dragons (Ornans) de la garde, commandée par le général Guyot ; la seconde par trois divisions de vieille, moyenne et jeune garde à pied, commandées par les lieutenant généraux Friant, Morand et Duhesme ; la troisième par les chasseurs à cheval et les lanciers de la garde, commandée par le lieutenant général Lefebvre-Desnouette. L'artillerie marchait sur les flancs des colonnes, les parcs et les ambulances à la queue.

« A 9 heures, les têtes des quatre colonnes formant la première ligne arrivèrent où elles devaient se déployer. En même temps, on aperçut, plus ou moins loin, les sept autres colonnes qui débouchaient des hauteurs ; elles étaient en marche, les trompettes et tambours sonnaient aux champs, les musiques retentis-

(1) Remplaçant le général Alix, absent.

saient des airs (la Marseillaise, Veillons au salut de l'Empire, le Chant du Départ) qui retraçaient aux soldats le souvenir de cent victoires. La terre paraissait orgueilleuse de porter tant de braves. Ce spectacle était magnifique. Ces onze colonnes se déployèrent avec tant de précision qu'il n'y eut aucune confusion et chacun occupa la place qui lui était désignée dans la pensée du chef : jamais de si grandes masses ne se remuèrent avec autant de facilité.

« La cavalerie de Piré, qui formait la première colonne de gauche de la première ligne, se déploya sur trois lignes, à cheval sur la chaussée de Nivelles à Bruxelles entre la ferme Mon-Plaisir (1) et Goumont, éclairant toute la plaine et ayant des grand'gardes sur Braine-l'Alleud, sa batterie d'artillerie légère sur la chaussée de Nivelles. Le 2e corps, sous les ordres du lieutenant général Reille, occupa l'espace compris entre la chaussée de Nivelles et celle de Charleroi : c'était une étendue de 900 (2) à 1,000 toises (1,950 mètres), la division du prince Jérôme tenant la gauche ayant vis-à-vis d'elle le bois de Goumont, le général Foy le centre et le général Bachelu la droite, qui arrivait à la chaussée de Charleroi près de la ferme de la Belle-Alliance (3). Chaque division était sur deux lignes, la deuxième à 30 toises (460 mètres) de la première ayant son artillerie sur le front de ses parcs, en arrière près de la chaussée de Nivelles (à l'est de Mon-Plaisir). La troisième colonne, formée par le 1er corps et comman-

(1) Mon-Souhait sur les cartes modernes.
(2) Une toise = 1m95, exactement 1m949.
(3) La division Girard de ce corps était restée à Ligny.

dée par le lieutenant général comte d'Erlon, appuya sa gauche (la division Quiot) à la Belle-Alliance, sur la droite de la chaussée de Charleroi, et sa droite (la division Durutte) vis-à-vis la ferme de La Haye, les divisions Donzelot et Marcognet remplirent l'espace entre Durutte et Quiot. Chaque division d'infanterie était sur deux lignes, l'artillerie dans les intervalles des brigades. La cavalerie légère (Jacquinot), qui formait la quatrième colonne, se déploya à sa droite sur trois lignes, observant La Haye, Fichermont et jetant des postes vers Ohain pour observer les flanqueurs de l'ennemi et des partis vers la Dyle, son artillerie légère était sur sa droite.

« La première ligne était à peine formée que les têtes des quatre colonnes de la deuxième ligne arrivèrent au point où elles devaient se déployer. Les cuirassiers de Kellermann, trottant par les blés le long de la route de la Maison du Roi à Braine-l'Allend, s'établirent sur deux lignes à 30 toises (un peu moins de 60 mètres) l'une de l'autre, appuyant leur gauche (Roussel d'Hurbal) à la chaussée de Nivelles à 100 toises (environ 200 mètres) de la deuxième ligne du 2ᵉ corps, et leur droite (Lheritier) à la chaussée de Charleroi. L'espace était de 1,100 toises (+ 2,100 mètres). Une de leurs batteries prit position sur la gauche, près de la chaussée de Nivelles; l'autre sur la droite près de la chaussée de Charleroi. La deuxième colonne, commandée par le lieutenant général comte de Lobau, se porta à 50 toises (environ 100 mètres) derrière la deuxième ligne du 2ᵉ corps; elle resta en colonne serrée par divisions, occupant deux centaines de mètres le long de la chaussée de

Charleroi, avec une distance de 20 mètres entre les deux colonnes de division, son artillerie sur le flanc gauche de la division Jeannin. La troisième calonne, celle de la cavalerie légère, commandée par le général de division Domon, suivie par celle du général Subervie, se plaça en colonne serrée par escadrons, la gauche appuyée à la chaussée de Charleroi, vis-à-vis de son infanterie, dont elle n'était séparée que par cette chaussée, son artillerie sur le flanc droit. La quatrième colonne, le corps de cuirassiers de Milhaud, se déploya sur deux lignes à 30 toises (60 mètres) d'intervalle et 100 toises (200 mètres) derrière la deuxième ligne du 1er corps, la gauche (Delort) appuyée à la chaussée de Charleroi, la droite (Wathier) dans la direction de Fichermont : il occupait une étendue d'environ 900 toises (1,800 mètres); ses batteries étaient sur sa gauche, près de la chaussée de Charleroi, et sur son centre.

« Avant que cette deuxième ligne fût formée, les têtes des trois colonnes de la réserve arrivèrent à leur point de déploiement. La grosse cavalerie de la garde (grenadiers et dragons de Guyot) se plaça à 100 toises (200 mètres) derrière Kellermann, en bataille sur deux lignes, à 30 toises (60 mètres) d'intervalle, la gauche (Ornano) du côté de la chaussée de Nivelles, la droite (Dubois) du côté de celle de Charleroi, les batteries entre les divisions. La colonne du centre, formée par l'infanterie de la garde (1), se déploya sur six lignes

(1) La division de la jeune garde (Duhesme), la division des grenadiers Roguet, la division de chasseurs (Michel). A l'entrée en campagne, l garde impériale comptait 23 bataillons (annexe IXC). Le 4e régiment de

chacune de deux à quatre bataillons à distance de 10 toises (20 mètres) l'une de l'autre, à cheval sur la route de Charleroi et un peu en avant de la ferme de Rossomme (1). Les batteries d'artillerie appartenant aux régiments se placèrent sur la gauche et la droite, celles à pied et à cheval de la réserve derrière les lignes. La troisième colonne (chasseurs à cheval et lanciers de la garde de Lefebvre-Desnouette) se déploya sur deux lignes à 100 toises (200 mètres) derrière le général Milhaud, la gauche (Colbert) vers la chaussée de Charleroi, la droite (Lallemand) vers Fichermont, son artillerie légère sur son centre.

« L'armée se trouvait ainsi rangée sur six lignes. Les chaussées de Charleroi et de Nivelles étaient libres : c'étaient les moyens de communication pour que l'artillerie de réserve pût arriver rapidement sur les divers points de la ligne. »

Elle comptait 72,000 hommes, 15,000 chevaux et 240 bouches à feu (2).

Le récit dans lequel l'empereur se complait à énumérer ses forces et à nous dépeindre leurs mouvements, en périodes tombant à intervalles réguliers comme la

---

chasseurs ayant été réduit d'un bataillon par les pertes subies à Ligny, la garde comptait le 18 à Waterloo 22 bataillons, plus 2 compagnies, l'une de marine, l'autre de sapeurs, en tout environ 11,500 hommes. Le 1er bataillon du 1er régiment de chasseurs resta de garde toute la journée au quartier général à la Maison du Roi.

(1) D'après Mauduit, chaque régiment était déployé, les deux bataillons étant chacun en colonne sur deux compagnies de front.

(2) D'après l'empereur, son armée comptait à Waterloo 62,000 hommes. *Correspondance de Napoléon*, t. XXXI, p. 183 — H. Houssaye, *Waterloo*, p. 322. — Gourgaud dit 67,000 hommes et 240 canons. L'évaluation du général von Lettow Vorbeck dépasse la nôtre : elle s'élève à 73,300 hommes et 254 pièces.

cadence des bataillons en marche, a une allure vraiment épique, digne du spectacle majestueux que présenta le dernier déploiement de la grande armée.

Mais cet éventail resplendissant de l'acier des sabres et des baïonnettes s'épanouissant sur les collines de la Belle-Alliance, en un front de bataillons symétriquement répartis et flanqués de part et d'autre par des masses égales de cavalerie, avec les réserves accumulées au centre, recelait-il un plan de bataille digne du génie de Napoléon?

Ceux de ses généraux qui avaient combattu en Espagne lui avaient dit, le matin même, que les Anglais étaient, dans la défensive, supérieurs aux autres armées de l'Europe : « Je sais qu'ils sont difficiles à battre en position, avait répondu l'empereur, aussi je vais manœuvrer (1). »

Et cependant, les dispositions qu'il venait de prendre n'avaient ni la souplesse, ni la graduation dans le groupement des masses, préparant et faisant présager ces combinaisons décisives, cet événement de la bataille qui, jadis, dans ses jours de gloire, avaient tant de fois déterminé son triomphe. Et si, dans sa pensée, les éventualités redoutables ou heureuses que pouvaient produire l'attaque des Prussiens ou l'arrivée des renforts demandés à Grouchy avaient été méditées, il ne semblait pas, à en juger sur son premier déploiement, qu'il eût rien fait pour s'en garer ou pour en profiter. Tout paraissait indiquer que son projet était de percer le centre de l'armée anglo-néerlandaise, de le {repousser

(1) Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. VI, p. 480.

par la chaussée, afin de mettre la main sur le débouché de la forêt et de couper la retraite aux troupes placées à la droite et à l'extrême gauche de la position. Ce plan pouvait, en cas de réussite, entrainer la destruction de l'armée anglaise et tout au moins, en séparer la majeure partie de l'armée prussienne, où qu'elle fût en ce moment. Mais, loin de chercher le succès dans la manœvre, dont cependant la nécessité avait été avouée par l'empereur, il exigeait l'attaque du secteur le plus fort de la position et conduisait les troupes chargées de cette tâche sanglante au foyer même ou convergeaient les moyens d'action que l'ennemi avait à dessein répartis sur un front tracé en arc concave. Pensant que la partie gauche du centre était moins bien garnie que la partie droite, l'empereur résolut de prendre comme objetif de sa première attaque le secteur compris entre La Haye et la Haie-Sainte, y compris ce poste, et, pour attirer l'attention et les renforts du défenseur vers son aile droite, de commencer par enlever Goumont (1).

Ne dévoilant cependant pas encore pour l'instant cette partie essentielle de ses projets, il n'en fit pas mention dans l'ordre d'attaque que, vers 11 heures, il dicta au major-général Soult (2). Cet ordre était ainsi conçu :

« Une fois que toute l'armée sera rangée en bataille, à peu près à 1 heure après midi, au moment où l'empereur en donnera l'ordre au maréchal Ney, l'attaque

---

(1) Gourgaud, p. 88. Il désirait préparer l'assaut par une démonstration de Jerôme du côté de Goumont et de Merbraine, dans l'espoir d'amener Wellington à dégarnir son centre pour venir au secours de sa droite.

(2) *Documents inedits*, duc d'Elchingen. Notes XVIII et XIX, p. 53. *Correspondance de Napoléon*, n° 22060.

commencera pour s'emparer du village de Mont-Saint-Jean, où est l'intersection des routes. A cet effet, les batteries de douze du 2e corps et celles du 6e se réuniront à celles du 1er corps. Ces vingt-quatre bouches à feu tireront sur les troupes de Mont-Saint-Jean, et le comte d'Erlon commencera l'attaque, en portant en avant sa division de gauche et la soutenant, suivant les circonstances, par les divisions du 1er corps. Le 2e corps s'avancera à mesure pour garder la hauteur du comte d'Erlon. Les compagnies de sapeurs du 1er corps seront prêtes pour se barricader sur-le-champ à Mont Saint-Jean. »

Cet ordre est fort vague et n'implique qu'une connaissance bien imparfaite du terrain et des dispositions de l'ennemi. S'il y avait eu des troupes à Mont-Saint-Jean, l'artillerie aurait eu bien du mal à y envoyer ses boulets et pour se barricader à Mont-Saint-Jean il fallait d'abord gagner la bataille. Aussi l'empereur ne tarda-t-il pas à modifier en plusieurs points son ordre primitif : c'est ainsi, notamment, qu'il porta la grande batterie dont il avait ordonné la constitution, de 24 à 80 pièces.

Accompagné de Ney, l'empereur parcourut les rangs de ses troupes ; il fut accueilli avec l'enthousiasme le plus exalté : les fantassins élevaient leurs shakos au bout de leurs baïonnettes, les cavaliers leurs casques au bout de leurs sabres. L'armée adressait son dernier salut au général qui tant de fois l'avait menée à la victoire.

Vers 11 heures et demie, le maréchal Soult fit partir du Caillou le major Zenowicz, de l'état-major général, chargé de remettre au maréchal Grouchy la dépêche suivante, rédigée à 10 heures du matin, en réponse au

rapport que le commandant de l'aile droite avait envoyé à l'empereur, de Gembloux, la veille, à 10 heures du soir (1) : « L'Empereur a reçu votre dernier rapport daté de Gembloux. Vous ne parlez à Sa Majesté que des deux colonnes prussiennes qui ont passé à Sauvenière et à Sart à-Walhain ; cependant, des rapports disent qu'une troisième colonne, qui était assez forte, a passé à Gery et à Gentinnes se dirigeant sur Wavre.

» L'Empereur me charge de vous prévenir qu'en ce moment Sa Majesté va faire attaquer l'armée anglaise qui a pris position à Waterloo, près de la forêt de Soignes; ainsi Sa Majesté désire que vous dirigiez vos mouvements sur Wavre, afin de vous rapprocher de nous, vous mettre en rapport d'opérations et lier les communications, poussant devant vous les corps de l'armée prussienne qui ont pris cette direction et qui auraient pu s'arrêter à Wavre, où vous devez arriver le plus tôt possible. Vous ferez suivre les colonnes ennemies qui ont pris sur votre droite par quelques corps légers, afin d'observer leurs mouvements et ramasser leurs fuyards ; instruisez-moi immédiatement de vos dispositions et de votre marche, ainsi que des nouvelles que vous avez sur les ennemis et ne négligez pas de lier vos communications avec nous (2). »

Le maréchal Grouchy et ses lieutenants n'avaient pas fait diligence. Les corps de Vandamme et de Gérard

---

(1) *Archives du dépôt de la guerre à Paris, 1815.* Armée du Nord, Cent jours.

(2) Quelques documents sur la bataille de Waterloo propres à éclairer la question portée devant le public par M. le marquis de Grouchy, par le général Gérard. Paris, novembre 1829, p. 36.

n'avaient quitté Gembloux qu'une heure et demie à deux heures plus tard que ne le portait l'ordre de mouvement, c'est-à-dire entre 8 et 9 heures, et, à 10 heures, l'infanterie débouchait encore de la ville. Exeelmans avait également quitté Sauvenière en retard. Pajol marchait vers Grand-Leez, où il n'y avait rien à voir, et les hussards de Vallin éclairaient sur le flanc gauche vers la Dyle. La colonne progressa avec une grande lenteur : on était en vue de Wavre quand, après quatre heures de l'après-midi, la lettre du major général fut remise entre les mains de Grouchy. Le major Zenowicz n'avait cependant pas épargné son cheval, car, obligé de passer par Genappe, Ligny et Sombreffe, il avait fait 55 kilomètres en 4 heures et demie.

Les instructions du maréchal Soult, aussi imprécises dans le fond que vagues dans la forme, n'étaient pas faites pour jeter beaucoup de lumière dans l'esprit de leur destinataire : marcher droit devant soi sur Wavre, poursuivre les Prussiens à droite, et se tenir à gauche en rapport d'opération avec l'empereur, c'étaient précisément les trois tâches simultanées et opposées en actes et en directions entre lesquelles se débattait depuis vingt-quatre heures le malheureux commandant de l'aile droite. L'importance que le grand quartier général attribuait à Wavre, l'insistance avec laquelle il exigeait qu'on atteignît ce point le plus vite possible lui firent penser qu'il avait opéré jusqu'à ce moment en parfaite conformité avec les vues de l'empereur et qu'il n'avait qu'à continuer sa route vers Wavre pour achever de les remplir. Toutefois, pour se conformer à l'ordre de rester en rapport d'opération avec le gros de l'armée, il dirigea

vers le pont de Limal la division Teste et le corps de cavalerie de Pajol, devenu inutile sur la droite où on ne voyait nulle trace de l'ennemi. Teste et Pajol trouvèrent les Prussiens en position sur la Dyle et les attaquèrent (1).

Si Grouchy avait reçu plus tôt la dépêche de Soult, elle n'aurait vraisemblablement pas davantage modifié ses idées, car il eût fallu pour cela qu'il comprît que rester en rapport d'opération avec l'empereur signifiait qu'il devait passer la Dyle avec la totalité ou une partie de ses forces et marcher vers Lasnes. A 3 heures, il était, au surplus, trop tard pour qu'une manœuvre de l'espèce pût empêcher Bulow de déborder l'aile droite de Napoléon, puisque, dès 10 heures du matin, l'avant-garde du 4e corps prussien apparaissait à Chapelle-Saint-Lambert.

Le major Zenowicz avait quitté le Caillou depuis une demi-heure quand on remit à l'empereur la lettre que lui avait écrite Grouchy, de Gembloux, le matin même à 6 heures, pour lui faire part de son intention de marcher par Corbais sur Wavre : c'était précisément la ligne de conduite que Soult venait de lui tracer. Pour assurer les communications avec Gembloux et éclairer le terrain sur la droite de l'armée, l'empereur fit donner ordre au colonel de Marbot de reconnaître avec son régiment, le 7e hussards (de la division Jacquinot), les passages de la Lasnes et de pousser des patrouilles jusqu'à la Dyle. Les hussards de Marbot trouvèrent les ponts de Mousty et d'Ottignies intacts; près de Saint-

(1) *Rapport de Grouchy à Napoléon*, archives de la guerre, à Paris.

Lambert, ils se heurtèrent, comme nous le verrons plus tard, à la tête d'avant-garde du corps de Bülow (1). Mais ni Marbot ni son général de division Jacquinot ne songèrent à faire garder d'une manière continue le bois de Paris afin d'observer la direction que les Prussiens devaient nécessairement suivre pour déboucher sur la droite de l'armée française.

Napoléon retourna à Rossomme, suivi de son état-major et escorté par 300 grenadiers à cheval de la garde. Il avait choisi comme point d'observation le petit plateau (cote 141) à l'Est de la chaussée, à deux cents mètres au Nord de la ferme. On pouvait, de ce point, observer ce que le duc de Wellington voulait bien laisser voir de ses lignes, on dominait le terrain des attaques, depuis Goumont à gauche jusqu'au bois de Paris et à la Lasnes à droite. L'empereur y fit apporter une table sur laquelle on déploya ses cartes : il se servait de celle des Pays-Bas, dressée par ordre du gouvernement autrichien par le général Ferraris et revue par Capitaine.

Sa suite, ses chevaux et son escorte se groupèrent au pied du tertre.

La droite de l'armée n'avait pas encore terminé son déploiement, mais déjà sur la gauche on voyait les bataillons de Jérôme s'approcher de Goumont.

En face, sur le plateau de Mont Saint-Jean, lord Wellington regardait les préparatifs de son puissant adversaire. Dans son entourage, quelques officiers manifestaient leur inquiétude devant les forces croissantes qui se déployaient sans relâche sous leurs yeux et ne cachaient

(1) *Memoires du général baron de Marbot*, t. III, pp. 404, 407, 463.

pas leur impatience de voir arriver les Prussiens. « Les chemins sont mauvais, leur dit le duc, Blücher ne peut arriver ici avant deux ou trois heures : jusqu'à ce moment, mes braves troupes tiendront contre des forces doubles. »

III.

Goumont. Apparition des Prussiens.

Peu après 10 heures, le prince d'Orange, qui s'était placé près des gardes anglaises de Maitland, remarqua quelque mouvement du côté de l'ennemi. La pluie avait cessé et la vue pouvait se porter au loin. Des colonnes d'infanterie et de cavalerie ainsi que des batteries débouchaient des hauteurs de Rossomme, disparaissaient en partie dans les plis de terrain, pour reparaître bientôt sur la crête de la Belle-Alliance, où elles prenaient position de part et d'autre de la ferme. Trois fortes colonnes en marche à l'ouest de la chaussée attiraient spécialement l'attention : c'étaient celles du corps de Reille qui, tantôt cachées par les ondulations du sol, tantôt parfaitement visibles, se dirigeaient vers Goumont. Le duc de Wellington, revenu de ce poste avancé, où il avait déjà pu constater leur approche, suivait attentivement leurs mouvements : elles furent bientôt dérobées à ses regards par le bois de Goumont, dont les futaies voilaient de ce côté les abords de la position. Mais le capitaine Büsgen, chef du bataillon nassauvien, et le commandant des Coldstream Guards ne tardèrent pas à lui signaler l'approche de deux colonnes considérables : c'étaient les divisions Foy et Jérôme, dont les têtes arrivaient à 400 mètres de la lisière des taillis. « A 11 1/4 heures, écrit dans son journal le

général de Constant, ces colonnes s'ébranlèrent et vinrent droit à nous. Quand elles furent à une certaine distance et bien en vue, le duc ordonna à l'artillerie postée auprès de nous de faire feu sur ces masses d'infanterie ennemies. Nos boulets portèrent dans la colonne et nous la vîmes changer de direction vers sa gauche et se diriger droit sur (Hou) Goumont, précédée d'une nuée de tirailleurs qui gagnèrent à la course les haies et les approches de la ferme. En même temps, l'ennemi fait avancer toute son artillerie, il ouvre sur nous un feu des plus nourris. »

Le premier coup de canon de la bataille retentit donc vers 11 1/2 heures sur l'ordre qu'en donna le duc de Wellington à sir G. Wood, commandant de l'artillerie anglaise : il fut tiré par la batterie Sandham (1). Les batteries Cleeves et Lloyd entrèrent immédiatement après en action. L'artillerie divisionnaire du corps

---

(1) Le *Military Catalogue 19590, Pa;ers relating Waterloo*, p. 31, du British Museum, dit : « The first gun that was fired was from our lines, sir G. Wood gave the order being it commanded by the Duke. The gun did immediate execution, killed 6 or 8. The column then retired and went round the wood. » (Le premier coup de canon partit de nos lignes, Sir G. Wood commanda de faire feu sur l'ordre du duc. La pièce tira aussitôt, tua 6 ou 8 hommes. La colonne se retira alors et contourna le bois.) — Dans une lettre adressée à M. Mudford, on lit : « The first shot that was fixed on the 18th was of the English and from the guns en front of the reght of our centre. » (Le premier coup qui fut tiré le 18 partit du côté anglais et des canons placés sur le front de la partie droite de notre centre.) M. Henry Houssaye fait donc une erreur en écrivant : « Pour protéger le mouvement (démonstration sur Goumont) une batterie divisionnaire du 2e corps ouvrit le feu contre les positions ennemies. (*1815, Waterloo*, p. 328.) — M Louis Navez se trompe également sur ce point (*Champs de bataille historiques*, II, p. 184.) — Le capitaine Nepveu constate l'exactitude des faits tels que nous les exposons : « Je vis tirer, note-t-il, le premier coup de canon de la bataille d'une batterie anglaise de 12 sur une colonne française. »

de Reille, à laquelle, sur l'ordre de l'empereur lui-même, se joignirent les batteries à cheval de Kellermann, riposta au feu de la position.

Tandis que se poursuivait ce duel d'artillerie, sept bataillons de la brigade Bauduin (division Jérôme), trois du 1er léger et quatre du 2e léger, formés en colonnes de bataillon échelonnées l'aile gauche en avant et précédés de leurs tirailleurs, marchaient vers le bois de Goumont. La cavalerie de Piré dessinait en même temps un mouvement dans la direction de Braine-l'Alleud.

Les bataillons du 1er léger conduits par leur colonel Cubières, leur commandant de brigade le général Bauduin et le prince Jérôme lui-même, poursuivirent leur marche malgré les pertes sensibles que leur infligeait l'artillerie anglaise, abordèrent le bois par son angle sud-ouest et s'emparèrent de la lisière. Les Nassauviens, secondés par les carabiniers de Lünebourg(1), rejetèrent deux fois les tirailleurs et leurs soutiens de la lisière, mais ne purent en rester maîtres et furent forcés de la céder aux bataillons du 1er léger soutenus sur leur droite par les quatre bataillons du 2e léger. Nos troupes s'embusquant derrière les arbres et faisant feu presque à bout portant se retirèrent pas à pas en infligeant de fortes pertes aux Français. Le général Bauduin fut tué durant cette action.

Les bataillons ennemis qui avaient traversé le bois,

---

(1) *Uebersicht des Antheils der Herz. Nassauischer Truppen an der Camp. 1815 gegen Frankreich*, vom Oberst-leutnant von Morenhoffen. Wiesbaden, Januar 1841.

ceux qui l'avaient tourné par l'ouest vinrent se heurter contre les bâtiments de la ferme et du château et contre le grand mur du jardin masqué par les taillis. Ce mur, haut de deux mètres, crénelé et garni de banquettes, était défendu par les Coldstream Guards du lieutenant colonel Macdonnell; lui et ses hommes étaient bien décidés à ne pas l'abandonner.

Le jardin, garni de murs sur deux de ses faces, n'était clôturé derrière la ferme que par une haie vive.

L'ennemi, cruellement éprouvé par le feu partant des bâtiments et de la muraille tourna ses efforts contre le verger qui prolonge le jardin vers l'Est.

Les compagnies nassauviennes s'étaient retirées dans ce verger après la perte du bois. Accablées sous le nombre,elles sont forcées de céder le terrain et les Français traversant le verger arrivent jusqu'à la haie formant la clôture du jardin sur sa face d'arrière, l'ouvrent à coups de hache en plusieurs endroits et vont la franchir pour prendre à revers les défenseurs de la muraille. Le duc de Wellington, voyant la retraite des Nassauviens, a saisi l'imminence du danger; il lance en avant plusieurs compagnies du 3e régiment des gardes à pied. Elles se précipitent avec des hourras sur l'ennemi, le prennent en dos et en flanc, le chassent en dehors du verger et le refoulent des approches de la muraille, dont les Coldstream restent définitivement maitres. Déçu de ce côté,l'ennemi tourne ses efforts vers les bâtiments de la ferme : il réussit à pénétrer dans les cours, les granges et les étables (1).

(1) *Waterloo letters*, n° 117, major-general HEPTOUN, 22 nov., 1824.

La seconde brigade (Soye) du prince Jérôme arrivait en ce moment ; ses six bataillons descendent dans le vallon au sud de Goumont et, partie en traversant le bois, partie en longeant par les prairies sa lisière Est, ils tentent de tourner le château. Mais ce mouvement les expose au feu meurtrier de l'artillerie anglo-néerlandaise. Voyant l'ennemi développer des masses de plus en plus fortes, le prince d'Orange avait, entre midi et une heure, fait transmettre par le lieutenant-colonel Hoynck van Papendrecht, chef d'état-major de la division de cavalerie néerlandaise, à la batterie à cheval de cette division l'ordre de se porter sur la ligne de combat.

Cette batterie, placée sous la direction du capitaine Petter, comprenait deux demi-batteries, l'une commandée par le capitaine Petter lui-même, l'autre par le capitaine Gey : elle comptait six pièces de 6 et deux obusiers de 24. Quelques instants avant l'arrivée de la batterie néerlandaise, l'artillerie anglaise avait été renforcée par la batterie à cheval Bull (1) et la batterie à pied Ramsay, qui avaient pris position l'une à droite, l'autre à gauche du chemin de Braine-l'Alleud à la Belle-Alliance. Le capitaine Petter s'établit à la gauche de la batterie Ramsay et ouvrit immédiatement le feu. Une partie de ses pièces furent dirigées vers le bois et au delà pour ne pas nuire aux défenseurs de Goumont. Les batteries Kuhlman, Sandham, Lloyd et Cleeves, renforcées peu après par les douze pièces des batteries à

---

(1) Kort Relaas (Brève relation, etc.) du capitaine PETTER, note 29. *Waterloo letters*, n° 78, Bull's troop, pp. 188-191.

cheval anglaises Webber Smith et Bean, continuaient à battre le terrain et forcèrent les bataillons trop hardis de Soye à rentrer dans le bois. Ils y retrouvèrent les troupes de la brigade Bauduin, qui, décimées par le feu sortant des bâtiments et de la muraille et refoulées par de vigoureuses sorties exécutées par les Coldstream du château et lord Saltoun du jardin, y avaient trouvé momentanément un abri. Les lieutenants-colonels anglais Woodfort, Saltoun et Hepburn firent à Goumont de véritables prodiges de sang-froid et de bravoure.

Après un combat acharné de deux heures, les Anglais et les Nassauviens restaient maîtres du château, de la ferme, de la chapelle et des jardins, les Français se maintenaient dans le bois. Le récit du général espagnol Alava, reproduit par plusieurs auteurs, dans lequel il affirme que le bataillon de Nassau évacua Goumont, est inexact. Ce bataillon ou ce qui en restait après ces sanglants combats se maintint à son poste jusqu'à la fin de la journée (1).

Pendant que ces événements se passaient à Goumont, les escadrons de Piré avaient continué à marcher en avant. Etablies sur la croupe à l'Ouest du bois, leurs batteries à cheval battaient la brigade Mitchell et enfilaient la position de la brigade Byng. Pour leur répondre, les batteries anglaises Mercer, Bolton et Sympher prirent position à l'Ouest de la chaussée de Nivelles et les forcèrent à se retirer. A ce moment, cent huit pièces

---

(1) Morrenhoffen, *Uebersicht des Antheils der Herzoglich Nassauischen Truppen, etc.*

de canon garnissaient la position de Wellington, de Goumont à l'extrême gauche. Le prince Jérôme, en s'obstinant à enlever Goumont de vive force, interprétait mal les intentions de l'empereur, qui ne désirait qu'une démonstration dans cette direction. Il semble cependant que l'empereur lui-même s'est senti piqué par l'obstination que ses adversaires mettaient à garder ce point, car, pendant qu'il préparait son attaque principale contre le centre, il fit dire au général Reille de diriger contre le château et la ferme un feu d'artillerie énergique pour les incendier, et, comme le 3e corps avait dû céder ses pièces de 12 pour la grande batterie qui s'établissait à l'est de la Belle-Alliance, il donna ordre de lui envoyer des obusiers de la réserve d'artillerie. Le général Reille les fit mettre en position sur le plateau au sud-ouest du château : bientôt des tourbillons de fumée puis des flammes s'élevèrent des bâtiments. La division Foy, pour soutenir celle du prince Jérôme, avait pénétré à son tour dans le bois et la division Bachelu, pour se soustraire aux effets destructeurs des canons anglais, s'était rapprochée de sa lisière Sud. L'infanterie entière du 3e corps se trouvait donc immobilisée devant Goumont.

De son côté, le duc de Wellington, comprenant les avantages que lui procurait ce poste, avait fait avancer les bataillons du contingent de Brunswick, qui vinrent se placer en deuxième ligne derrière la droite des gardes anglaises : le bataillon d'avant-garde du contingent alla renforcer la garnison de Goumont.

Un coup d'œil jeté sur la carte (plan IX) démontre que la perte de Goumont, en laissant à l'ennemi la libre dispo-

sition des hauteurs attenantes, aurait été désastreuse pour l'armée anglo-néerlandaise. En plaçant quelques batteries sur ces hauteurs, les Français auraient pu enfiler toute la droite de la position. Ce n'était donc pas sans raison que le duc de Wellington attachait le plus grand prix à la conservation de ce poste avancé.

L'empereur avait chargé le major général de répondre à la lettre écrite par Grouchy à 6 heures du matin (1) et reçue au quartier général impérial vers midi, peu après le départ du major Zenowics. Le maréchal Soult rédigea sa lettre au moment où la canonnade devenait la plus vive dans la direction de Goumont : peut-être en éprouva-t-il quelque nervosité, peut-être son attention

---

(1) Cette lettre était conçue en ces termes :

« Sire,

« Tous mes rapports et renseignements confirment que l'ennemi se retire sur Bruxelles pour s'y concentrer ou livrer bataille après s'être réuni à Wellington. Namur est évacué, à ce que me marque le général Pajol.

» Les Ier et IIe corps de l'armée de Blücher paraissent se diriger le premier sur Corbais et le deuxième sur Chaumont. Ils doivent être partis hier soir à 8 1/2 heures de Tourinnes et avoir marché pendant toute la nuit; heureusement qu'elle a été si mauvaise qu'ils n'auront pu faire beaucoup de chemin.

» *Je pars à l'instant* pour Sart à Walhain, d'où je me porterai à Corbais et à Wavre. J'aurai l'honneur de vous écrire de l'une et de l'autre de ces deux villes. »

Le maréchal n'avait donc rien changé à ses ordres du 17 juin au soir. Bien que la réponse de Soult dont nous reproduisons le texte dise : « Vous avez écrit ce matin à 2 heures à l'Empereur que vous marcheriez sur Sart à Walhain, » nous avons maintenu ici, comme page 43, 6 heures du matin. Quoiqu'il semble difficile de décider si la lettre de Grouchy a été écrite à 2 ou à 6 heures, car elle ne porte pas d'indication d'heure, nous croyons avec M. H. Houssaye que le dernier alinéa tranche la question. Grouchy n'aurait pas dit à 2 heures du matin : Je pars à l'instant pour Sart à Walhain. Puisqu'il est parti à 6 heures, sa lettre a dû être achevée un peu avant cette heure. Au surplus, les documents des archives de la Guerre, 1815, à Paris, portent à croire que la lettre a été écrite à 6 heures et pas plus tôt.

fut-elle distraite par la préoccupation de ce qui se passait sous ses yeux, toujours est-il que cette dépêche est aussi peu claire que peu précise. Elle ne répond que fort inexactement aux termes de la lettre de Grouchy, n'exprime aucune inquiétude sur les retards éprouvés par l'aile droite de l'armée et continue à approuver la marche vers Wavre, tout en conseillant plutôt qu'en ordonnant de vagues manœuvres dans la direction du gros de l'armée. Voici ce qu'écrivait Soult tandis qu'à quelques pas de lui l'empereur dirigeait sa lunette tantôt vers Goumont et Braine-l'Alleud, tantôt vers La Haye et l'aile gauche anglaise, où il comptait ménager bientôt à ses ennemis une redoutable surprise, puis vers les plateaux de la Lasne dans la direction de Chapelle-Saint-Lambert, d'où devait en surgir une si terrible pour lui-même : (1)

« Du champ de bataille de Waterloo,
le 18, à 1 heure après-midi.

» Monsieur le Maréchal,

» Vous avez écrit ce matin à 2 heures (2) à l'Empereur que vous marcheriez sur Sart-lez-Walhain, donc votre projet était de vous porter à Corbais ou à Wavre. Ce mouvement est conforme aux dispositions de Sa Majesté qui vous ont été communiquées.

» Cependant, l'Empereur m'ordonne de vous dire que vous devez toujours manœuvrer dans notre direction

(1) Archives du Dépôt de la guerre à Paris, 1815. Cent jours. Armée du Nord.

(2) La lettre répond à ce que Grouchy avait écrit de Gembloux le 17 à 10 heures du soir (voir p. 41) aussi bien qu'à la lettre qu'il fit partir de cette ville le 18, avant de monter à cheval (voir p. 43).

et chercher à vous rapprocher de l'armée, afin que vous puissiez nous joindre avant qu'aucun corps puisse se mettre entre nous. Je ne vous indique pas de direction ; c'est à vous de voir le point où nous sommes pour vous régler en conséquence et pour lier nos communications, ainsi que pour être toujours en mesure pour tomber sur quelques troupes ennemies qui chercheraient à inquiéter notre droite et de les écraser.

» Dans ce moment la bataille est engagée (1) sur la ligne de Waterloo en avant de la forêt de Soignes. Le centre ennemi est à Mont-Sain-Jean ; ainsi manœuvrez pour joindre notre droite. »

Le maréchal allait fermer sa lettre quand l'empereur fixa l'attention de son entourage sur une forte colonne de troupes qui semblait déboucher de Chapelle-Saint-Lambert : elle devait, d'après lui, compter 5,000 hommes. C'était Grouchy ou les Prussiens, mais avec les meilleures lunettes on ne pouvait encore reconnaître les uniformes.

L'empereur manda le général Domon et, lui indiquant Chapelle-Saint-Lambert, lui ordonna de prendre sa propre division et celle du général Subervie, de se porter sur la droite de l'armée pour occuper les débouchés, arrêter les hussards ennemis et jeter des coureurs à la rencontre du maréchal Grouchy. « Ces 3,000 hommes de cavalerie légère n'eurent qu'à faire un à droite par quatre pour être hors des lignes de l'armée ; ils se portè-

(1) Engagée, et non pas gagnée ainsi que le disent les Mémoires de Grouchy. La lettre fut écrite à 1 heure peu après le commencement de la bataille : il ne pouvait donc y être question de victoire ou de défaite. Voir aussi H. Houssaye, 1815, p. 452, note 1.

rent rapidement et sans confusion à 3,000 toises (5,700 mètres) et s'y rangèrent en bataille en potence sur toute la droite de l'armée (1). »

On n'attendit pas longtemps les nouvelles : bientôt on amena à l'Empereur un hussard prussien fait prisonnier à un quart de lieue au delà de Saint-Lambert, par une patrouille du 7e hussards de Marbot. Cet homme « était porteur d'une lettre, il était fort intelligent et donna de vive voix tous les renseignements que l'on put désirer. La colonne qu'on apercevait à Saint-Lambert était l'avant-garde du général prussien Bülow, qui arrivait avec 30,000 hommes. C'était le IVe corps prussien, qui n'avait pas donné à Ligny. La lettre était effectivement l'annonce de l'arrivée de ce corps ; ce général demandait au duc de Wellington des ordres ultérieurs (2) ».

L'empereur resta impassible : il ne pouvait cependant se faire illusion sur la gravité de la situation qui venait de lui être révélée. Sans doute, il était maître encore d'interrompre la bataille qui venait de commencer et d'essayer de retrouver dans des opérations défensives, où l'admirable fertilité de son génie aurait pu, comme en 1814 balancer le nombre de ses ennemis, les chances de vaincre qui en ce moment semblaient bien compromises. Mais les nécessités politiques lui interdisaient toute retraite. Il avait joué son va-tout et pour rester empereur il devait repasser les frontières de la France en vainqueur. Espérant peut-être encore que Grouchy suivait Bülow sur les talons, mais n'y comp-

---

(1) *Correspondance de Napoléon Ier*, tome 31, 1870, p. 188.
(2) *Ibidem.*

tant guère comme tout le porte à croire, il résolut de hâter le dénouement sur son propre champ de bataille. Il prescrivit au major général de ne rien changer à la dépêche qu'il avait préparée pour le commandant de l'aile droite, d'insérer dans l'enveloppe l'avis saisi sur le hussard prussien et d'ajouter le *post-scriptum* suivant :

« Une lettre qui vient d'être interceptée porte que le général Bulow doit attaquer notre flanc droit. Nous croyons apercevoir ce corps sur les hauteurs de Saint-Lambert. Ainsi ne perdez pas un instant pour vous rapprocher de nous et nous joindre pour écraser Bulow, que vous prendrez en flagrant délit. » L'officier d'ordonnance chargé de porter cette lettre partit immédiatement : il était 1 heure de l'après-midi.

A peu près au moment où le major général rédigeait cette dépêche pour Grouchy, ce maréchal, qui s'était arrêté au château de Vieux-Marette, à Walhain, écrivait lui-même à l'Empereur pour lui dire que trois corps prussiens s'étaient retirés vers Bruxelles et que le reste de l'armée du prince Blücher était arrêté au delà de Wavre, dans la plaine de la Chise (1), le long de la route de Louvain ; que lui-même comptait se trouver le soir à Wavre entre les Prussiens et l'armée anglo-néerlandaise. Le major La Fresnaye, chargé de porter cette dépêche, partit du château Marette après 11 heures : nous le verrons plus loin arriver à La Belle-Alliance vers 3 heures. Grouchy et ses officiers ache-

(1) Voyez plan VI et carte au $\frac{1}{160,000}$. Chise est à l'intersection des routes Louvain-Eghezée et Wavre-Jodoigne.

vaient de déjeuner au château Marette quand les éclats de la canonnade qui commençait à Waterloo arrivèrent distinctement à leurs oreilles. C'est une nouvelle bataille de Wagram, fit observer le maréchal qui, néanmoins, ne changea rien aux ordres qu'il avait donnés.

Le général Domon, puis le général Bernard, l'un des aides de camp de l'empereur, que celui-ci avait envoyé en reconnaissance vers Fichermont et dans la direction du bois de Paris, constatèrent l'apparition des Prussiens. Il fallait parer, sans retard, au danger qui menaçait la droite de l'armée : L'empereur ordonna donc au comte de Lobau de mettre immédiatement en mouvement le 6e corps d'armée, de lui faire faire un changement de direction à droite, de traverser la chaussée et de choisir une bonne position intermédiaire où il pût avec 10,000 hommes en arrêter 30,000, si cela devenait nécessaire. Les divisions de cavalerie de Domon et de Subervie passaient sous le commandement du comte de Lobau. Ces ordres furent exécutés sur-le-champ.

Conformément aux ordres du maréchal Blücher (1), le corps du comte de Bülow (IVe) avait quitté Dion-le-Mont à 4 heures du matin (2). 14 kilomètres séparent cette localité de Chapelle-Saint-Lambert, le premier objectif de sa marche. L'avant-garde était formée de la 15e brigade d'infanterie (von Losthin) (3), du 2e hussards de Silésie (von Eicke) et d'une batte-

---

(1) Rapport du feld-maréchal Blücher. Voir texte note 31, III A.

(2) Rapport du lieutenant général von Bülow, commandant du IVe corps d'armée, *Kriegs Archiv*, Berlin, VI, E, 35. Voir le texte note 31, III, D.

(3) Rapport du général-major von Losthin, 15e brigade, *Kriegs Archiv*, Berlin, VI, E, 35.

rie de 12. Le passage des ponts, la traversée de la ville de Wavre, où un incendie qui avait éclaté dans une maison de la Grand'rue arrêta la tête de colonne pendant un bon quart d'heure, lui firent éprouver des retards. Malgré le mauvais état des chemins, la brigade von Losthin, passant par Neuf-Cabaret, atteignit Chapelle-Saint-Lambert vers 9 heures. Le gros du corps, composé de la 16e brigade (von Hiller) (1), de la 13e brigade (von Hake) (2), de la cavalerie (3) et de l'artillerie de réserve du corps (4) y arrivèrent entre midi et 2 heures, la 14e brigade (von Ryssel) (5) vers 4 heures seulement. Les troupes du IIe corps (von Pirch I) (6) avaient levé dès 5 heures du matin leurs bivouacs d'Aisemont. Elles avaient à parcourir 10 kilomètres pour arriver de ce point à Chapelle-Saint-Lambert. Mais elles durent laisser défiler devant elles tout le IVe corps, ce qui prit la matinée entière jusque midi. A 1 1/2 heure seulement la 5e brigade (7), tête de colonne du IIe corps, traversait Wavre par la Grand'rue. A ce moment les 7e et 8e brigades, la cavalerie de réserve (von Sohr) et la 6e brigade étaient encore sur la rive droite de la Dyle. Retenues par l'attaque du corps de Vandamme, ces troupes

---

(1) Rapport du colonel von Hiller, 16e brigade, *Kriegs Archiv, Berlin.*

(2) Rapport du lieutenant-général von Hake, 13e brigade, ibidem.

(3) Rapport de S. A. R. le prince Guillaume de Prusse, cavalerie de réserve, ibidem.

(4) Rapport du major von Ziegler, artillerie de réserve, ibidem.

(5) Rapport du général-major von Ryssel, 14e brigade, ibidem.

(6) Rapport du général-major von Pirch I, commandant du IIe corps d'armée, *Kriegs Archiv*, Berlin, VI, E, 15. Voir le texte note 31, 3e C, et rapport du colonel von Asten, de l'état-major général, *Kriegs Archiv, Berlin*, VI, E, 15.

(7) Rapport du général-major von Tippelskirsch, 5e brigade, *Krieg Archiv*, Berlin, VI, E, 15.

marquèrent un temps d'arrêt et ne purent se remettre en marche qu'à 2 1/2 heures, à la suite de la 5e brigade. La tête du IIe corps n'arriva qu'après 6 heures du soir sur le champ de bataille.

Vers 8 heures du matin, les avant-postes avaient fait connaître que tout était encore tranquille dans les bivouacs français autour de Gembloux. Au grand quartier général prussien, on n'était pas d'un avis unanime sur la conduite à tenir. Le maréchal Blücher et les généraux Gneisenau et Grolmann discutèrent vivement au sujet de l'assistance à prêter au duc de Wellington. Malgré tout, le maréchal, fidèle à sa parole, résolut de marcher avec l'armée prussienne tout entière au secours de ses alliés et à 9 1/2 heures il dicta au comte de Nostitz, son aide de camp, la lettre suivante, pour le général Müffling : « Je prie Votre Excellence de dire de ma part au duc de Wellington que, si malade que je sois, je me mettrai cependant à la tête de mes troupes, pour tomber dans le flanc droit de l'ennemi, aussitôt que Napoléon entreprendra quoi que ce soit contre le duc. Si la journée d'aujourd'hui se passe sans que l'ennemi attaque, mon idée est que demain nous attaquions nous-mêmes, réunis, l'armée française(1)... » Le comte Nostitz donna lecture de cette lettre à Gneisenau, dont les préventions contre lord Wellington s'étaient vivement

---

(1) von Ollech, p. 193. — Euer Hochwohlgeboren ersuche ich Namens meiner dem Herzog Wellington zu sagen, dass, so krank ich auch bin, ich mich dennoch an die Spitze meiner Truppen stellen werde, um den rechten Flugel des Feindes sogleich anzugreifen, sobald Napoleon etwas gegen den Herzog unternimmt. Sollte der heutige Tag aber ohne einen feindlichen Angriff hingehen, so ist es meiner Meinung dass wir morgen vereint de franzosische Armee angreifen...

accrues depuis la journée de Ligny, durant laquelle on avait vainement attendu les secours que le général en chef anglais s'était engagé à envoyer. Aussi, le général Gneisenau chargea-t-il Nostitz d'ajouter à la lettre du maréchal Blücher le *post-scriptum* suivant : « Le général Gneisenau est d'accord sur le contenu de cette lettre, mais prie Votre Excellence de s'assurer sans nul doute si le duc a réellement la ferme intention de tenir dans sa position, ou si ce sont seulement de simples démonstrations qui pourraient être fort désavantageuses pour notre armée. Votre Excellence voudra bien avoir l'obligeance de me faire connaître son opinion à ce sujet, car il est de la plus haute importance que nous soyons complètement informés de ce que le duc fera, afin que nous puissions baser nos mouvements là-dessus (1). » Gneisenau craignait que les Anglais ne se repliassent sur Bruxelles, ce qui aurait exposé l'armée prussienne à être attaquée durant sa marche, par Napoléon en front, par Grouchy en flanc ou à revers. Laissant son chef d'état-major à ses méditations, le feld-maréchal monta à cheval, vers 11 heures, pour aller rejoindre Bülow : « Malgré tout ce que je souffrais de ma chute à Ligny, » dit plus tard l'énergique vieillard, « je me serais plutôt fait attacher à mon cheval que de manquer à la bataille ». Le général von Gneisenau décida, peu avant midi, de pous-

(1) Der General von Gneisenau ist mit dem Inhalt dieser Briefes einverstanden, bittet aber Euer Hochwen genau zu erforschen, ob der Herzog wirklich den festen Vorsatz hat sich in seiner Stellung zu schlagen, aber ob es vielleicht blosse Demonstrationen sind, welche für unsere Armee nur höchst nachtheilig sein können, Euer Hochw[n] werden wohl die Gnade haben, mir dere Ansicht darüber mitzutheilen, da es von der höchsten Wichtigkeit ist, von dem, was der Herzog thun wird, genau unterrichtet zu sein, um dar auf unsere Bewegungen basiren zu können.

ser également en avant le Ier corps (Zieten II) (1) et lui prescrivit de marcher par Froidmont sur Ohain. Quant au IIIe corps (Thielmann), il le laissa à Wavre pour garder la Dyle. Si les dispositions de marche avaient été mieux réglées au quartier général prussien, si les troupes avaient pu partir de meilleure heure, trois corps d'armée en entier auraient pris part à la bataille de Waterloo.

Blücher rencontra Bulow vers midi à Chapelle-Saint-Lambert. Le commandant du IVe corps avait fait occuper le village de Lasne par deux compagnies d'infanterie et éclairer le terrain vers le sud et l'ouest, dans la direction de Ceroux et Les Flamands par des détachements du 2e régiment de hussards de Silésie et du 3e régiment de hussards, qui surprirent plusieurs patrouilles de Grouchy et annoncèrent que toute l'armée de Napoléon était aux prises avec l'armée anglo-néerlandaise (2).

Le général von Bülow avait immédiatement averti de son arrivée à Saint-Lambert le général von Müffling, qui, pour être plus à portée des courriers prussiens et faire parvenir plus promptement ses avis au maréchal Blücher, se tenait auprès d'Ohain. C'est probablement une copie de ce billet que Bülow avait envoyé à Müffling en multiples expéditions, qui avait été interceptée par les hussards de Marbot.

Lorsque le maréchal Blücher l'eut rejoint vers midi

(1) Rapport du lieutenant général von Zieten II, commandant du Ier corps d'armée. *Kriegs Archiv* de Berlin, VI, E, 7. (Voir note 31 III*B*.)
(2) *Militär Wochenblatt*, 1845, p. 130.

et tandis que la canonnade vers Mont-Saint-Jean gagnait d'intensité d'instant en instant, le général von Bülow reçut par une ordonnance anglaise la dépêche suivante, écrite par le général von Müffling, mais non signée par lui : « Dans le cas où le centre ou l'aile gauche du maréchal Wellington seraient attaqués, le général von Bulow voudra bien traverser la Lasne avec son corps d'armée près du village de Lasnes et le déployer sur le plateau entre Haye et Aywiers et marcher sur le flanc droit et les derrières de l'ennemi. Mon avis est qu'un second corps prussien marche sur Ohain pour soutenir la position par l'est, si elle est vivement pressée (1). »

Sur cet avis Blücher se décida à franchir la Lasne et à marcher dans la direction de la Belle Alliance. C'est à peine si le bouillant feld-maréchal voulut attendre, pour donner ses ordres, le retour de son aide de camp von Nostitz qu'il avait envoyé reconnaître Fichermont et le bois de Paris. Au grand étonnement de l'état-major prussien, ce bois, dont la défense aurait procuré de si grands avantages à l'ennemi fut trouvé inoccupé. Le IVe corps eut à surmonter de grandes difficultés pour traverser la vallée de la Lasne : sur le détestable chemin de terre menant au pont de Lasne, situé à 1,500 mètres en amont du village, et sur les pentes raides du revers opposé, les pièces enfonçaient jusqu'aux moyeux et les fantassins déjà fatigués durent épuiser leurs forces à pousser les canons. Blücher lui-même se porta vers le bois de Paris, qu'il fit occuper par deux bataillons et le 2e régiment de hussards de Silésie. Les 15e et 16e bri-

(1) von Lettow-Vorbeck, p. 401. *Kriegs Archiv, Berlin*, (VI. C. 3 II, Bl. 215).

gades suivirent et restèrent provisoirement massées à l'abri du bois des deux côtés de la route vers Plancenoit; la cavalerie, sous les ordres du prince Guillaume de Prusse, se plaça en 2e ligne en réserve, l'artillerie resta sur la route. Les 13e et 14e brigades franchirent ensuite la rivière à leur tour (1). Le IIe corps était encore loin en arrière et la 5e brigade seule devait arriver à temps pour prendre part à la bataille (2).

Napoléon avait réservé au maréchal Ney l'honneur de commander la grande attaque qui devait refouler l'aile gauche de l'armée anglo-néerlandaise et séparer cette armée des forces prussiennes. Malgré les fautes commises par Ney aux Quatre-Bras, l'Empereur jugeait que cette tâche « ne pouvait être confiée à un homme plus brave et plus accoutumé à ce genre d'affaires ».

L'Empereur donna ordre au lieutenant général Ruty, commandant en chef l'artillerie de l'armée, de faire prendre position aux trois batteries de réserve des corps de d'Erlon, de Reille et de Lobau, jointes aux quatre batteries divisionnaires de d'Erlon et renforcées sur leur droite par trois batteries de la garde comprenant vingt pièces sur la crête que suit le chemin reliant la ferme de la Belle-Alliance à La Haye. Cette puissante ligne d'artillerie, placée un peu en avant du chemin, battait à des portées variant de 1,100 à 700 mètres les troupes ennemies placées en face sur le plateau de Mont-Saint-Jean, à Papelotte et à La Haye. Sur l'ordre de l'empereur lui-même, la formidable batterie destinée à

---

(1) Rapport de von Bülow. Voir note 31, 3°*d*.
(2) Rapport de von Pirch I. Voir note 31, 3°*c*.

préparer et à soutenir l'attaque du corps de d'Erlon ouvrit le feu, en commençant par les pièces de droite, vers 1 1/2 heure (1).

Pendant ce temps, le maréchal Ney disposait les quatre divisions du Ier corps pour l'attaque en arrière de la ligne d'artillerie. Les divisions étaient formées en colonnes doubles à 300 mètres environ l'une de l'autre, comme suit :

1re Division (Alix-Quiot par intérim), 8 bataillons.

Brigade Quiot.	55e de ligne	105e de ligne	Brigade Bourgeois — 1re ligne.
	54e de ligne	28e de ligne	— 2e ligne.

2e Division (Donzelot), 9 bataillons.

Brigade Aulard	19e de ligne	13e léger	Brigade Schmitz — 1re ligne.
	51e de ligne	17e de ligne	— 2e ligne.

3e Division (Marcognet), 8 bataillons.

Brigade Grenier	25e de ligne	21e de ligne	Brigade Noguès — 1re ligne.
	45e de ligne	46e de ligne	— 2e ligne.

4e Division (Durutte), 8 bataillons.

Brigade Pégot.	8e de ligne	85e de ligne	Brigade Brue — 1re ligne),
	29e de ligne	95e de ligne	— 2e ligne (2).

La division Durutte, arrivée la dernière sur le champ de bataille, prit position à l'extrême droite en

(1) Le colonel Heymès fixe l'ouverture du feu à 1 heure, c'est-à-dire une demi-heure plus tôt que ne le disent formellement les renseignements officiels néerlandais.

(2) Le récit du colonel Charras et celui de M. Houssaye, *Waterloo, 1815*, p. 263, sont inexacts en ce qui concerne la formation des divisions de d'Erlon; celui de Charras l'est également en ce qui concerne l'attaque elle-même.

face de Papelotte. Tous les bataillons étaient en colonne à demi-distance. Les quatre divisions formaient ensemble 17,000 hommes et occupaient un front de 1,400 mètres. Dans le vallon à mi-chemin entre la ligne d'artillerie française et la crête du plateau de Mont-Saint-Jean chaque division devait former deux échelons, l'aile gauche en avant. L'échelon d'extrême gauche, formé par la brigade Quiot, devait prendre comme objectif la ferme de La Haye-Sainte, les deux échelons d'extrême droite formés par les deux brigades de la division Durutte devaient enlever La Haye et Papelotte, les échelons formés par la brigade Bourgeois (droite de la division Alix), les quatre brigades des divisions Donzelot et Marcognet devaient attaquer les troupes en position sur le plateau à l'est de la chaussée de Charleroi.

Tout étant prêt, le maréchal Ney fit dire à l'Empereur par le colonel Heymès, son aide de camp, qu'il n'attendait que ses ordres pour commencer l'attaque. Sous une grêle de balles ennemies, le prince de la Moskowa dicta sur la chaussée ses dernières instructions. Le comte d'Erlon, comprenant que c'est par la gauche que l'attaque commencera et non par la droite comme l'avaient prescrit les ordres antérieurs, fit communiquer cette nouvelle disposition au général Reille (1).

Le corps de d'Erlon n'avait pas tiré un seul coup de fusil depuis l'ouverture de la campagne le 15 juin. Irrités de leur inaction entre les champs de bataille de Ligny et des Quatre-Bras, les officiers et les soldats ne

(1) *Documents inédits, etc.*, XIX, p. 54.

contenaient qu'avec peine leur impatience et n'attendaient que le signal pour se précipiter avec fureur sur l'armée anglo-néerlandaise.

Vers 2 heures, ayant pris toutes les précautions pour parer à l'attaque des Prussiens, l'Empereur, accompagné de son état-major, suivi par les escadrons d'escorte, se rapprocha de la ligne de bataille et vint se placer à la crête du plateau de la Belle-Alliance (cote 135, 96), un peu au nord de la ferme, d'où il envoya au maréchal Ney l'ordre de commencer l'attaque et de s'emparer de La Haye-Sainte.

IV

La défense du Centre gauche.

Les préparatifs de l'attaque de d'Erlon n'avaient pas échappé au duc de Wellington. Ayant à ses côtés les commissaires des hautes puissances alliées et entouré de son état-major, le généralissime anglais s'était placé à l'intersection de la chaussée et du chemin creux sous un gros orme qui, depuis, fut appelé dans le pays l'arbre de Wellington. C'est là qu'il demeura pendant la plus grande partie de la bataille.

Pour l'instant, l'action sur le centre gauche de l'armée à l'est de la chaussée se bornait à la lutte contre l'artillerie française. Avantageusement placées en arrière de la crête et commandant le terrain extérieur, les batteries Ross, Rogers, Byleveld, Braun et von Rettberg répondaient avec la plus grande vigueur aux canons français exposés sans aucun abri à leurs coups. Les servants de notre artillerie faisaient des pertes sensibles, mais ils continuaient, sans se laisser décourager, à remplir glorieusement leur devoir; les attelages étaient également fort éprouvés. Les bataillons de Kempt, de Pack et de Bijlandt, au nord du chemin d'Ohain, étaient fréquemment atteints par les boulets ennemis et les obus venaient éclater, en blessant les hommes et les chevaux, jusque dans les rangs des brigades de cavalerie anglaises et néerlan-

daises, qui avaient mis pied à terre dans les creux du terrain près de la ferme de Mont-Saint-Jean. Le feu était tellement violent qu'autour de cette ferme, près de Smohain, autour de Papelotte et de La Haye, la surface du sol était ravinée par les projectiles. Les troupes néerlandaises, à l'extrême gauche de la position, furent également éprouvées par le feu de l'artillerie française. L'un des premiers boulets enleva la jambe gauche au major Hechman, chef du 3e bataillon du régiment de Nassau n° 1, qui succomba à Bruxelles quelques jours plus tard. L'ennemi avait déjà fait une tentative contre cette partie de la position : entre 11 heures et midi, au moment où, à l'autre extrémité du champ de bataille, le général Reille commençait l'attaque de Goumont, la cavalerie du général Jacquinot avait essayé de tourner l'aile gauche, mais elle avait été accueillie si vivement par le feu des trois pièces du lieutenant Winssinger et des bataillons de Nassau qu'elle avait dû se retirer avec perte. Le colonel van Zuylen dit dans l'historique de la 2e division que cette attaque de la cavalerie française sur l'aile gauche fut plutôt une forte reconnaissance destinée à s'assurer si nous étions déjà en contact avec les Prussiens et s'il était possible de tourner ce flanc par Fichermont. La cavalerie et l'artillerie ennemies seules, ajoute-t-il, participèrent à cette première attaque, qui fut repoussée sur-le-champ (1).

La plus grande partie de l'infanterie anglo-néerlandaise, formant le centre gauche, et, parmi elle, la brigade von Bijlandt, resta en ligne en s'abritant dans le chemin

---

(1) *Historisch verhaal der 2e divisie*. Voir note 21*B*.

creux et derrière les haies qui en garnissaient les bords. Plusieurs bataillons anglais, plus exposés à une attaque éventuelle de la cavalerie, s'étaient formés en carrés.

Nous avons vu plus haut que lord Uxbridge avait donné beaucoup de liberté d'action aux commandants des brigades de cavalerie. Le général major Trip avait abrité les régiments de la brigade de grosse cavalerie néerlandaise dans un pli de terrain où elle était soustraite au feu de l'ennemi. Quand il fut averti de l'approche des colonnes d'attaque françaises, il prit position pour tomber sur les fractions ennemies qui s'avançaient sur la chaussée. A cet effet, il plaça sur celle-ci les deux escadrons du 3e régiment de carabiniers en colonne serrée; le 1er régiment fut formé en bataille sur un front oblique pour prendre l'ennemi en flanc si l'occasion s'en présentait; le 2e régiment fut tenu en réserve en deuxième ligne. Le général Trip se porta de sa personne sur la crête du plateau pour observer les mouvements de l'ennemi et lancer au moment propice ses régiments en avant. La 2e brigade légère du général Ghigny resta à l'Ouest de la chaussée de Charleroi prête à la franchir au premier signal. La brigade légère du général van Merlen garda sa position derrière le centre (1).

Aussitôt que lord Wellington s'aperçut de l'approche des quatre colonnes d'attaque, il fit dire par le général de Constant aux batteries des deux côtés de la chaussée

(1) Relaas van het voorgevalle met de brigade zware cavalerie, du général Trip. Voir note 24. — Relaas van het aandeel der Nederlandsche cavalerie, du général Trip. Voir note 25. — Rapport du général-major Ghigny. Voir note 26.

de ne plus tirer contre l'artillerie ennemie, mais de diriger exclusivement leur feu sur l'infanterie.

Vers 2 heures, la grande batterie ennemie à l'Est de la Belle-Alliance suspendit son feu pendant quelques moments pour laisser passer les colonnes de d'Erlon, que les défenseurs virent apparaitre au milieu des nuages de fumée sur la crête qui leur faisait face. Le silence qui se fit tout à coup de ce côté faisait percevoir avec plus d'intensité le bruit du combat, alors dans toute sa violence, qui se livrait autour de Goumont. Les divisions françaises descendirent dans le ravin aux cris de : « Vive l'Empereur! » et, derrière elles, leur artillerie recommença à tonner et à faire tomber, avec plus de fureur que jamais, une pluie de fer sur le plateau qu'elles allaient aborder. Dans le vallon, les brigades s'échelonnèrent, puis elles commencèrent à gravir les pentes sous les trajectoires de leurs canons, qui les soutinrent aussi longtemps que ce fut possible.

Le 55e de ligne, de la brigade Quiot, suivi par le 54e, se porta par une légère conversion à gauche contre le verger et la ferme de la Haie-Sainte, d'où partait une vive fusillade. La division Bachelu, du corps de Reille, couvrit le flanc gauche de cette brigade en s'avançant jusqu'à mi-chemin entre la Belle Alliance et la Haie Sainte. Le second échelon de la division Alix, formé par la brigade Bourgeois, marcha droit devant lui vers la crête du plateau. Une lutte d'une violence extrême s'engagea autour de la Haie-Sainte, défendue par les Allemands du major Baring (King's German Legion), soutenus du haut de la sablonnière par le 1er bataillon du 95e anglais de Kempt. Plusieurs fois, la brigade

Quiot se lança à l'assaut, chaque fois pour être repoussée avec pertes : un de ses bataillons réussit toutefois à tourner la ferme et força ses défenseurs à se renfermer dans les bâtiments, dont cependant ils ne purent être délogés. Wellington envoya au secours du major Baring plusieurs compagnies de la brigade Kielmansegge, mais en descendant vers la ferme, par la gauche de la chaussée, les Hanovriens furent chargés par les cuirassiers de Dubois, qui suivaient la brigade Quiot. Une partie du bataillon de Baring, qui avait dû évacuer les dépendances de la Haie-Sainte, fut également sabrée en remontant la pente. Le major Baring eut les rênes de son cheval coupées par un boulet et le major Bösewiel fut tué à ses côtés. Les Français entourèrent presque complètement la ferme et réussirent même à s'établir sur la chaussée en s'abritant contre l'abatis qui y avait été construit, mais ils s'abstinrent à ce moment de tenter l'assaut et se contentèrent d'entretenir une vive fusillade, à laquelle les défenseurs répondirent par un feu nourri du corps de ferme et des étables, notamment de la porcherie (1).

« Les bataillons succédaient aux bataillons, dit le rapport de la 2e division néerlandaise, dans l'attaque de la Haie-Sainte, chaque pied de terrain fut défendu au prix de torrents de sang, pris et repris, les abords immédiats furent couverts de cadavres. La position avantageusement située fut conservée malgré l'opiniâtreté et l'élan des troupes ennemies, qui, dans leurs attaques

---

(1) « Piggery » disent les relations anglaises. *Waterloo letters*, n° 179, major G. D. Graeme, December 6th, 1842.

répétées, montrèrent un acharnement qui ne peut être comparé qu'à la bravoure pleine de sang-froid avec laquelle elles furent repoussées (1).» Cette lutte sanglante autour de la ferme dura trois longues heures.

L'échelon de droite de la division Durutte avait laissé deux bataillons en soutien sur l'aile droite de la grande batterie et s'était porté sur Papelotte. Les compagnies avancées du 3e bataillon du régiment de Nassau n° 2, qui, sous les ordres du capitaine von Rettberg, défendaient les abords du hameau, n'étaient pas en force suffisante pour arrêter la puissante ligne de tirailleurs des bataillons français et durent se replier. Mais les quatre autres compagnies de leur bataillon vinrent les soutenir et les Nassauviens restèrent toute la journée maîtres de Papelotte.

Les autres bataillons de Durutte dirigèrent leurs efforts contre les brigades hanovriennes de Vincke et de Best, mais furent refoulés, avant d'avoir pu les atteindre, par les charges des cavaliers de Vandeleur et de Ghigny dont nous parlerons plus loin. Les ondulations du terrain ne permettant pas à la division Durutte de voir les mouvements de la division Marcognet, ses attaques ne furent par liées au mouvement général du corps d'armée et elle agit complètement pour son compte.

Les échelons de Donzelot, environ 5,000 hommes, ceux de Marcognet, environ 3,800 hommes, se précipitèrent, tambours battant et drapeaux au vent, contre les

---

(1) *Historisch verhaal der 2e divisie, etc*, colonel VAN ZUYLEN VAN NYEVELT. Voir note 21*b*.

brigades de Kempt, de Bijlandt et de Pack. Il résulte des témoignages produits par le colonel van Zuylen et par divers officiers des brigades Kempt et Pack que la brigade Bourgeois, le 105e de ligne en tête, vint donner sur les Highlanders du bataillon du 79e et sur le bataillon anglais du 28e de Kempt, que le 19e de ligne de la division Donzelot attaqua le 28e bataillon anglais de Kempt et les bataillons de ligne nos 27 et 7 de Bijlandt et qu'enfin le 25e de ligne de la division Marcoguet marcha sur le 92e Highlanders de Pack (1).

Ni le feu violent de l'artillerie et du 95e anglais (Riffles) postés derrière les haies au-dessus de la sablonnière, ni les broussailles et les pentes glissantes du plateau ne retardèrent la marche des colonnes françaises.

Les canonniers de Bijleveld et ceux des batteries anglaises faisaient feu sans interruption et aux cris de : « Vive l'Empereur » ! poussés par les assaillants répondaient par des hourras à chaque coup bien pointé. Le capitaine anglais Kevan J. Leslie dit en parlant de la batterie néerlandaise : « Ils ne quittèrent pas une minute leurs canons et ils poussaient des acclamations chaque fois qu'un coup avait porté juste. Les pertes que notre artillerie fit éprouver par son feu bien dirigé aux Français, et en particulier à la garde (?), furent énormes (2). »

---

(1) *Historisch verhaal der 2 divisie.* Voir note 21*b*. — *Waterloo letters*, n° 150, captain Shelton ; n° 151, captain Mountsteven ; n° 157, M. Cruikshank ; n° 158, lieutenant general Sir A.-F. Barnard ; n° 168, major Winchester.

(2) *Waterloo letters*, n° 155 : « They never left the guns but cheered at every well directed shot. The French loss, particulary that of the Guards was excessive from the well directed fire of our artillery. » Bien que le capitaine Kevan J. Leslie fasse allusion, dans ces paroles, à l'artillerie

Sans se soucier du feu violent d'écharpe que dirigeaient sur eux les compagnies du 95e (Riffles) postées dans une position dominante dans les haies de la sablonnière, les premiers rangs de la division Donzelot atteignirent la crête du plateau. Les compagnies du 95e se retirèrent précipitamment et un peu en désordre sur le chemin creux. Les tirailleurs de Bijlandt, placés sur la pente, se retirèrent obliquement en faisant feu, jusqu'au delà du chemin creux et se reformèrent sur les ailes du 27e de ligne, d'une part, et du 8e de milice, d'autre part.

Pendant leur marche, les échelons de Donzelot et de Marcognet n'avaient pas gardé leurs intervalles qui, au moment où les bataillons durent se déployer, étaient complètement perdus, de sorte que c'est serrés les uns contre les autres qu'ils abordèrent les brigades de Pack et de Bijlandt.

Le 105e de ligne de la brigade Bourgeois atteignit le premier le chemin creux et exécuta un feu peu intense tandis que les bataillons du 28e et ceux de Donzelot essayaient de se déployer, ce qui les mit en grand désordre.

Bien que la brigade de Bijlandt eût été fort éprouvée aux Quatre-Bras, ses soldats attendirent avec beaucoup de sang-froid, l'arme à l'épaule, l'attaque des forces si supérieures en nombre qui marchaient sur eux.

« Jusqu'à ce que l'ennemi fut arrivé à 50 pas (1), écrit

---

brunswickoise « the Brunswick artillery » (p. 356), sur la partie droite du centre gauche, elles ne peuvent s'entendre que de la batterie Byleveld, l'artillerie de Brunswick étant encore, à ce moment (vers 2 heures), à l'ouest de la route de Nivelles.

(1) *Historisch verhaal van de 2e divisie, etc.* Voir note 21b. — *Sentinelle de l'armée*, 1835, p. 690. — *Réponse aux allégations, etc.*, RENARD, pp. 50 et 51. — *United Service Journal*, 1846, vol. III, pp. 437 et 438. — VON DAMITZ, vol. I, p. 262.

le colonel van Zuylen dans son rapport, on n'avait pas encore tiré un seul coup de fusil, mais alors on ne put plus contenir l'impatience des soldats et ils commencèrent un feu des deux rangs que l'ennemi essuya courageusement. La brigade reçut l'attaque en formation sur deux rangs seulement, ce qui fut cause que le feu fut maigre et peu nourri. » Le troisième rang, qui avait pour rôle de recharger les armes avait été depuis peu supprimé dans l'infanterie des Pays-Bas. « Quelques files ayant été renversées, continue le rapport, l'ennemi en profita pour faire une trouée par laquelle ses colonnes passèrent. Tout ce qui se trouvait sur l'étendue de leur front dut se retirer (1), tandis que les pelotons des ailes se serraient avec beaucoup de sang-froid chacun contre les troupes qui étaient en position le plus près de lui. L'ennemi passa la première ligne et s'avança sur le plateau. »

Les troupes ennemies qui réussirent à franchir la première ligne comprenaient les 19e et 51e de ligne des échelons de Donzelot et le 25e de Marcognet. Tous les autres bataillons français restèrent de l'autre côté du chemin creux. « La deuxième ligne des alliés », formée en cet endroit du 5e bataillon de milice néerlandais, du 1er bataillon du 28e régiment anglais et du 79e Cameron Highlanders de Kempt, « se mit en mouvement et marcha sur l'assaillant, en même temps qu'un régiment de cavalerie de la garde anglaise — les dragons légers « Royals » de la brigade de sir William Ponsonby (2) — s'approchait

(1) C'est-à-dire que la première ligne se replia d'une centaine de pas sur la seconde formée par le 5e bataillon de milice.

(2) *Waterloo letters*, n° 57, major général the Hon. Sir FREDERIC-C. PONSONBY. July 29th, 1836, p. 113.

pour charger l'ennemi en cas de retraite. Celui-ci, ayant réussi à pousser en avant, se trouva en présence de grandes masses d'infanterie dont il n'avait pu reconnaitre la présence de sa position parce que ces troupes étaient couchées à terre et que la haie les dissimulait à la vue. » Tandis qu'il tâchait de se former en hâte, les troupes voisines appartenant à la deuxième ligne, c'est-à-dire les brigades de Kempt et de Pack (1), se lancèrent contre ses flancs. « Le chef d'état-major (le colonel van Zuylen, auteur du récit) ayant rallié 400 hommes des troupes en retraite seconda avec eux ce mouvement offensif. On refoula l'ennemi au delà du chemin creux et on le suivit la baïonnette dans le dos jusque sur sa position. Entretemps la cavalerie,» — les brigades anglaises Ponsonby et Vandeleur et la brigade néerlandaise Ghigny — « lui tomba dessus et en fit un effroyable carnage. »

Le prince d'Orange, qui, au moment de l'attaque de d'Erlon, s'était rendu au centre gauche, avait en personne ordonné au général de Bijlandt de prononcer le retour offensif (2).

M. Henri Houssaye, de l'Académie française, qui, du reste, commet plus d'une erreur dans ce qu'il relate des positions et des actes des troupes néerlandaises à Waterloo, réédite une fois de plus la légende déshonorante dont Siborne est l'auteur et que presque tous les historiens anglais, notamment Maclachlan et Alison, et d'autres écrivains étrangers ont répétée après lui (3).

---

(1) *Waterloo letters*, n° 148, général Sir JAMES KEMPT.

(2) Lettre du comte de Bijlandt à Loben Sels, le 31 mai 1841.

(3) Tout récemment encore, la *Nineteenth Century* and after XIX-XX (février 1904) a publié, sous la signature de Sir ROWLAND BLENNERHASSET BART, un article intitulé : *The Germans at Waterloo and Anglo-German*

Il dépeint le mouvement de retraite d'une centaine de pas exécuté par la brigade de Bijlandt, comme une fuite désordonnée. « A l'est de la route, écrit M. H. Houssaye, les autres colonnes de d'Erlon avaient gravi les rampes sous le feu des batteries, les balles du 95e anglais et la fusillade de la brigade de Bijlandt déployée en avant du chemin d'Ohain. La division Donzelot s'engage avec la droite de Bijlandt, tandis que la division Marcognet s'avance vers la gauche de cette brigade. Les Hollando-Belges lâchent pied, repassent en désordre les haies du chemin d'Ohain et dans leur fuite rompent les rangs du 28e anglais. » M. H. Houssaye ne se donne pas la peine de chercher ici l'expression polie, la figure agréable qui lui ont tant de fois permis de dire ailleurs sa pensée sans choquer. Son assertion est brutale et les Néerlandais sortent de ses mains avec l'épithète de lâche collée au front. Mais son texte prouve qu'il n'a pas

---

relations, très acerbe et fort injuste envers les Allemands. L'insulte ordinaire contre les Néerlandais n'y est pas oubliée (p. 189) : « Au plus fort de l'action, la brigade hollando-belge de Bijlandt abandonna sa position devant l'attaque des colonnes françaises, se retira derrière les lignes anglaises, s'arrêta sur le revers du plateau et resta « en place repos », malgré tous les ordres et toutes les remontrances, et ne prit plus aucune part à la bataille. » Nous avions déjà bien des descriptions de la fuite des « Belgians » et on nous les a dépeints à toutes les allures ; ici nous avons la fuite bien ordonnée avec un « en place repos » à l'arrière, qui a le meilleur air! — Le manuscrit Savornin Lohman accuse injustement les Ecossais d'avoir lâché pied. La relation de Demetrius J. Boulger « The Belgians at Waterloo », pp. 25 et 26, celle du général Renard « Réponse aux allégations, etc. », p. 51, coïncident avec les faits tels que nous les avons présentés d'après les rapports officiels néerlandais Par contre, sir Herbert Maxwell « Our Allies at Wateloo », (The Nineteenth Century, n° 283, p. 414), le lieutenant général Sir Edward Curt « Annals of the wars 1813-15, p. 373 », Charras « Waterloo » pp. 265-266, le lieutenant général Gumm, *Waterloo letters*. n° 13, pp. 30 et 31 », sont fort malveillants pour les Néerlandais et leurs récits sont en contradiction avec les documents sur lesquels nous nous appuyons.

consulté les documents néerlandais, car il ne dirait pas que nos bataillons ont repassé en désordre le chemin creux s'il avait lu le rapport dans lequel le colonel van Zuylen explique clairement à quelle heure et pourquoi on a retiré leur ligne en arrière. Quand il s'agit d'échecs éprouvés par ceux qu'il favorise de sa sympathie, M. H. Houssaye sait accumuler avec un art admirable les circonstances atténuantes, mais aux soldats néerlandais il ne fait même pas la grâce de citer les causes qui pourraient expliquer la faiblesse qu'il leur attribue sans la moindre preuve.

Deux fois, pendant les trois terribles journées du 16 au 18 juin, les braves bataillons de la division Perponcher servirent de masque et de tampon à l'élite de l'armée britannique, deux fois ils subirent en toute première ligne le choc furieux des masses françaises lancées à l'attaque décisive dont Ney aux Quatre-Bras, l'empereur lui-même à Waterloo, attendaient la victoire. Là ils donnèrent aux réserves anglaises le temps d'accourir sur le champ de bataille; ici, offerts en appât aux premiers coups de l'ennemi, leur sacrifice rendit possible la glorieuse contre-offensive de l'infanterie et de la cavalerie britanniques qui consomma la ruine du corps de d'Erlon.

Nous appuyant sur les témoignages des chefs distingués qui ont mené au feu les troupes de la 2e division néerlandaise, nous insistons sur les conditions défavorables dans lesquelles elles se trouvaient le jour de la bataille de Waterloo, non pour plaider en leur faveur, — nous croyons qu'elles n'en ont pas besoin, — mais pour affirmer, que dans cette rude épreuve, leur constance

n'a été altérée ni par les pertes qui les avaient décimées aux Quatre-Bras, ni par la nuit qu'elles venaient de passer sans repos dans un bivouac détestable établi en avant du chemin creux et beaucoup trop près des avant-postes ennemis, ni par l'insuffisance des vivres qui, si souvent, agit fâcheusement sur le moral du soldat (1).

Le Dr von Pflugk-Harttung (2), le général von Lettow Vorbek (3), aussi bien que Kennedy, dont il aime à s'inspirer dans les critiques qu'il dirige contre la brigade de Bijlandt, auraient dû admettre que des hommes comme le baron de Perponcher et le comte de Bijlandt ont le droit d'être jugés d'après leurs actes et les déclarations contenues dans les pièces officielles qu'ils

---

(1) Nous reviendrons plus loin à cette discussion. J'ai cru devoir me plaindre à M. Houssaye de son manque de bienveillance dans l'appréciation de la conduite des troupes de Bijlandt et de ses assertions sur la fuite de ces troupes, qu'il n'est plus possible de maintenir devant les documents officiels sur 1815 contenus dans les archives de La Haye. M. H. Houssaye, sans avoir vu ces pièces, m'a répondu qu'il croit être dans la vérité et m'a promis de répondre à mes critiques lors de la publication du livre qu'a préparé M. le colonel Stoffel sur la bataille de Waterloo (Note du colonel de Bas.) — Les conclusions du général chevalier de Selliers de Moranville dans son ouvrage *L'occupation des positions dans la défensive*, p. 30 et suiv., ne peuvent s'accorder avec le rapport du colonel van Zuylen, qui est une des pièces les plus précises qui existent sur Waterloo. Il ne serait, du reste, pas difficile au savant officier général belge de mettre sa thèse d'accord avec les faits établis par le rapport van Zuylen. — M. Louis Navez (*Les Quatre-Bras, Ligny, Waterloo, Wavre*, pp. 351, 356 et suiv.) est également en désaccord avec le colonel van Zuylen. Plusieurs auteurs néerlandais, entre autres l'éminent général Knoop, qui ont réfuté les allégations contre la conduite de la brigade de Bijlandt, ont versé également dans certaines erreurs, faute de connaître le rapport historique de la 2e division que la section historique de l'état-major général des Pays-Bas a mis en lumière. Ils n'ont pas pu invoquer cet argument si solide, tiré de l'exécution volontaire avant midi du mouvement rétrograde au nord du chemin d'Ohain.

(2) *Der verrat im Kriege 1815*, Jahrb. n° 334, p. 327, où il répète les allégations mal fondées tirées du *Militär Wochenblatt*, 1846, p. 70.

(3) *Napoleons Untergang I band 1815*, pp. 423-426.

ont rédigées, plutôt que d'après des lettres de la collection de Waterloo (*Waterloo letters*) écrites vingt-cinq ans après la bataille. Ces officiers généraux ont tous deux puissamment contribué, en 1815, à édifier la gloire des alliés; leurs noms imposaient le respect aussi bien dans leur patrie que dans l'Europe entière et les souverains étrangers ne leur marchandèrent pas les témoignages de leur satisfaction. En 1816, le roi de Prusse accorda au général de Perponcher la plus haute distinction militaire qu'il pouvait conférer, la croix de première classe de l'Aigle rouge pour sa conduite aux Quatre-Bras. Les affirmations précises de témoins aussi autorisés ne peuvent être effacées par des récits, des anecdotes et des souvenirs dont la malveillance envers les Néerlandais saute aux yeux.

Pour quels motifs le général von Lettow Vorbeck met-il en doute la véracité du général de Perponcher et du colonel van Zuylen? Pourquoi refuse-t-il, avec dédain, d'ajouter la moindre importance « aux tentatives que Navez (1) et de Bas (2) renouvellent une fois de plus, dit-il, non pas seulement pour excuser la conduite des troupes néerlandaises — belges et hollandaises — mais encore pour faire croire que cette conduite fut sans reproche »? Ces écrivains ne basent cependant leurs affirmations que sur des documents officiels. L'histoire devient un pamphlet si celui qui l'écrit peut, à sa volonté, rejeter les témoignages les plus authentiques parce qu'ils sont contraires aux thèses qu'il prétend défendre.

---

(1) Louis Navez, *Les Quatre-Bras, Ligny, Waterloo.*
(2) F. de Bas, *Prins Frederik der Nederlanden en zijn tijd*, IIIe vol.

L'écrivain allemand récuse également toutes les considérations et les démonstrations que les généraux Knoop (1) et Renard (2) ont opposées jadis aux accusations calomnieuses de Siborne contre les soldats néerlandais de Bijlandt.

Mais les boutades et les assertions défavorables qu'il rassemble en passant au crible les *Waterloo letters* ne constituent pas une argumentation sans réplique. Les imputations diffamatoires proférées contre les Néerlando-Belges dans les pages 20 et 39 des *Waterloo letters* par lord Seymour et dans le récit concernant la brigade Somerset ne sont que des « on dit » et des inductions hypothétiques sans preuves à l'appui. Dans la citation de la lettre écrite en 1839 par le colonel Evans (p. 63), celui-ci reconnaît lui-même que, pour les faits dont il parle, il consulte exclusivement sa mémoire; or, ses souvenirs dataient, à ce moment, déjà de vingt-quatre ans.

Les affirmations du vaillant aide de camp de sir William Ponsonby, qui, plus tard, sous le nom de sir De Lacy Evans, s'illustra dans le commandement de la 2e division anglaise en Crimée, ne sont d'accord ni avec les rapports néerlandais ni avec les rapports anglais. « Je n'ai rien vu des dragons légers belges dans la mêlée, dit-il, l'infanterie hollando-belge n'offrit que peu ou pas de résistance aux colonnes d'attaque... Je ne me rappelle rien de l'artillerie hollandaise à ce moment. » Ces paroles sont un simple procès-verbal de carence en ce qui concerne la cavalerie et l'artillerie : sur un

(1) W. J. Knoop *Beschouwingen over Siborne's geschiedenis van den oorlog van 1815*, publié en 1846. — *Quatre-Bras en Waterloo*, 1850.

(2) Renard, *Réponses aux allégations anglaises*, 1855.

champ de bataille couvert de fumée et dans une mêlée, bien des choses échappent aux témoins. Et quant à l'infanterie, ni le colonel van Zuylen, ni nous à sa suite, ne prétendons qu'une simple brigade, déjà bien diminuée par les pertes et les fatigues antérieurement subies, a pu résister longtemps à deux divisions ennemies, toutes fraîches puisqu'elles combattaient ce jour-là pour la première fois depuis l'ouverture des hostilités (1).

Les plus braves bataillons doivent parfois céder sous le poids du nombre; c'est un malheur qui est arrivé à plus d'une reprise aux Anglais, aux Prussiens, comme aux Français, et un péril qui menace tous ceux qui ont l'honneur de figurer sur un champ de bataille. Ce qui importe, c'est que les nôtres aient fait bonne contenance et c'est ce que le chef d'état-major de la 2e division établit, sans forfanterie, dans son rapport aussi vrai que modeste.

Les allégations de « l'officier anglais » concernant la conduite de la brigade de Bijlandt, qui ont été discutées dans le *Journal Belge* (1841), dans la *Militär Wochenblatt* (1846) et par nous-mêmes t. Ier, p. 501, ne sauraient être mieux réfutées que par le rapport de van Zuylen, qui en démontre l'inexactitude. Au surplus, s'il fallait l'en croire, la canonnade qui, d'après lui, détermina la fuite de la brigade de Bijlandt, aurait commencé déjà avant midi et l'attaque de d'Erlon se serait produite

---

1) Quoique le colonel C. Pratt, dans son ouvrage *The Waterloo Campaign* publié en 1907, p. 170, soit inexact en ce qui concerne les actes de la brigade Bijlandt, il ne se répand pas en invectives contre elle et il lui fait l'honneur de citer le rapport officiel de la 2e division néerlandaise.

entre midi et midi et demie; des erreurs chronologiques aussi choquantes suffisent pour ôter confiance en son récit.

Quelle valeur pouvons-nous attacher aux « insinuations » du général de Müffling, reproduites par von Lettow, alors que ce dernier, lui-même, ne lui accorde qu'une confiance limitée? N'est-ce pas von Lettow qui nous dépeint von Müffling comme peu digne de confiance, dans ses mémoires *Aus meinem Leben*, alors qu'il nous affirme, à propos de ses jugements sur les Néerlandais, que « dans ses rapports officiels sur ce sujet il apparait immédiatement comme un témoin impartial et digne de foi »?

A en juger d'après les documents inédits empruntés par le Dr von Pflugk-Harttung aux Archives de la guerre à Berlin, à celles de la famille de Gneisenau et ailleurs, qu'il a publiés dans ses intéressantes études sur la guerre de 1815 *(Vorgeschickte der Schlacht bei Belle-Alliance)* et surtout d'après la correspondance qu'il a entretenue avec le quartier général prussien alors qu'il était accrédité auprès du duc de Wellington (mars à juillet 1815), le général von Müffling nous apparaît comme peu perspicace, peu sûr, tâtillon et vaniteux, très prévenu contre les Néerlandais. Von Pflugk-Harttung nous démontre que son autobiographie *Aus meinem Leben* fourmille de fautes et d'inexactitudes. Nous venons de voir que von Lettow Vorbeck est, en général, d'accord sur ce point avec von Pflugk-Harttung, et cependant il se sert des assertions de von Müffling ou s'en méfie, selon qu'elles sont

d'accord ou en opposition avec ses thèses souvent hostile aux Belges et aux Néerlandais (1).

Dans la lettre que le duc Bernard de Saxe-Weimar écrivit à son père durant la nuit qui suivit la bataille (2), après avoir parlé avec toute l'émotion que devait éprouver un jeune homme de son âge mêlé à d'aussi terribles événements, de ses propres actes et des pertes considérables de la brigade qu'il commandait, il dit que l'autre brigade de la division Perponcher était presque détruite. Il ne pouvait, du reste, à ce moment savoir exactement ce qui s'était passé dans les troupes de son collègue de Bijlandt, dont il avait été séparé toute la journée. Le général von Lettow s'empare des paroles du jeune duc pour en tirer de perfides insinuations : « Beaucoup d'hommes de la brigade de Bijlandt, dit-il, devaient avoir filé encore plus loin puisqu'on pouvait parler de l'anéantissement de la brigade. » En usant de procédés de raisonnement aussi mesquins, le distingué auteur de *La Guerre libératrice en 1813 et 1815* (3) montre jusqu'à quel point il partage les passions hostiles aux Néerlandais que beaucoup d'officiers prussiens éprouvèrent durant la campagne dont nous avons entrepris le récit.

Cependant tout ce que les écrivains étrangers ont osé avancer sans fondement sérieux contre l'honneur des Belges et des Hollandais est démenti par

---

(1) Nous avons rencontré avec surprise des inexactitudes fâcheuses sur le sujet que nous traitons ici dans l'article signé V. D. de la « Militär Wochenblatt » n° 89, 1907, pp. 2039-2045

(2) Voir note 33 A.

(3) von Lettow Vorbeck, *Die Befreungskriege*, 1813-15.

les rapports officiels néerlandais qui ont été écrits par des officiers généraux et supérieurs, loyaux et fidèles à leurs devoirs. La guerre ne s'est d'ailleurs pas terminée le 18 juin, nos troupes ont franchi la frontière française et ont été jusqu'à Paris. Peut-on croire que, si les défaillances qu'on se complait à nous décrire avaient été réellement commises, on n'aurait pas poursuivi les délinquants? Les contrôles des cinq bataillons de la brigade de Bijlandt attestent cependant que quatre hommes seulement furent rayés comme déserteurs le jour de Waterloo.

Nous avons, du reste, des explications fournies par des témoins oculaires anglais à opposer aux calomnies de Siborne aux allégations injustes d'Alison à celles des généraux prussiens von Ollech et von Lettow Vorbeck et d'autres auteurs (1). Le général Kempt lui-même ne différencie nullement l'attitude des Néerlandais de celle du 95ᵉ anglais : « La première ligne, dit-il, composée de troupes hollandaises et belges (il n'y avait qu'un seul bataillon belge) et du 1ᵉʳ bataillon du 95ᵉ régiment, *employés comme troupes légères* fléchit quand les colonnes approchèrent (2) ». Ces paroles du général

(1) Voir W. J. Knoop, *Quatre-Bras et Waterloo*; Renard, *Réponse aux allegations, etc.*, pp. 51-52; von Löben Sells, *Précis de la campagne dans les Pays Bas, 1815*; *Waterloo letters*, n° 13, Sir William Gomm, p. 30; Charras, *Histoire de la campagne de 1815*, pp. 263-266 (très inexacte); von Ollech, *Beischrift zum Militär Wochenblatt*, 1875, pp. 232-235; Griffith, *Wellington and Waterloo*, p. 233; von Lettow-Vorbeck, *Napoleons Untergang, 1815*, pp. 422-426; Dammitz, Iᵉʳ vol., p. 262; *Sentinelle de l'armée*, 1835, p. 69; *United Service Journal*, vol. III, pp. 437-438.

(2) The first line composed of Dutch and Belgian troops, with the 1st battailion of the 95th regiment acting as light troops gave way as the columns approached. *Supplem. Dispat.*, vol. the Xth, p. 536. Report of major-general Sir James Kempt to field-marshal the Duke of Wellington, 19 june 1815. — *Waterloo letters*, Kempt's inf. brigade, pp. 343-369.

Kempt montrent qu'il ne s'agissait pas d'une fuite. En organisant l'occupation de la position, Wellington et ses généraux savaient qu'en disposant en front une avant-ligne légère, « acting as light troops», elle ne pourrait à elle seule soutenir le poids des masses ennemies et qu'elle serait contrainte à une prompte retraite. En fait, les troupes sacrifiées d'avance au rôle ingrat d'appât pour attirer l'ennemi sous le feu et sur les baïonnettes de la ligne principale de défense firent tout ce qu'on attendait d'elles. Kempt n'accuse pas le 95ᵉ anglais, il n'accuse donc pas les bataillons de Bijlandt. Le major Evans, qui, durant la bataille, remplit les fonctions d'assistant quartier-maître général écrit dans son rapport au général-major Murray (1) : La partie de notre ligne directement opposée aux Français ne pouvait éviter d'être brisée.» Le 95ᵉ, le 42ᵉ (Highanders) et le 92ᵉ reculèrent sous le premier choc. Personne ne songe à en faire un reproche à ces braves bataillons. Les soldats de Bijlandt furent absolument dans le même cas : pourquoi leur applique-t-on d'autres poids et d'autres mesures?

Le récit du capitaine Mounsteven (2), du 28ᵉ régiment d'infanterie anglais (brigade de Kempt), est caractéristique.

« Le 28ᵉ, dit-il, était couché à courte distance derrière la haie quand les colonnes de l'ennemi se mirent en marche. Quand elles furent tout près, nous reçûmes

---

(1) Report to major general sir George Murray on the battle of Waterloo, by major Evans, assistant quartier-master general during the battle

(2) *Waterloo letters*, n° 151. Captain W.-F.-B. MOUNSTEVEN, enseign 28th reg. to major REACH, 79th Highlanders, pp. 350-351. Aug. 19th 1839.

ordre de nous porter vers la haie et, en y arrivant, nous vîmes la colonne française essayant de se déployer à 30 ou 40 yards environ de l'autre côté. Nous fîmes notre décharge, nous franchîmes l'obstacle et nous nous élançâmes à la charge. L'ennemi se retira avant que nous pussions le joindre, et, naturellement il était dans le plus grand désordre.

» En avançant, les ailes du régiment se séparèrent et, portant le drapeau royal, je me joignis à l'aile droite. Quand nous fûmes arrivés un peu plus loin, nous aperçûmes, dans la fumée, un autre corps de troupes en colonne immédiatement devant notre front que nous prîmes pour des troupes alliées et beaucoup d'officiers, et moi du nombre, nous criâmes aux hommes : « Ne tirez pas ce sont des Belges ! » Cet incident causa un arrêt momentané de l'aile jusqu'à ce que nous eûmes reconnu notre erreur en voyant l'ennemi se diriger en toute hâte vers la position française. »

Les colonels Beauzan et Scheltens, qui ont combattu à Waterloo, dans les rangs du 7e de ligne, tous deux décorés de l'ordre militaire de Guillaume pour leur bravoure à cette bataille, ont affirmé sur leur honneur ce qui suit : « Le bataillon (n° 7) resta couché en arrière du chemin jusqu'à ce que la tête de la colonne française, fût à portée de pistolet. La ligne reçut alors l'ordre de se lever et de commencer le feu. La colonne française qui allait aborder le chemin creux fit la faute de s'arrêter pour y répondre. Nous tirions de si près que le capitaine L'Olivier reçut la bourre d'un fusil avec la balle dans sa blessure. Le feu des Anglais entoura bientôt la colonne, qui cherchait à se déployer au lieu de pousser en

avant. La cavalerie anglaise vint se mêler de la partie. Elle passa comme un tourbillon par les ailes du bataillon, dont quelques hommes furent bousculés. Le bataillon qui avait cessé le feu, ne tarda pas à franchir le chemin creux pour marcher en avant. L'ennemi, pris en flanc par les régiments de Picton et de revers par la cavalerie, fut forcé de battre en retraite en laissant un grand nombre de prisonniers. Le bataillon retourna prendre sa position première, où il resta jusqu'à la fin de la bataille (1). »

L'historien de la division Picton raconte, à l'occasion de l'attaque du corps d'Erlon : « Je crois devoir rappeler ici qu'un ancien et beau colonel belge qui portait un chapeau semblable aux ailes d'un moulin (le lieutenant-colonel Vandensande, commandant le 7e bataillon de ligne, portait l'énorme chapeau claque militaire du temps) suivit toute la journée les mouvements de notre division avec sa vaillante petite troupe et se trouva toujours au plus fort du feu. » Dans une revue passée pendant l'été 1815 au bois de Boulogne, à Paris, par lord Wellington, le duc s'arrêta devant le bataillon n° 7 et le félicita de sa belle conduite à Waterloo.

Le bataillon de ligne n° 7 avait eu aux Quatre-Bras 3 officiers et 92 hommes mis hors de combat; le 18 juin, à Waterloo, ses pertes s'élevèrent à 5 officiers, le vaillant lieutenant-colonel Vandensande, grièvement blessé, les lieutenants A.-L.-J. Ponthieuze de Berlaere et J.-C. Carondal tués, les capitaines H. L'Olivier et F. de Polis blessés, et 186 hommes tués et blessés. Si

(1) RENARD, *Réponse aux allégations, etc.*, p. 51.

on remonte la filiation des régiments belges et néerlandais jusqu'à cette époque, on constate que ce sont les régiments homonymes n° 6 d'infanterie de ligne des deux armées qui sont les dépositaires actuels des glorieuses traditions qu'a transmises le bataillon n° 7 à ses successeurs (1).

La première ligne de la brigade de Bylandt avait été recueillie, comme nous l'avons dit plus haut, par le 5e bataillon de milice et reprit le feu en même temps que le 95e régiment de Kempt, le 42e Highlanders et le 92e de Pack, qui s'étaient également retirés sous le choc des échelons de Marcognet et s'étaient repliés sur le 44e régiment (2).

Mais toute la masse se reporta bientôt en avant avec une impétuosité irrésistible. Les bataillons de Grunebosch, de Vandensande, de Singendonck et de Jongh se lancèrent à la charge avec les Anglais. « Les troupes néerlandaises, continue le rapport du colonel van Zuylen, emportées par le même élan, se portèrent loin em-

---

(1) La « 6e Afdeeling » fut formée en vertu d'un décret royal en date du 8 octobre 1815 par la fusion du bataillon d'infanterie de ligne n° 7 (ancien régiment n° 2) et des bataillons de milice n° 30, 31 et 32, créés en janvier 1814 et avril 1815. Le gros de cette « 6e Afdeeling » passa le 12 novembre 1830 à la « 17e Afdeeling » néerlandaise, qui est actuellement le 6e régiment d'infanterie. Quelques officiers gradés et soldats de la « 6e Afdeeling », originaires pour la plupart de la ville et des environs de Bruges, ayant, en octobre 1830, honorablement quitté le service néerlandais, constituèrent le noyau d'un nouveau corps belge désigné au début de sa formation sous le nom de 6e régiment d'infanterie. Sa dénomination actuelle de 6e régiment d'infanterie de ligne lui a été donnée par décret du gouvernement provisoire en date du 25 novembre 1830.

(2) Report to major-general Sir George Murray on the Battle of Waterloo, by major Evans, assistant quater-master general during the battle. — Records Duke of Wellington. Aspley house et Section historique de l'état-major général à La Haye.

mêlées aux Anglais et prirent deux fanions à l'ennemi. Cependant les troupes en fuite ayant démasqué leur artillerie, le feu recommença et toute la ligne revint occuper son ancienne position. Durant l'attaque, le lieutenant d'état-major van Haren fut tué, le général de Perponcher eut deux chevaux tués sous lui, le colonel van Zuylen van Nyevelt, chef de l'état-major du général de Bijlandt, les lieutenants-colonels Gruneborch, Westenberg, Singendonck, ainsi qu'un grand nombre d'officiers subalternes furent blessés (1). »

Les Anglais furent aussi fort éprouvés; la perte la plus sensible fut celle du général Picton, qui s'était illustré dans les guerres de la Péninsule. Il fut tué d'une balle au front, en conduisant l'attaque de flanc de la brigade Kempt. En examinant le corps de cet intrépide officier général, on trouva qu'il avait déjà reçu aux Quatre-Bras une blessure dangereuse qu'il avait dissimulée à tous, sauf à ses serviteurs, pour pouvoir continuer à remplir ses devoirs militaires

L'attaque écrasante dirigée contre le flanc de l'ennemi, suivie de la charge de Ponsonby, dont nous ferons plus loin le récit mit la panique dans les bataillons les plus avancés de Donzelot. Le désordre gagna rapidement les autres bataillons. La défaite totale du corps de d'Erlon fut due, pour une grande part, à la cavalerie de Ponsonby, que soutint la brigade de cavalerie légère de Ghigny.

Les cuirassiers de Dubois, qui avaient sabré une par-

---

(1) Voir liste nominative des pertes les 15, 16 et 18 juin 1815, Annexe X *B* et *C*.

tie du bataillon de Baring et les Lünebourgeois, qui essayaient d'arriver à son secours, poursuivirent leur course et se dirigèrent vers les brigades Ompteda et Kielmansegge, dont les bataillons formés en carrés sur quatre rangs attendaient la charge de pied ferme.

Voyant arriver les cuirassiers ennemis, lord Uxbridge donna ordre à lord Edouard Somerset de disposer pour la charge les « Life Guards » et les « dragoons Guards » en première ligne, « les Blues » en seconde ligne. Ces régiments formaient ensemble une masse de 1,200 chevaux. Il prescrivit en même temps au général Ponsonby, dont les régiments étaient en position à l'Est de la chaussée, de se jeter sur l'infanterie ennemie et vint se mettre lui-même en tête de la première ligne de Somerset.

Accueillis par un feu violent des batteries Ross, Cleeves et Lloyd, et poursuivant leur course sous une grêle de mitraille et de balles, les cuirassiers ennemis, dont les escadrons de gauche s'étaient désunis en traversant le ravin devant le chemin creux, mais qui avaient resserré leurs rangs, s'élancèrent à la charge au cri de : « Vive l'Empereur ! » Leur objectif était les carrés d'Ompteda, de Kielmansegge et des Naussauviens de Kruse. Sur l'ordre du prince d'Orange, les premiers rangs dans chaque carré avaient laissé s'approcher l'ennemi sans tirer et, quand il fut à courte distance, le saluèrent d'un feu meurtrier ; au même instant, la première ligne de Somerset fondit comme la tempête sur les cuirassiers ennemis, qu'elle aborba sur un front oblique au leur (1).

---

(1) *Supplem. Dispat*, vol. the Xth, p. 577. Major-general Lord E. Somerset to field-marshal the Duke of Wellington, et annotations du capitaine

Le choc fut terrible et beaucoup de cavaliers et de chevaux dans les deux lignes de cavalerie furent précipités par terre. Dans la mêlée et le corps à corps qui suivirent, les cuirassiers, grâce à leurs longs sabres droits, soutinrent la lutte avec des avantages marqués. Le 2e Life Guards ayant empêché une partie des cavaliers ennemis qui étaient encore sur la pente de gravir la crête, ceux-ci galopèrent par le ravin vers la chaussée dans l'espoir de déboucher par là, tandis que leurs adversaires les suivaient parallèlement le long du bord du plateau. Le 1er Life Guards serrait de près le flanc gauche des escadrons de Dubois. Dans cette mêlée formidable, où brillait l'acier des armes et où les vigoureux coups de sabre des cavaliers anglais retentissaient avec fracas sur les cuirasses des Français, beaucoup de chevaux s'affolèrent et, n'obéissant plus aux rênes, s'échappèrent dans une galopade furieuse emportant au loin leurs cavaliers. Déjà cruellement éprouvés par les feux de l'infanterie et de l'artillerie, les cuirassiers français commencèrent à céder, leur ligne fléchit, et, faisant demi-tour, tous ceux qui avaient gravi le plateau obliquement s'enfuirent par la route. Les Life Guards à droite, les Kings Dragoons Guards à gauche poursuivirent la masse ennemie qui refluait en longeant la Haie-Sainte dans un tourbillon de poussière jusqu'à ce qu'elle disparut dans la direction de la Belle-Alliance. Les escadrons français qui avaient marché droit en avant, parallèlement à la route et contre celle-ci,

---

Nepveu, qui, faisant partie de l'état-major du prince d'Orange, fut témoin oculaire de la charge des Life Guards à droite de la chaussée, un peu plus tard de celle de Ponsonby à gauche.

n'avaient pu parvenir jusqu'aux carrés d'Ompteda, car ceux-ci étaient protégés par la partie la plus profonde du chemin creux. Arrivant en pleine charge au bord du talus escarpé, les chevaux du premier rang se dérobaient, se cabraient ou, par un puissant effort, s'arrêtaient ployés sur les jambes de derrière. Beaucoup de cuirassiers et de chevaux, poussés par ceux qui les suivaient, roulèrent pêle-mêle dans la tranchée.

Les cavaliers ennemis qui avaient été repoussés par le 2e régiment de Life Guards s'échappèrent par le ravin de l'autre côté de la route, où les suivirent leurs adversaires; ils furent dispersés par le feu du 95e régiment (Riffles) et, finalement, leurs débris allèrent se heurter contre l'infanterie de Bourgeois et de Donzelot, dont ils augmentèrent encore le désordre.

Aussitôt qu'il eût reçut les ordres du comte d'Uxbridge, le général Ponsonby avait fait avancer sa brigade — Union Brigade, 1,180 chevaux — jusqu'à 50 pas en arrière de l'infanterie de Kempt, les « Royals Dragoons » et les « Inniskilling Dragoons » en première ligne, les « Scots Greys » (Ecossais gris) en deuxième ligne. Le colonel Hamilton était occupé à faire appuyer à gauche la deuxième ligne afin de mieux l'abriter contre les boulets de l'ennemi, quand tout à coup il remarqua l'échelon le plus avancé de la division Marcognet qui s'avançait contre les bataillons de sir Denis Pack. Les Ecossais de Cameron (92e régiment) étaient déjà aux mains avec les Français : les « Scots Greys » se précipitèrent à leur secours en criant : « Hourrah 92th, Scotland for ever! » Les cavaliers écossais sabrèrent impitoyablement les fantassins français,

qui, à cause de la formation extrêmement serrée qu'on leur avait fait prendre, pouvaient à peine faire usage de leurs armes. Le maréchal des logis Ewart prit l'aigle du 45e de ligne français.

En même temps, les « Royals », contournant par l'aile gauche les bataillons de Kempt ou passant par leurs intervalles, se jettèrent sur la brigade Bourgeois, les « Inniskilling Dragoons » sur la masse désordonnée de la division Donzelot en retraite. Une vingtaine de cavaliers tombèrent sous les balles ennemies sans que l'élan des « Royals » en fût ralenti et, joignant l'ennemi, ils firent dans ses rangs un sanglant carnage. Le capitaine Clarke saisit l'aigle du 105e de ligne de la brigade Bourgeois : il paya cet exploit de la perte de son nez, tranché par le sabre du porte-drapeau français (1). De leur côté, les « Inniskilling » abordèrent dans son flanc gauche la division Marcognet et eurent beau jeu contre les fusiliers français, tellement pressés les uns contre les autres qu'ils ne pouvaient ni épauler leurs fusils ni se servir de la baïonnette.

---

(1) D'après le lieutenant-colonel Grunebosch, cette aigle aurait été prise par un des chasseurs de son bataillon (le 27e), mais un officier anglais la lui aurait arrachée.

A ce propos, nous citerons le récit d'un officier d'approvisionnement anglais, nommé Tupper Carey, qui a paru dans le *Cornhill Magazine*, 1899. Ce fonctionnaire de l'intendance, chargé de ravitailler en biscuit et en eau-de-vie une division anglaise, raconte qu'en conduisant ses voitures sur la route de Bruxelles, il vit « des troupes de Belges qui commençaient à déserter en répandant le bruit que l'ennemi était à leurs talons »; plus loin, que « la route était remplie de Belges s'enfuyant par compagnies entières à pied et à cheval. Mais derrière eux apparut un détachement de dragons écossais, qui, quoique mis en fort mauvais état, poussaient des hourras et semblaient très en train. Ils emportaient deux aigles françaises qu'ils venaient de prendre. » Le

Incapables de résister aux attaques unies de la brigade de Bijlandt, de l'infanterie et de la cavalerie britanniques, les bataillons de tête de Bourgeois, de Donzelot et de Marcognet tournoyèrent et se laissèrent glisser dans le ravin en entraînant avec eux les bataillons de queue dans le plus complet désordre. La confusion devint telle, dans ces masses décimées par les boulets, les balles et les coups de sabre, qu'elles laissèrent plus de 3,000 prisonniers entre les mains de leurs vainqueurs (1).

Poussant en avant avec une témérité folle dans la direction de La Haie et de Papelotte, les « Royals » et les « Inniskilling » de Ponsonby arrivèrent jusque dans les batteries françaises qui couronnaient la crête opposée; sur leur droite, la brigade Somerset y arrivait en même temps. Ce fut en vain que lord Uxbridge fit sonner la retraite. Les « Life Guards » et les « Dragoon Guards » de Somerset furent fort éprouvés par le feu de l'artillerie française et par celui de la division Bachelu, en position

Journal de Bruxelles et le *Petit Belge*, du 2 juillet 1890, ont publié cette ridicule diatribe sans l'accompagner d'aucun commentaire : ils auraient dû ajouter encore un « merci » au journal anglais pour leur avoir fourni des compliments aussi agréables à l'adresse de leurs concitoyens ! Nous avions déjà des spécimens de tous les genres de fuite des lâches Belgians, nous arrivons ici à la fuite par compagnies à pied et à cheval; heureusement qu'à la même heure, d'après M. Blennerhassett, les troupes hollando-belges qui venaient de combattre avaient trouvé une position bien abritée où « en place repos » elles contemplaient tranquillement la lutte. Quels miraculeux effectifs devaient avoir les trois bataillons belges qui figurèrent à Waterloo, pour avoir été ainsi vus au même instant fuyant par compagnies entières sur la route de Bruxelles et formés « en place repos » derrière la position!

(1) *Waterloo letters*, Vandeleur's Cavalry, pp. 102-122, N° 51, 52, 53, 57, 58, 59, 60 et 61.

Suppl. Disp. vol. the Xth, p. 535. Major General Sir James Kempt to Field Marshal the Duke of Wellington.

de l'autre côté de la chaussée. Les canonniers français furent sabrés sur leurs pièces, mais les cavaliers, qui n'étaient pas suivis par des fractions en ordre serré, ne purent amener les canons. En ce moment, les cuirassiers de Travers se portèrent en avant : les « Blues », qui formaient la deuxième ligne de Somerset et qui avaient suivi la charge en bon ordre, protégèrent la retraite des régiments de première ligne.

Les « Royals » et les « Inniskilling » de Ponsonby n'étaient pas soutenus, puisque les « Scots Greys », qui devaient former la deuxième ligne de la brigade, avaient agi pour leur compte. Les Ecossais gris, « Scots Greys » rencontrèrent dans la vallée une batterie française qui avait essayé de suivre la division Durutte, mais dont les pièces s'étaient embourbées : ils en sabrèrent les canonniers et poursuivirent leur course vers la grande ligne d'artillerie française. Durant ces mouvements, un certain nombre d'entre eux qui avaient longé de près les derniers carrés des divisions Marcognet et Durutte eurent leurs chevaux tués. Au moment où ils allaient pénétrer entre les canons de l'ennemi, ils furent pris en flanc par le 3e régiment de lanciers français (colonel Martigue), qui usèrent avec succès de leur arme redoutable contre les cavaliers écossais. En même temps, les cuirassiers de Travers et le 4e régiment de lanciers de Jacquinot les attaquaient en front et en flanc (1).

(1) Le colonel Heymès, aide de camp du maréchal Ney, raconte que les régiments de cavalerie anglaise « vinrent fondre sur une des divisions du 1er corps qui, s'étant effrayée, se déforma et fut bientôt confondue en une masse informe et hors d'état de pouvoir tirer un coup de fusil; tout était pêle-mêle, mais on parvint bientôt à lui faire reprendre son ordre

L'Empereur avait vu la cavalerie anglaise descendre du plateau et donna lui-même l'ordre au général Milhaud d'envoyer à leur rencontre, le long de la chaussée, la brigade Travers (7e et 12e régiments de cuirassiers) et plus à droite la brigade de Farine (5e et 10e régiments de cuirassiers). Ponsonby essaya en vain de rassembler une couple d'escadrons pour tenir tête à la cavalerie ennemie. Dispersés sur un front étendu, les « Royals » et les « Scots Greys » ne pouvant plus rien demander à leurs chevaux hors d'haleine, furent refoulés comme une foule désarmée par les escadrons compacts de Travers et les lanciers du colonel Brune. Les Anglais firent de lourdes pertes : le général Ponsonby, son aide de camp et deux de ses chefs de corps restèrent sur le terrain transpercés par les lances ennemies (1).

Enfin, au dernier moment, des secours leur arrivèrent : c'étaient la batterie de fusées de Whinyates et la brigade de cavalerie Vandeleur qui les leur apportaient. Tandis que la batterie à cheval Gardener, en position près de la brigade Vivian, était engagée contre l'infanterie de Durutte, la batterie Whinyates (fuséens) qui, dans le principe, avait été placée à la gauche de la brigade Ponsonby, se porta jusque sur la pente du plateau et, malgré les dangers qu'elle courait en s'aventurant de

---

de bataille. Une batterie de canons de réserve qui se croyait assez protégée par cette division se désorganisa au point qu'on n'y voyait plus un seul cheval et pas un seul canonnier ; mais ces deux régiments, ravageant tout comme une nuée de sauterelles, s'arrêtèrent enfin en face de nos réserves de cavalerie... » *Documents inédits, etc*, p. 15.

(2) *Waterloo letters*, Ponsonby's Cavalry Brigade, pp. 57-90, nos 31, 32, 33, 35 till 46. — *Annals of the war 1813-1815*, bij the Hon. Sir Edw. Cust, D. C. L. London, J. Murray 1863, vol. IV, p. 374.

la sorte, commença le feu contre l'ennemi : « Pour soutenir cette charge, dit le colonel Heymès, l'ennemi fit avancer une batterie à la Congrève, qui lança sur nous plus de trois cents fusées, qui nous étonnèrent d'abord et nous amusèrent ensuite sans nous faire le moindre mal (1). » Pendant ce temps, le général Vandeleur fit faire pelotons à droite à sa brigade, contourna par leur aile droite les Hanovriens de Vincke et de Best, descendit la pente au galop et jetta le 12e dragons sur l'infanterie de Durutte et de Marcognet et le 16e dans le flanc droit des lanciers du colonel Brune pour dégager les cavaliers de Ponsonby de leur étreinte.

La brigade légère néerlandaise Ghigny appuya le mouvement de Vandeleur. Le général de Constant, qui se trouvait à l'Est de la chaussée, voyant quels dangers couraient les régiments dispersés de Ponsonby et la batterie Whinyates dépourvue de tout soutien, que menaçait l'attaque des nombreux escadrons de cuirassiers et de lanciers français, fit dire au général de Ghigny, avant même que les dragons de Vandeleur eussent débouché, de porter en avant les régiments de sa brigade. Nous laissons la parole au général baron de Ghigny (2) : « Sur les 2 1/2 heures de l'après-midi, dit-il dans son rapport, je m'aperçus d'un mouvement rétrograde que faisait une partie de nos troupes sur notre gauche. De suite, je fis faire un mouvement à ma brigade par pelotons à gauche de l'autre côté de la route, où j'ai fait porter de suite le régiment de hussards n° 8

(1) *Documents inédits, etc.*, p. 15.
(2) Voir note 26. — Le style du général de Ghigny est peu correct; il maniait plus aisément le sabre que la plume.

(colonel Duvivier) en avant au trot, suivi par le régiment de dragons légers n° 4 (lieutenant-colonel Renno). En échelons, nous fîmes rétrograder toute la cavalerie qui était en avant, composée de lanciers (1), jusque sur le flanc d'un bataillon carré très nombreux (Marcognet), qui était en position sur une hauteur de l'autre côté du ravin. Arrivé à demi-côte à distance de ce bataillon, je fis faire halte. Mes tirailleurs étaient engagés avec les leurs : un instant après, ils détachèrent un grand nombre de tirailleurs à pied sur leur front, secondés par quelques compagnies qui les (leur) succédèrent et appuyés par leur cavalerie sur ma gauche. Comme le feu de l'ennemi devenait extrêmement vif, j'ordonnais ma retraite par échelons. Après avoir dépassé le ravin, je me mis en bataille près de l'infanterie anglaise, qui était composée d'Ecossais, qui formaient leur ligne où la fusillade et la canonnade s'engagea fortement de part et d'autre.

« Le général Uxbridge, commandant en chef la cavalerie anglaise, m'a fait dire, par deux fois, de ne pas quitter cette position sans ses ordres, vu que j'étais parfaitement placé pour soutenir l'infanterie et l'artillerie qui étaient à proximité de moi. »

Le simple et modeste rapport du général de Ghigny corrobore pleinement le récit du général Renart qui, cependant, n'a jamais eu ce document en main (2).

---

(1) *Papers relating to the battle of Waterloo.* Substance of Answers given to questions respecting the battle of Waterloo to lieutenant-colonel Ponsonby by his particular friends. British Museum, London.

(2) Renard, *Réponse aux allégations, etc.*, p. 55. Le général Renard a très vraisemblablement été renseigné par le colonel (depuis général) Duvivier lui-même ou un autre officier des hussards.

Les pertes essuyées par les dragons n° 4 et les hussards n° 8 prouvent avec quel dévouement ils s'acquittèrent de la tâche difficile de dégager les cavaliers de Ponsonby et de refouler les deux régiments de lanciers (3e et 4e) de Jacquinot. La brigade de Ghigny prit une part honorable aux événements ultérieurs de la bataille et nous donnerons en temps et lieu ses pertes totales. Dans l'action contre le corps de d'Erlon, le 8e hussards eut un chef d'escadron, le comte Duchastel de la Howarderie, tué : le frère aîné de ce brave officier, le comte Albéric, combattait sur le même champ de bataille dans les rangs du 2e régiment de carabiniers; son frère cadet, le comte Adolphe, servait avec lui aux hussards n° 8. Les majors de Villers et marquis du Chasteler furent grièvement blessés et le premier de ces deux officiers supérieurs succomba à ses blessures. Au régiment de dragons légers n° 4, les capitaines Kreytsig et Mascheck et le 2e lieutenant Stratenus furent tués : le boulet de canon qui enleva le premier de ces vaillants officiers tua en même temps deux cavaliers. Le capitaine Krayenhoff, le lieutenant baron van Alderwerelt Houttuyn et deux autres officiers furent blessés, le premier reçut une balle dans le ventre, van Alderwerelt fut atteint à la tête par une balle qui traversa son shako, qu'on conserve encore aujourd'hui au Musée de l'Etat à Amsterdam (1).

---

(1) Loin de reconnaître le dévouement montré par la brigade de Ghigny pour assister celle de Vandeleur, M. C. Oman (Fellow of all souls à l'Université d'Oxford), dans le numéro d'octobre 1900 du *Nineteenth Century*, p. 635, en appelle au témoignage du colonel Steigh pour parler avec

Beaucoup de lanciers français mordirent la poussière; les autres cherchèrent un refuge derrière le dernier carré de Marcognet. Sous la protection des hussards de Duvivier, la batterie à la congrève de Whinyates put regagner le plateau saine et sauve. On se fraya avec peine un chemin au travers de la vallée et le long des pentes, couvertes de cavaliers et de chevaux tués et blessés et jonchées d'armes abandonnées (1).

Une partie du 12e régiment de dragons anglais de Vandeleur avait, comme les régiments de sir William Ponsonby, poussé jusqu'au plateau opposé, et en fut chassée par la cavalerie française. Le colonel Frédéric Ponsonby, frère de sir William, fut grièvement blessé

---

mépris des cavaliers néerlandais. « Il y avait quelque cavalerie belge à l'arrière de notre brigade, dit cet officier supérieur, qui se mit en mouvement avec son régiment pour couvrir la retraite de Ponsonby, un petit nombre d'entre eux descendit (la pente) pour soutenir le 12e dragons légers, mais je ne peux dire que je les ai vu prendre part à l'attaque. » Il est impossible de pousser plus loin l'ingratitude. Ailleurs, M. Oman, sans remarquer qu'il se met en opposition directe avec les documents officiels, écrit : « Une lettre de Sir Horace Seymour nous permet de jeter un coup d'œil sur l'impression que laissa aux témoins oculaires anglais l'attitude de leurs (des Néerlandais) quatre régiments de cavalerie légère : « Je fus chargé par mon général, écrit Sir Horace Seymour, de dire à lord E. Somerset de faire retirer, pour la mettre à l'abri du feu violent dirigé sur elle par l'ennemi, sa brigade qui avait été déployée sur un rang pour montrer un front plus étendu. Lord Edouard fit remarquer que s'il bougeait la cavalerie néerlandaise qui l'appuyait se retirerait immédiatement aussi. La « Household Brigade » garda donc sa position jusqu'à la fin de l'action. » M. C. Oman est inexact dans ce qu'il dit sur la position de la cavalerie néerlandaise, nous reviendrons plus loin sur ce point.

M. H. Houssaye cherche, sans la moindre preuve, à englober la brigade van Merlen, dans ses accusations contre la brigade Vivian : « Les brigades de cavalerie légère Vivian et van Merlen qui avaient suivi de loin le mouvement de lord Unbridge ne crurent pas bon de s'engager. » Sa citation de Löben Sels, *Précis de la Campagne de 1815 dans les Pays-Bas*, page 279, ne prouve absolument rien contre van Merlen qui n'est même pas nommé en cet endroit.

dans cette action. La brigade Vandeleur se rallia à gauche du chemin vers Papelotte.

La division Durutte, nous l'avons dit déjà, avait perdu de vue les échelons de Marcognet que lui cachaient les ondulations du terrain; elle avait, du reste, assez à faire pour son propre compte, tant contre la cavalerie de Vandeleur que contre la brigade de Saxe-Weimar, dont une partie la fusillait à revers. N'étant plus soutenu sur son flanc gauche, Durutte prit le parti de retourner sur le plateau de la Belle Alliance. L'action continua cependant autour de la Haye, Papelotte et Smohain (La Marache), mais sans grand résultat. Les Français ont, peu avant l'arrivée du corps prussien de Zieten, occupé, à ce qu'il semble, quelques maisons de Smohain (La Marache), mais durent promptement les évacuer.

Dès que les échelons de Donzelot, Marcognet et Durutte eurent, dans leur retraite, démasqué le front, la canonnade reprit sur toute la ligne. Quiot abandonna aussi l'attaque de la Haye-Sainte et sur toute la pente du plateau de Mont-Saint-Jean, à l'Est de la chaussée, on ne vit plus d'autres soldats français que les morts et les blessés gisant sur le sol. La garnison de la Haye-Sainte fut renforcée par deux compagnies d'Ompteda et une compagnie de Nassauviens de Kruse.

19 batteries anglaises et néerlandaises, 14 à l'Ouest et 5 à l'Est de la chaussée, répondaient vivement à l'artillerie de l'assaillant. La batterie à la congrève de Whinyates continua son tir en arrière du chemin creux au Nord de la Haye-Sainte. Les batteries Rogers et Ross avaient pris une deuxième position à l'Ouest de la

chaussée, où elles furent bientôt après renforcées par la batterie Sinclair. Il y eut, dès lors, 92 pièces en action à l'Ouest, 28 à l'Est de la chaussée.

Dès que les brigades Bijlandt, Pack et Kempt eurent repris leurs anciennes positions, la brigade Lambert fut appelée de Mont-Saint-Jean pour les soutenir : elle s'établit d'abord derrière les bataillons de Kempt et fut portée ensuite sur la même ligne que ces derniers.

Après l'échec de l'attaque formidable que venait d'exécuter le corps de d'Erlon, le duc de Wellington fit donner ordre aux bataillons anglais et néerlandais de première ligne de se retirer davantage en arrière de la crête pour s'abriter autant que possible des boulets que l'ennemi continuait à faire pleuvoir sur la position. La crête elle-même ne resta plus occupée que par quelques tirailleurs; tout le monde se coucha par terre et, sauf les canons et leurs servants, sauf çà et là quelques cavaliers isolés ou groupés, le plateau entier parut désert aux yeux des Français. L'empereur crut même un instant que ses adversaires avaient commencé leur retraite. A 3 heures, sauf à Goumont, où la fusillade continuait à crépiter, le combat d'infanterie fut interrompu sur toute la ligne et la canonnade seule remplit l'intermède entre les scènes sanglantes qui venaient de se terminer et celles plus tragiques encore qui allaient bientôt commencer.

L'apparition des Prussiens, qui avait exigé le déploiement du corps de Lobau dans la direction de Plancenoit, ne permettait plus de songer à renouveler l'attaque contre l'aile gauche des Anglo-Néerlandais. D'autre part, pour aborder avec succès leur centre droit, il

fallait avant tout être maître de la Haye-Sainte : l'empereur voulut donc que ce poste avancé fût enlevé à tout prix.

Pour résister aux attaques persistantes de la division Jérôme (1), soutenue maintenant par la division Foy, il fut nécessaire, à plusieurs reprises, d'envoyer des secours à la garnison de Goumont. Attachant, avec raison, la plus grande importance à la conservation de ce poste, Wellington fit renforcer, par deux bataillons du colonel Du Plat, les bataillons de la brigade des gardes de sir John Byng, qui avaient dû se fractionner au cours de la lutte et étaient presque complètement dispersés.

Dans les actions acharnées se succédant sans trève autour de Goumont, l'héroïsme personnel devait pourvoir à tout : les quelques centaines de braves qui, durant toute l'après-midi, défièrent dans ce poste célèbre les efforts de deux divisions entières, y ont acquis une gloire impérissable. On combattait au milieu de l'incendie; les toits des écuries, de la maison du jardinier, bientôt ceux du château eux-mêmes formaient un vaste brasier, qu'on ne pouvait, dans la grêle des projectiles, songer à éteindre. Etouffés par la fumée âcre et épaisse du foin et de la paille se consumant dans les greniers, les défenseurs s'accrochaient à leur poste et continuaient à faire pleuvoir les balles sur les bataillons de Jérôme et de Foy, se remplaçant les uns les autres devant ces imprenables murailles. Bientôt les toits s'écroulèrent avec fracas; beaucoup de

(1) Le prince Jérôme Bonaparte, blessé d'une balle au bras, dut quitter le champ de bataille.

blessés expirèrent dans les flammes ; le bataillon de Nassau n° 2 eut à déplorer parmi eux le 1er lieutenant Hardt et plusieurs de ses fusiliers. D'autres, plus heureux, réussirent à se traîner jusqu'à l'ambulance établie dans la chapelle préservée comme par miracle, de l'incendie : les flammes vinrent s'éteindre au pied du crucifix dressé au-dessus de l'autel (1). Les braves défenseurs qui, dans la soirée, virent les bataillons de Reille, décimés et meurtris, s'éloigner avec dépit des ruines noircies qu'ils n'avaient pu conquérir, avaient bien mérité de l'armée : sans eux, l'ouragan de la cavalerie française se serait étendu sur toute la droite de la position et aurait, sans doute, préparé le succès de l'attaque suprême de la garde impériale.

---

(1) *Rapport en Historisch verhaal der tweede divisie*, voir note 21 A et B. — *Waterloo letters*, n° 106 (Lord Saltoun); n° 107 (colonel R. Ellison); n° 113 (sir J. Byng); n° 114 (sir Alex Woodford); n° 117 (major général Hepburn). — Notes et correspondances du général Foy.

V

Combats de Cavalerie.

L'antique clocher de Braine-l'Alleud venait de sonner 2 heures 1/2. Impassible et ne laissant aucune émotion altérer le calme de sa contenance, le commandant en chef anglais attendait avec anxiété l'entrée en action des troupes prussiennes. Dans l'état-major du duc, on se demandait avec inquiétude s'il serait possible de résister à un second assaut de l'adversaire (1). Un quart d'heure plus tard, un officier d'ordonnance du maréchal Blücher apporta enfin des nouvelles rassurantes : le corps de Bülow allait attaquer le flanc droit des Français.

Napoléon n'était pas moins soucieux : l'inaction de Grouchy, qui paraissait ne rien tenter, ne fût-ce que pour retarder la marche des Prussiens, lui causait de l'impatience. Pendant le combat de la brigade Quiot autour de la Haye-Sainte et la retraite des colonnes de d'Erlon, l'empereur parcourut les rangs de ses troupes, il loua les cuirassiers de Dubois et de Travers et les cavaliers de Lefebvre-Desnouëttes, ralliés des deux côtés de la chaussée, au Sud du chemin de Braine-l'Alleud à Plancenoit. Les boulets et les obus ricochaient autour de lui; le général Devaux, commandant l'artillerie de

(1) von Müffling, *Aus meinem Leben* 209. Lettre de Hervey, aide de camp de Wellington, 3 juillet 1815. *Nineteenth Century*, Mars 1893.

la garde, fut tué à ses côtés et le général de brigade Lallemand, qui avait pris sa place, fut blessé peu après.

Dès 2 heures le général Domon avait fait savoir à l'empereur qu'il était en contact avec un corps d'armée prussien, celui de Bülow, entre la Lasne et le bois à l'Est de Fichermont, mais que ses éclaireurs avaient fait plusieurs lieues dans toutes les directions sans rapporter aucune nouvelle du maréchal Grouchy et sans rencontrer aucun de ses coureurs. Les patrouilles françaises n'avaient rien vu non plus des partis de cavalerie prussiens dirigés vers Couture, Maransart et La Hutte, puisque cet important détail ne figure pas dans le rapport de Domon. Le colonel Marbot envoya un billet à l'empereur pour annoncer que des détachements de son régiment avaient poussé jusqu'à Mousty et Ottignies sans rencontrer aucune troupe ennemie. Ce ne fut qu'après 2 heures qu'un peloton de Marbot rencontra les hussards prussiens au delà de Saint-Lambert (1).

Le comte de Lobau ayant fait reconnaître le terrain au Nord-Est de Plancenoit, porta son corps d'armée dans cette direction en trois colonnes, qu'il fit déployer sur un front parallèle à la chaussée de Charleroi à une portée de canon de cette chaussée. Le 6e corps d'armée se trouvait donc, par ce changement de front, rangé en potence sur l'extrémité droite du front de combat de l'armée impériale.

Vers 3 heures le major de la Fresnaye, porteur de la

---

(1) *Mémoires du général de Marbot*. Paris, Plon, 1891, III, pp. 405-406.

lettre écrite par Grouchy vers 11 heures au « Vieux Marette », arriva au quartier général : il ne fallait donc plus compter sur l'intervention en temps opportun de l'aile droite de l'armée.

Le calme relatif répandu sur le champ de bataille depuis le choc entre les cavaliers de Ponsonby et de Somerset et les cuirassiers de Milhaud ne se prolongea pas longtemps. Dès que quelques-uns des bataillons du 1er corps se furent ralliés, l'empereur ordonna à Ney de faire une nouvelle tentative contre la Haye-Sainte.

Vers 3 1/2 heures lord Wellington et le prince d'Orange virent s'avancer une colonne ennemie : c'était la brigade Quiot qui de nouveau marchait sur la Haye-Sainte. En même temps, une chaîne épaisse de tirailleurs gravit les pentes du plateau à l'Est de la chaussée de Charleroi et s'engagea avec les tirailleurs anglais et néerlandais embusqués derrière les haies de la sablonnière et du chemin d'Ohain.

Il entrait dans les plans de l'empereur de ne faire une deuxième attaque décisive contre la position qu'après que la Haye-Sainte et Goumont auraient été enlevés et que Lobau aurait réussi à arrêter les Prussiens, mais il voulait que cette attaque se fît alors avec toutes les forces disponibles, c'est-à-dire le 1er et le 2e corps et toute la garde impériale : elle aurait ainsi embrassé en même temps la gauche et le centre droit de l'armée anglo-néerlandaise.

Vers 3 1/2 heures, l'empereur fit porter en avant les 21 bataillons de la garde (1) de la ferme de Rossom jusqu'à

(1) La garde comprenait lors de l'entrée en campagne 23 bataillons dont 15 de vieille et moyenne garde et 8 de jeune garde. (Voir annexe IXe.)—

hauteur de la Belle-Alliance. Ils prirent position à l'Est de la chaussée et au Sud du chemin de l'auberge de la Belle-Alliance à La Haye, les 13 bataillons de grenadiers et de chasseurs de la vieille et de la moyenne garde formés en carrés sur trois lignes en échiquier, les 8 bataillons de jeune garde en colonne serrée à 100 pas au Sud des derniers carrés et à 800 mètres environ à l'Ouest de Plancenoit.

Pour préparer l'attaque qu'il méditait, l'empereur fit renforcer l'artillerie déjà en action par 8 obusiers de la garde, qui furent mis en batterie à l'Ouest de la Belle-Alliance; 34 bouches à feu placées à l'Ouest de la chaussée de Charleroi tirèrent pendant une heure entière contre le centre droit des alliés. Les Anglais et les Hanovriens, rangés sur cette partie de la position, se retirèrent en arrière de 50 à 100 pas pour mieux se mettre à l'abri du feu de l'ennemi. Malgré cette précaution, la boucherie eût été grande dans leurs rangs sans la pluie de la nuit précédente; grâce à elle, heureusement, beaucoup de boulets s'enfonçaient dans le terrain détrempé et beaucoup d'obus, en éclatant dans la terre molle, ne faisaient d'autre mal que de soulever des gerbes de boue. Le changement de position en arrière, qu'avaient effectué les lignes des alliés pour s'abriter, le va-et-vient des voitures à munitions et

---

Le 18 juin par suite des pertes éprouvées le 16, le 4e régiment de chasseurs à pied (général Henrion) fut réduit de 2 à 1 bataillon. La garde ne comptait donc plus que 22 bataillons dont 8 de vieille, 6 de moyenne et 8 de jeune garde, dont le 1er bataillon du 1er régiment de chasseurs à pied resta de service toute la journée au quartier général impérial au Caillou.

d'autres équipages, l'évacuation des blessés, qui occasionnait beaucoup de mouvement dans la direction de la forêt de Soignes, suggérèrent à Ney l'idée que peut-être l'armée alliée se mettait en retraite. Il résolut donc de prendre pied le plus tôt possible sur la partie Ouest du plateau de Mont-Saint-Jean et d'employer à cet effet la brigade de cuirassiers de Delort qui n'avait pas encore combattu (1).

La garnison de la Haye-Sainte, sous l'énergique direction du vaillant Baring, ouvrit, du mur longeant la chaussée et des bâtiments de la ferme, une fusillade nourrie contre les bataillons de Quiot et ceux de Bourgeois et de Donzelot qui les soutenaient. Bientôt la ferme fut entourée, les défenseurs ne discontinuaient pas de faire grêler leurs balles sur les rangs français et repoussaient à la baïonnette les assaillants qui s'aventuraient jusqu'aux murailles. Mais le cercle de fer et de feu qui enserrait le poste empêchait tout secours d'y arriver de la position principale Cependant les bataillons de Kempt et de Lambert, du chemin creux, le 95e (Riffles), des haies au-dessus de la sablonnière, soutenaient par leur feu les défenseurs de la ferme. Le bataillon de milice n° 5 de Bijlandt coopéra à cette action : « Ce bataillon avait prit place dans la première ligne, dit le rapport de la 2e division néerlandaise, et s'était avancé jusqu'à mi-chemin du ravin pour soutenir les troupes qui couvraient à gauche la ferme de La Haye-Sainte (2). »

(1) Earl of Ellsmere *Essays on History*, etc. London J. Murray, 1858 p. 300. — Marmont, Siborne and Alison.
(2) Voir note 21 B

Les bataillons de Kempt, la brigade Lambert et le 95e attaquèrent d'abord l'infanterie de Donzelot et de Quiot, puis la brigade Pegot de la division Durutte, que Ney avait fait venir près de la chaussée. Jusque vers 6 heures, Baring réussit à repousser toutes les tentatives de l'ennemi et resta maître du poste qui lui était confié.

La bataille étant pleinement engagée et la défense de Goumont se poursuivant avec succès, le duc de Wellington vit clairement que son aile droite ne pourrait plus être tournée et se décida à employer les troupes jusqu'alors laissées inactives à l'extrémité de cette aile, pour renforcer la défense du centre droit de la position.

A l'ouest de Goumont les lanciers de Piré ne montraient que peu d'activité et ne tentaient rien de sérieux; Lord Wellington estima donc qu'un seul régiment de hussards de Grant suffirait sinon pour les arrêter, du moins pour les surveiller et les contenir; vers 2 heures il fit dire à Lord Hill de rapprocher du centre les divisions de Chassé et de Clinton. Lord Hill était en ce moment accompagné par lord Apsley depuis Earl Bathurst. Se tenant à cheval avec autant de calme et d'élégante bonne grâce que s'il faisait à Londres sa promenade quotidienne dans les allées de Rotten Row ou de Hyde Park, ce gentilhomme resta au feu depuis le commencement jusqu'à la fin de la bataille.

En même temps, le duc fit relever la brigade Byng par quatre bataillons brunswickois dont deux se placèrent sur la droite de Maitland, deux à 250 mètres au

nord de Goumont (1). Peu après il appela en première ligne les batteries Moll et Heineman qui prirent position entre la batterie Bull et la chaussée de Nivelles : ce renfort porta à 136 le nombre des pièces en action entre Goumont et Papelotte. Les trois bataillons de la brigade Adam et les quatre bataillons restants du contingent brunswickois reçurent ordre de se tenir prêts à soutenir, en cas de besoin, les brigades Maitland et Colin Halkett, derrière lesquelles ils vinrent se placer en deuxième ligne au sud de la chaussée de Nivelles (2).

---

(1) LIEUTENANT-COLONEL JAMES, *The Campaign of 1815, chiefly in Flanders. W. Blackwood and son. Edinburgh and London, 1908*, pp. 242 et 243. — Le livre du lieutenant-colonel James ne nous est parvenu que lorsque l'impression de notre ouvrage était arrivée à cette page. A notre avis, dans cette œuvre très intéressante le distingué auteur fait preuve de moins de partialité nationale que ses prédécesseurs et a le courage de ses convictions. Il le montre en critiquant, au nom de l'art militaire, plusieurs des idées et des actes du grand général anglais (pp. 35, 45 et 50), homme de guerre du plus haut talent et d'un courage au-dessus de tout éloge, mais sujet à la méprise comme toutes les créatures humaines.

Nous regrettons que le lieutenant-colonel James n'ait pas pu prendre connaissance à temps des documents officiels néerlandais. Peut-être leur étude attentive aurait-elle modifié plusieurs de ses jugements, notamment ceux qu'il porte : sur le prince d'Orange (pp. 17, 82 et 83); — sur l'esprit des Néerlandais du Sud en 1815 (pp. 19-23) : à ce propos nous avons dans notre premier volume montré ce que valaient les calomnies du traitre Dumouriez et les fantaisies de Marbot et exposé en détail avec quel soin et quelle prudence la haute administration militaire des Pays-Bas avait expurgé les cadres de l'armée, amalgamé et unifié tous les éléments constitutifs de celle-ci quelle que fût leur provenance ; — sur les actes de pillage qu'il reproche aux troupes de Chassé dans le Nord de la France pp. 22 et 23, note), effets justifiables de la faim et de la misère éprouvées par ces troupes ; — sur l'initiative des généraux néerlandais agissant dans l'intérêt commun malgré les ordres du quartier général ; sur le rôle important qu'ont joué les Néerlandais, les 15 et 16 juin, aux Quatre-Bras avant l'arrivée de Picton (pp. 138 et 139) ; — sur l'attaque de Ney aux Quatre-Bras, très défectueusement reproduite sur la carte des « Battlefields » ; — Sur l'exécution des marches tournies par les troupes anglaises pour arriver aux Quatre-Bras (p. 162 ; — sur les combats autour de Smohain et La Haye, points d'appui qui n'ont pas été pris par les Français, mais sont restés toute la journée au pouvoir du duc de Saxe-Weimar, etc.

(2) *Waterloo letters*, p. 271. Adam's Infantry Brigade n° 124 (lieutenant-colonel Gawler). Mitchell's Infantry Brigade, p. 310.

Vers 3 heures, le général Chassé, laissant à Braine-l'Allend (1) les bataillons de milice nos 6 et 17, se mit en marche avec les quatre autres bataillons de la 1re brigade et les conduisit par le plateau au sud-ouest de Merbraine, pour les faire serrer contre la brigade Mitchell, en position derrière Goumont. Durant ce mouvement, les projectiles de la batterie de Piré venaient frapper le sol devant la tête de la colonne : le calme et la fermeté du général Chassé, du colonel Detmers, commandant de la brigade, et des officiers qui les entouraient donnèrent confiance aux jeunes miliciens néerlandais, qui voyaient le feu pour la première fois. Arrivé au Sud de Merbraine, le lieutenant général Chassé remarqua que les cavaliers de Piré prononçaient un mouvement contre son flanc droit ; il fit aussitôt former les quatre bataillons de Detmers en un grand carré, qui ne tarda pas à éprouver des pertes importantes par les coups trop courts de l'artillerie ennemie en action contre la brigade Mitchell. La cavalerie de Grant, secondée par le feu de la batterie à cheval Krahmer de Bichin, qui prit rapidement position, força les lanciers français à faire demi-tour (2). Le général d'Aubremé, après une courte escarmouche auprès de la ferme de Vieux-Forest entre ses postes et des patrouilles de cavalerie ennemie, avait rappelé tous ses détachements et, conformément à l'ordre qui venait

---

(1) *Relaas van het gebeurte by de 3e diviste*, note 26, et Del Campo, *Het leven en de krijsbedrijven van David-Hendricus baron Chassé*. 's Hertogenbosch, 1849.

(2) *Waterloo letters*, n° 6. Memory of Lord by the marquess of Anglesey (Lord Uxbridge), p. 11.

de lui en être donné, rejoignit la division avec sa brigade. Entre 4 et 5 heures, c'est-à-dire au moment où, comme nous le verrons bientôt, le maréchal Ney lançait la cavalerie contre le centre droit de la position et où le feu d'artillerie faisait rage sur toute la ligne de combat, la division Chassé,dont les soldats, fort animés, poussaient à pleine voix l'acclamation d' « Oranje boven ! » arriva à la chaussée de Nivelles. « Tandis que nous suivions avec anxiété les péripéties de la mêlée confuse qui remplissait le plateau, écrit le capitaine anglais Mercer (1), notre attention fut soudain attirée dans la direction de Merbraine par des acclamations bruyantes et réitérées provenant ainsi que nous ne tardâmes pas à le reconnaître, de plusieurs colonnes d'infanterie qui débouchaient de cette localité et se dirigeaient rapidement vers nous à travers champs. Cependant, la ligne de lanciers (français) restait immobile, ce qui semblait inexplicable. Les colonnes en marche vers nous avaient tout l'air d'être françaises et nous nous préparâmes à faire à la double attaque dont nous étions menacés une aussi bonne réception que nous le pourrions. A ce moment, un officier monté du 14ᵉ, qui, à la première alarme, avait descendu la pente pour aller reconnaître, revint, à notre grande joie, nous annoncer

(1) *Waterloo letters*, n° 89, capitaine Mercer Artillery, p. 217. — HERBERT MAXWELL, *Nineteenth Century*, sept. 1900, p. 417, parle avec éloge de la marche intrépide de la division Chassé « two dense columns of infantry shouting and singing » et ajoute au récit du capitaine Mercer : « elles se massèrent près et en arrière de la chaussée de Nivelles (la brigade de milice Detmers soutenue par la brigade d'Aubremé) et formèrent les carrés pour recevoir les Français qui traverseraient les carrés de la première ligne.



que c'étaient des Belges qui avaient reçu l'ordre de venir nous soutenir. »

La division Chassé prit position parallèlement à la chaussée de Nivelles au Nord-Est de Goumont et à environ 500 mètres en arrière des gardes anglaises dans un pli du terrain offrant quelque abri contre les projectiles de l'artillerie ennemie. La 1re brigade (Detmers) fut déployée le long de la chaussée et au Nord du chemin vicinal vers Merbraine; au Sud de ce chemin, la 2e brigade (d'Aubremé) se forma en deux colonnes, chacune de trois bataillons à droite de Detmers. Après qu'elle eût repoussé la cavalerie de Piré, la batterie Krahmer rejoignit la division et quatre de ses pièces furent adjointes à chacune des deux brigades. La batterie Lux se plaça d'abord en arrière de l'infanterie.

La division Chassé ne prit, au début, d'autre part au combat contre la cavalerie française, qui faisait rage à l'Est de Goumont, que de former à maintes reprises les carrés pour repousser les escadrons français qui se faisaient jour entre les carrés anglais. Comme les hussards et les uhlans brunswickois, placés à sa droite, elle resta en butte aux projectiles de l'artillerie française en position au Sud de Goumont sans pouvoir rendre à l'ennemi le mal qu'elle éprouvait. Le lieutenant-colonel L'Honneux et un grand nombre d'hommes du bataillon de ligne n° 3 tombèrent grièvement blessés, mais personne ne fut autorisé à quitter les rangs pour les emporter : les blessés furent pansés sur place. L'exemple des officiers exaltait le moral de la troupe, qui était tellement animée que ce ne fut pas sans peine

qu'on put lui faire prendre patience : deux heures devaient encore s'écouler avant que nos jeunes soldats pussent montrer leur ardeur en fonçant sur l'ennemi. Le capitaine anglais John Pringle décerne à la division Chassé ces louanges : « Ils restèrent fermes contre les attaques de la cavalerie française et les repoussèrent. Peut-être qu'ils souffrirent même plus du feu de l'artillerie ennemie que ceux qui étaient en première ligne et cependant, à la fin de l'action, ils se portèrent en avant avec beaucoup de fermeté et d'ordre pour soutenir la première ligne. »

Le général Delort fit d'abord des difficultés pour mettre à la disposition du maréchal Ney ses régiments de cuirassiers (5e et 10e). Le terrain tourmenté entre Goumont et la chaussée de Charleroi lui paraissait fort défavorable à l'action de la cavalerie; mais le maréchal insista si vivement que Delort finit par obéir. Bien que les deux autres brigades de Milhaud, celles de Dubois et de Travers, eussent déjà fortement souffert dans leurs rencontres avec la cavalerie anglaise, Ney leur prescrivit également d'attaquer. Au moment où le maréchal, se plaçant à la tête de cette vingtaine d'escadrons de cuirassiers formés en colonnes d'escadron en échiquier, lançait la masse en avant, le général Lefebvre-Desnouëttes fut entraîné dans le mouvement, sans avoir reçu d'ordres, semble-t-il, ni du maréchal ni de l'empereur. Les lanciers rouges et les chasseurs à cheval de la garde, formant ensemble quatorze escadrons appuyèrent donc les cuirassiers, qu'ils suivirent en échelons en arrière de leur droite et de leur gauche. Bien que le maréchal Ney, sans attendre les effets de la

manœuvre commencée par le comte de Lobau contre les Prussiens, lançât le corps de Milhaud à l'attaque une heure plus tôt que ne le comportaient les plans du commandement supérieur, en voyant qu'une partie de la cavalerie de la garde le suivait, il crut que l'empereur lui-même en avait donné l'ordre. Brandissant son sabre au-dessus de sa tête, le maréchal s'élança suivi de ses quatre mille cavaliers, contre le centre droit de la ligne de bataille anglaise (1).

Pendant le court répit qui avait suivi le refoulement des attaques du 1[er] corps, le duc de Wellington et le prince d'Orange n'avaient cessé de sonder des yeux les positions ennemies, afin d'y surprendre les premiers indices des manœuvres que l'Empereur entreprendrait. Vers quatre heures et demie, ils virent avec étonnement l'espace relativement restreint entre Goumont et la chaussée se remplir de masses de cavalerie qui s'y accumulaient rapidement. Un général aussi expérimenté que Napoléon pouvait-il déjà songer à enfoncer, par une attaque décisive de cavalerie, l'infanterie anglaise et hanovrienne qui jusqu'à présent n'avait encore donné aucun signe d'ébranlement et occupait des positions aussi favorables? Un instant le prince d'Orange crut qu'au milieu des lourds nuages de poudre trainant sur le sol, sa vue l'avait trompé, mais bientôt le rapide mouvement des escadrons ennemis ne permit plus le doute, et au même instant, sur tout le front de Goumont à La Haie-Sainte, les trompettes françaises firent éclater le signal de la charge.

---

(1) *Annals of the Wars, 1813-1815*, vol. IV, p. 377.

Pendant l'attaque de d'Erlon contre le centre gauche la brigade de carabiniers de Trip n'avait pu s'engager parce que tout l'espace devant son front était occupé par l'infanterie anglaise et hanovrienne, qu'elle devait continuer à appuyer pendant que Somerset attaquait les cuirassiers français. Quand le général Trip vit les masses de la cavalerie française se rassembler à l'Ouest de la chaussée de Charleroi, il fit former ses régiments de carabiniers sur deux lignes dont la plus avancée, formée par le régiment n° 1, se plaça à même hauteur que la brigade de Dörnberg qui était en position à courte distance en arrière des carrés de Kielmansegge et de sir Colin Halkett. Entre les cavaliers de Dornberg et les carabiniers prit place la brigade légère de van Merlen. Cette dernière était restée en réserve durant la charge des dragons de Ponsonby contre les colonnes de Donzelot et de Durutte, mais après la défaite des Français elle s'était portée de l'autre côté de la chaussée au moment où la brigade Lambert avait été poussée en avant jusqu'à la crête du plateau. Après l'attaque qu'avait exécutée la brigade légère de Ghigny, le prince d'Orange avait fait rappeler celle-ci en arrière et elle s'était placée un peu à l'Ouest de sa position précédente, sur un terrain assez élevé presque à l'endroit qu'avait occupé la brigade Grant avant son mouvement contre Piré. Le régiment de hussards n° 8 était en première ligne, le régiment de dragons légers n° 4 en deuxième ligne, tous deux en colonne serrée, parce que l'espace dont on disposait était restreint. La brigade Somerset dont les rangs étaient fort affaiblis et la brigade Arentschildt étaient en position entre les carabiniers de Trip et la chaussée.

Dès que le prince d'Orange vit approcher les masses de cavalerie ennemies il fit former tous les bataillons du centre droit en carrés disposés en échiquiers sur deux lignes avec des intervalles et des distances très réduits. Tous les carrés avaient quatre rangs sur leurs quatre faces. Il fit prescrire aux batteries dont les attelages et les voitures avaient déjà été retirés en arrière de continuer le feu à mitraille aussi longtemps que possible. Quand l'ennemi serait sur le point d'envahir les batteries les servants devaient rapidement se réfugier dans les carrés les plus proches.

La cavalerie française marchait sur deux lignes dans une direction légèrement oblique par rapport au front de la position. Les échelons de l'aile droite se dirigèrent vers les bataillons de Kielmansegge et de sir Colin Halkett. Les autres, suivis en échelon derrière leur gauche par les lanciers et les chasseurs de la garde, se dirigèrent par la dépression à l'Est de Goumont vers la brigade Maitland. Les escadrons, dont le terrain profond ralentissait l'allure, gravirent lentement les pentes; ces masses puissantes présentaient un tableau grandiose encadré de nuages de fumée qui faisaient paraître plus vifs les couleurs des uniformes et l'éclat des armes et des cuirasses.

Les cuirassiers de Milhaud, qui marchaient en ce moment contre les batteries anglaises, avaient, peu d'années auparavant, chargé botte à botte en Espagne avec les carabiniers de Trip, dont beaucoup étaient issus du 14e cuirassiers français et Trip lui-même avait été le chef d'une partie d'entre eux durant la campagne de 1812.

Les batteries françaises s'étaient tues, les batteries anglo-néerlandaises redoublaient d'efforts et criblaient d'une grêle de boulets et de mitraille les escadrons ennemis, qui présentaient le flanc à un grand nombre d'entre elles. Les hommes et les chevaux tombaient par dizaines, mais les rangs se serraient sans hésitation.

Aussitôt que les cavaliers bardés de fer de Vial (6e et 9e cuirassiers) surgissant du ravin près de La Haie-Sainte et gravissant obliquement la pente, apparurent sur la crête, là où aujourd'hui se dresse le lion de Waterloo, ils furent salués par les fusées à la congrève de Whinyates et la mitraille des batteries Ross, Sinclair, Cleeves et Lloyd (1). Cette tempête de fer et de feu mit quelque désordre dans leurs rangs, mais ne put les arrêter. Le 6e régiment des cuirassiers pénétra entre les pièces, mais elles étaient abandonnées; quelques servants qui n'avaient pas eu le temps de gagner l'abri des carrés voisins s'étaient tapis sous les canons et se défendaient avec les écouvillons. On ne put, faute d'attelages, songer à amener les pièces, non plus à les enclouer à la barbe de l'infanterie ennemie, ni même à les renverser comme on l'avait fait à Borodino. La vue de la double rangée des carrés rouges, bruns et verts attendant le choc, dans un silence de mort, le premier rang hérissé de baïonnettes, les deux rangs suivants l'arme à l'épaule mais ne tirant pas un seul coup de feu, étonne les cuirassiers français. Pour les entraîner, les officiers de Vial font sonner la charge sans discontinuer. Les escadrons les plus avancés se ruent sur le

(1) *Waterloo letters*, n° 83. Colonel E. C. Whinyates March 10th. — 1841, p. 205; n° 133, major J. Ross, april 24th 1835.

73e et le 30e régiment de sir Colin Halkett (1). Les fantassins anglais les laissent approcher jusque vingt ou trente pas : leur premier rang fait alors feu, puis immédiatement après les rangs d'arrière exécutent une salve qui met les escadrons français dans le plus épouvantable désordre : c'est en vain qu'à coup d'éperons et de sabre, les cavaliers s'efforcent de faire avancer leurs chevaux terrifiés, nulle part ils ne réussissent à approcher assez près pour rompre les carrés. Çà et là un cheval blessé vient tomber sur le premier rang, où il est achevé et la brèche dans la muraille vivante se referme sur-le-champ. La plupart des cavaliers s'échappent à droite et à gauche et se jettent sur les carrés de deuxième ligne, mais avec encore moins de succès : plusieurs bataillons sont attaqués à la fois sur leurs quatre faces, mais, fermes comme le roc, ne bougent pas d'un pied. . .

Sur le sol mou et détrempé les cavaliers perdent toute leur rapidité ; fort peu peuvent se mettre au galop pour attaquer; la plupart tournoient au trot autour des carrés en tirant des coups de pistolet mal ajustés et, forcés de s'en éloigner, poussent en avant jusqu'aux voitures d'artillerie retirées en arrière et en sabrent les conducteurs. Mais ils ne peuvent continuer longtemps cette facile revanche à laquelle l'approche de la cavalerie britannique vient promptement mettre fin (2). « Pendant quelque temps, écrit lord Wellington, nous fûmes environnés par la cavalerie

(1) Lieutenant general C. Alten to Field Marshal the Duke of Wellington. Brussels 19th June 1815. *Supplem. Despat.*, vol the Xth, p. 534.
(2) *The Waterloo Campaign*, by lieutenant-colonel S. C. Pratt, p. 713.

française qui circulait au pas autour de nous, comme eût fait la nôtre. »

Aussitôt que le général Collaert vit les cuirassiers ennemis déboucher obliquement au delà du chemin creux sur le plateau devant les batteries Cleeves et Lloyd, il courut se mettre à la tête de sa brigade de grosse cavalerie. Ayant à ses côtés le général Trip et suivi du lieutenant-colonel Coenegracht, il entraina le régiment des carabiniers n° 1, soutenu en deuxième ligne par le régiment n° 2 et sous les yeux du prince d'Orange et du duc de Wellington, poussa une charge bien réussie dans le flanc des 7e et 12e régiments de cuirassiers. Dans la mêlée, nos escadrons perdirent beaucoup d'hommes et de chevaux, mais les cavaliers ennemis, déjà fort éprouvés par leurs attaques antérieures, se replièrent. Ils furent poursuivis par les escadrons de Somerset et de Dörnberg, qui débouchèrent par La Haie-Sainte, mais durent, à leur tour, se replier devant des escadrons frais. Le 1er régiment de « Life Guards » perdit dans cette action son lieutenant-colonel Ferrior, qui, pour la onzième fois, chargeait à la tête de ses cavaliers ; il eut la tête fendue d'un coup de sabre et son corps fut percé de nombreux coups de lance.

Immédiatement après que la première ligne de Milhaud eût été repoussée, les brigades de cuirassiers de Dubois et de Farine se portèrent à leur tour à l'attaque plus à gauche ; les lanciers de Lefebvre-Desnouettes les secondaient en longeant Goumont. Les batteries Webber Smith, Bean et Sandham accueillirent cette nouvelle avalanche de cuirassiers par un feu violent (1).

(1) *Waterloo letters*, n° 79. J. Webber Smith and n° 93, cap. E.-J. Maunsel.

Le général Trip se porta à la rencontre de l'ennemi avec les régiments de carabiniers n° 2 (1) et n° 3 en première ligne bientôt suivi en deuxième ligne par le régiment n° 1 qui venait d'achever son ralliement. Soutenue de nouveau par Somerset, la brigade néerlandaise réussit à refouler les cuirassiers français, dont un grand nombre restèrent prisonniers entre ses mains (2); mais, quand elle se rallia, il y avait de nombreux vides dans ses rangs. Les chefs des régiments de carabiniers nos 1 et 3 payèrent la victoire de leur vie : le lieutenant-colonel Coenegracht, du 1er, fut tué, le colonel Lechleitner, du 3e, fut mortellement blessé et mourut à Bruxelles (3), le major Bisdom fut tué et on ne retrouva pas son corps. Afin d'éviter qu'ils ne tombassent sous le feu des batteries françaises en poussant trop loin la poursuite, le prince d'Orange fit rappeler les carabiniers de Trip et les dragons de Dörnberg et leur donna ordre de reprendre position sur la hauteur. Ce fut au sujet de cette attaque de Trip que lord Anglesey (le général Uxbridge) osa écrire en 1839 : « J'ai les plus sérieux motifs pour être très mécontent du général commandant une brigade de

(1) Ce régiment est aujourd'hui représenté dans l'armée belge par le le 3e régiment de lanciers.

(2) *Journaal der Divisie Kavallerie, 18 juin*, note 23. — *Relaas van het voorgevallen der generaal A.-D. Trip*, n° 24. — *Verslag van den generaal Trip aan Prins Frederick, 16 july 1823*, note 25. — Lettre du capitaine baron Nepveu (Braine le Comte, juillet 1815) : «...Une heure plus tard — après l'attaque des Life Guards — les carabiniers belges firent la même chose (une belle charge) à une seconde attaque que firent les mêmes cuirassiers au même endroit. » (Section historique à La Haye.)

(3) Lettre du sous-lieutenant J. Warin au régiment de carabiniers n° 3, appartenant au Jhr. Ort van Schonauwen : « 9 des 24 hommes de mon peloton ont été blessés. »

grosse cavalerie néerlandaise (1). » Le duc de Wellington cependant, sous les yeux duquel l'action de cette brigade s'était déroulée, conféra au général Trip l'honneur, dont il était peu prodigue, de le citer dans ses rapports. Dans ceux qu'il adressa à lord Bathurst et au roi Guillaume Ier, il écrivit : « Le général Kruse, au service de Nassau, se conduisit à mon entière safisfaction, comme aussi le général Trip, commandant la brigade de grosse cavalerie (2). »

---

(1) Voir sur ce point les accusations infamantes de SIBORNE qui reproche à la cavalerie de Trip non seulement de ne pas avoir voulu charger, mais d'avoir fait demi-tour et pris la fuite. Ces calomnies de Siborne ne reposent sur aucune documentation officielle et sont tirées des récits fantaisistes d'un pantin littéraire vagabondant la nuit dans les rues de Bruxelles, et s'inspirent des méchancetés de Thackeray qui a personnifié dans son ridicule héros Regulus van Cutsem, l'amant de Pauline dans « Vanity Fair », les officiers néerlandais, dont tant cependant ont payé de leur sang la gloire de l'Angleterre (*Allegations, etc.*, RENARD, pp. 93-96. — Pour les affirmations de lord ANGLESEY, voir *Waterloo letters*, n° 6, page 12. Memory of lord Anglesey (Uxbridge) and n° 7, p. 14, lieutenant général lord Greenock, 21 januari 1835. — Aucune preuve quelconque n'appuie les incompréhensibles assertions de lord Uxbridge, d'ailleurs si raisonnable toujours, et de Greenock : elles ne peuvent s'appliquer qu'aux hussards de Cumberland que sir Herbert Maxwell (*Nineteenth Century*, n° 283) range abusivement dans les troupes néerlandaises.

M. OMAN fonde sur une lettre d'un officier de la Légion germanique du roi, dont il omet de citer le nom, l'accusation qu'il adresse aux trois régiments de carabiniers d'avoir tourné bride à l'approche des Français, d'avoir traversé dans leur fuite le 3e régiment de hussards hanovriens du lieutenant-colonel Meyer qui se trouvait derrière eux et qui aurait continué le combat à leur place. Il est indigne pour un historien qui avance des imputations aussi infamantes de se retrancher derrière des allégations anonymes. Le même auteur lance au visage des cavaliers de van Merlen des insultes qui ne sont pas mieux fondées. (*Nineteenth Century*, oct. 1900, p. 634.)

(2) Report of the Duke of Wellington to Lord Bathurst et rapport du duc de Wellington à Sa Majesté le Roi. Waterloo, 19 juin 1815, Note 30 II *A* et *B*. — Le lieutenant-colonel James reproduit les calomnies de Siborne sur la cavalerie néerlandaise. A propos de la citation du général Trip dans les rapports de Wellington, il écrit tout simplement (*The Campaign of 1815*, p. 248 note) : « Wellington's mention of Trip in the despatch goes for

Les lanciers et les chasseurs de la garde impériale de Lefebvre-Desnouettes vinrent donner contre les batteries Petter-Gey et Ramsay et contre les carrés de Maitland et des Brunswickois et éprouvèrent le même sort que les cuirassiers de Milhaud. La batterie Bull s'était, un peu auparavant, retirée en arrière de sa position pour faire à ses pièces quelques réparations urgentes et recompléter ses munitions ; elle reprit le feu de l'endroit où elle se trouvait. Quand les cavaliers de la garde envahirent la batterie, les canonniers, sans quitter leurs pièces, se défendirent à coups de sabre. Le premier régiment de dragons légers de Dörnberg poursuivit les lanciers et les chasseurs français. Le général de Colbert, commandant des lanciers rouges, voyant l'infériorité numérique de la cavalerie ennemie, rallia deux escadrons et fit tête aux dragons anglais, qui, repoussés, furent à leur tour poursuivis. Les lanciers de Colbert vinrent tomber sous le feu de la batterie Bolton et subirent des pertes sensibles. Durant l'attaque, les batteries Bean et Sandham, dont les servants n'étaient pas encore revenus à leurs postes, tombèrent pour quelques instants

---

nothing » (La mention de Trip par Wellington dans la dépêche est autant que rien Amen !) Si la parole officielle d'un chef d'armée illustre ne vaut rien que devient la majesté de l'histoire ? .. Le même auteur n'est pas plus satisfait de van Merlen et de Ghigny qu'il condamne sans avoir même lu leurs rapports. Les assertions du lieutenant-colonel James au sujet des pertes de la division Chassé et surtout les conséquences qu'il tire des « missing » (manquants) semblent inspirées par C. Oman (*Nineteenth Century*, n° 284, p. 629 et suiv.). Nous reviendrons sur l'œuvre de C. Oman, mais ce qui est seulement ridicule chez un écrivain civil qui n'est pas tenu d'avoir les connaissances et l'expérience d'un militaire de profession, n'est pas aussi facilement pardonnable chez un officier supérieur. Jusques à quand les « missing » seront-ils l'abomination de la désolation s'ils sont Néerlandais, sans reproches ou même des héros s'ils sont anglais ?

au pouvoir de l'ennemi, mais là pas plus qu'ailleurs il ne put enclouer ni amener aucune pièce. Les batteries Bull et Ramsay s'avancèrent d'une cinquantaine de mètres pour prendre en flanc la cavalerie assaillante, mais une batterie française les prit elles-mêmes en rouage et les força à se retirer dans leurs anciennes positions (1). Mieux conduits que les cuirassiers, les lanciers et les chasseurs revinrent plusieurs fois à la charge contre les carrés anglais qui chaque fois les repoussèrent avec la même fermeté et dont pas un ne se laissa entamer. Les escadrons d'Arendschildt, de van Merlen, de Ghigny et de Dörnberg pénétrèrent entre les carrés et forcèrent enfin les cavaliers de Lefebvre-Desnouettes à renoncer à leurs attaques. L'infanterie britannique s'était montrée admirable dans la fermeté et l'énergie de son attitude. Quoique plusieurs carrés eussent subi douze ou treize charges successives, pas un ne fut enfoncé ou dispersé. Ils avaient, à la vérité, subi des pertes sensibles, beaucoup moins cependant par les sabres et les lances des cavaliers français, dont ils avaient su se faire respecter, que par les boulets de quelques batteries françaises, qui avaient réussi à se glisser entre les escadrons et à s'approcher jusque deux ou trois cents mètres (2).

Du plateau de la Belle-Alliance l'empereur n'avait pu que très imparfaitement se rendre compte de l'issue de la lutte entreprise par la cavalerie. On avait bien vu au

(1) *Waterloo letters*, n° 78. Captain and brevet-major R. Bull. June 24th 1815. Maitland's Infantry Brigade, pp. 241-243.

(2) M. H. Houssaye ne parle que des attaques de cavalerie et ne mentionne pas l'artillerie.

milieu des nuages de fumée les pièces abandonnées sur la crête du plateau, le flux et le reflux des cavaliers qui repoussés sur la pente, se reformaient pour tenter de nouvelles attaques; mais on ne pouvait juger si le maréchal avait finalement réussi dans sa tentative. Plusieurs officiers dans l'entourage impérial estimaient que le feu de l'artillerie de la position faiblissait et que les Anglais fléchissaient. Napoléon était fort mécontent de la hâte imprudente de Ney, qui, sans ordre et sans avoir la patience d'attendre que l'artillerie eût produit ses effets, avait lancé la cavalerie à corps perdu contre les masses ennemies : « Voilà un mouvement prématuré, dit-il au major-général, qui pourra avoir des résultats funestes sur cette journée. » Le maréchal Soult, contenant avec peine son exaspération contre Ney, répondit à l'empereur : « Il nous compromet, Sire, comme à Iéna! » Dans cette bataille, Soult en avait le souvenir, Ney avait failli perdre les dragons de Colbert en les lançant mal à propos sur l'ennemi (1).

Mais, à la vue de ces brillantes chevauchées, entendant les acclamations des combattants qui peut-être étaient déjà des cris de victoire, l'Empereur jugea qu'il valait mieux soutenir Ney que de l'abandonner en lui faisant subir, ainsi qu'à toute l'armée, les conséquences de la faute qu'il avait commise. Les Prussiens approchaient menaçants ; le flanc et bientôt les derrières allaient être l'objet de leurs furieuses attaques ; tout mouvement rétrograde devenait périlleux et en profitant

---

(1) Ed. von Hoffner, *Des Kriege von 1806 und 1807*, Band I, s. 390-391. Berlin, Simon Schropp et Cie, 1850.

du trouble causé chez l'ennemi par la tentative de Ney, si prématurée qu'elle fût, peut-être pourrait-on dénouer par un coup de force immédiat une situation que chaque minute allait rendre plus critique. « C'est trop tôt d'une heure, dit l'empereur, cependant il faut soutenir ce qui est fait. » Il envoya donc à la réserve du comte de Valmy l'ordre de se porter sur le plateau pour appuyer la cavalerie du maréchal Ney (1).

Le comte de Valmy porta ses vingt-cinq escadrons, 3,500 chevaux, en avant au trot, les dragons de Piquet en tête suivis des cuirassiers et des carabiniers de Guiton, de Blancard et de Donop. Cette masse imposante de cavaliers aux uniformes divers, aux casques étincelants surmontés de plumets rouges défilant rapidement aux cris de : « Vive l'Empereur ! » sur toute la profondeur du champ de bataille releva le courage des soldats qui prêtaient l'oreille avec anxiété au canon de Bülow dont les éclats retentissaient au loin. C'était, pour eux, comme si les divisions de Kellerman allaient compléter la victoire déjà acquise et en recueillir les fruits en poursuivant l'armée anglaise.

Cependant le comte de Valmy jugea imprudent d'engager d'un seul coup son corps tout entier et arrêta dans un pli de terrain près de Goumont les 1er et 2e régiments de carabiniers de Blancard pour lui servir de réserve (2).

---

(1) *Correspondance de Napoléon I*, tome 31, p. 194. — GOURGAUD, p. 97. Lettre de Flahaut. *Moniteur*, 9 avril 1857. — Colonel HEYMÈS, *Documents inédits, etc.*, p. 17. — Lieutenant-colonel SISSON C. PRATT., *The Waterloo Campaign*, p. 174

(2) Relation de Kellerman et du colonel Plauzeaune. Aux archives de la guerre à Paris.

Mais, pour la deuxième fois dans cette journée, des troupes que l'empereur voulait conserver à sa disposition allaient s'engager contrairement à ses intentions. Le division de grosse cavalerie de la garde, 400 grenadiers à cheval et 750 dragons de l'Impératrice, sous les ordres du général Guyot, en position en deuxième ligne derrières les cuirassiers de Valmy, voyant ceux-ci s'èbranler, les suivit sans ordres et marcha au grand trot vers le plateau. L'empereur s'en aperçut et dépêcha le général Bertrand pour rappeler Guyot, mais il était trop tard. Grenadiers et dragons étaient déjà engagés et ne pouvaient sans danger tourner bride. Il était 6 heures du soir et la réserve de cavalerie avait cessé d'exister (1).

Les cuirassiers de Milhaud, les lanciers et les chasseurs de Lefebvre-Desnonettes voyant ces puissants renforts accourir à leur secours rassemblèrent leurs forces, se reformèrent et suivirent les cavaliers de Kellerman et de Guyot. Plus de 70 escadrons, 10,000 chevaux se pressaient dans l'espace entre Goumont et La Haie-Sainte, sur un kilomètre au plus de front. « Leurs files se ressèrent tellement dans la course que des chevaux sont soulevés par la pression. Cette masse de cuirasses, de casques et de sabres ondule sur le terrain houleux. Les Anglais croient voir monter une mer d'acier (2). »

Les escadrons de droite arrivés à hauteur de La Haie-Sainte conversent à droite : le reste de la masse, ralentie par les moissons foulées et la boue, gravit

---

(1) *Correspondance de Napoléon I*, p. 194, mais d'après Flahaut et Montholon, le général Guyot aurait agi sous les ordres de l'Empereur.

(3) Henry Houssaye, *Waterloo*, p. 371. — Lettres du colonel Lautour.

obliquement les pentes pour déboucher sur le plateau entre Goumont et Mont-Saint-Jean.

La voyez-vous passer l'accablante colonne!
Ces centaures massifs aux gigantesques flancs,
A la tête de fer, aux pieds étincelants,
D'hommes et de chevaux, épouvantable trombe!
En bloc elle s'élève, en bloc elle retombe,
Retentit sur les champs, de son passage empreints.
Comme un son prolongé de tambours souterrains.
Le cou tendu, le sabre au niveau de la tête,
Tous du profond ravin remontant sur la crête,
Et prêts de la couvrir de leur immense vol,
Sous les pieds des Anglais font trépider le sol (1).

Les Anglais renouvellent la tactique qui les a si bien servis contre les cuirassiers de Milhaud. Après avoir mitraillé jusqu'au dernier moment leurs assaillants, les artilleurs s'abritent sous les pièces ou se réfugient derrière les baïonnettes de l'infanterie. Les carrés attendent avec calme et ouvrent à très courte distance des feux de file qui fauchent des rangs entiers de chevaux et empêchent les autres d'approcher.

Coup sur coup, les cavaliers bardés d'acier de Kellerman se jettent sur les carrés de Kruse, de sir Colin Halkett et de Maitland : chaque fois, ils reculent sous leur feu meurtrier. C'est en vain qu'ils tentent de renverser les coins des carrés ou qu'ils cherchent à ouvrir une brèche dans leurs flancs. Si quelque bataillon semble hésiter, si sous le poids des attaques onze ou douze fois renouvelées des cuirassiers, des lanciers, des chasseurs et des dragons, quelque carré chancelle, les régiments de cavalerie anglais et néerlandais se précipitent à leur secours et, tombant en ordre serré

(1) Barthélemy et Méry.

sur les cavaliers ennemis dispersés par la lutte, les refoulent et leur font reprendre le chemin par lequel ils sont venus. Plus d'une fois le duc de Wellington et le prince d'Orange furent en danger et les officiers de leur entourage durent mettre le sabre à la main et s'engager avec les cavaliers ennemis. Les carrés de Maitland furent complètement entourés ; ils étaient comme des rocs isolés que les vagues furieuses battent de toute part, mais fermes comme eux, défiaient les flots impuissants à les briser ; malgré leurs pertes considérables, pas un de ces vaillants bataillons ne se laissa entamer. Un des régiments de Lhéritier traversa la double ligne de bataille anglaise, se rabattit sur l'infanterie de Mitchell, longea la lisière Ouest de Goumont et vint se reformer au Sud du bois. Le capitaine Nepveu, qui de sa place dans l'état-major du prince d'Orange était témoin de ces terribles scènes, déclare que l'obstination des Français fut telle, qu'elle faillit lasser l'endurance de leurs vaillants adversaires : « La cavalerie anglaise les contre-chargea avec valeur, lisons-nous dans ses notes, mais à la fin elle était découragée et s'était couverte des carrés ; les cuirassiers ennemis poussèrent l'audace jusqu'à se former en bataille vis-à-vis des carrés et de faire le feu de rang en règle. Mais rien n'ébranla ces braves masses d'infanterie, à qui le gain de la bataille est entièrement dû (1). » Malgré le courage furieux dont ils étaient enflammés, les cuirassiers ne purent fournir leurs charges qu'à des

(1) Lettre du capitaine Nepveu, juillet 1815, Section historique de l'état-major général à La Haye.

allures assez lentes et peu aisées, parce que l'espace était si restreint, que les files se resserraient au point de se gêner mutuellement, et aussi parce que les chevaux, épuisés déjà par les efforts qu'ils avaient faits en gravissant les rampes, menaçaient de tomber sous le poids de leurs cavaliers lourdement armés.

Le duc de Wellington avait, en temps opportun, fait renforcer l'artillerie en position entre Goumont et la chaussée par la batterie à cheval Mercer qui, depuis longtemps, était en action contre les lanciers de Piré, puis par la batterie à cheval Sympher, de sorte que les approches du centre droit de la position étaient maintenant battus par quinze batteries. Les pièces de Mercer reçurent les grenadiers à cheval de Dubois par un feu à mitraille si violent que les premiers escadrons de cette cavalerie d'élite tourbillonnèrent en désordre sur le plateau, se rejetèrent en arrière et se frayèrent le chemin à coups de sabre en bousculant leurs camarades des escadrons qui les suivaient.

Jusqu'à ce moment, les quatre régiments de la division Bachelu et trois régiments de la division Foy — le quatrième régiment de cette division était engagé dans le bois de Goumont — étaient restés inactifs. Ney les avait laissés inutilement en position à 1,200 mètres en arrière : ils n'avaient reçu ordre ni de se porter sur Goumont, ni d'aller soutenir la cavalerie (1). Après les dernières charges de Milhaud et de Kellerman, vers 6 heures et demie, ils furent enfin menés à

(1) *Waterloo letters*, n° 110, lieutenant-colonel H. Davis. — *The Quarterly Review*, n° 382, April 1900, pp. 506-508.

l'ennemi. Quatorze bataillons, 7,000 hommes environ, se portèrent en avant par échelons en colonnes de division à demi-distance. Malgré le feu foudroyant des batteries de la position, qui, d'après Foy, les couvrait « d'une grêle de mort », ils marchèrent jusqu'à portée de pistolet de la bouche des canons. Tout à coup, il se virent menacés sur leur flanc gauche par des masses fraiches d'infanterie ennemie refoulant devant elles quelques débris des escadrons de Kellerman.

Lord Hill venait, en effet, de recevoir de Lord Wellington l'ordre de porter en ligne, sur la droite de la brigade des gardes de Byng et des Brunswickois déjà fort affaiblis par la lutte, les bataillons encore disponibles de du Plat et la brigade Adam pour empêcher les masses de cavalerie françaises de pénétrer entre Gommont et le chemin d'Ohain. Les troupes de du Plat et d'Adam avaient été pendant longtemps exposées au feu de l'artillerie ennemie et leur inaction forcée leur pesait. Les bataillons de du Plat étaient en marche quand ils furent attaqués par un des régiments de carabiniers de Kellerman ; une partie des escadrons ennemis furent dispersés par le feu de la batterie Sympher les autres prirent la charge. Les bataillons de du Plat, fiers de la gloire qu'ils avaient récoltée à Almarez et à Vittoria, se montrèrent dignes de la réputation dont ils jouissaient dans toute l'armée ; ils formèrent rapidement les carrés et assistés par le 23[e] dragons de Dörnberg et par les uhlans et les hussards brunswickois, repoussèrent les charges réitérées des cavaliers ennemis. A gauche de du Plat s'avançait la brigade Adam, le 71[e] régiment « Highlanders » et le 95[e] régiment en tête. Soutenue par le feu de Maitland

et d'Halkett, la brigade Adam s'enfonça dans les épais nuages de fumée qui la cachaient aux yeux de l'ennemi et arriva au chemin profondément encaissé de Braine-l'Alleud à la Belle-Alliance, près de l'angle Nord-Est des vergers de Goumont. Quand la fumée s'éclaircit, le général Adam aperçut à courte distance les fantassins à capotes grises de Jamin et de Bachelu, qui rapidement se formèrent en ligne (1) et ouvrirent un feu violent. Malgré les pertes qu'ils subissaient, les 71e et 95e régiments anglais se déployèrent et, sans s'arrêter pour tirer, se lancèrent à la baïonnette Les Français n'attendirent pas le choc, mais firent demi-tour en laissant sur le terrain 500 des leurs perdus durant les cinq minutes qu'avait duré l'action. Après s'être retirés à quelque distance, ils reprirent cependant le feu contre les troupes d'Adam et de du Plat. Le général du Plat fut blessé et dut quitter le champ de bataille. La division Bachelu fut mise dans un désordre complet, le général Foy, blessé, rassembla, écrit-il lui-même, les débris de sa division dans le ravin adjacent au bois de Goumont(2). Pour comble de malheur, les grenadiers à cheval et les dragons de Guyot, revenant à la charge, traversèrent, en les dispersant de toutes parts, les rangs déjà rompus de la division Bachelu. Les bataillons d'Adam formèrent leurs carrés à temps et, sans permettre aux escadrons de Guyot de prendre du champ, les firent reculer sous leur feu, mais subirent eux-mêmes des pertes considérables sous le tir de quelques pièces

(1) *Waterloo letters*, n° 129, lieutenant colonel W. Eeles, 22 déc. 1834, p. 304

(2) *Vie militaire du général Foy*, par Maurice Girod de l'Ain; Paris, 1900, p. 282.

de l'artillerie à cheval française mises en batterie pour soutenir les charges de leur cavalerie.

Le duc de Wellington, pour soustraire les bataillons d'Adam aux effets meurtriers de ce feu, leur fit dire de se retirer sur les hauteurs. Ce ne fut que sur un ordre réitéré que le 52e régiment se détermina à obéir. Suivant Lord Seaton (1), le lieutenant-colonel Sir John Colburn ploya le régiment en colonne, « puis, ajoute Lord Seaton, nous nous formâmes sur deux lignes par conversion et, cette formation ayant été prise, nous fîmes demi-tour et nous retirâmes à travers les canons belges, commandés par le colonel Gaeld (?) ». L'artillerie dont il s'agit ne peut évidemment être que la batterie à cheval néerlandaise Gey-Petter. Faisant de nouveau face en avant dans l'attente d'une nouvelle attaque de cavalerie, le 52e se plaça sur quatre rangs, l'aile gauche à quelque distance en arrière d'une haie basse le long du talus Sud du chemin d'Ohain (2). Le 71e et le 95e se formèrent en partie en colonne, plus sur la droite (3).

Le général Clinton jeta dans Goumont le bataillon de milice Salgitter, de la 3e brigade hanovrienne William Halkett, et plaça le bataillon Duke of York's, du comte Münster, en première ligne, le long du chemin d'Ohain.

---

(1) « And wheeled into two lines and this formation beeing completed, we faced about and retired in two lines through the Belgian guns under the command of colonel Gaeld (?). » *Waterloo letters*, n° 123, pp. 283-284.

(2) *Waterloo letters*, n° 124, lieutenant-colonel G. Gowler, p. 290. « The left of the 52nd was much more thrown back from the summit : *A low hedge ran across its front* at some distance from it. » On trouve cette haie sur le plan de Craane et sur les nôtres (IX et XI). Elle était sur le bord Sud du chemin d'Ohain qui présentait un escarpement sur le bord septentrional.

(3) Il semble qu'une certaine confusion règne dans l'indication des heures dans le récit de lord Seaton. (*Waterloo letters*, n° 123.)

Les bataillons de Schulenberg et du baron Hünefeld restèrent provisoirement en réserve derrière la brigade du Plat (1)

Tandis que la 2e division anglaise (Clinton) prenait en première ligne une part vigoureuse à la lutte, la division Chassé restant exposée, sans aucun abri, au tir de l'artillerie française en action à l'Ouest de Goumont, subissait des pertes qui n'étaient pas sans importance. Les commandants de brigade surent cependant maintenir dans les rangs un ordre parfait (2).

La cavalerie française avait gagné une gloire immortelle, mais n'avait pas arraché un pouce de terrain à l'infanterie britannique.

Des centaines de morts et de blessés jonchaient la scène où venait de se jouer cette terrible et grandiose tragédie. Les généraux Dubois, commandant des grenadiers à cheval, Ed. Colbert, Lhéritier, Roussel d'Hurbal, Piquet, Guiton, Blancard, Dorop, Wathier Saint-Alphonse, Delort, Travers et Farine étaient blessés. Le maréchal Ney avait eu trois chevaux tués sous lui; rencontrant Reille, au moment où il allait chercher une quatrième monture, le maréchal s'élança vers lui et l'embrassa en lui disant : « Tiens bon, mon ami, car toi et moi, si nous ne mourons pas ici sous les balles des Anglais, il ne nous reste qu'à tomber misérablement sous les balles des émigrés! » La crête et les pentes du plateau fourmillaient de chevaux échap-

(1) *Supplem. Dispat.*, vol. the 10th, p. 545. Rapport de Sir H. Clinton à Lord Hill inclus dans le rapport de Lord Hill à Lord Wellington, le 20 juin 1815.

(2) Relaas van het gebeurde bij de 2e Divisie, note 20 *B*.

pés, de cavaliers démontés et de blessés qui, pressés de se dérober au feu ennemi, se hâtaient vers le chemin creux pour y chercher un abri momentané et précaire.

Incapables de résister aux contre-attaques de la cavalerie britannique et néerlandaise, les Français reculèrent pour la troisième ou quatrième fois devant elles, et, découragés, épuisés, hors d'haleine, vinrent, en dépit de la rage folle de Ney, s'amasser dans le pli de terrain au pied du plateau. Là, rassemblés en troupes, ils restèrent sans défense, frappés par les boulets égarés des deux partis. Beaucoup de cavaliers essayèrent de continuer la lutte à coups de carabine ou de pistolet ; d'autres, enfin, mieux conduits ou mieux inspirés, allèrent se rallier entre Goumont et la Belle-Alliance.

Les carabiniers de Trip avaient, dans ces dernières phases de l'attaque de Ney, rejeté des fractions de cuirassiers français et de grenadiers à cheval au delà du chemin d'Ohain vers la Haye-Sainte. A cette charge participa sir Edward Barnes (1), que ses compatriotes appelaient « our fire eating adjudant general » (mangeur de feu), qui y fut blessé. L'enseigne Batty, des « Grenadier Guards », déclara, dans la suite, qu'en cette occasion « il vit un régiment de cavalerie belge combattre contre les cuirassiers avec une vaillance qui ne sera jamais oubliée » (he saw a Belgian cavalry regiment fight valiantly with the curassiers in a manner never to be forgotten) (2).

Les brigades de cavalerie légère néerlandaise partici-

---

(1) Sir Edward Barnes fut avec l'amiral Bowles, le fondateur de l'Army, and Navy Club de Londres.

(2) Demetrius C. Boulger, p. 31.

pèrent aussi aux charges finales et s'y distinguèrent. Les survivants des régiments de dragons légers n° 5 et de hussards n° 6 virent tomber sous les coups de l'ennemi leur vaillant chef, le général van Merlen. Le major Edw. Nevil Macready (1), qui, le jour de Waterloo, combattait avec le grade d'enseigne dans les rangs du 2e bataillon du 30e régiment d'infanterie de la 5e brigade (sir Colin Halkett), donne sur la mort du général van Merlen les émouvants détails que nous reproduisons ici comme la meilleure des réfutations qu'il soit possible d'opposer aux méchantes et calomnieuses insinuations que M. le professeur C. Oman (2) a dirigées contre sa mémoire. Notre illustre compatriote (3) versa son sang pour son roi et son pays avec la plus noble et la plus tranquille simplicité : « Parmi ceux dont la perte sur le champ fatal de Waterloo fut déplorée par l'armée alliée, écrit le major Macready, il n'était pas de plus brave soldat que le vaillant général baron van Merlen, commandant la 1re brigade de cavalerie légère. Peu de temps avant qu'il reçut la blessure fatale qui mit fin à son existence, il se trouva, durant un engagement avec l'ennemi, face à face avec un général français avec lequel il avait vécu, sous la dernière dynastie de France, dans les termes de la plus vive amitié. Il

(1) *Colburn's United Service Magasine*, 1852. Part. II, pp. 56-57. The crisis of Waterloo. By a Soldjer (Ensign Macready) of the 5th Brigade. Son journal a servi à la publication de sir H. Havelock, *Three Main Questions of the Day* (1867), traitant, entre autres, des attaques de la cavalerie impériale. Voir aussi *Notice historique sur la bataille de Waterloo*, pour servir à l'intelligence du plan dressé par W.-B. Craan, septembre 1816.

(2) *The Nineteenth Century*, n° 284, october 1900. The Dutch-Belgians at Waterloo, p. 632. — Nous reviendrons sur les accusations de M. Oman.

(3) Le général van Merlen était né à Anvers (voir Annexe I).

était en mesure ou de frapper son adversaire de son épée ou de le faire prisonnier ; mais, rejetant au loin l'idée de profiter de la situation dans laquelle la fortune de la guerre le plaçait, il le salua en disant : « Général, c'est ici mon côté du champ de bataille, voilà le vôtre, prenez garde à vous, adieu !

« On raconte que ce vaillant soldat éprouva le pressentiment du sort qui le menaçait.

» Après le commencement de la bataille, je prenais quelques rafraichissements avec lui et le général de Ghigny, commandant la 2e brigade de cavalerie légère. Ce dernier me fit remarquer que le feu de l'ennemi augmentait d'intensité. - Oui, dit le général van Merlen, nous allons avoir une chaude journée et, pour moi, ce sera la dernière ! — Ne dites pas cela, mon cher ami, répartit le général Ghigny, s'il plaît à Dieu vous en verrez encore beaucoup. — Jamais, reprit van Merlen d'un ton mélancolique, je n'en verrai pas d'autre ! » Il avait dit vrai : quelques minutes après qu'il eût prononcé ces paroles, il tomba mortellement blessé en revenant d'une charge qu'il avait vaillamment menée contre l'ennemi. Son aide de camp (le capitaine de Bellefroid), mettant pied à terre, voulait rester à ses côtés, mais il le remercia de son dévouement et lui dit que ses services étaient plus nécessaires à la brigade qu'à lui, qui, il le sentait, n'avait plus une demi-heure à vivre. Sur la table de son logement on trouva une lettre adressée à sa femme : il y exprimait, comme il venait de le faire au général de Ghigny, son pressentiment sur le destin qui allait sitôt l'atteindre.

Il parait que le général van Merlen fut transporté

dans une cabane près du moulin situé en arrière de Mont-Saint Jean, où il rendit le dernier soupir. Comme ses restes mortels ne furent pas retrouvés, il est plus que probable que c'est sur le champ de bataille même qu'il expira de la mort des braves. L'épitaphe suivante est inscrite à sa mémoire dans l'église de Waterloo :

Dans ce champ belliqueux
Où sa valeur succombe
La gloire et nos regrets
Environnent sa tombe.
R. I. P. (1)

Le capitaine F.-M. von Heiden et le lieutenant Verhellow, du régiment de hussards n° 6, furent aussi tués.

Le lieutenant-colonel Boreel prit le commandement de la 2e brigade légère, qu'il reconduisit à sa position primitive, à l'Est de la chaussée.

Le 7e régiment de hussards de sir Colquhoun Grant et la brigade de Ghigny eurent à livrer une lutte difficile contre les cuirassiers français et subirent de grandes pertes. Ne laissant qu'un seul escadron à l'Ouest de Goumont pour avoir l'œil sur les lanciers de Piré, Grant était venu, avant l'attaque de Milhaud, se placer sur deux lignes à la droite de Ghigny. Il lança successivement à la charge les 13e et 15e régiments de dragons (2) contre deux régiments de cuirassiers, qu'ils refoulèrent jusqu'à 300 mètres en avant de la crête du plateau. Après ces charges, Grant fut aux prises avec les dragons de la

(1) *La Belgique ancienne et moderne*, géographie et histoire des communes belges. A. Decq, éditeur, rue de la Madeleine, 9, Bruxelles. — *Inscriptions of the monuments erected in the Church of Waterloo to the memory*, etc. Bruxelles, Demanet, rue du Grand-Hospice, 1889.

(2) Le 13e régiment de dragons légers appartenait à la brigade Arenschild, mais était détaché à la brigade Grant.

garde du général d'Ornans, qui n'avaient pas encore pris part au combat, et les força à se retirer (1). L'infatigable et hardi général Grant eut à Waterloo cinq chevaux tués sous lui.

La brigade de Ghigny avait souffert des pertes notables par le feu de l'artillerie ennemie, dont les coups trop longs portaient jusqu'au delà de la crête du plateau durant les charges de Milhaud. Divers escadrons des hussards n° 8 et des dragons n° 4 participèrent d'abord alternativement aux contre-attaques exécutées contre la cavalerie ennemie. Presque à l'instant où se produisait l'action du 15e régiment de dragons anglais, dont nous venons de parler, le prince d'Orange se porta lui-même près du général de Ghigny et lui donna ordre de se lancer vigoureusement à l'attaque. Le général Renard (2) donne, d'après les renseignements qu'il a recueillis auprès de témoins oculaires, un récit de l'action de la 1re brigade légère beaucoup plus circonstancié que le rapport très concis rédigé par le général de Ghigny (3). « A ce moment avaient lieu de grandes charges contre la première ligne anglaise. La brigade de Ghigny, les hussards n° 8 en tête, s'avança en colonne serrée pour soutenir la première ligne. Elle passa entre deux carrés, puis elle prit le trot. Quand elle arriva sur la crête du plateau, elle se trouva en

(1) *Waterloo letters*, n° 62. Lieutenant-colonel J. Thackwell for lieutenant general sir Colquhoun Grant, July 9th, 1835. — N° 66, major D. Doherty, nov. 14th, 1834. — N° 68, lieutenant-colonel J. Thackwell, December 20th, 1834. — N° 133, major J. Ross, april 24th, 1835.

(2) Renard, *Réponse aux allégations, etc.*, pp. 55-56.

(3) Rapport de la bataille de Mont-Saint-Jean. Général-major de Ghigny. Voir note 26.

présence de plusieurs régiments ennemis, entre autres des grenadiers à cheval de la garde et d'une batterie d'artillerie, qui ouvrit sur cette tête de colonne un feu de mitraille. En un instant, presque tout le 1er escadron, hommes et chevaux, gisait dans la poussière. Les chevaux du colonel (Duvivier) et du général (de Ghigny) étaient tués. Ici et sous un feu terrible, il y eut un instant de désordre.

« Le général Ghigny avait prescrit de faire déboiter le régiment pour le porter en arrière du 4e dragons. Le commandement, prononcé en hollandais, fut mal compris : les escadrons de la tête, au lieu de faire à gauche par quatre, firent demi-tour, se jetèrent sur les escadrons qui suivaient et les entraînèrent dans leur marche rétrograde... La colonne fut aussitôt arrêtée, se reforma et vint reprendre sa place derrière la première ligne. A partir de l'attaque des réserves de la cavalerie française, la cavalerie alliée ne put tenir la plaine : son rôle devint défensif. Le régiment de hussards n° 8, ayant à sa gauche les hussards de Brunswick, eut à s'opposer aux escadrons français chaque fois qu'ils parvenaient à franchir les intervalles des carrés. »

Les pertes énormes de la brigade de Ghiguy prouvent mieux que les meilleurs arguments que, malgré le moment de confusion signalé, les régiments n° 8 et n° 4 se sont trouvés constamment au plus fort du feu. Le capitaine H. Ubaghs et deux lieutenants des hussards n° 8 furent blessés, le régiment de dragons n° 4 perdit le capitaine W.-A. baron van Pallandt tot Eerde, déjà blessé, et le capitaine d'armement Tissot van Patot; le lieutenant-colonel Renno, qui avait eu deux chevaux

tués sous lui, dut quitter le champ de bataille, blessé lui-même; puis trois lieutenants furent blessés, dont un, le lieutenant Dacy, succomba à ses blessures. Le régiment de hussards n° 8 ne comptait plus qu'un tiers, les dragons n° 4 que la moitié de l'effectif en hommes et chevaux (1).

La 2e brigade légère changea de position et vint se placer à droite de la brigade Ponsonby, où elle eut encore une fois beaucoup à souffrir du feu de l'artillerie.

Le prince d'Orange montra le plus grand courage et, par son calme, donna l'exemple à tous. « Au retour de l'attaque d'Erlon, écrit le général de Constant, je rejoignis le Prince, qui, immuable à la tête de ses carrés, sur son plateau exposé à tous les coups, protestait qu'il ne céderait jamais un pouce de terrain, et il avait bien jugé que son plateau était la clef de toute notre position. Le duc, charmé de sa conduite, déclarait qu'il n'avait plus d'inquiétudes sur ce poste et qu'il était en bonnes mains (2). »

« Les charges étaient continuelles, continue le quartier-maître général, celles des ennemis se précipitaient comme des torrents de lave entre nos carrés, dans lesquels nous allions chercher un refuge ; alors notre cavalerie chargeait à son tour. Le général Trip, avec nos carabiniers, fit une belle charge, le général van Merlen fut tué d'un boulet de canon. Le général Halkett

(1) J.-C. Fundter, *Geschiedenis van het 4e regiment Dragonders*, bl. 21 (!). — Rapport de Ghigny. Voir note 26.

(2) Cet éloge du duc de Wellington, reproduit dans le journal de Constant, semble prouver que le général anglais ne se fiait pas complètement au prince au début de la bataille, malgré sa belle conduite aux Quatre-Bras.

me dit qu'il était blessé au cou. L'état-major du duc éprouvait des pertes cruelles. Lord Fitzroy Somerset, Gordon, De Lancey, Canning, Curzon et nombre d'autres sont frappés... »

Le lieutenant colonel lord Fitzroy Somerset, qui, en 1852, prit le titre de lord Raglan et fut, en 1854, commandant en chef de l'armée britannique en Crimée, perdit le bras droit, amputé à la suite d'un coup de feu tiré de la Haye Sainte. Sir Alexandre Gordon fut frappé au moment même où il essayait de persuader au duc de ne pas tant s'exposer, et succomba durant la nuit. Le colonel sir William Howe De Lancey, à cheval près de lord Wellington, venait de remettre en ordre un bataillon hanovrien quand un boulet le jeta bas de son cheval. Il avait épousé, il y avait quelques jours, la belle Madeleine Hall; elle vint lui prodiguer ses soins à Waterloo, où il languit dix jours avant d'expirer.

Fair lady's love and splendid fame
De Lancey did enthral.
His loyal heart alike they claim
They sigh to see him fall (1).

Le lieutenant-colonel C. E. Canning avait servi aux

---

(1) *The Waterloo Rol Call*, London, William blowes and Son, p. 33. « L'amour d'une belle dame et la passion de la gloire embrasaient De Lancey et régnaient dans son cœur loyal. Chacun soupira en le voyant tomber ». Lady De Lancey a laissé, sur les événements dont elle fut témoin au mois de juin 1815, un journal auquel Samuel Rogers fait allusion dans ses « Recollections ». Ce journal est, jusqu'à présent, resté inédit bien que Walter Scott et Dickens qui avaient vu le manuscrit, en parlent comme des « souvenirs » les plus émouvants qu'ils avaient jamais lus. M. Murray annonce aujourd'hui la publication de ce journal sous le titre *A week at Waterloo in June 1815* (Une semaine à Waterloo en juin 1815). Le colonel De Lancey, qui provenait d'une famille loyaliste de New-York, d'origine huguenote, joua un rôle distingué durant toutes les guerres de la péninsule ibérique.

cotés de Wellington comme aide de camp, pendant toutes les guerres de la Péninsule Ibérique, depuis la bataille de La Corogne jusqu'à celle d'Orthez (1809 à 1814). Le duc l'estimait beaucoup. Il revenait d'avoir porté un ordre quand il fut frappé en pleine poitrine par un éclat de mitraille; il s'affaissa dans les bras de lord March, fils aîné du duc de Richmond. Ses dernières paroles et son dernier regard furent pour le chef qu'il avait servi avec tant de dévouement.

Dying lamented Canning lay
On March he wistful gaz'd
« How fares the Duke? How goes the day?
All well! » his head he raised (1).

Le capitaine Curzon, qui était aussi aide de camp du duc, portait des ordres accompagné de lord March; blessé à mort, il tomba de son cheval en criant : « Adieu, March! » (Good by, March!) et expira en touchant la terre.

Le prince d'Orange, qui, comme le duc, veillait à tout et se montrait partout où le danger était le plus pressant, n'eut pas à regretter autant de victimes dans son état-major. Mais ce qui montre qu'il ne l'épargna pas plus qu'il ne se ménageait lui-même, c'est que le colonel du Caylar, le major Ampt et le lieutenant-colonel de Cruquenbourg eurent leurs chevaux tués sous eux : ce dernier officier fut démonté une deuxième fois par

(1) Le regretté Canning, étendu mourant, regarde pensivement March. Le duc est-il sauf? Comment va le combat? demanda-t-il. Tout va bien! et il soulève la tête. *Waterloo Roll Call*, p. 10.

Le manuscrit en possession de M. Savornin Lohman, ancien directeur de la Chambre des comptes à La Haye, dont nous avons déjà fait mention, contient des détails intéressants sur la mort du général De Lancey, de sir Alexandre Gordon, du lieutenant-colonel Canning et d'autres.

un obus, qui éclata sous son cheval en couvrant de boue le prince et les officiers qui l'entouraient.

La cavalerie française aurait peut-être triomphé, si elle avait été soutenue par l'infanterie au moment opportun. Si celle-ci avait pu gravir le plateau, les carrés anglais, contraints de se déployer, seraient devenus la proie de la cavalerie.

Comme nous l'avons vu plus haut, la division Bachelu et une partie de la division Foy, laissées sans ordres par le maréchal Ney, avaient eu l'intuition des services qu'elles pourraient rendre en intervenant avec vigueur sur le plateau et s'étaient portées en avant; mais la contre-attaque soudaine et énergique exécutée à propos par les brigades Adam et du Plat les avaient réduites à l'impuissance. Le restant du corps de Reille s'épuisait contre Goumont. Les fractions du corps d'Erlon restées en état de combattre après l'échec que ce corps avait éprouvé étaient vivement engagées contre la Haye-Sainte et contre l'infanterie anglaise et néerlandaise en position près de la chaussée. Les brigades Quiot, Bourgeois et Pégot s'acharnaient contre la Haye-Sainte. Il ne restait plus donc de disponible que la garde. Aussi, quand le colonel Heymes vint, au nom du maréchal Ney, réclamer de l'infanterie fraiche pour le soutenir, l'empereur se retourna-t-il vers lui avec humeur et lui dit : « De l'infanterie, de l'infanterie ? D'où veut il que j'en prenne?... Veut-il que j'en fasse faire? Voyez ce que j'ai sur les bras et voyez ce qui me reste ! » L'impatience de Napoléon lui arrachait ainsi l'aveu des soucis que lui causaient les pertes déjà éprouvées par ses troupes et l'apparition des Prussiens sur son flanc

droit. Peut-être qu'une attaque immédiate d'une partie de la garde impériale contre le centre droit de la position, dans les circonstances critiques où la ligne anglo-néerlandaise commençait à se trouver, aurait eu des effets décisifs. Mais l'empereur, qui avait déjà envoyé vers 5 heures la jeune garde au secours du comte de Lobau, jugea urgent de diriger encore vers Plancenoit une partie de la vieille garde. Il fit donc dire au maréchal Ney, par le colonel Heymès, que, conformément à ses ordres antérieurs, il devait s'emparer à tout prix de la Haye-Sainte et se maintenir sur le plateau jusqu'à ce que les Prussiens fussent repoussés, et qu'alors il le ferait soutenir par la garde.

Dans la chaleur du combat de cavalerie, le maréchal Ney avait perdu de vue la Haye-Sainte : les débris du corps de d'Erlon et particulièrement la division Quiot continuèrent l'attaque de la ferme, mais sans faire de progrès sérieux.

Cependant, les défenseurs commençaient à manquer de munitions : il était fort difficile de les ravitailler parce que les caissons du bataillon de Baring, entraînés dans la panique qui s'était produite la veille au soir sur les derrières de l'armée (1), n'avaient pu être retrouvés et que, d'autre part, leur armement était d'un autre calibre que celui de la plupart des autres troupes. Sur les instances réitérées du major Baring, une des compagnies du général Ompteda réussit à lui faire passer du plateau quelques centaines de cartouches ; elles furent promptement consommées. Une nouvelle tentative ordonnée par

(1) Les doutes du lieutenant colonel James, *The Campaign of 1815*, p. 252 note, sont mal fondés.

le prince d'Orange pour faire soutenir les défenseurs de la Haye-Sainte par le 1er bataillon léger et le 8e bataillon de ligne d'Ompteda échoua. Au moment où ces renforts débouchaient de la position, ils furent chargés par des escadrons de cuirassiers qui venaient d'être rejetés du plateau par les carrés de Kielmansegge. Les cavaliers de Somerset soutinrent les bataillons, mais sans réussir à les tirer sains et saufs de la position critique où ils se trouvaient. Le 8e perdit son commandant, le lieutenant-colonel Schroeder, et le plus grand nombre de ses officiers et fut presque entièrement dispersé; le 1er léger réussit à reprendre sa position en arrière du chemin creux.

Ayant épuisé toutes leurs munitions, les vaillants et opiniâtres soldats de Baring virent arriver la fin de leur longue résistance. Le 13e léger de Donzelot, assisté du génie, put s'approcher des murailles, d'où le feu ne les écartait plus. La grande porte fut détruite à coups de hache, les fantassins français escaladèrent les murs, atteignirent les toits et fusillèrent les défenseurs, qui se groupaient derrière les débris de la porte. Vers 6 heures, le major Baring se faisait jour à la baïonnette avec les débris de ses troupes, 42 hommes en tout, et regagnait le plateau. Aux cris répétés de: « Vive l'empereur! » les Français occupèrent cette ferme, dont les défenseurs avaient si longtemps et si bravement déjoué tous leurs efforts, et mettant à profit leur succès chèrement acheté s'empressèrent de gravir la sablonnière et les pentes de part et d'autre de la route (1).

(1) Loin de donner ses éloges au major Baring qui, avec 9 compagnies, avait défendu la Haye-Sainte jusque 6 heures contre deux divisions ennemies, lord Wellington écrivit deux mois après la bataille que « La

Quelques pièces que les ennemis réussirent à mettre en batterie sur la hauteur au nord-ouest de la Haye-Sainte, à 200 mètres à peine de la première ligne d'infanterie, ouvrirent alors contre les carrés de Kielmansegge et de sir Colin Halkett un feu qui leur fit le plus grand mal.

A ce moment, l'empereur aurait, dit-on, expédié à Paris un courrier portant avis que la bataille était gagnée.

Les troupes de Quiot, de Bourgeois et la brigade Pégot, que vers quatre heures et demie le maréchal Ney avait enlevée à la division Durutte, dirigèrent leurs attaques contre les divisions Kempt, Lambert, Ompteda et Kielmansegge et essayèrent de marcher en avant par la chaussée vers Mont-Saint-Jean. Elles furent repoussées par une charge vigoureuse de lord Uxbridge à la tête de la « Houshold », brigade de Somerset. Celle-ci fut à son tour contre-chargée par cinq escadrons français. Le 3e régiment de hussards d'Arenschildt soutint Somerset, mais dut lui-même chercher refuge derrière la deuxième ligne de carrés : ses débris ne comptaient plus que 140 cavaliers. Lord Wellington galopa vers les hussards de Cumberland pour les entraîner au combat. Ce régiment refusa de s'engager, et malgré les objurgations du capitaine Seymour, aide de camp du duc, fit demi-tour et s'enfuit à la débandade jusqu'à Bruxelles, où son arrivée produisit une nouvelle

---

Haye-Sainte fut prise à deux heures par suite de la négligence de l'officier qui commandait ce poste ». *Quarterly Review*, n° 382, april 1900 p. 498 Le lieutenant-colonel James est plus juste et donne aux soldats de Baring le titre de « gallant defenders ». (*Camp. of 1815*, p. 252.)

panique. Un manuscrit du Musée Britannique (1) donne sur ce corps, recruté en Hanovre, les détails suivants : « Les hussards de Cumberland furent ce régiment qui ne voulut pas se battre. C'étaient des fils de fermier et des particuliers (private gentlemen) qui s'étaient équipés à leurs frais, mais il n'entrait pas dans leur idée qu'ils devraient se battre. » Le lieutenant-colonel Hacke, commandant du régiment, fut cassé, et lord Wellington ordonna que, durant tout le reste de la campagne, les cavaliers serviraient dans le train.

Jusqu'à ce moment — il était à peu près six heures — le combat avait fait rage avec une fureur inlassable ; la cavalerie française en avait presque exclusivement fait les frais sur le centre droit de la position. Les Anglais, les Néerlandais et les contingents allemands avaient, sous les attaques de d'Erlon, de Reille, de la cavalerie française, mais surtout sous le feu continuel de l'artillerie ennemie, éprouvé des pertes cruelles. Les brigades d'Ompteda et de Byng étaient réduites à de faibles bataillons.

Les Hanovriens d'Ompteda rangés sur quatre rangs, les bataillons de Kielmansegge formés en deux carrés restaient en arrière du chemin creux. Les Nassauviens de von Kruse, fort affaiblis par le nombre d'hommes victimes des boulets ennemis et faits prisonniers durant les charges des cuirassiers, avaient reculé d'environ une centaine de pas (2). Les bataillons de

---

(1) British Museum Military Catalogue, n° 19590, *Papers relating Waterloo*. Une copie de ce document se trouve à la Section historique de l'état-major général à La Haye.

(2) *Uebersicht, etc.*, v. Morenhoffen.

sir Colin Halkett et de Kielmansegge avaient été particulièrement éprouvés durant les attaques de cavalerie par le feu des canons que l'ennemi avait réussi à mettre en batterie près de la Haye-Sainte et qui continuait encore à leur infliger des pertes considérables. Kielmansegge avait dû changer en triangles ses carrés qui devenaient de plus en plus étroits : ils ne présentaient plus chacun qu'une poignée de combattants (1). Les troupes alliées en position entre Merbraine et Smohain avaient perdu presque le tiers de leurs effectifs. Le moral des troupes, surtout parmi celles placées en seconde ligne, commençait à faiblir sous l'influence de leurs pertes répétées et les officiers devaient user de toute leur influence pour soutenir le courage de leurs soldats. Personne cependant ne songeait à abandonner la lutte : chacun aspirait à se ruer sur l'ennemi, mais l'armée s'impatientait de supporter les coups sans les rendre. Wellington cependant resta ferme dans sa résolution de ne pas prendre l'offensive avant que les Prussiens se fussent accrochés au flanc droit de l'ennemi.

La cavalerie alliée n'était pas moins réduite que l'infanterie. La brigade des gardes de lord Edward Somerset, celle de sir William Ponsonby, fortes au début de la lutte l'une de treize escadrons, l'autre de neuf, pouvaient à peine en former un chacune, qu'on avait placés à grande distance en arrière des Hanovriens, formés en deux lignes, chaque ligne sur un

(1) *Supplem. Despat.*, vol. Xth, p. 534. Lieutenant général C. Alten to Field Marshall the Duke of Wellington. Brussels, 19 june 1815.

seul rang pour augmenter le front et ainsi dissimuler leur faiblesse. Les carabiniers, dragons et hussards néerlandais avaient perdu depuis le 16 juin environ 50 officiers et 1,000 cavaliers, leurs escadrons étaient donc singulièrement appauvris ; tous les régiments de cavalerie néerlandais étaient formés en colonnes serrées. Aux batteries Sympher, Cleeves et Kuhlman les servants n'étaient plus en nombre suffisant, pour assurer le service des bouches à feu et les munitions commençaient à faire défaut, aussi durent-elles abandonner leurs positions pour aller se reformer et se ravitailler en arrière de Mont-Saint-Jean. La batterie de Lloyd continuait à entretenir vivement le feu, soutenue à droite par celle de Bolton, qui avait trouvé devant le front du 2e bataillon du 95e (Riffles) une position flanquante très favorable, et par les trois pièces encore en état de tirer du capitaine Rogers. La batterie Petter-Gey restait en position, mais elle avait perdu tant de chevaux de trait que les attelages durent être recomplétés par les chevaux des canonniers. La batterie de fusées de Whinyates en arrière de la Haye-Sainte, les batteries Bean, Webber-Smith et Ramsay entre la chaussée de Charleroi et Goumont, les batteries Moll, Heineman et Bull (1) à l'aile droite mettaient en œuvre toutes leurs forces pour tenir à distance les tirailleurs et les troupes en ordre serré de d'Erlon et de Reille.

Dès que la cavalerie se fut retirée près de Goumont, les batteries françaises recommencèrent à faire pleuvoir

(1) *Waterloo letters*, n° 77, colonel sir John May ; n° 78, captain Bull ; n° 104, captain Wilson.

leurs boulets dans les rangs des brigades de Maitland et de Sir Colin Halkett. Les vaillants fantassins des gardes étaient si épuisés que lord Wellington fit abriter les tirailleurs des majors Askew et sir W. Steward, dont l'effectif était réduit à moins de 1,200 hommes, derrière une levée de terre à 50 mètres au nord du chemin d'Ohain, sur le même front que le 52e de la brigade Adam (1).

Les higlanders du 72 et le bataillon du 30e de la 5e brigade, qui étaient encarrés en première ligne, puis les 33e et 69e, qui étaient également formés en carrés, allèrent, sur l'ordre de Wellington, chercher un abri contre le feu de l'artillerie française et la fusillade derrière les haies au croisement du chemin creux et du chemin de Merbraine, sur le même front que les Nassauviens de von Kruse. Pendant l'exécution de ces mouvements vers la gauche, les troupes de sir Colin Halkett furent mises en désordre et perdirent la liaison avec les gardes anglaises, le lieutenant-colonel Harris, du 73e higlanders, et sir Colin Halkett furent blessés.

L'ordre se rétablit promptement et les 30e et 73e régiments prirent position derrière une haie épaisse, les 33e et 69e s'établirent à droite et en arrière : officiers et soldats se couchèrent par terre pour s'abriter du feu ennemi. La brigade Colin Halkett n'avait plus que

---

(1) *United Service Journal*, 1833, *Waterloo letters*, n° 109, capitaine H.-W. Powell, p. 254 : « Le long de cette partie de la position s'étendait un fossé avec un endiguement derrière lequel la brigade s'abrita durant la canonnade. » Ce fossé et cette digue ont disparu par l'enlèvement des terres pour la construction de la butte du Lion. — *Waterloo letters*, n° 146, lieutenant-colonel Dawson Kelly, p. 341 : « Vous savez que les gardes (Maitland) étaient en position très loin sur la droite de la 5e brigade (Colin Halkett). »

600 hommes sous les armes. Les rectifications qui venaient de s'opérer sur la position avaient créé une trouée d'environ cent mètres entre les brigades Colin Halkett et Maitland. Les soldats anglais murmuraient parce que lord Wellington, pour ne pas les exposer à être sabrés par les cavaliers français rassemblés dans le ravin, refusa de les faire charger à la baïonnette sur les batteries qui, des crêtes opposées, semaient la mort dans leurs rangs : ils voulaient à tout prix réduire au silence ce tonnerre meurtrier « the bloody thundering work » (1).

Sur la chaussée de Charleroi et le centre gauche la situation n'était pas moins critique. D'épais essaims de tirailleurs ennemis s'étaient embusqués à cinquante pas du chemin creux. La brigade de Bijlandt éprouvait de nouvelles pertes sous la fusillade : sur l'ordre de Wellington, le lieutenant-colonel de Jongh, qui avait repris le commandement quand le comte de Bijlandt avait été blessé, fit prendre à ses bataillons une position plus en arrière. D'après une note écrite de la main du prince d'Orange, les bataillons de chasseurs n° 27 et de ligne n° 7 étaient déployés en première ligne à hauteur et à gauche de la baterie Byleveld, les trois bataillons de milice n°s 5, 7 et 8, formés en colonnes, étaient en seconde ligne En arrière à droite des bataillons se trouvait la 2e brigade de cavalerie légère (Boreel). Le bataillon de chasseurs n° 27 avait perdu le tiers de son

---

(1) *United Service Journal*, 1845, p. 395. *Waterloo letters*, n° 110, lieutenant-colonel Davis ; n° 139, major Macready ; n° 145, lieutenant-colonel Dawson Kelly, etc.

effectif en officiers et en soldats. A l'extrême gauche, le prince de Saxe-Weimar continuait à déjouer tous les efforts de Durutte pour s'emparer de Papelotte, la Haye et Smohain.

Le général Alten n'avait pas cessé, par ses paroles et son exemple, d'encourager les troupes de la 3e division anglaise et de soutenir leur persévérance ; il venait d'être dangereusement blessé et dut quitter le champ de bataille.

Un officier d'état-major de la 3e division accourut vers le duc en ce moment près des gardes de Maitland pour lui demander du secours parce que la trouée entre la brigade Ompteda, dans laquelle des symptômes d'affaiblissement commençaient à paraître et la 5e division britannique augmentait d'une façon inquiétante. Cette partie du centre n'était presque plus défendue, aussi le duc redoutait-il que Napoléon ne parvint à l'enfoncer avant l'entrée en action des Prussiens. Bien qu'il ne laissât rien paraître de ses soucis, il était fort inquiet de la lenteur que Blücher semblait mettre à se déployer contre le flanc droit des Français.

Vers quatre heures et demie, on crut entendre le canon dans la direction de Fichermont : il était toujours à craindre que l'armée prussienne ne fût empêchée par une attaque de l'ennemi dans son flanc gauche, de déboucher sur le champ de bataille ou, du moins, que son entrée en action ne fût retardée. « Wellington implorait Blücher ou la nuit, » dit un de ses biographes. A plusieurs reprises, il envoya des officiers de son état-major pour guetter l'approche des secours. Enfin, le lieutenant-colonel Fremantle, chargé de demander aux pre-

mières troupes prussiennes qu'il verrait de hâter à tout prix leur marche, rencontra à Ohain l'avant-garde de Zieten.

Entretemps, le duc para aux dangers que faisait naître la trouée qui s'était formée entre les 3e et 5e divisions anglaises, en faisant appuyer les brigades de Pack et de Vincke vers la chaussée de Charleroi. Deux bataillons de Vincke prirent position à droite, deux à gauche de la ferme de Mont-Saint-Jean, ces derniers étaient ainsi à peu près sur le même front que les dragons légers n° 5 et les hussards n° 6 du colonel Boreel (brigade van Merlen). Les bataillons de sir James Kempt — qui avait succédé au général Picton dans le commandement de la 5e division — et ceux de Lambert continuèrent, au nord de la sablonnière et le long du chemin creux, à entretenir contre l'infanterie française une fusillade bien nourrie. Un bataillon de Lambert se plaça en carré sur la chaussée même. Les fusiliers « Inniskillings » de Lambert, le 95e « Riffles » et le 32e de sir James Kempt, mais le premier de ces bataillons surtout, éprouvèrent en ce moment de la lutte des pertes considérables. Les batteries de Byleveld, de Whinyates et de Braun poursuivaient avec ténacité l'échange de projectiles avec la nombreuse artillerie française qui garnissait les crêtes opposées. Pour soutenir les débris des brigades Kielmansegge et Ompteda, le duc fit avancer, un peu avant 7 heures, quatre bataillons de Brunswick, qui vinrent prendre place entre ces troupes décimées et la brigade de sir Colin Halkett.

Malgré l'anxiété qui le dévorait, Wellington ne ces-

sait de donner à tous l'exemple d'un calme et d'une patience héroïques, preuve d'une grandeur d'âme dont les exemples sont rares, même parmi les plus illustres hommes de guerre. En attendant les Prussiens, il défendit à ses troupes aussi bien de reculer que de marcher en avant, et répéta à tous le mot d'ordre qu'il avait adopté pour cette journée : *Every man must stand his ground*, c'est-à-dire : chaque homme doit garder la place qu'il occupe. Les batteries prussiennes commencèrent enfin à tonner dans le lointain à l'est de Plancenoit. Pour la première fois de la journée, la contenance du duc de Wellington trahit son émotion et il s'écria avec joie : « Enfin, voilà le vieux Blücher! » *(There goes old Blücher at last.)*

Comment se serait terminée la journée si les secours prussiens, salués comme l'aube de la victoire par le généralissime anglais, n'avaient pas paru sur le champ de bataille de Waterloo ? Malgré les circonstances critiques dans lesquelles il est hors de doute que se trouvaient les forces anglo-néerlandaises au moment où commença l'action de Blücher, plusieurs écrivains militaires anglais de grande notoriété soutiennent que, même sans les Prussiens, Wellington aurait vaincu, ou tout au moins que la bataille serait restée indécise. « La bataille était décidée avant que Blücher ait commencé ses opérations, lit-on dans un manuscrit du British Museum (1), toute la ligne d'attaque était refoulée. Si Blücher n'était pas venu, chacun serait resté sur sa ligne de hauteur. » De nos jours, ainsi que

(1) British Museum, manuscrit n° 1590, folio 31.

nous l'avons déjà fait remarquer, on a été plus loin : ce n'est pas Blücher qui a apporté à Wellington un secours dont il avait un pressant besoin, ce sont les Anglais qui, par leur résistance, ont sauvé les Prussiens du mauvais pas où ils s'étaient mis en marchant avec une folle audace contre le flanc de Napoléon : « L'action de Blücher, écrit sir Rowland Blennerhassett (1), était, vu l'état des routes, audacieuse à l'extrême et si Wellington n'avait pas gardé sa position à Waterloo, les conséquences auraient été fatales pour l'armée prussienne... Si les soldats anglais n'avaient pas réussi à garder leurs positions, l'armée prussienne aurait été offerte comme une proie aux bataillons victorieux de Napoléon, qui les auraient attaqués en front, tandis que Grouchy aurait opéré sur ses derrières. » L'écrivain anglais oublie d'ajouter que c'est de leur plein gré, avec un dévouement héroïque pour leurs alliés et la cause commune, que Blücher et les bataillons prussiens ont risqué de se faire détruire.

Sir Herbert Maxwell, avec la noble franchise d'un vrai gentilhomme anglais, reconnaît pleinement les services éclatants que l'armée prussienne rendit au duc de Wellington et à ses soldats, et donne les plus sages avertissements à ceux de ses compatriotes qui, comme sir Rowland Blennerhassett, se laissent entraîner par l'exagération de la fierté nationale jusqu'à manquer aux règles de la plus simple justice (2) : « Il est un

---

(1) *Nineteenth Century*, n° 324, February 1904. The Germans at Waterloo and Anglo-German relations by sir Rowland Blennerhassett, p. 191.
(2) *The Nineteenth Century*, n° 283, September 1900. Our Allies at Waterloo, pp. 407-408.

aspect de la courte campagne de 1815, dit sir Herbert, sur lequel l'opinion anglaise n'a pas été pleinement éclairée dans le passé et n'a pas été tout à fait équitable : il importe à notre honneur d'en faire le loyal aveu avant que le dix-neuvième siècle achève son cours. Cet aspect est la part prise aux événements du 15 au 18 juin 1815, en premier lieu par l'armée prussienne commandée par le prince Blücher, en second lieu par les contingents étrangers sous les ordres de lord Wellington. Quiconque a sérieusement scruté les événements de ces jours fatidiques et a su se dépouiller de toute partialité pour l'une ou l'autre nationalité, pour l'un ou l'autre chef d'armée, se gardera d'affirmer que le commandant en chef anglais aurait pu s'opposer avec succès à la marche de Napoléon vers Bruxelles, ou aurait seulement tenté de le faire, s'il n'avait été soutenu sur sa gauche par l'armée prussienne. Rien n'est plus injuste que de réclamer pour le général en chef anglais et pour les troupes anglaises plus que ce qui leur est dû ; rien n'est moins propre à ternir la splendeur de leur triomphe que de reconnaitre franchement et de mettre en pleine lumière la part que les troupes étrangères, sous les ordres de Wellington, et l'armée prussienne prirent à la défaite finale de Napoléon. »

C'est en vain que M. C. Oman (1) s'est inscrit en faux contre les nobles affirmations de sir Herbert : il n'a pu effacer les paroles du duc de Wellington lui-

(1) *The Nineteenth Century*, n° 284, October 1900, The Dutch-Belgians at Waterloo, p. 629 et suiv.

même : « Je ne ferais pas justice à mes propres sentiments, écrivit le vainqueur de Waterloo dans son rapport du 19 juin (1), ni au maréchal Blücher et à l'armée prussienne si je n'attribuais le succès de cette journée ardue à l'assistance cordiale et opportune que j'ai reçue d'eux. »

Nous basant sur les rapports officiels et sur les écrits des témoins oculaires, qui constatent la situation critique dans laquelle l'armée anglo-néerlandaise se trouvait à 6 heures du soir, nous pensons que si les troupes de Lobau et une partie de la garde impériale n'avaient pas dû être opposées aux Prussiens et n'avaient pas été retenues par les attaques de ceux-ci sur le plateau de la Belle-Alliance, les défenseurs de la position de Waterloo, épuisés par leurs efforts et leurs pertes, auraient dû se retirer devant une attaque suprême exécutée par toute la garde réunie. L'issue de la bataille aurait encore plus certainement été favorable à Napoléon si Grouchy avait franchi la Dyle de grand matin : les forces de l'aile droite française auraient, dans ce cas, été suffisantes pour contenir les têtes de colonnes des Prussiens et l'Empereur aurait pu disposer des 10,000 hommes de Lobau, employés à couvrir son aile droite, pour donner à son attaque contre la position un poids sous lequel le centre de celle-ci se serait effondré. Wellington ne disposait plus, pour soutenir ses lignes épuisées, que des 7,000 hommes de la division Chassé formant sa dernière réserve.

La gloire de Wellington et de ses vaillantes troupes

---

(1) Voir note 31 II *A* et *B*.

est hors de discussion, puisque seuls ils ont tenu tête à l'armée ennemie entière pendant toute la journée et on ne prétend pas à la diminuer en affirmant que la victoire finale est due à la camaraderie dévouée du maréchal Blücher et à sa fidélité à la parole donnée. L'Empereur lui-même a souscrit à ce jugement : « Ah ! que Wellington doit un beau cierge au vieux Blücher, a-t-il dit à Sainte-Hélène. Blücher revenant sur moi, quoique battu la veille, a montré le talent et l'activité d'un vrai général (1). »

---

(1) Mémorial de Sainte-Hélène.

VI.

Entrée en ligne des Prussiens.

D'après le rapport officiel du général von Bülow, les 15e et 16e brigades, la cavalerie et l'artillerie de réserve du IVe corps d'armée prussienne attendirent en arrière du bois de Fichermont (c'est-à-dire le bois de Paris) que les 13e et 14e brigades eussent débouché du défilé de la Lasne (1). Le maréchal « Vorwärts » ne put contenir plus longtemps son impatience et prescrivit que « pour donner immédiatement de l'air à l'armée anglaise les troupes disponibles se porteraient sans tarder à l'attaque. » « Il était quatre heures et demie, continue le rapport de von Bülow, quand la tête de notre colonne déboucha du bois de Fichermont (2). » La distance de la lisière ouest du bois de Paris à Plancenoit est de 2,600 mètres; il semble qu'à l'heure même où les Prussiens entraient en action si près de la ligne de retraite française, un certain désordre régnait déjà sur les derrières du champ de bataille. « Dès lors, prétend le colonel Heymès, tous les non-combattants ainsi que nos nombreux blessés qui se retiraient se dirigèrent, en se détournant un peu de la route, sur Charleroi ; à mesure que nos batteries, qui n'avaient qu'un simple appro-

---

(1) Rapport du lieutenant général de Bülow, note 81 III *D*. — Rapports des 13e, 14e, 15e et 16e brigades.
(2) *Documents inédits, etc.*, p. 16.

visionnement, avaient brûlé leurs munitions, elles quittaient le champ de bataille et prenaient la même direction : cela formait une longue colonne et ressemblait déjà à une marche rétrograde (1). »

Sous la protection du 2e régiment de hussards de Silésie, la 15e brigade (von Losthin) se déploya : les deux bataillons de l'aile droite entrèrent en liaison avec les troupes du duc Bernard de Saxe-Weimar à la Haye et à Papelotte. La 16e brigade (von Hiller) se déploya à gauche de la 15e : ses deux bataillons de gauche s'appuyaient au bois près de la Lasne. La réserve de cavalerie, sous les ordres du prince Guillaume de Prusse, marcha derrière l'aile gauche (2). Les hussards avaient déjà auparavant attaqué les escadrons avancés de Marbot et de Domon, mais avaient dû se retirer devant des forces supérieures. Vers 6 heures, une lutte violente s'engagea entre les batteries prussiennes (3) arrivées les premières en position, et l'artillerie de Lobau. Le général von Bülow donna à ses chefs de brigade la Belle-Alliance comme point de direction pour leurs attaques. Quelques escadrons de lanciers français chargèrent contre la ligne de tirailleurs prussienne.

---

(1) Rapport de S. A. R. le prince Guillaume de Prusse (réserve de cavalerie, IVe corps d'armée).

(2) Le propriétaire du château de Fichermont était le comte Jean-Charles Le Hardy de Beaulieu : il y résidait à l'époque de la bataille Alors que les fermiers voisins allaient se réfugier dans la forêt de Soignes avec leurs familles et leurs bestiaux, le comte, déjà avancé en âge et atteint de rhumatisme, refusa de quitter son lit malgré les périls et le fracas de la lutte, qui faisait rage autour de sa demeure. Il fut, paraît-il, rudoyé par des soldats prussiens, mais, à ce que rapporte la tradition, ce massage brutal le guérit de son infirmité. Il vécut jusqu'en 1831 (voir p. 618, note 1).

(3) Rapport du major von Ziegler (artillerie de réserve, 4e corps d'armée).

mais furent refoulés par les hussards n° 8 de Colomb. Les boulets prussiens venaient tomber dans le voisinage de Rossomme, où se tenait l'empereur, ceux des batteries françaises éprouvaient surtout la cavalerie de réserve prussienne, dont deux commandants de brigade, le colonel comte von Schwerin et le lieutenant-colonel von Watzdorff, furent mis hors de combat. Pendant cette canonnade, qui avait eu comme premier résultat de forcer la cavalerie française à se replier sur son infanterie, la 13e brigade (von Hake) (1) vint se placer en deuxième ligne derrière la 15e et la 14e brigade (von Ryssel) derrière la 16e (2). Le IVe corps prussien se trouva ainsi complètement déployé vers 6 heures; 26,000 fusils, 3,000 chevaux et 72 bouches à feu entrèrent en action contre les 3,900 fantassins, les 2,200 cavaliers et les 38 canons de Lobau, Domon et Subervie.

Blücher fit avancer les quatre brigades en échelons, l'aile gauche en avant : les bataillons de Lobau se retirèrent en échiquier et prirent position partie au nord de Plancenoit, partie à la lisière orientale du village.

Tous ces mouvements, dissimulés par les parcelles de bois et les ondulations du terrain, ne furent pas aperçus par les troupes anglo-néerlandaises, en position sur le plateau de Mont-Saint-Jean; elles ne pouvaient suivre que par le bruit du canon les péripéties du combat livré en avant de leur aile gauche.

Le général de Bulow ne gagna d'abord que lentement

---

(1) Rapport du général-major von Hake (13e brigade).

(2) Rapport du général-major von Ryssel (14e brigade), du général-major von Losthin (15e brigade) et du général-major von Hiller (16e brigade).

du terrain devant les positions défensives des Français : quelques fractions de la 15e brigade avaient été même contraintes à un mouvement de retraite vers Fichermont au moment où apparut à Ohain l'avant-garde du 1er corps (von Zieten II).

Ce corps (1) avait parcouru avec beaucoup de difficultés la région boisée comprise entre la Dyle et la Lasne, qu'il traversa à Genval. Le mouvement en arrière de l'aile droite de la 15e brigade détermina probablement Blücher à envoyer à Zieten l'ordre de franchir le ruisseau d'Ohain et de se réunir avec le IVe corps. Cependant, comme Zieten qui, comme nous le verrons, avait, sur les instances de Müffling, continué sa marche vers la position anglaise, n'apparaissait pas sur le terrain où luttait le IVe corps, le prince Blücher résolut de provoquer, sans plus attendre, une action décisive vers Plancenoit car il était visible que les Français avaient accumulé beaucoup de troupes vers ce village.

Au moment même où le feld-maréchal donnait au général von Hiller l'ordre d'attaquer Plancenoit, le lieutenant von Wussow arrivait de Wavre à bride abattue pour demander des secours de la part du général von Thielmann, vivement engagé avec tout le corps de Grouchy. Trop avisé pour distraire un seul homme de l'action dont dépendait l'issue de la campagne, le général de Gneisenau dicta séance tenante, de la part du commandant en chef, la lettre suivante au lieute-

(1) Rapports du feld-maréchal Blücher, note 31 III A et du général Zieten, note 31 III *B*.

nant von Wussow, qui attendait avec anxiété la réponse qu'il devait rapporter à son chef :

« On disputera à l'ennemi avec toutes les forces dont on dispose chaque pas qu'il voudra faire en avant : si grandes que soient les pertes que subira le corps, elles seront compensées par la victoire sur Napoléon (1). »

Le général von Hiller se lança sur Plancenoit avec huit bataillons des 16e, 15e et 14e brigades et les 1er et 2e régiments de cavalerie de Landwehr sous la mitraille et la fusillade la plus vive des troupes de Lobau : il occupa le cimetière, enleva trois canons et fit quelques centaines de prisonniers, mais ne réussit pas à expulser les défenseurs du village (2). Après un combat acharné, il fut contraint d'évacuer la localité et il se retira sous la protection de la 14e brigade.

Appréciant combien était grand le danger que faisait courir à l'armée l'attaque des Prussiens, Napoléon avait, avant 5 heures, donné ordre au général comte Duhesme d'appuyer Lobau avec la jeune garde, c'est-à-dire les 1er et 3e régiments de voltigeurs et les 1er et 3e régiments de tirailleurs, comprenant ensemble huit bataillons, en tout, 4,000 hommes; 2 batteries furent appelées de la Belle-Alliance pour les soutenir. Ces renforts arrivèrent à temps pour repousser une deuxième attaque de Bülow. Quelques compagnies prussiennes avaient déjà réussi à se glisser dans les bois le long de la Lasnes et fusillaient les Français dans le dos.

---

(1) von Ollech, p. 193; von Lettow-Vorbeck, p. 431.
(2) Rapport du général von Hiller.

L'avant-garde de Zieten (1), formée par la brigade Steinmetz et deux batteries, se montra, vers 6 heures, au nord du village d'Ohain (2). Immédiatement derrière l'avant-garde marchait la réserve de cavalerie sous les ordres du général von Röder (3), puis, à quelque distance en arrière, les 2e, 3e et 4e brigades et l'artillerie de réserve du corps (4). Les mauvais chemins entre Froidmont et Genval avaient causé de grands retards dans la marche. Le chef d'état-major, le lieutenant-colonel von Reiche, devançant la colonne pour reconnaître la situation, rencontra à Ohain le général von Müffling. Contenant avec peine son impatience, le général guettait anxieusement l'arrivée des troupes prussiennes, qui seules, pensait-il à bon droit, pouvaient tirer l'armée anglo-néerlandaise de la situation fort critique dans laquelle elle se trouvait. Il insista de la manière la plus pressante pour que Zieten vînt renforcer l'aile gauche de la position par le chemin le plus court, afin de permettre à lord Wellington d'en distraire des troupes pour les faire appuyer vers le centre. Le lieutenant-colonel von Reiche se hâta de retourner vers son général : quand il le rejoignit, la tête de colonne avait déjà incliné à gauche. Sur l'ordre de Blücher, le général

(1) Rapports de Zieten (note 31, III*B*) et du général von Reiche (*Kriegs Archiv*, Berlin, VI, E. 7 I). Ces deux rapports prétendent à tort que Smohain avait été pris par les Français.

(2) Rapport du général von Steinmetz, 2e brigade (*Kriegs Archiv*, Berlin, VI, E. 7 II).

(3) Rapport du lieutenant général von Roder (cavalerie de réserve, Ier corps d'armée). *Kriegs Archiv*, Berlin, VI, E. 7 I).

(4) Rapports de la 2e brigade (général-major von Pirch II). (*Kriegs Archiv*, Berlin, VI, E. 7 II) et de la 3e brigade (général-major von Jagow, *ibidem* VI, E. 7 II).

Zieten avait ordonné, en effet, à la 2e brigade, celle de von Pirch II, de traverser la vallée de l'Ohain et de marcher sur Fichermont. Bien que le déboîtement de sa colonne dans cette direction fût donc ainsi déjà commencé, le commandant du Ier corps prussien (1), se rendant aux raisons que lui avait fait transmettre le général von Müffling et aux objurgations du colonel Fremantle, se décida à marcher directement avec toutes ses forces au secours de Wellington. Il prescrivit à la cavalerie de réserve de remonter la vallée de l'Ohain, rappela la 2e brigade et chargea son chef d'état-major von Reiche de choisir une position pour les batteries de l'avant garde et de leur faire ouvrir le plus tôt possible le feu contre les troupes qu'on avait en face de soi. Le résultat immédiat de ces dispositions, prises avec trop de précipitation, fut que, par une fatale erreur, le bataillon de tête et les batteries de l'avant-garde prussienne ouvrirent un feu violent contre la brigade du duc de Saxe-Weimar en position à Smohain et à Papelotte.

Le rapport de la 2e division néerlandaise s'exprime au sujet de ce malheureux incident en ces termes (2) :

« Vers 6 heures, on entendit un feu des plus vifs à l'aile gauche; jusqu'à ce moment, le général de Perponcher s'était tenu au centre de la position près de la 1re brigade (de Bijlandt); mais, pensant alors que sa présence pourrait être nécessaire à l'aile gauche, il se rendit à Smohain, accompagné du chef d'état-major.

---

(1) Rapport Zieten, note 31, III *B*.

(2) *Historisch verhaal der 2e divisie, etc.*, note 21 *B*. Stacklof, p. 209. Les rapports prussiens ne font aucune allusion à cet incident.

» L'ennemi (c'était la division Durutte), voyant déboucher les Prussiens, attaqua ici avec beaucoup de vigueur et réussit à se rendre maître pour un instant de quelques maisons du village de Smohain et des dépendances extérieures du château de Fichermont, mais il en fut immédiatement chassé par le major Norman, à la tête du 2e bataillon de Nassau (1).

» Alors, les tirailleurs prussiens du corps du général von Bülow — le rédacteur du rapport (2) se trompe manifestement, car il s'agit sans nul doute du 2e régiment de Brandebourg de la brigade d'avant-garde (Steinmetz) et il faut lire : les tirailleurs prussiens du corps du général Zieten — qui débouchaient en grand nombre de la lisière occidentale du bois entre Jean Loo (Genleau) et Aywiers furent induits en erreur par l'uniforme des troupes nassauviennes et il se produisit en cet endroit une malheureuse erreur.

» Les contre-épaulettes des officiers, la forme et les ornements des shakos, les bonnets à poils des grenadiers, la similitude des marches et signaux avec ceux des Français donnèrent à croire aux Prussiens qu'ils se trouvaient en présence de troupes ennemies et ils ouvrirent en conséquence un feu violent contre les tirailleurs de notre aile gauche.

---

(1) Le lieutenant-colonel W. James, *The Campaign of 1815*, etc., p. 253, fait erreur en disant que les tirailleurs de Donzelot occupaient Smohain et la Haye. Donzelot avait été rappelé vers le centre. Le duc de Saxe-Weimar est resté maître de ces deux points d'appui malgré les attaques réitérées de Durutte. Sir Herbert Maxwell, *The 19th Century* p. 421, les les *Annals of the war*, vol. IV, p. 378 et le lieutenant-colonel Pratt, *The Waterloo Campaign*, p. 178, commettent une erreur analogue en parlant du succès obtenu par Durutte contre le duc de Saxe-Weimar.

(2) Le colonel van Zuylen.

» Après qu'on eût vainement tenté de s'expliquer, Son Excellence le général de division donna l'ordre de se retirer, ce qui s'exécuta dans le meilleur ordre, et la ligne fut reprise quelques instants après, quand on se fût reconnu mutuellement. La compagnie de grenadiers du 3e bataillon de Nassau prit contact avec les Prussiens et se conforma à leurs mouvements, déployée en tirailleurs. »

Quant à l'assertion des généraux von Zieten et von Ollech, qui prétendent que Durutte occupa Fichermont, Smohain, Papelotte et que la brigade du prince de Saxe-Weimar se retira jusque près de la forêt de Soignes, on ne trouve pas trace de ces faits dans les rapports officiels néerlandais, ni dans le journal du général de Constant. Le général von Kruse rapporte les événements en ces termes : « Après 7 heures, l'ennemi (Durutte) se retira tout à coup et de nombreux tirailleurs de l'armée royale prussienne, suivis de colonnes d'infanterie, firent leur apparition. Ces tirailleurs attaquèrent par Smohain les troupes de Nassau (2e brigade de la division de Perponcher), qui ripostèrent par leur feu, car elles n'étaient pas informées de l'arrivée des Prussiens. Cet engagement dura environ dix minutes et il y eut des tués et des blessés de part et d'autre; l'erreur fut cependant bientôt reconnue et le feu fut suspendu. A ce moment, Papelotte fut abandonné et on se porta en avant avec les Prussiens : le 2e bataillon, qui avait conservé ses positions durant toute la journée sous le feu continu de l'artillerie ennemie, suivit le mouvement (1). »

(1) Rapport du général-major von Kruse, du 7 janvier 1836, à l'état-major général anglais, dans *Uebersicht, etc.*, von MORRENHOFFEN. — Voyez aussi

Le lieutenant Winzinger se mit immédiatement en rapport avec les batteries prussiennes, qui avaient pris position au nord-ouest de Smohain ; ces batteries vinrent aussitôt remplacer la batterie hanovrienne de von Rettberg, dont les munitions étaient épuisées. Les trois pièces de la section Winzinger durent cesser le feu vers 6 1/2 heures, pour la même raison ; elle alla rejoindre un peu plus tard le 1er bataillon d'Orange-Nassau, en arrière de Fichermont.

Les brigades de cavalerie de von Tresckow II (1) et de von Lützow se déployèrent au nord de Smohain, ce qui permit aux brigades anglaises de Vivian et de Vandeleur, ainsi qu'à la batterie Gardener, de se porter vers le centre de la ligne de bataille anglo-néerlandaise. La brigade Vivian, avec sa batterie, prit position derrière les débris de Kielmansegge et devant les cavaliers de Somerset et de Ponsonby. Vandeleur se plaça avec ses 1,000 chevaux sur le flanc et en arrière de Goumont. L'arrivée des Prussiens et le renfort qu'apportaient les deux brigades de cavalerie anglaise eurent sur le moral des défenseurs de la position le plus heureux résultat.

Près de Smohain, le major von Osten fit, avec les dragons brandebourgeois de Watzdorff, une attaque

---

R. Kolb Freiherr August von Kruse, Anlage 4, Bericht des Hauptmanns von Rettberg über die Thatigkeit des 3 Bat. Herz. 2te Regiment bei Waterloo, 1890.

Lettre du prince de Saxe-Weimar à son père, bivouac de Waterloo, 19 juin 1815, note 33 *A*, et la protestation de tous les officiers du régiment nassauvien n° 2 contre l'expression de déroute. Relation Schlacht bei Waterloo, n° 552, aux archives de l'Etat à Wiesbaden et aux archives de la Section historique à La Haye, note 33 *B*.

(1) Rapport du général-major von Tresckow II (1re brigade de la réserve de cavalerie du Ier corps). Kriegs Archiv, Berlin, VI, E. 7 I.

couronnée de succès contre des fractions de la division Durutte et ramena trois pièces de canon enlevées par ses cavaliers.

La brigade d'infanterie von Steinmetz se porta, par la rive Nord du ruisseau d'Ohain, vers Papelotte et La Haye, qui étaient toujours occupés par la brigade de Saxe-Weimar.

Quelque temps avant l'approche de cette colonne prussienne, trois bataillons de Durutte s'étaient retirés en bon ordre vers la Belle-Alliance, par suite d'un ordre mal compris, et étaient arrivés jusque près de la garde impériale. Napoléon courut au-devant de ces troupes, les harangua et leur fit reprendre leurs anciennes positions.

Plusieurs régiments de la cavalerie française participant à la lutte sur le plateau de Mont-Saint-Jean avaient aperçu l'arrivée des Prussiens à hauteur de Fichermont et s'étaient retirés, de crainte d'être coupés.

VII.

La Crise.

Du haut du mamelon 141, entre la ferme Decoster et la Belle-Alliance, l'empereur avait vu que les attaques de sa cavalerie continuaient entre la chaussée et Goumont. La retraite de nombreux groupes de cavaliers qui redescendaient les pentes du plateau et la demande pressante d'un secours d'infanterie que le maréchal Ney lui avait fait transmettre par le colonel Heymès prouvaient qu'on ne pouvait espérer un succès décisif par l'action de la cavalerie seule, si énergique qu'elle eût été jusqu'alors. D'autre part, si la Jeune Garde avait réussi à contenir l'attaque des Prussiens, ceux-ci, dont les forces s'accroissaient à chaque instant, n'allaient pas manquer de revenir plus vigoureusement à la charge. L'empereur (1) prit donc la décision d'engager la Vieille et la Moyenne Garde pour essayer de rétablir ses affaires, qui, depuis l'arrivée des Prussiens, commençaient à péricliter (2). Vers 7 heures, il envoya les généraux comte Morand et Pelet avec les premiers bataillons du

---

(1) Le manuscrit Savornin Lohman rapporte que l'empereur prenait nerveusement prises sur prises de tabac, qu'il tirait de la poche de son gilet. « Ces Anglais ne se feront-ils jamais battre? dit-il. J'en viendrai à bout, mais c'est dommage d'anéantir de si belles troupes ! » Il s'emporta contre Soult parce que ce maréchal avait dit que les Anglais préféraient se faire hacher plûtot que de cesser le combat.

(2) Dans aucune autre des batailles de Napoléon, la garde n'a été engagée aussi tôt et aussi vigoureusement qu'à Waterloo, ce qui prouve combien la crise fut violente ici.

2e régiment de grenadiers et du 2e régiment de chasseurs à pied de la Vieille Garde vers Plancenoit. Il fit en même temps dire au général Drouot de tout préparer pour marcher en avant avec six bataillons de la Moyenne Garde et deux batteries pour attaquer la ligne de défense anglo-néerlandaise à l'ouest de la chaussée, en longeant la Haye-Sainte. Enfin, pour compléter ses dispositions, il fit placer en carrés deux bataillons du 1er régiment de grenadiers de la Vieille Garde commandés par le général Petit, entre Plancenoit et la chaussée, le 1er bataillon à environ 700 mètres au sud-est du tertre où il se tenait avec son état-major, le 2e bataillon à une porée de fusil au nord, sur la route de Plancenoit à la Belle-Alliance. Trois autres bataillons, le 2e du 2e grenadiers, le 2e du 1er chasseurs et le 2e du 2e chasseurs, ayant respectivement à leur tête les généraux Christiani, Cambronne et Pelet, les marins et les sapeurs de la Garde restèrent en réserve auprès de la Belle-Alliance, sous le commandement supérieur du général Roguet. L'empereur fit, en outre, porter ordre au général Reille de réunir tout son corps sur son extrême gauche, de le former en colonnes d'attaque (1) et de marcher contre la droite de l'ennemi; au général d'Erlon, de redoubler d'efforts, surtout avec la brigade Pegot et les restes de Donzelot, contre le centre de l'ennemi des deux côtés de la chaussée.

L'empereur se porta près des bataillons de la Moyenne Garde qu'il destinait à l'attaque décisive contre le centre droit de la position : c'étaient trois bataillons des

(1) Gourgaud.

3e et 4e régiments de grenadiers et trois bataillons des 3e et 4e régiments de chasseurs à pied. Il leur adressa une courte exhortation et, se plaçant à leur tête, leur fit franchir la chaussée au sud de la Haye-Sainte et les conduisit dans la dépression du terrain au sud-ouest du verger de la ferme. Au moment où l'empereur arrivait à cet endroit, vers 7 1/4 heures (1), il y rencontra une partie des troupes de Ney qui refluaient en arrière. Il mit pied à terre pour être à l'abri du feu et envoya des gendarmes d'élite prévenir toutes les lignes de l'arrivée de Grouchy et répéter partout qu'avec un peu de constance la victoire allait se décider en faveur de l'armée française. « Cela produisit l'effet que l'empereur désirait : tout s'arrêta et retourna à la position (2). »

Il remit alors entre les mains du maréchal Ney les bataillons de la garde et lui donna ordre de les porter en avant, le général Friant en tête, et de conserver le terrain qu'il avait occupé sur le plateau.

Conformément aux ordres de l'empereur il y eut, au moment où la garde impériale aborda la position, entre 7 1/2 et 8 heures du soir, un mouvement en avant de toute l'armée française. On peut distinguer, dans cette offensive générale, trois attaques différentes et à peu près simultanées : celle de d'Erlon, celle de la Moyenne Garde et celle de Reille.

Les manœuvres que venait d'exécuter son adversaire n'avaient pas échappé à l'attention du duc de

---

(1) Voir plans IX et X.

(2) *Correspondance de Napoléon Ier*, t. XXXI, p. 198. — Gourgaud, pp. 101-102. — *Waterloo letters*, n° 105, lieutenant général Sir P. Maitland, p. 243.

Wellington : il avait vu d'épaisses colonnes descendre à l'est de la Belle-Alliance, puis franchir la chaussée. Vers 7 heures, un capitaine de carabiniers français, désertant le drapeau de sa patrie, se précipita au galop en brandissant son sabre et en criant « Vive le Roi ! » vers l'aile gauche du 52e régiment de la brigade d'Adam. Il se rapprocha du commandant du régiment, près duquel se trouvait le colonel A. Fraser, chef d'une batterie à cheval anglaise, et leur cria : « Ce sacré Napoléon est là avec la garde : voilà l'attaque qui se fait ! » Tandis qu'on conduisait l'officier déserteur à l'arrière, le colonel Fraser se rendit au galop près de lord Wellington pour lui rapporter ce qu'on venait d'apprendre. Le duc conserva tout son flegme : « Hard poundig this gentlemen, dit-il à son entourage, but we will, pound the longest. » (Nous allons être vigoureusement broyés, Messieurs, mais c'est nous qui broierons le plus longtemps.)

Il fit aussitôt prévenir les brigades Maitland (1) et Colin Halkett d'appuyer à gauche et en arrière pour mieux s'abriter du feu et toutes les troupes d'infanterie en position entre les deux chaussées de se former sur quatre rangs, soit en ligne, soit en carré (2).

---

(1) *Waterloo letters*, n° 123, lieutenant général lord Seaton, p. 283; n° 109, capitaine Powell, p. 254 : n° 120, lieutenant général Sir Fred. Adam, p. 276; n° 122, colonel T. Hunter Blair, p. 280. — Suivant le capitaine Powell, n° 109, Maitland fut en position pendant trois quarts d'heure, de 7 heures à 7 h. 40, sur le chemin d'Ohain, « le long duquel, d'un côté, était un fossé et une digue derrière laquelle la brigade s'abrita pendant la canonnade qui dura trois quarts d'heure. Sans la protection de cette digue, tout ce qui vivait aurait trouvé la mort. »

(2) *United Service Journal*, 1833, II. p. 302, major Gawler, « The crisis of Waterloo and Reply by lieutenant general Sir Hussy Vivian. » — *Waterloo letters*, n° 120, lieutenant général Sir Fred. Adam, p. 275; *Colburn's Un. Serv. Mag.*, 1845, *The Waterloo campaign*. Captain Siborne

A l'aile droite française, les bataillons de Durutte prononcèrent ensemble une attaque contre Papelotte et la Haie. Cette tentative échoua devant la fermeté des troupes de Nassau, qui ne perdirent pas un pouce du terrain confié à leur garde. Les débris de la division Marcognet ne réussirent qu'à entretenir le feu en déployant des fractions d'infanterie plus ou moins fortes, mais furent impuissants à gravir de nouveau la pente du plateau, sous le feu des batteries de Byleveld, de Braun et de Whinyates (1).

Bien que le capitaine Byleveld commençât à être à court de munitions, il continua le tir avec énergie : vers 8 heures, ayant employé ses derniers projectiles, il remit les avant-trains et se retira à 250 mètres en arrière de la position qu'il avait occupée sur la crête.

De part et d'autre de la chaussée de Charleroi la lutte ne tarda pas à devenir de plus en plus violente. Les brigades de Kempt et de Lambert à l'est de la route, les Hanovriens d'Ompteda et de Kielmansegge, les Nassauviens et les Brunswickois sous le prince d'Orange à l'ouest, étaient vivement aux prises avec les bataillons de Quiot et la brigade Pegot. Cette brigade s'était engagée à l'ouest de la chaussée ; son aile gauche participa, comme nous le verrons plus loin, à l'attaque que le bataillon de droite de la Moyenne Garde dirigea contre les 30e et 73e bataillons de sir Colin Halkett. Précédés

---

in reply to major Macready, I, p. 365. A Waterloo, les carrés anglais étaient formés sur quatre rangs, les coins arrondis; deux rangs tiraient, les deux autres réservaient leur feu. Dans cette bataille, comme dans bien d'autres, on remarqua que les soldats tiraient souvent trop haut.

(1) *Waterloo letters*, n° 87, p. 210, lieutenant-colonel Dansey, Whinyate's troop.

d'un essaim de tirailleurs, cinq carrés pleins, de force différente, s'avancèrent en échelon à cheval sur la chaussée; le plus fort de ces carrés marchait à l'est de celle-ci, les quatre plus petits à l'ouest. Le 27e bataillon (Inniskillings) de Lambert, placé près du croisement de la route et du chemin creux, tint ferme devant cette redoutable attaque, mais paya son succès de la moitié de son effectif. Le lendemain, les survivants des « Inniskillings », vieux soldats cependant, endurcis par maints combats, ne purent s'empêcher de verser des larmes de regret et de fierté en voyant sur la position qu'ils avaient occupée les corps entassés de leurs camarades, tenant encore le fusil dans leurs mains crispées.

A l'ouest de la chaussée, les débris des bataillons hanovriens et aussi les deux bataillons de droite de sir Colin Halkett, ainsi que les Nassauviens, furent canonnés par la batterie de 6 que les Français avaient pu, ainsi que nous l'avons dit plus haut, placer près de la Haye-Sainte. A cette distance, tous les coups portaient : aussi quand les tirailleurs ennemis se lancèrent vers le chemin creux, les Hanovriens, déjà si cruellement éprouvés, firent-ils un mouvement de retraite. Mais ils se butèrent contre les escadrons de Vivian, qui remplissaient tout l'espace en arrière. Les officiers exhortèrent leurs soldats et les ramenèrent en avant.

Cependant des groupes de cuirassiers, de dragons et de lanciers s'étaient ralliés en arrière de la brigade de Pegot et avaient suivi son mouvement : ils profitèrent des espaces devenus libres pour passer en avant et se lancèrent sur les carabiniers néerlandais.

Il y avait un quart d'heure à peine, lord Uxbridge

avait rectifié les positions des diverses brigades de la cavalerie alliée. Conformément à ses ordres, les carabiniers, les dragons légers n° 4 et les hussards n° 8 du général Ghigny avaient appuyé à droite pour se placer dans une dépression du terrain qui leur offrait un certain abri contre les coups directs du canon ennemi. Le général de Collaert était occupé à faire exécuter ce changement de position quand le colonel Boreel arriva près de lui au galop pour demander où il devait placer ses régiments, les dragons légers n° 5, qui, depuis que le colonel de Merx, blessé aux Quatre-Bras, avait dû les quitter, étaient commandés par le major de Beaulieu, et les hussards n° 6. Pour l'instant, ces escadrons étaient exposés, sans utilité, dans l'endroit qu'ils occupaient à l'est de la route, aux balles et aux boulets. Le commandant de la division donna ordre au colonel Boreel de serrer contre les carabiniers; le colonel, ayant pris congé de son chef, se retira. Au même instant, un obus éclata et blessa grièvement au pied le général de Collaert, qui, sans perdre son calme, remit le commandement de la division au général Trip, puis fut emporté du champ de bataille. Le colonel de Bruyn, commandant du régiment de carabiniers n° 2, se mit à la tête de la brigade de grosse cavalerie. A ce moment, on vit arriver la cavalerie française. Le général Trip porta immédiatement les trois régiments de carabiniers en avant et fit sonner la charge : l'ennemi se retira. Le colonel de Bruyn commença la poursuite avec le 2e régiment, mais le prince d'Orange, qui avait été témoin de l'attaque, craignit que ces braves cavaliers ne devinssent la proie des masses d'infanterie derrière lesquelles les cavaliers

ennemis avaient cherché refuge. Il s'élança vers le colonel de Bruyn, lui serra cordialement la main et, contenant les carabiniers d'un geste de son sabre, il leur cria : « Reprenez vos positions, braves carabiniers, vous avez assez fait aujourd'hui ! » Les cavaliers belges répondirent au prince par des acclamations de : « Vive le Roi ! Vive le Prince ! » firent demi-tour à gauche et vinrent se serrer contre les autres régiments (1). Le prince d'Orange passa devant le front de la brigade de Ghigny et se rendit auprès des bataillons de Nassau, en position en avant et à gauche de la cavalerie néerlandaise.

Entretemps, le lieutenant-colonel Boreel s'était mis en mouvement avec son régiment de hussards n° 6, mais il n'avait pas retrouvé le général de Collaert, qu'on venait d'emporter, ni la brigade de carabiniers lancée à la charge et que cachait la fumée. Il avait pris le parti de retourner à sa place, quand, chemin faisant, il rencontra lord Wellington, accompagné de lord Uxbridge : ce dernier lui dit de se placer à la gauche des « Scots Greys » d'Hamilton. Le colonel Boreel exécuta cet ordre et se conforma ensuite aux mouvements des cavaliers écossais. Pendant les allées et venues du commandant intérimaire de la brigade, les dragons légers n° 5 qui, probablement par un malentendu dans les ordres, n'avaient pas suivi les hussards, étaient restés de l'autre côté de la ferme de Mont-Saint-Jean, à gauche de la brigade von Vincke.

En arrivant près des Nassauviens, le prince d'Orange

(1) Voir rapports Trip et Boreel. Notes 24, 25 et 27.

les trouva engagés dans une vive fusillade avec des fractions de la brigade Pegot (1). A leur gauche se trouvaient les bataillons de Verden et de Bremen de Kielmansegge, qui, formés d'abord en un grand carré, s'étaient resserrés au fur et à mesure de leurs pertes et étaient maintenant pelotonnés en un petit triangle. Le prince d'Orange courut au général von Kruse et, se mettant avec lui à la tête du 2e bataillon du régiment nassauvien n° 1, l'entraina en avant : les débris du 1er bataillon du régiment suivirent le mouvement. Animés par l'exemple du prince marchant tout seul en avant et montrant le chemin le sabre haut, les soldats de Nassau, franchissant les corps de leurs camarades morts ou blessés, se lancent, la baïonnette baissée, à la rencontre de l'ennemi. Presque coup sur coup le cheval que montait le prince, Vexy, son favori, fut atteint d'une balle au poitrail, et le prince lui-même reçut un

(1) Le général von Kruse écrivit à tort « de la garde de Napoléon » dans ses rapports du 21 juin 1815 et du 7 janvier 1836 (August von Kruse von major Kolb Anlage 46). Dans le récit plus circonstancié de von Morrenhoffen, nous lisons : « Après ces combats remarquables, la cavalerie française, très affaiblie, se retira et l'élite de l'infanterie, la Garde de Napoléon, prit le plateau. Notre infanterie cependant ne recula pas de plus d'une centaine de pas. Il s'engagea alors un combat très vif de mousqueterie. Le prince royal, qui, durant toute la bataille, avait commandé sur le plateau en montrant autant de courage que de discernement, voulut y mettre fin par une attaque à la baïonnette. Il fit l'honneur de désigner les Nassauviens à cet effet : je pris le 2e bataillon et je le fis marcher en avant en colonne, les restes du 1er bataillon suivirent le mouvement. L'attaque s'exécuta avec beaucoup de courage; déjà je voyais le flanc d'un carré de la garde française (il faut lire de Pégot) chanceler quand tout à coup, peut-être à cause de la chute du prince qui était blessé, une frayeur panique s'empara des jeunes soldats et, au moment où le bataillon allait remporter la plus brillante victoire, il se mit en désordre et recula : bientôt tous les bataillons de première ligne le suivirent.

coup de feu dans l'épaule gauche. Les Nassauviens, qui le suivaient la baïonnette croisée, le virent chanceler en selle, mettre pied à terre et faire quelques pas en arrière, le bras blessé serré sur le côté droit de la poitrine. Bien que les Français eussent déjà commencé à fléchir, l'attaque échoua et le bataillon se mit en retraite. Des détachements de cavalerie ennemis esquissèrent une poursuite, mais n'insistèrent pas.

Le capitaine J. de Constant Rebecque de Villars, adjudant du général Ghigny, publia, deux ans après la bataille, dans la *Gazette Générale*, un récit des circonstances dans lesquelles fut blessé le prince d'Orange. Ce récit, rédigé dans le but de rectifier des assertions erronées publiées par la presse anglaise, fut reproduit dans la plupart des journaux belges de l'époque (1) :

« Son Altesse Royale (le prince d'Orange) parut subitement (2) à cet instant de la journée devant notre 1re brigade de cavalerie légère, commandée par le général Ghigny, et devant un bataillon carré anglais. Le prince s'entretint un instant avec les officiers supérieurs de ces troupes et se rendit, tout seul, en longeant le plateau, vers un bataillon carré des troupes de Nassau (3), à quelques centaines de pas de distance d'une ligne de tirailleurs des cuirassiers français ; derrière ce

---

(1) *L'Oracle* du 2 août 1817. Voir également *Faits d'armes de la 3e division de l'armée des Pays-Bas*. Anvers, J. Van Espe, 1825, note p. 22, et *Freiherr August von Kruse. Ein Lebensbild von R. Kolbe*, Anlage 6, p. 102. Wiesbaden, von Bechtols, 1890. Le récit de George Barral, p. 203, *L'Epopée de Waterloo*, est coloré de teintes fantastiques.

(2) Vers 7 heures, d'après le général de Constant, qui, sur son cheval blessé, se trouva au milieu de la charge des carabiniers n° 2.

(3) Le 2e bataillon.

bataillon de Nassau était placé en échelon le second régiment de ces troupes (1). Dans ce moment de crise, je ne perdis plus de vue le prince d'Orange, qui, frappé par une balle (comme le fut son cheval), fut étourdi du coup. Je vis Son Altesse Royale descendre avec précipitation et s'avancer en chancelant dans notre direction, où elle fut abordée par un officier du régiment de Nassau, qui lui parla, mais probablement sans le reconnaître (le prince avait un collet bleu qui couvrait son uniforme de hussard), puisque cet officier retourna de suite à son poste. Un second officier l'atteignit un instant avant moi Son Altesse Royale était pâle, affaiblie par la grande perte de sang et se trouvait sur un terrain abîmé par les pluies et les charges de cavalerie. Elle s'appuya contre le cheval de cet officier. M'apercevant que les cuirassiers français faisaient un mouvement à peu de distance pour nous attaquer, considérant que le prince se trouvait à pied et que le danger de la position devenait des plus imminents, je mis pied à terre et conjurai Son Altesse Royale d'accepter mon cheval. Elle ne me répondit rien. Dans cet instant, le prince se trouvait presque évanoui dans mes bras, la tête appuyée contre ma poitrine. Après plusieurs tentatives pour mettre le pied dans l'étrier, mon cheval devenant inquiet par le bruit d'une vive canonnade et par le sifflement continuel des balles et boulets, Son Altesse Royale, surmontant le sentiment de douleur qu'elle éprouvait, fit un effort et se mit à cheval. Malgré ses souffrances, le prince continuait de tourner toutes ses pensées vers la

(1) C'est-à-dire le 1er bataillon du régiment de Nassau n° 1.

bataille, qu'il voulait diriger encore. Il en fut empêché par l'effet de la grande perte de sang. Ce fut dans ce moment que la cavalerie ennemie s'élança de nouveau vers le plateau couronné par nos troupes, qui repoussèrent victorieusement ce dernier effort. Des officiers, tant anglais que de notre armée, accoururent de différentes directions; les aides de camp du prince d'Orange, revenant d'avoir porté des ordres, le joignirent aussi; le lieutenant-colonel baron van Heerdt mit pied à terre derrière moi dans le même but d'être utile. On détacha des tirailleurs de Nassau vers Son Altesse Royale, qui, enfin, fut conduite par lord March et plusieurs autres officiers (1) hors du feu meurtrier auquel Son Altesse Royale se trouvait encore exposée. »

Le prince d'Orange tomba au milieu des troupes auxquelles, depuis le matin, il montrait l'exemple du plus brillant courage, au moment même où la lutte terrible soutenue avec tant de constance et au prix de tant de sacrifices par les chefs et les soldats dont il avait dirigé les efforts allait se terminer par la victoire. Il ne lui fut pas donné d'être témoin du triomphe qu'il avait, pour sa part, si héroïquement préparé.

---

(1) Parmi ces officiers se trouvait le lieutenant-colonel comte L. B. J. Le Hardy de Beaulieu, commandant du quartier général du prince d'Orange (Ier corps d'armée) fils du propriétaire du château de Fichermont. M. Paul Verhaegen, conseiller à la Cour d'appel de Bruxelles, descendant du lieutenant-colonel Le Hardy, nous parlant de la belle conduite de son aïeul à Waterloo, nous a rapporté qu'il accompagna le prince d'Orange blessé transporté à Bruxelles dans la nuit du 18 au 19 juin. Le lieutenant-colonel Le Hardy de Beaulieu rentra chez sa sœur vers 3 heures du matin. Son épuisement était tel que la voix lui manqua et il dut s'exprimer par gestes. Il fut promu général en 1830 un an avant la mort de son père. (Voir p. 601, note 2.)

Le prince fut transporté à la ferme de Mont-Saint-Jean, où était établie l'ambulance et, de là, à l'auberge de la veuve Bedonghien, à Waterloo. Il n'y avait pas d'autre chambre disponible que celle où gisaient déjà lord Fitzroy Somerset, avec un bras fracassé, et sir Alexandre Gordon, dont la jambe était déchiquetée par un boulet. Après y avoir reçu un premier pansement, le prince d'Orange fut transporté au palais royal à Bruxelles, où il arriva vers une heure et demie du matin.

Les Nassauviens, dans leur mouvement de retraite, qui s'exécuta en même temps que le dernier changement de position de la brigade de sir Colin Halkett, semblent avoir reculé, en franchissant le chemin vicinal de Merbraine, jusque derrière les Brunswickois; après s'être reformés, ils prirent position entre ces derniers et la brigade Kielmansegge.

Au moment où l'attaque des bataillons de Nassau échouait, les bataillons brunswickois furent également contraints de céder à l'infanterie de Pegot deux cents pas environ de terrain. Ce ne fut que grâce à l'intervention personnelle de lord Wellington, au calme et au courage dont il montra l'exemple, que le combat put se rétablir sur ce point. Il se précipita vers les Brunswickois, leur rendit confiance par ses exhortations et les reconduisit lui-même, assisté par le général Olfermans, au milieu de la grêle de balles, à la rencontre de l'ennemi. Il était temps, car déjà la Moyenne Garde gravissait les pentes du plateau.

A proximité de la chaussée, les alliés avaient, en revanche, la supériorité sur les troupes de Donzelot et

de Pegot ; au prix de suprêmes efforts, les bataillons anglais et hanovriens, épuisés par la fatigue et leurs pertes, réussirent à conserver leurs positions sur cette partie de la ligne de combat jusqu'au moment où la défaite de la Moyenne Garde vint mettre fin à leur lourde tâche.

Après que les Brunswickois et les Nassauviens eurent repris leurs positions, le duc de Wellington retourna près des gardes anglaises de Maitland, postées dans le chemin creux et en arrière. A leur aile droite, la batterie Bolton, qui avait pris une nouvelle position un peu en avant et à gauche de celle où elle se trouvait antérieurement, dirigeait son feu sur la garde française (1). Tous les bataillons de Maitland, ceux de sir Colin Halkett qui, réunis, ne comptaient plus guère que mille fusils, à leur droite, ceux d'Adam, de Du Plat et de William Halkett étaient couchés à terre dans les plis du terrain.

A l'approche de la crise, au moment même où tous les moyens devaient être mis en œuvre pour la lutte suprême, le feu de l'artillerie britannique faiblit visiblement. Les batteries Kuhlman et Cleeves avaient dû, comme on l'a vu, quitter leurs positions pour aller se ravitailler près de Mont-Saint-Jean. Les batteries Webber Smith (2), Bull (3), Petter-Gey, Ramsay ne disposaient plus que de quelques coups ; celles de Sandham (4) et de Bean, mais surtout celle de

(1) *Waterloo letters*, n° 96 et 97, Bolton, pp. 227 et 228.
(2) *Idem*, n° 79, Webber Smith, p. 191.
(3) *Idem*, n° 78, Bull, p. 188.
(4) *Idem*, n° 94 et 95, Sandham, pp. 226-227.

Mercer (1) étaient presque désorganisées et ne tiraient plus; ces trois batteries avaient, comme les 30e et 73e régiments de la brigade de sir Colin Halkett, énormément souffert du feu de la batterie française établie près de la Haye-Sainte. Rogers (2) continuait le feu avec les cinq pièces qu'il pouvait encore utiliser. A l'extrême droite, les batteries Moll et Hyneman (3) soutenaient bravement la lutte; la première, tirant dans la direction de l'est, la seconde vers l'ouest. A gauche de la batterie Lloyd, les tirailleurs français avaient pénétré entre les pièces de Sinclair qui, depuis trois heures, avait épuisé ses munitions (4) et de Ross. Les canonniers de ces batteries avaient cherché un refuge dans les carrés voisins, comme le leur prescrivaient les ordres donnés le matin.

Le ralentissement marqué du feu d'artillerie avait attiré l'attention du général Chassé. Accompagné de son état-major, il s'était porté devant le front de sa division, sur la hauteur au sud du chemin de Merbraine, et de ce point élevé il suivait avec anxiété les péripéties de l'action violente engagée au sud de la ferme de Mont-Saint-Jean.

Le général baron David-Henri Chassé (6) pouvait, à juste titre, être fier de son passé militaire : dans ses glorieux états de service figuraient avec honneur les noms de Durango, de Talavera, d'Almonacid, d'Ocagna

(1) *Waterloo letters*, n° 89, Mercer, p. 214 et suiv.
(2) *Colburn's United Service Journal*, 1845, I, pp. 394-396, Edw. Macready.
(3) *Waterloo letters*, n° 102, Rogers, p. 236.
(4) *United Service Journal*, 1833, II, p. 302.
(5) *Waterloo letters*, n° 104, Sinclair, p. 240.
(6) Notes biographiques, annexe I.

et de Vittoria. Il avait fait dans les armées françaises les dures campagnes d'Espagne de 1808 à 1813 ; il s'était distingué sous les yeux mêmes de Napoléon en 1814 à Bar-sur-Aube et à Arcis-sur-Aube ; il avait reçu de ses soldats le surnom de « général Bayonnette », témoignage naïf et spontané de sa popularité dans leurs rangs et de leur admiration pour son audace et son entrain. Objet de vagues insinuations auprès du gouvernement des Pays-Bas, il désirait ardemment se trouver en face de Napoléon afin de donner au roi et à la patrie la preuve éclatante d'une loyauté et d'une fidélité qu'il n'avait pu, faute d'occasion, montrer jusqu'alors comme il l'aurait voulu.

Frappé du silence de mauvais augure que semblaient garder plusieurs batteries de première ligne, le commandant de la 3e division néerlandaise se porta rapidement en avant près de l'endroit où se tenait lord Wellington : il vit d'un coup d'œil combien la situation était critique et acquit la conviction qu'il fallait, avant tout, renforcer l'artillerie sur le front de combat pour contrebattre les pièces françaises en position près de la Haye-Sainte. Le tableau qui s'offrait à ses yeux n'était pas encourageant : d'une part, il apercevait la garde impériale, dans les rangs de laquelle il avait si longtemps servi, s'avancer en bataillons serrés, tandis que, d'autre part, il voyait « les soldats anglais quitter le plateau en grandes bandes et s'éloigner vers Waterloo : la bataille semblait perdue pour nous » (1). Un témoin oculaire anglais, le major Macready, dont nous donne-

(1) Ces mots sont empruntés à une lettre écrite par le baron Chassé au colonel baron Nepveu, le 27 avril 1836.

rons plus loin le récit, a montré combien, en effet, la situation était critique à cet instant.

N'attendant pas d'ordres, comme naguère à Almonacid, le général Chassé retourne au galop près de ses troupes. En passant devant le général Trip et le commandant des hussards brunswickois, il leur crie : « C'est le moment de faire tout ce nous pouvons : sans cela tout est sans doute perdu (1) ! » il donne ordre au major van der Smissen, commandant de l'artillerie divisionnaire, de porter rapidement en avant les pièces de tête de la batterie à cheval Krahmer de Bichin, de les faire filer par le chemin vicinal de Merbraine et de les mettre en position en deçà du chemin creux, à gauche et en arrière de la batterie Lloyd alors encore en pleine action « et de faire un feu des plus vifs » (2). Le capitaine Krahmer de Bichin mit ses quatre pièces au galop et s'éloigna par le chemin vicinal ; obliquant ensuite entre les deux groupes de la brigade de sir Colin Halkett et les bataillons de première ligne brunswickois, il vint se mettre en position en arrière du chemin creux, à gauche de la batterie Lloyd et obliquement en arrière de l'emplacement qu'avait occupé la batterie Cleeves (3), et ouvrit immédiatement le feu :

(1) Lettre du major W.-J. De Campo, biographe du général Chassé, au capitaine, depuis général, E. van Löben-Sels, en réponse à des renseignements demandés par le général Chassé, dd. 23 octobre 1841. Cette lettre est en possession du général M.-J. van Löben-Sels, membre de la première Chambre des Etats généraux.

(2) Lettre du général Chassé au prince d'Orange. Bourget, le 4 juillet 1815. Note 22 A et *Relaas van het gebeurde bij de 3de Divisie*, note 22 *B*.

(3) Cette position de la batterie Krahmer répond complètement à la demande posée à ce sujet par Siborne à sir Hussey Vivian, dans sa « Note confidentielle (Dublin, August 14th, 1837) sur les troupes néerlandaises à Waterloo : sept heures et demie : the Dutch troops at Waterloo. Time

il était un peu avant 7 heures et demie. Les pièces de Krahmer prirent comme objectif les troupes de Pegot, les bouches à feu françaises en position à l'ouest de la Haye-Sainte dont il a déjà été parlé à plusieurs reprises et les quelques canons qui accompagnaient la Moyenne Garde. Ces pièces de l'ennemi causaient le plus grand mal aux bataillons de sir Colin Halkett, de Brunswick et des gardes anglaises et à la batterie Mercer, déjà si maltraitée. Par quelques salves tirées coup sur coup, le capitaine Krahmer força la batterie de la Moyenne Garde à remettre ses avant-trains (1).

1/2 past 7 p. m. (W. *Siborne's Waterloo Correspondence*, vol. IVth, fol. 120-122, British Museum). Cette « Confidential Note » n'est pas comprise dans les *Dispatches* ni les *Supplementary Dispatches*, mais elle se trouve en copie à la Section historique de l'état-major général à La Haye.

(1) *Waterloo letters*, n° 89, Mercer's troop, p. 220 et suiv. — *United Service Journal*, 1833, II, p. 302, 1845, I, p. 396, et *Colburn's United Service Magazine*, 1852, II, p. 52, « The Crisis of Waterloo ». L'assertion de Siborne concernant l'arrivée très tardive de la batterie Krahmer est inexacte et absolument en opposition avec les lettres échangées sur ce point entre Siborne lui-même et sir Hussey Vivian. Ces lettres se trouvent dans le vol. IV de W. *Siborne's Waterloo Correspondence* qu'on peut consulter au British Museum à Londres.

Le texte de la lettre de Mercer (p. 220), dont nous donnons la traduction, est le suivant : « The fire it poured in upon us was the most destructive we had yet experienced, an d could not have failed to annihilate us, bad we not been saved by a Battery Belgic Horse Artillery, which came up soon after on our left, and thus taking them almost in flank, soon drove them from their position. » Mais, comme les « Belgians » ne sont capables de rien de bon, il ajoute : « ... who by the bye were all drunk », c'est-à-dire « qui, par parenthèse, étaient tous ivres ». Cette insulte gratuite, qui n'est pas appuyée par la moindre preuve, doit avoir été insinuée à Mercer, car la distance qui existait entre les positions des batteries de Krahmer et de Mercer empêche absolument d'admettre que ce dernier ait pu constater le fait *de visu*. Comment, au surplus, un homme raisonnable pourrait-il tenir pour vrai que des canonniers ivres ont conduit des pièces au galop dans un terrain accidenté et ont en quelques minutes si bien ajusté leur tir qu'ils ont fait déguerpir l'artillerie ennemie et ont, de l'aveu même de l'auteur de la calomnie, sauvé sa propre batterie de la destruction ?

Vingt ans après l'événement, le capitaine anglais Mercer restait encore frappé du résultat décisif que produisit en quelques minutes le tir de la demi-batterie à cheval néerlandaise : « Le feu qu'elle (la batterie française) vomissait sur nous, dit-il, était le plus destructeur que nous eussions encore éprouvé et ne pouvait manquer de nous anéantir, si nous n'avions pas été sauvés par une batterie à cheval belge qui, bientôt après, arriva sur notre gauche et qui, les prenant presqu'en flanc, les força à déguerpir de leur position. » Les quatre autres pièces de la batterie Krahmer, sous les ordres du premier lieutenant van der Smissen, suivirent rapidement celles de la première demi-batterie, se placèrent à leur droite et dirigèrent leur feu conjointement avec elles sur la Garde impériale, qui alors prononçait son attaque.

Les uniformes bleu foncé et les parements jaunes de l'artillerie néerlandaise distinguaient bien clairement celle-ci de l'artillerie anglaise, qui portait l'habit rouge clair, et cependant, il a fallu vingt ans pour qu'un témoin oculaire anglais, plus sincère et plus généreux que les autres, ait reconnu publiquement le secours puissant que la batterie Krahmer est venu apporter aux troupes anglaises!

La batterie à pied Lux reçut aussi l'ordre de se porter en avant; mais, retardée d'abord par un caisson qui versa dans un chemin creux, puis par l'accumulation des troupes, elle ne put ouvrir le feu à temps.

Tandis que le général Chassé faisait amener son artillerie au feu, lord Hill, qui se tenait près de la brigade Adam, envoya un de ses aides de camp porter l'ordre au colonel Detmers de pousser trois bataillons de sa brigade

en première ligne. Le colonel Detmers fit immédiatement ployer en colonne par division le bataillon de chasseurs n° 35 (lieutenant-colonel Arnould) en tête, le bataillon de ligne n° 2 (lieutenant-colonel Speelman) et le bataillon de la milice nationale n° 4 (lieutenant-colonel van Heeckeren van Molencate), et leur fit prendre la direction suivie par la batterie Krahmer; mais il eut la précaution de choisir leur itinéraire le long du revers de la crête, de manière à les abriter autant que possible des coups : seules les baïonnettes, dépassant la hauteur de défilement, étaient atteintes par des balles qui les frappaient avec un claquement métallique.

On arriva ainsi derrière la brigade Colin Halkett, dont les deux bataillons de droite n° 30 et n° 73 entretenaient un feu de rang bien nourri : derrière eux se trouvait un bataillon brunswickois formé en triangle. Il ne restait donc pas d'espace disponible et le colonel Detmers fit faire halte à environ cent pas à droite et en arrière de la batterie Krahmer (1). Le général Chassé avait entretemps fait suivre le restant de la 1re brigade, les bataillons de milice nationale n° 6 (lieutenant-colonel van Thielen), n° 19 (major Boellaerdt) et n° 17 (lieutenant-colonel van Molz Wieling). Formés en colonne serrée, ils vinrent se placer à droite des autres.

---

(1) *Relaas van het gebeurde bij de derde divisie*, note 22. A. *Colburn's United Service Journal*, 1845, I, p. 401, dit : « A heavy column of Dutch infantry passed, etc. » Une grosse colonne d'infanterie néerlandaise passa, etc. *Waterloo letters*, n° 144, lieutenant ANDERSON, 75th. regiment, p. 338 : « It recollect *perfectly* having seen a short time previous, the advance of the Guard some Foreign corps in rear of our left, having shakos covered with white. » C'est-à-dire : Je me rappelle parfaitement avoir vu, avant la marche en avant de la garde, un corps de troupe étranger en arrière de notre gauche, ayant des shakos garnis de blanc.

Le commandant de la division fit rester en réserve entre les gardes anglaises de Maitland et la brigade de dragons de Vandeleur (1) la 2e brigade (général d'Aubremé), formée en deux grands carrés échelonnés.

Le général Chassé vit la première attaque de la Moyenne Garde repoussée par Maitland et sir Colin Halkett. Il se tenait près du colonel Detmers, guettant l'instant propice pour lancer à la baïonnette sur l'ennemi la colonne double formée par les six bataillons, environ 2,900 hommes, de sa 1re brigade. Quoique la 2e division eût éprouvé des pertes sensibles par le feu de l'artillerie ennemie, on pouvait cependant dire qu'en comparaison des bataillons de Cooke et d'Alten, épuisés par six heures de combat, elle était composée de troupes fraîches.

Quand l'Empereur lui eût confié la Moyenne Garde, le maréchal Ney forma les six bataillons, environ 3,200 hommes, en échelons la droite en avant et fort rapprochés les uns des autres, avec deux pièces de 8 chargées à mitraille dans chaque intervalle (voir

---

(1) Le général Chassé écrivit (le 4 juillet 1815, Bourget) au Prince d'Orange que la brigade d'Aubremé était restée en réserve formée en deux *colonnes* en échelon. Le lendemain, en s'adressant à lord Hill, sous les ordres duquel il était le jour de la bataille, pour lui faire remarquer l'oubli dans lequel son rapport à lord Wellington laissait le fait d'armes de la brigade Detmers contre la Moyenne Garde, le général Chassé précisa en ces termes la position des troupes de d'Aubremé : « laissant la 2e brigade (général d'Aubremé) en réserve ayant formé deux *carrés* échelonnés ». Cette dernière formation s'accorde avec celle dont parle le major Tomkinson (*Waterloo letters*, n° 59, p. 117 et 118), capitaine au 16e dragons légers (Vandeleur) à Waterloo : « There was a regiment of Belgian Infantry a little in advance of the left of the brigade *in square*... » Il y avait un régiment d'infanterie belge *en carré* en avant de la gauche de la brigade...

plan X). Les bataillons étaient en carrés à quatre faces, pour être en mesure de résister à tout instant à une charge de cavalerie (1). On ne savait pas, en effet, si l'on ne serait pas attaqué par celle-ci, soit en gravissant la pente, soit sur le plateau, au cas où la garde arriverait à le couronner. Le maréchal venait d'avoir eu sous les yeux le désastre des colonnes de d'Erlon, abîmées par la cavalerie de Somerset, de Ponsonby et de Ghigny. Si les bataillons avaient réussi à culbuter les alliés, ils auraient continué, toujours formés en carrés sur le plateau, où ils se seraient déployés ou non suivant les circonstances. Chaque bataillon était conduit par un général, le 1er bataillon du 3e régiment de grenadiers, qui formait la droite, l'était par le général Poret de Morvan, au côté duquel marchait le général comte Friant (2).

---

(1) SIBORNE et, plus tard, *Colburn's United Service Journal*, 1845, I, pp. 567, 579, prétendent à tort que les bataillons de la Moyenne Garde étaient formés « in a column of grand divisions — une colonne par grandes subdivisions » ou « in contiguous columns of battalions by companie — en colonne contigues de bataillon sur front de compagnie ». Les sources françaises tout à fait dignes de foi auxquelles nous avons puisé prouvent que GOURGAUD fait également erreur sur la formation des colonnes d'attaque.

(2) D'après le colonel baron STOFFEL, les notes non publiées du général Friant qui, à la bataille de Waterloo faisait auprès de son père le service d'officier d'ordonnance, diffèrent au sujet de cette formation des indications données par Mauduit, Quinet et d'autres. Le récit du général Ollech, dans sa biographie de « Carl-Friedrich Reyher », est très inexact. On doit en dire autant de ceux de Thiers et de Charras. Siborne et la plupart des auteurs anglais sont pleins d'inexactitudes sur les attaques de Ney, de Foy et de Bachelu. Siborne mentionne dix bataillons de la garde, ce qui est dû sans doute à ce que les officiers anglais auxquels il a demandé des renseignements ont cru presque tous, comme cela ressort de plusieurs *Waterloo letters*, que les deux colonnes de Reille étaient composées de troupes de la Garde. Voir aussi *United Service Journal*, 1833, II. La critique de M. Henry Houssaye sur la formation de la Moyenne Garde est aussi faible (p. 392) que sa description de l'attaque de d'Erlon sur le centre gauche à 2 heures de l'après-midi. (*1815, Waterloo*, 22e édition, p. 338.)

Les dispositions préliminaires, qui durèrent quinze à vingt minutes, s'exécutèrent à l'abri du feu de l'artillerie anglaise, dans la dépression le long du verger de la Haye-Sainte. Les échelons se trouvaient encore dans cette position quand l'Empereur, qui se tenait sur la berge élevée de la chaussée, aperçut sur la droite des Anglais des mouvements paraissant indiquer leur intention de prendre l'offensive de ce côté (1). C'était, comme nous le verrons bientôt, la brigade Adam, se portant à la rencontre du corps de Reille. Sur-le-champ, l'empereur, qu'accompagnait le général baron Bernard, conduisit lui-même le dernier échelon de la Moyenne Garde, formé par le 2[e] bataillon du 3[e] grenadiers, à une portée de canon sur la gauche, vers le bois de Goumont, pour observer et contenir l'ennemi. L'empereur resta près de ce bataillon, dont-il fit sa garde personnelle à partir de ce moment. Il ne restait donc que cinq bataillons pour aborder les brigades Colin Halkett et Maitland.

Une épaisse fumée se mêlant aux premières ombres de la nuit, qui commençait à descendre sur le champ de bataille, empêchait le regard de s'étendre au loin : elle

---

— Le récit et le croquis n° 4 du lieutenant-colonel James « *The imperial guard attacks* (p. 260 et suiv.) et celui du lieutenant-colonel Pratt, *The Waterloo Campaign*, p. 180, sont également fautifs sur le nombre, la formation et les manœuvres des bataillons de la Moyenne Garde. — Le lieutenant-colonel Charras est, dans cette partie de son récit, inexact sur la formation des six bataillons, composés, d'après lui, de soldats de la Vieille Garde « au bras chevronné, au corps cicatrisé », alors que ceux de la Moyenne Garde, à laquelle appartenaient ces bataillons étaient jeunes pour la plupart.

(1) Hippolyte Mauduit, *Les derniers jours de la Grande Armée*, T. II, p. 418.

voilait à la Garde Impériale les troupes qu'elle avait à culbuter, aux gardes anglaises, épuisées de fatigue, les soldats d'élite, successeurs des héros d'Italie, d'Egypte et d'Espagne, en marche vers elles pour leur porter le coup mortel. Une agitation anxieuse dans ses propres lignes, des bruits confus en avant de son front avertirent lord Wellington du dernier et terrible assaut qu'il allait avoir à subir (1). Mais on ne voyait encore que très peu de chose des cinq bataillons ennemis, qui, à ce moment, marchaient parallèlement les uns aux autres le long du verger de la Haye-Sainte, dans le meilleur ordre et en gardant leurs distances, encore abrités par les ondulations du terrain contre les batteries de la position prêtes à ouvrir le feu contre leur flanc gauche (voir plan X).

Le 1er bataillon du 3e grenadiers, en marche à peu près parallèlement à la chaussée, étant arrivé à hauteur des granges de la ferme, tous les échelons qui, jusqu'à ce moment, avaient correctement gardé leurs intervalles et leurs distances, changèrent de direction obliquement à gauche, laissant sur leur droite les troupes déjà engagées de Pegot et de Donzelot, dont ils n'étaient séparés que par une petite distance. Dans ce changement de direction, les carrés de droite se rapprochèrent les uns des autres, celui du général Porvet de Morvan restant un peu en arrière. Il était 7 h. 40 m. quand ils commencèrent à gravir les pentes du plateau. Suivant la position qu'ils occupaient dans le dispositif, les échelons avaient à parcourir, pour atteindre leur point d'attaque, une distance variant de 250 à 400 mètres (plan X).

(1) Mauduit, p. 420.

Les échelons du centre, le 2e bataillon du 4e régiment de chasseurs conduit par le général Henrion et l'unique bataillon du 4e de grenadiers conduit par le général Hurlet, gravirent la pente du contrefort qui se projette en avant de la crête de défense, comme un promontoire entre deux ravins et où s'élève aujourd'hui la butte du lion (1). Ses accès étaient dominés par les batteries de Krahmer et de Lloyd. Les deux échelons de gauche formés par les deux bataillons du 3e de chasseurs à pied conduits l'un par le général comte Michel, l'autre par le colonel Mallet, se dirigèrent vers la partie du front occupée par la brigade Maitland, près de laquelle se trouvait le duc de Wellington lui-même et dont la batterie Bolton battait les abords. L'échelon de droite enfin, conduit par les généraux Friant et Poret de Morvan, se rencontra avec la gauche de la brigade Pégot de concert avec laquelle il allait avoir affaire au 73e et au 30e de la brigade de sir Colin Halkett : cet échelon cherchait, mais en vain, à s'abriter contre le feu meurtrier de la batterie Krahmer, qui le prenait en flanc.

Les blés écrasés sur le sol détrempé formaient une litière boueuse embarrassant les pieds et sur laquelle il était impossible de garder un pas régulier; les cinq carrés se séparèrent et ne purent attaquer en même temps. Ils se dirigèrent, la baïonnette baissée, vers les batteries ennemies pour les enlever, les pièces qu'on avait placées dans chacun de leurs intervalles s'arrê-

(1) *Waterloo letters*, n° 124, lieutenant-colonel. GAWLER, p. 291, f. 39 n°1. — Voir la carte-planchette : il s'agit de la croupe en avant de la butte du Lion ; elle se dessine clairement par l'inflexion des courbes de niveau.

tèrent, tirèrent quelques coups à mitraille, puis suivirent le mouvement.

Les batteries de Krahmer, de Lloyd, de Bolton (1) (cet officier fut tué et remplacé par le capitaine Napier) et de Rogers dirigèrent un feu écrasant sur les bataillons de la garde, sans réussir à arrêter leur marche ni à les faire dévier de leurs directions. A boulets d'abord, puis à mitraille, enfin à doubles charges de mitraille, le feu ne cessait de jaillir des canons de la défense. Napier ne pouvant plus atteindre les assaillants en front fit converser ses pièces et les prit en flanc; Lloyd continua à tirer à toute volée jusqu'à ce que les grenadiers de tête eussent pénétré entre les pièces, quelques-uns de ses canonniers s'échappèrent alors vers l'arrière, d'autres se jetèrent en dessous des canons ou se défendirent entre les roues avec leurs écouvillons.

Voyant s'avancer au loin les masses bleu foncé de la garde impériale, sir Colin Halkett déploie toute sa brigade en avant sur quatre rangs ; il ferme ainsi à peu près complètement la trouée qui existait entre ses troupes et celles de Maitland. Il exhorte ses soldats à attendre l'attaque dans la plus grande immobilité et leur prescrit de se lancer en avant à la baïonnette dès que la salve aura été tirée (2). Les pertes qu'éprouve la 5e brigade britannique sont payées avec usure par les pièces

(1) *Waterloo letters*, n° 96, captain G. Pringle, R. A., p. 227.

(2) *The United service Journal*, 1845, *On a part of captain Siborne's history of the Waterloo Campaign, by an officer of the 5th British Brigade* (Edw. Macready), I, pp. 396, 401 note et 1852, *The crisis of Waterloo* (Edw. Macready), II, p. 51. *Waterloo letters*, n° 135, p. 321, by sir Colin Halkett; n° 140, p. 332, by colonel W. K. Elphinstone; n° 124, p. 287, by lieutenant-colonel G. Gawler.

de 6 du capitaine Krahmer, qui, placées à son aile gauche, vomissent la mitraille par salves précipitées sur les assaillants et font dans leurs rangs épais un impitoyable carnage. Les officiers de la brigade Colin Halkett ont dit plus tard : « Le major van der Smissen (1) — la batterie du capitaine Krahmer — découpait littéralement des avenues dans les colonnes qui s'avançaient vers notre front, les canons furent glorieusement servis et leurs solennelles détonations, au retentissement métallique, suivies de l'averse grésillante de la mitraille, furent les sons les plus agréables qui jamais frappèrent nos oreilles... Le carnage fut épouvantable et jamais je n'ai vu tant de cadavres entassés les uns sur les autres (2). »

Du plateau on voyait dans le crépuscule les lignes de bonnets à poils de la garde monter lentement d'un mouvement continu comme des vagues sombres. Chaque fois que nos boulets faisaient un vide, les « invincibles »

---

(1) Van der Smissen devint général. Son fils aîné fut commandant de la Légion belge au Mexique en 1865 et lieutenant général dans l'armée belge.

(2) Major van der Smissen (captain Krahmer) litteraly cut lanes trough the columns in our front. (*The United Service Journal*, 1852, II, p. 52.) The guns were serverd most gloriously aud their grand metallic bang, bang, bang, with the rushing showers of grape that followed, were the most welcome sounds that ever struck my ears... Some guns from the rear of our right (left) poured in grape among them and the slaughter was dreadful. Nowhere did I see carcasses so heaped upon each others. (*The United Service Journal*, 1845, I, pp. 396 and 401 note. — *Waterloo letters*, n° 89. Mercer's Troop, pp. 220 et 221, 1852.) — Le capitaine George Jones dit aussi : « The very officious and very opportune aid of van der Smissen's (Krahmer's) battery ...» L'aide efficace et très opportune de la batterie de van der Smissen...

Malgré ces témoignages étrangers confirmant pleinement les rapports officiels néerlandais, la *Quarterly Review* a récemment (avril 1900, n° 382) prétendu que la batterie de Krahmer n'avait jamais été en action contre la garde impériale.

serraient leurs rangs aux cris de : « Vive l'Empereur ! »

L'arme au bras, les mains étendues sous leurs épaulettes rouges, les bras croisés sur leurs buffleteries blanches, les grenadiers et les chasseurs avancent toujours; ils atteignent enfin la crête du plateau (1).

Les coups de fusil des défenseurs sont encore rares; cependant, le général Friant est atteint d'une balle à la main, probablement tirée des bataillons nassauviens sur le carré de droite, et est forcé de quitter le champ de bataille. Il se retire lentement vers la Haie-Sainte, où il dit en passant à quelques officiers : « Tout va bien, l'ennemi paraît former son arrière-garde pour appuyer sa retraite; il sera entièrement rompu aussitôt que le reste de la garde débouchera : il faut un quart d'heure ! »

Les échelons du centre sont sur le point d'atteindre le chemin d'Ohain. A ce moment, le maréchal Ney a son cheval tué sous lui : c'est le cinquième qu'il perd depuis le matin; il continue à diriger l'attaque à pied, l'épée à la main. Sauf les canonniers de Napier et de Rogers, les Français ne voient pas devant eux un soldat ennemi. A quelque distance en arrière, lord Wellington et son état-major paraissent être les seuls occupants du terrain. La blessure du général Friant et la chute du maréchal Ney arrêtent un instant la moyenne garde, mais le général Poret de Morvan fait battre la charge et le mouvement en avant continue.

Le carré de droite, le 1er bataillon du 3e grenadiers et le 2e bataillon du 3e chasseurs, qui s'étaient accolés comme nous l'avons vu plus haut, est retardé dans sa

(1) Manuscrit Savornin Lohman.

marche par le feu flanquant de Krahmer et de Bolton et arrive le dernier sur la crête (1). Le 2e échelon, le 4e chasseurs, conduit par le général Henrion, pénètre dans la batterie de Lloyd, franchit le chemin creux, puis la crête en contre-bas de laquelle sont déployés les 33e et 69e régiments de sir Colin Halkett à droite, les 73e et 30e régiments un peu plus loin, vers la gauche.

Les bataillons britanniques voient les rangs du carré couronner la crête et se profiler sur le ciel rougi par le soleil couchant en silhouettes sombres, auxquelles les hauts bonnets à poils, ornés d'un plumet rouge, surgissant au-dessus de la fumée, donnent une stature gigantesque. Puis, tambours battants et drapeaux déployés, les bataillons ennemis descendent au pas de charge le revers du plateau.

A leur approche, les 30e et 73e régiments font un mouvement en arrière.

Les 3e et 4e échelons, le 4e grenadiers et le 1er bataillon du 3e chasseurs, l'un à quelque distance en arrière de l'autre, abordent la crête à peu près en même temps et marchent sur l'aile droite de la 5e brigade et sur la brigade Maitland. Les 33e et 69e régiments, mitraillés à petite distance par deux pièces de 8 de la garde et fusillés par les premiers rangs des grenadiers, reculent comme le 30e et le 73e. Le général Halkett, bien que blessé, saisit le drapeau du 33e (2) et ramène en avant ses bataillons, que raffermit bientôt la vaillante

(1) Le récit de l'attaque de la moyenne garde par Vorbeck Lettow est très superficiel.

(2) *Waterloo letters*, Sir Colin Halkett, p. 319. — *United Service Journal*, 1845, I, pp. 400-401 note, et 1852, II, p. 52.

attitude des gardes de Maitland. Le carré français hésite et s'arrête, la confusion se met dans ses rangs. Trente ans après la bataille, un officier anglais qui se donnait le titre d'« ancien grenadier du 30e régiment (1) », écrivait à un journal de son pays : « La résistance victorieuse opposée à la colonne de la garde marchant contre les 30e et 73e régiments peut être attribuée à la valeur calme, déterminée, inébranlable, de ces nobles troupes et à l'aide très efficace et très opportune de la batterie van der Smissen (Krahmer). Ses bouches à feu ne changèrent pas de position jusqu'à ce que la garde française se fût entièrement retirée après son attaque vigoureuse, mais inutile, contre notre centre. »

Cependant, le 1er bataillon du 3e chasseurs de la garde s'était approché jusqu'à quelques dizaines de pas de la brigade Maitland sans voir ses bataillons couchés derrière le remblai du chemin (2). Le général Michel veut que le 4e bataillon de grenadiers, qui est à vingt pas sur la droite des chasseurs, s'avance à même hauteur que ces derniers, au delà de la crête ; sans arrêter les chasseurs,

---

(1) *United Service Journal*, septembre 1845.

(2) *Waterloo letters*, n° 97, Lieut. Sharpin-Bolton's battery, p. 258 : « ...on our left was a brigade of Guards lying down under a low bank » (à notre droite était une brigade de la garde couchée derrière un remblai peu élevé). — N° 109, Capt. H. W Powell, p 254 : « This brought the Brigade (Maitland's) precisely on the spot the Emperor had chosen for his attack. There ran along this part of the position a cart road, on one side of which was a ditch and bank, in and under which the Brigade sheltered. » (Ceci amena la brigade de Maitland précisément à l'endroit que l'Empereur avait choisi pour son attaque. Sur cette partie de la position courait une route de charrette bordée d'un fossé et d'une digue, derrière laquelle la brigade s'abrita.) — N° 261, General sir J. Byng, p. 261 : « We were at first, as you state, in rear of the road and partly under cover. » (Nous fûmes d'abord, comme vous le dites, en arrière de la route et en partie abrités.)

il ralentit leur marche pour permettre aux grenadiers de les rejoindre. Un commandement prononcé d'une voix claire retentit devant les bataillons français et à vingt pas d'eux à peine se dresse, comme par magie, une muraille rouge. C'est le duc de Wellington lui-même qui vient de lancer aux gardes l'ordre : « Stand up, guards! » (Debout, gardes!) (1) et les 1,200 soldats de Maitland se sont relevés : formés sur quatre rangs, ils attendent l'arme à l'épaule le commandement de leurs chefs. Ils tirent trois fois et leur feu fauche trois cents hommes dans les rangs de la garde : le général Michel, colonel en second des chasseurs, blessé à mort, et les deux chefs de bataillon tombent. Les carrés s'agitent comme dans une convulsion, serrent les rangs, font encore quelques pas et s'arrêtent. Au lieu de les enlever et de les pousser en avant à la baïonnette, les officiers qui ont pris le commandement essayent de les déployer.

Le généralissime anglais et le commandant du 1er régiment des gardes, le colonel Saltoun, encore bouillant de colère au souvenir des pertes que ses soldats ont essuyées à Goumont, voient les rangs ennemis onduler, les compagnies d'arrière essayer de se poster a hauteur de celles de tête, la confusion et le désordre augmenter d'instant en instant. Tous deux s'élancent ensemble devant le front de leurs troupes, et d'un même geste de leur épée pointée en avant, lancent

(1) Ce sont textuellement les paroles du duc (Wellington's records Apsley house) et non, comme certains auteurs le disent « Up guards and at them! ». «Siborne (*The Waterloo Compaign, 1815*, 4e édition, p. 127) prétend à tort que le commandement du feld-maréchal fut formulé en ces termes : Up, Guards, make ready! »

les deux premiers bataillons des gardes sur l'ennemi : « Now's the time, my boys! » (Voilà le moment, mes garçons!), crie Saltoun et, baïonnettes baissées, les quatre rangs se précipitent d'un bloc sur les bataillons ennemis, les enfoncent et les rejettent de l'autre côté du chemin d'Ohain. Les 33e et 69e de la 5e brigade secondent les gardes par leurs feux, puis, animés par leur exemple, chargent à leur tour (1).

Les gardes suivent sur la pente du plateau leurs ennemis en retraite, mais, après une trentaine de pas, ils s'arrêtent brusquement : les chasseurs du 2e bataillon du 3e, formant l'échelon français de gauche, marchent vers eux pour dégager leurs camarades du 1er bataillon de leur régiment et le 4e de grenadiers.

Surpris par cette contre-attaque inattendue, s'exagérant dans les nuages de fumée et l'obscurité croissante le nombre de leurs assaillants, comprenant mal les ordres donnés que le bruit de la cavalerie qui approche empêche d'entendre clairement, les bataillons de Maitland n'attendent pas le choc, ils reculent et viennent en désordre reprendre leurs anciennes positions (2). Les chasseurs de la garde impériale les suivent de près, gravissent le plateau sur leurs talons et vont franchir

---

(1) *Waterloo letters* n° 105, Lieutenant-general sir P. Maitland, p. 245.
» » 109, Capt. H. W, Powell, p. 255.
» » 111, Capt. J. P. Dirom, p. 257.
» » 139, Major Macready, p. 329.
» » 145, Lieutenant-colonel Dawson Kelly, p. 339.

(2) *Maitland's Infantery Brigade*, p. 243, *Waterloo letters*, n° 109, capt. H. W. Powell, p. 255.

le chemin d'Ohain, quand, à leur tour, ils sont attaqués en flanc par la brigade Adam (1).

Déjà avant que les deux bataillons des gardes de Maitland eussent commencé leur attaque, le duc avait fait avancer le 2e bataillon du 95e Riffles (brigade Adam). A peine les « Riffles » sont-ils arrivés entre les pièces de la batterie Rogers, qu'ils voient les gardes de Maitland se retirer.

Alignés sur quatre rangs très serrés, les « Riffles » avancent l'épaule droite et font obliquement à gauche une salve qui porte en plein sur les chasseurs français, puis se lancent sur eux à la baïonnette. Leur attaque est secondée par le feu des gardes, qui, grâce à leur secours opportun, ont pu faire front. L'ennemi est décimé : le colonel Mallet, trois majors, tous les commandants de compagnies, tous les officiers et des centaines d'hommes tombent tués ou blessés ; le bataillon complètement démoralisé se rejette en arrière sur les chasseurs et les grenadiers de l'autre échelon, dont ils augmentent le désordre et précipitent la retraite.

Après avoir dégagé les gardes de Maitland par leur vigoureuse action, les « Riffles » du 95e rejoignent le

(1) Le récit d'Henri Martin (*Histoire de France depuis 1789 jusqu'à nos jours*, tome IV, 2e édition, p. 171) est peu exact. « Les grenadiers enlèvent la première batterie, écrit-il, et culbutent la première ligne anglaise, puis un corps hollandais. » La brigade de Detmers n'était pas en ligne à ce moment-là (voir pl. XIII). Cet auteur attribue ensuite la charge contre le flanc de la moyenne garde à une division hollandaise : il confond Chassé, qui chargea en plein front, avec Adam, qui attaqua en flanc. Nous notons cependant avec satisfaction qu'Henri Martin admet pleinement la participation des troupes néerlandaises à la contre-attaque qui refoula la moyenne garde.

52e, qui, de son côté, avait eu affaire avec les divisions Foy et Bachelu du corps de Reille.

Les 30e et 73e de sir Colin Halkett, quand ils avaient vu les 33e et 69e se reporter à l'attaque en même temps que les gardes de Maitland, s'étaient engagés, pour couvrir leur aile gauche, contre les troupes de Pegot (1) et les grenadiers du général Poret de Morvan formant le 1er échelon de la garde impériale. Cet échelon, retardé par le tir de la batterie Krahmer et par l'aile gauche de Pegot qui se trouvait dans sa direction de marche, était encore à quelque distance en arrière. Fusillé de deux directions différentes, ne pouvant plus compter sur l'appui des deux échelons du centre, qui revenaient sur lui en désordre, le général Poret de Morvan comprit qu'il devait attendre des circonstances plus favorables et se retira avec calme et en bon ordre jusqu'à mi-côte de la pente vers la Haie-Sainte. Les quatre autres échelons, laissant le terrain jonché de leurs morts et de leurs blessés, suivirent le mouvement en arrière du premier. Il était 7 heures 55, quinze minutes à peine s'étaient écoulées depuis le commencement de l'attaque de la moyenne garde. Les officiers rassemblent les bataillons dans la dépression en dessous du contre fort

(1) *The United Service Journal*, 1845, I, p. 396. Edw. Macready. — *Waterloo letters*, Halkett' Infantry brigade, p. 319 et 320. — N° 135. Lieutenant general sir Colin Halket, p. 321 — N° 140. Colonel W. K. Elphinstone, p. 332. — N° 145. Lieutenant-colonel Dawson Kelly, p. 340. — D'après les lettres du colonel Elphinstone et du lieutenant-colonel Kelly, il pourrait y avoir doute si Halkett n'a pas eu affaire à Pegot plutôt qu'à la garde. On peut toutefois admettre qu'une fois la garde repoussée, la droite d'Halkett se soit rencontrée avec le premier échelon, celui de Poret de Morvan, qui aurait fait front contre elle. Macready semble indiquer que c'est ainsi que les choses se seraient passées. *Waterloo letters*, n° 139, pp. 330 et 33.

formant saillie, devant cette partie du plateau, les remirent en ordre afin d'essayer de renouveler l'attaque. Pendant ces événements, le général Rognet avait amené le 2e bataillon du 2e régiment de grenadiers et le 2e bataillon du 2e régiment de chasseurs à côté du verger de la Haie-Sainte.

Quand les deux bataillons des gardes de lord Saltoun reculèrent devant la contre-attaque inopinée de l'échelon de Mallet, leur émotion se communiqua, semble-t-il, pour un instant, aux carrés de la brigade d'Aubremé qui étaient exposés, sans défense, au feu de l'artillerie française et éprouvaient de grandes pertes. L'ordre fut promptement rétabli par les officiers dans les troupes d'Aubremé. Les bataillons de Maitland, de leur côté, reprirent leurs positions derrière le chemin creux et continuèrent le feu (1).

La retraite précipitée des gardes coïncida aussi avec un commencement de confusion dans les brigades de sir Colin Halkett. L'endurance des 33e, 69e, 30e et 73e régiments avait été soumise à de terribles épreuves : les attaques réitérées de la cavalerie française, la canonnade et la fusillade partant de la Haie-Sainte, l'attaque de

---

(1) *Waterloo letters, Maitland's Infanterie brigade*, p. 243. — N° 109, capitaine H. W. Powell, p. 255. — L'auteur des *Faits d'armes de la 3e division*, dit de la 2e brigade commandée par le général d'Aubremé « Formée en deux carrés placés en échelons et composée du 36e bataillon de chasseurs, des 3e, 12e, 13e bataillons de ligne et des 3e et 10e bataillons de milice nationale, sous les ordres du colonel Aberson, des lieutenant-colonels Goethals, L'Honneux, Bagelaar, Pabst et Brade, et de la batterie du capitaine Lux, cette brigade, exposée au feu le plus terrible de l'artillerie, donna des preuves de ce sang-froid qui caractérise les troupes les mieux aguerries. »

Le général Renard cite (*Réponses aux allegations*, etc., p. 47), le juge-

Pegot, suivie immédiatement de celle de la moyenne-garde, avaient épuisé les forces des soldats ; le général sir Colin Halkett, déjà blessé précédemment, la bouche traversée par une balle, avait dû remettre le commandement au colonel Elphinstone, du 33e régiment. La brigade fléchit ; en se retirant en arrière, elle laissa le terrain libre pour l'attaque qu'allait prononcer la division Chassé. Nous laissons la parole au major Edw. Macready qui avait combattu dans les rangs du 30e régiment (1) :

---

ment d'un général français : « Les bataillons belges de la division Chassé étaient superbes, bien disciplinés : leur conduite a été irréprochable, étonnante même pour des troupes qui voyaient le feu pour la première fois. »

Dans le rapport du duc de Wellington au roi Guillaume (note 31, 2°, B), la conduite du général d'Aubremé est louée.

L'accusation de Siborne (pp. 172 et 185), qui prétend que les carrés de d'Aubremé furent sur le point de s'enfuir, est calomnieuse. Nous regrettons que le lieutenant-colonel James, le plus récent des historiens anglais de la bataille de Waterloo, se joigne, malgré ses tendances vers l'impartialité, aux accusations contre la brigade d'Aubremé si souvent proférées par ses prédécesseurs. (*The Campaign of 1815*, p. 266 note.)

(1) L'*United Service Journal*, 1845, I, p. 400 note, contient l'observation suivante du major Macready : « As it may not be unacceptable to military readers to know the leading particulars of this confusion in Halkett's brigade, I will proceed to detail them as well as our doings to the end of the battle as they are noticed in my journal... It is satisfactory to know that the Duke of Wellington was an eye witness of the confusion in our brigade. » (*Waterloo letters*, n° 130, major Macready 30th reg. p. 402.) (Comme les lecteurs militaires ne seront pas choqués d'apprendre les principaux détails du désordre qui se produisit dans la brigade Halkett, je les exposerai aussi bien que nos actes jusqu'à la fin de la bataille comme ils sont notés dans mon journal... C'est une satisfaction de savoir que le duc de Wellington fut témoin oculaire de la confusion à laquelle notre brigade fut soumise.)

Après avoir parlé de la retraite de la moyenne garde, le major Macready dit, dans la lettre précitée, p. 329 : « That there was a great giving way near this point about this period is certain enough. But I believe you must consider what follows to a certain extent as private, for I should be loth to offend any of my old friends by causing a public allusion to an awkward

« Nous nous trouvions en avant d'une haie ; on jugea (le 30e) utile de nous conduire en arrière de celle-ci pour nous abriter, je suppose, du tir de l'artillerie. Au commandement, nous fîmes face en arrière et nous nous mîmes en marche dans l'ordre le plus parfait. Pendant que nous descendions la pente, le feu devint épouvantable et les cris des hommes atteints et des nombreux blessés qui gisaient tout autour de nous et qui croyaient être abandonnés étaient terribles à entendre. Un nombre extraordinaire d'hommes et d'officiers des deux régiments (30e et 73e) tombèrent presque en même temps... A cet instant, nous nous trouvâmes entremêlés avec le 33e et le 69e régiment : tout ordre fut perdu et la colonne, qui n'était plus qu'une foule confuse, passa la haie à un pas accéléré. J'imagine que les 33e et 69e ont dû avoir reçu un ordre analogue au nôtre et que les deux masses se heurtèrent par l'effet d'une erreur de direction de l'une ou de l'autre ou de toutes les deux, les officiers, par suite de la nature de notre formation, ayant peu d'influence, étant au milieu des rangs. L'action des officiers et les vaillants efforts d'un grand nombre de soldats pour faire face en avant ne servaient à rien dans la poussée irrésistible de la masse : beaucoup, proférant des malédictions et pleurant de rage et de honte, saisissaient leurs camarades pour les arrêter, mais ils

---

circumstance of which I really know nothing but its alarming consequences.» (Qu'il y eût en ce moment un mouvement en arrière très prolongé en ce point, c'est ce qui est suffisamment certain. Mais je crois que vous devez considérer ce qui suit comme confidentiel dans une certaine mesure, car je regretterais d'offenser aucun de mes vieux amis en faisant une allusion publique à une affaire désagréable dont, en réalité, je ne connais rien que les conséquences qui en sont résultées.)

étaient eux-mêmes écrasés et littéralement emportés par le courant, sans pouvoir toucher terre sur un parcours de plusieurs mètres. Au plus fort de cette crise infernale quelqu'un poussa un hourra! Nous répondîmes tous ensemble, tout le monde s'arrêta, fit demi-tour et retourna à la haie. Là le major Chambers (du 30ᵉ) ordonna à notre compagnie légère de faire un bond en avant aussi loin qu'elle l'oserait, et, sous la protection de son feu qui fut bientôt renforcé par celui de la 2ᵉ compagnie, la brigade se reforma sur quatre rangs. Le 33ᵉ et le 69ᵉ reprirent bientôt position sur leur front et sur leur droite et quelques-uns de leurs hommes se joignirent à nos tirailleurs. Je ne saurais préciser ce que fit l'ennemi durant notre échaufourée. Cinquante cuirassiers auraient détruit notre brigade : ils auraient cependant dû y aller rondement, car, si terrible que fût le désordre, je crois que du commencement à la fin tout s'est passé en cinq minutes. Les officiers firent merveille, mais c'est le hourra seul qui nous sauva. Une sorte d'accalmie s'établit alors. Notre régiment (30ᵉ) et le 73ᵉ étaient en ligne sur quatre rangs, derrière la haie et les colonnes ennemies, à deux ou trois cents yards en face, mais aucun des deux partis n'avança. Tout à coup la mousqueterie gagna de nouveau en intensité et commença à avoir de l'effet sur nos tirailleurs couchés derrière des chevaux morts, et fit tomber beaucoup d'hommes sur la ligne... Il y eut un pêle-mêle étrange de toutes parts, des coups de feu, des cris, des mouvements : cela dura plusieurs minutes et nos assaillants en grandes capotes grises (bleues?) dispa-

rurent comme si la terre s'était ouverte sous leurs pieds (1). »

C'était devant les baïonnettes de la brigade Detmers, conduite par le général Chassé, que l'ennemi s'évanouissait ainsi. La contre-attaque des troupes néerlandaises

---

(1) *The United Service Journal*, 1845, I. pp. 400-401. « There was a hedge to our (30th) rear, to which it was deemed expedient to move us, I suppose for shelter from the guns. We faced about by word of command, and stepped off in perfect order. As we descended the declivity the fire thickened tremendously and the cries from men struck down as well as from the numerous wounded on all sides of us, who thought themselves abandoned, were terrible. An extraordinary number of men and officers of both regiments went down almost in no time...At this instant we found ourselves (30th and 73th), commingled with the 33d and 69th regiments; all order was lost, and the column (now a mere mob) passed the hedge at an accelerated pace. (I imagine the 33d and 69th must have receved a similar order to ourselves, and that the two bodies clashed from bad leading on one or both parts, the officers, from the nature of our formation, being inoperative within the squares). The exertions of the officers, added to the glorious struggling of lots of the men to halt and face about, were rendered of no avail by the irresistible pressure, and as many, cursing and crying with rage and shame seized individuals to halt them, they were themselves jammed up against them and hurried on with the current, literaly for many yards not touching the ground. At this infernal crisis some one hurra'd, we all joined and every creature halted, faced about, and retraced his steps to the hedge. Here major Chambers (30th regt) ordered our light company to dash out as far at they dare and under cover of their fire (reinforced as they soon were by the 2d company), the brigade got into a four deep formation, the 33d and 69th soon afterwards taking ground to their right and front and some of their men joining our skirmishers. I cannot conceive what the enemy were about during our confusion. Fifty curassiers would have annihilated our brigade, they must however have been quick about it, for terrible as this occurence was, I suppose five minutes would have encluded it all from first to last. The officers did wonders, but the shout alone saved us... A sort of lull now took place... Our regiment (30th) and 73d were in line four deep behind the hedge, and the enemy's columns two or three hundred yards from them, but neither party advanced. All at once the fire of musquetry thickened so as to tell on our skirmishers (who were crouched behind dead horses), and to cause many casualties in the line...There was a strange hurly-burly on all sides, firing and shouting and movement, and it lasted several minutes. Our grey (blue?) great-coated opponents disappeared as if the ground had swallowed them. »

se produisit entre 8 heures et 8 1/4 heures par le saillant nord du plateau coté 136 (voir plan X).

Avant d'entreprendre le récit de cet épisode de la bataille si intéressant pour nous, essayons de préciser aussi exactement que possible la situation au moment où il se produisit :

Le major Macready nous dit que, dans la retraite de la brigade de sir Colin Halkett, l'aile gauche (73e et 30e) se trouva confondue avec l'aile droite (69e et 33e) « par suite d'une erreur de direction de l'une ou de l'autre ou de toutes les deux ». Le témoignage d'un officier appartenant à l'aile droite nous permet d'affirmer que cette aile (les 69e et 33e) était à sa place au moment ou les 73e et 30e régiments vinrent se heurter contre elle dans leur mouvement de recul. « Bien que nous (69e et 33e) eussions été pressés, dit ce témoin oculaire, par la fleur des meilleures et des plus braves troupes de la France et exposés à la courte distance de quatre-vingts pas aux boulets de l'artillerie de la garde, nous ne bougeâmes pas jusqu'à ce que le désastre de nos amis et compagnons d'armes nous força à nous rappeler que nos bayonnettes n'étaient pas faites pour des poitrines anglaises. Nous nous retirâmes devant eux, mais jamais devant l'ennemi (1). »

(1) L'*United Service Journal* de 1852, II, p. 52. « Through we (33 th and 69th reg) had been pressed by the flower of the best and bravest troops of France, and exposed at the short distance of eighty paces to the artillery of the guard, yet we stirred not until the disasters of our own friends and companions in arms proved that our bayonets weer not made for Britonns breasts. To them we yelded but never to the enemy. » Ces textes prouvent que les deux bataillons, dans leur mouvement de retraite, s'éloignèrent vers la droite, ce qui est complètement d'accord avec le rapport de la 3e division néerlandaise. — Voir ausi Siborne, p. 526. *Waterloo letters*, n° 124, p. 291, lieutenant-colonel Gawler, etc.

La direction générale de la moyenne garde tendait d'ailleurs à produire l'effet très exactement décrit dans ce témoignage. Il en résulte qu'à ce moment il se produisit un vide entre le bataillon triangulaire, droite des Brunswickois et la gauche de sir Colin Halkett.

Après le ralliement sur le chemin, les quatre bataillons anglais avaient les colonnes ennemies, dit le major Macready, à une distance de 200 ou 300 yards (180 à 270 mètres) en face d'eux. En mesurant sur notre plan X suivant les traits figurant les itinéraires de la moyenne garde la distance entre le point de bifurcation des chemins et la courbe de niveau 135 (1), on trouve 135 mètres entre l'extrême droite du 69e et cette même courbe 260 mètres. Ces distances concordent de la manière la plus satisfaisante avec celles données par Macready. Or la courbe de niveau 135 marque précisément la crête militaire du plateau 136. La situation est claire : au moment ou la brigade Colin Halkett ralliée échange des feux de plus en plus violents avec les bataillons de la moyenne garde, ceux-ci sont sur la crête militaire, cherchant à reprendre pied sur le plateau. De deux choses l'une : ou bien, lors de la charge à la baïonnette d'une partie de la ligne anglaise, les bataillons de la garde n'avaient pas reculé plus loin que cette crête ; ou bien, repoussés jusque sur les pentes, ils y étaient revenus après s'être ralliés. La première alternative peut être adoptée sans qu'il en résulte aucune difficulté pour expliquer l'attaque

(1) Notre plan X représente la reconstitution du terrain tel qu'il était avant l'érection du tertre du Lion. Ce travail, très laborieux, a été exécuté à l'institut cartographique militaire de Belgique. Le cubage de la partie du terrain représenté par les courbes rétablies correspond au cubage de la butte.

de la brigade Detmers, mais nous la croyons fort peu probable; les pertes infligées aux bataillons français par l'artillerie et l'infanterie de la ligne de défense furent telles et la contre-attaque de celle-ci fut si vive que le ralliement, même partiel, des troupes d'attaque ne put être possible qu'au-dessous de la crête militaire. La deuxième alternative s'impose donc d'autant plus qu'un retour offensif inattendu de l'ennemi peut seul faire comprendre la retraite brusque de la brigade Halkett victorieuse et la bousculade décrite par Macready. Cet officier supérieur dit d'ailleurs formellement dans un autre passage de sa relation que la garde impériale prononça une deuxième attaque (1). Il est naturel, au surplus, que cette élite sous tous les rapports de l'armée française, fraîche encore puisqu'elle venait d'entrer au feu, ne se soit pas tenue pour battue d'emblée et que, malgré ses pertes, elle ait été capable de tenter un nouvel effort après s'être ralliée avec le secours de ses fractions les moins éprouvées.

Dans cette hypothèse, que nous tenons pour prouvée, les récits des divers témoins oculaires anglais s'expliquent et se confirment les uns les autres et les faits que nous allons relater, en suivant pas à pas la lettre du général Chassé, le rapport de la 3e division néerlandaise et celui de la brigade Detmers (2), s'encadrent en temps et lieux avec la plus complète précision.

Aussi longtemps que les bataillons de la 5e brigade

(1) Voir t. III, note 22, *A*, *B* et *C*.

(2) The United Service Journal, *loc. cit.*, p. 398, « The second advance of the Imperial Guard upon our Foot Guards... » — La deuxième attaque de la garde est mentionnée également dans les papiers du général Friant.

britannique avaient maintenu leurs positions en première ligne, Chassé, contenant son impatience, avait suivi les péripéties du combat sans pouvoir y prendre part. Il voit les bataillons (1) de sir Colin Halkett hésiter, puis se retirer en laissant l'espace libre devant le front de ses troupes ; plus loin les échelons de la moyenne garde se sont ralliés et se remettent en marche (2) avec le secours des bataillons de Roguet et de Christiani, qui se sont rapprochés d'eux : ils vont recommencer l'attaque. Le moment est venu pour les Néerlandais de faire preuve à leur tour de leur valeur (3). Le général Chassé se retourne vers la brigarde de Detmers : en quelques mots vibrants, prononcés avec l'ascendant que lui donnent vingt campagnes glorieuses et le brillant courage que toute l'armée lui reconnaît, il communique aux soldats cette ardeur et cette volonté intime de sacrifier leur vie pour le roi et la patrie dont lui-même est animé. Levant son épée, il commande comme il l'a fait déjà sur tant de champs de bataille : « En avant, à la baïonnette ! » et se

(1) Les 30e et 73e, 33e et 69e régiments, dont les mouvements ont été détaillés ci-dessus.

(2) Le manuscrit Savornin Lohman décrit, mais incomplètement, l'attaque de la moyenne garde. Les lettres du lieutenant J. Warin, du 3e régiment de carabiniers, constatent l'attaque de la brigade Detmers contre la moyenne garde.

(3) Le rapport du lieutenant-colonel van Delen (note 22 *B*) dit : « Ayant enfin trouvé une place pour déployer à la gauche de deux bataillons formés en ligne (33e et 69e régiments anglais) qui exécutaient des feux de rang très vifs et bien nourris et devant un bataillon en triangle placé derrière la position (un bataillon du contingent de Brunswick)... les bataillons précités (la brigade Detmers) changèrent de direction à droite et se portèrent en ligne au moment où le bataillon en triangle et un corps de chasseurs, placé sur son aile gauche, commençaient à fléchir.

mettant à la tête de la brigade formée en deux colonnes serrées, accolées l'une à l'autre il fait battre la charge et l'entraîne vers l'ennemi. « Aux cris de : « Oranje boven! Vive le Roi! » la brigade marche en avant malgré le feu violent de mousqueterie que l'ennemi dirige sur elle et sans se soucier d'une attaque de cavalerie dont elle est menacée en flanc. Tout à coup la garde ennemie, contre laquelle notre attaque était dirigée, disparaît devant nous (1). »

Dans son rapport spécial au prince d'Orange (2), le général Chassé continue en ces termes : « Au moment que les grenadiers de la garde furent attaqués et repoussés par le colonel Speelman, commandant du

---

(1) Relaas 3e divisie, lieutenant-colonel van Delen, note 22*B*. — Verslag, etc., du colonel Detmers, note 22*C*. — Voir aussi *United Service Journal*, 1833, II, p. 316 : « I (Vivian) heard infantry advancing and drums beating on my left. » (J'entendis de l'infanterie en marche et des tambours battant sur ma gauche.) — *United Service Journal*, 1845, I., p. 398 et 401. — Notice historique de Craan. — Sir Herbert Maxwell, *Nineteenth Century*, n° 283, sept. 1900.

(2) Lettre du lieutenant général baron Chassé à S. A. R. le prince d'Orange, Bourget le 4 juillet 1815. Note 22*A*. — Lettre d'un sergent-major du 35e chasseurs, bataillon recruté principalement à Bruges et qui perdit à Waterloo 71 tués et blessés. Cette lettre fut publiee dans la *Nieuwe Gazette van Brugge*, le 6 juillet 1815. Quoiqu'on y trouve les exagérations familières aux militaires de rang inférieur racontant leurs exploits, elle donne cependant un démenti à ceux qui ont prétendu que la brigade Detmers n'aurait pas pris part à l'attaque contre la moyenne garde, « vu que les Belges ne demandaient pas mieux que de se ranger du côté de Napoléon ».

M. C. Oman, dans l'article publié par lui en réponse à l'honorable sir Herbert Maxwell M. P. (*The Nineteenth Century*, n° 283, octobre 1900, p. 637), considère l'attaque de la brigade Detmers contre la moyenne garde comme une pure légende. Pour se ranger à son opinion, il faut admettre que le prince d'Orange, lord Hill, le général Chassé, le colonel Detmers, bien d'autres témoins sont des hallucinés ou des menteurs. Dans notre récit, nous avons suivi pas à pas les rapports des chefs qui ont dirigé cette attaque.

bataillon de ligne n° 2, avec une partie de la première brigade, je voyais sur ma gauche faire par les cuirassiers ennemis un mouvement sur une hauteur. Je m'y rendis aussitôt et y trouvai le capitaine de Haan, du 19e bataillon de milice, avec quelques braves. C'était le moment de profiter du désarroi, et pour ne pas laisser à l'ennemi, déjà en désordre, le temps de se former, je lui ordonnai d'attaquer sur-le-champ les cuirassiers. Il sauta aussitôt par-dessus une haie, reforma son peloton d'à peu près 50 hommes de l'autre côté et son feu des plus vifs porta la mort et la confusion dans les rangs ennemis. Profitant alors de leur désordre et fondant sur eux la baïonnette en avant, j'eus la joie inexprimable de voir fuir à peu près 300 cuirassiers devant 50 Néerlandais. »

Sous le feu des canons français encore en position près de la Haie-Sainte, mais qui durent remettre à la hâte les avant-trains, de nombreux groupes de Pégot et de la moyenne garde qui résistaient encore, le général Chassé conduisit ses jeunes soldats dans la direction de la Belle-Alliance. La brigade fit encore des pertes sensibles durant cette marche. Après 8 1/2 heures, la batterie Krahmer, qui avait pris position au delà du chemin creux, perdit vingt-sept hommes tués et blessés. Le major van der Smissen avait eu trois chevaux tués sous lui (1).

(1) D'après M. Demetrius C. Boulger, *The Belgians at Waterloo*, p. 34, le général Chassé écrivit au duc de Wellington, le 28 juin de Roye-sur-les-Mâts, au sujet du major van der Smissen : « C'était lui qui dirigeait si bien l'artillerie légère de la 3e division qui, pendant la bataille du 18, eut la faveur d'attirer l'attention de Votre Excellence et de lord Hill. Au moment où j'attaquais à la baïonnette la garde française, il me seconda

Le lieutenant-colonel van Thielen, commandant le bataillon de milice nationale n° 6, fut tué, le capitaine de Boer, de l'état-major du général Chassé, fut grièvement blessé à la tête d'un éclat d'obus, le lieutenant van Hasselt, le genou traversé par une balle, continua à commander son peloton, soutenu par un tambour. Le bataillon d'infanterie de ligne n° 2 perdit encore trois autres officiers. Parmi les tués se trouvait une cantinière : cette courageuse femme n'avait pas voulu quitter son bataillon au moment de l'attaque (1).

Outre les officiers nommés plus haut on doit encore citer comme s'étant distingués dans l'attaque et la poursuite de la moyenne garde les capitaines Rochell, van Rechteren van Hemert, Menso, les lieutenants Burmania, baron Rengers, Akersloot van Houten, et il faudrait en ajouter bien d'autres. Le général dut arrêter ses troupes un instant pour laisser passer la brigade Adam, comme nous le verrons plus loin.

L'apparition soudaine du général Chassé avec six bataillons se portant vigoureusement à l'attaque tambours battants, baïonnette croisée au moment où la moyenne garde ralliée allait tenter un nouvel effort, termina la lutte au centre de la position. Siborne et tous les auteurs anglais gardent le silence sur la

---

d'une manière au-dessus de tout éloge. » Le duc écrivit en juillet au général Chassé une lettre où il faisait ressortir les services qu'il avait rendus au mois de juin. — Voir aussi *Nieuwe Gazette van Brugge*, 6 juillet 1815, Lettre d'un sergent-major du 35ᵉ chasseurs. — Knoop, *Quatre-Bras et Waterloo*, p. 137, etc.

(1) P. P. Roorda van Eysinga, *De Recensent der Recensenten*, nᵒˢ 6 et 7. Amsterdam, Johannes van der Heyden en zoon.

deuxième attaque de la moyenne garde (1). Plus juste qu'eux, le général Friant, dans la notice qu'il a composée d'après ses propres souvenirs et ceux de son père, l'un des principaux acteurs dans cette scène finale du drame de Waterloo, montre clairement que la brigade Detmers, qu'il appelle « une nouvelle réserve », arriva en ligne au moment où la moyenne garde venait d'être ébranlée par l'attaque de Maitland, celle du 95e et le tir de la batterie Krahmer, et que cette réserve contribua puissamment à faire avorter une nouvelle tentative de l'assaillant, à rendre sa déroute plus complète et ses pertes plus grandes (2).

---

(1) Siborne dans sa *Campagne de Waterloo*, ne dit pas un mot de l'attaque de Detmers et il affirme même dans l'*United Service Journal*, 1845, I, p. 57, 5e vol. : « that those troops were not up in front line at that moment » (que ces troupes n'étaient pas sur la ligne de front en ce moment). La *Quarterly Review*, avril 1900, nie positivement que Detmers a attaqué la moyenne garde et ne mentionne la division Chassé que pour se plaindre de la tendance des hommes de la brigade d'Aubremé à quitter les rangs. Sir Herbert Maxwell aussi est fort sévère à leur égard.

Henry Houssaye et le général von Lettow Vorbeck rendent à Detmers et à la batterie Krahmer les honneurs qu'ils méritent, mais von Lettow Vorbeck dit à tort que « le lord (général Hill) reconnait dans cette ettre l'attitude ferme (steady conduct) de la division Chassé quand elle se porta en avant pour soutenir la brigade Adam dans le refoulement de 'attaque de la garde impériale ». C'est contre les colonnes de Foy et de Bacheln qu'agissait Adam. L'attaque de Chassé fut spontanée, eut lieu sur sa propre initiative et fut tout à fait indépendante de l'action de la brigade Adam, qui se produisit à peu près en même temps. — L'*Edimburgh Review* de juillet 1900 va même jusqu'à mettre en doute le témoignage de lord Hill sur l'attitude et les actes de Chassé à Waterloo.

(2) Nous tenons ces détails des notes de Friant, dont nous devons la connaissance à l'obligeance de feu M. le colonel baron Stoffel.

Le récit de sir Edw. Cust, *Annals of the wars*, vol. IV, pp. 381, 382, est extrêmement malveillant et est inexact d'un bout à l'autre. Le lieutenant-colonel Pratt, *The Waterloo Campaign*, p. 180, a l'honnêteté de mettre lui-même en doute l'exactitude de son récit, qui, en effet, est, à nos yeux, très défectueux. — Le lieutenant-colonel James, mieux informé et moins partial en ce point que ses prédécesseurs, fait l'éloge de la brigade Detmers,

La discrétion du général Chassé le porta à ne signaler dans son rapport officiel les résultats de l'action de Detmers que par cette phrase trop modeste : « La garde ennemie, contre laquelle était dirigée notre attaque, quitta sa position et disparut devant nous (1). » Il se fia pour le surplus à la juste appréciation de ses chefs, lord Hill et lord Wellington. Mais comme le rapport sur la bataille que le duc envoya au roi des Pays-Bas ne faisait aucune mention de la 3e division néerlandaise, il écrivit le 5 juillet à lord Hill : « Je formai la 1re brigade, commandée par le colonel Detmers, en colonne serrée

---

mais pour se faire pardonner ce moment de faiblesse à notre égard il ajoute, p. 256 note, qu'elle fut la seule brigade hollando-belge qui se conduisit sur le champ de bataille comme les autres brigades anglaises et allemandes. (But this was the only brigade of Dutch belgian troops that did behave as did the othe brigades of English and Germans on the field of battle.) — M. le lieutenant-colonel James fait au colonel de Bas l'honneur de le citer, page 261 de son œuvre, mais celui-ci tient à ne pas être rendu responsable de certaines erreurs figurant dans cette œuvre, au sujet notamment du nombre des bataillons de la garde impériale ayant pris part à l'attaque (11 d'après le colonel James au lieu de 9), de leurs numéros, de leur formation, qui était en carrés et non en colonnes doubles ou en colonnes serrées, de la direction de leur marche, etc. Que M. James, qui néglige les lettres et rapports du général Chassé, du prince d'Orange et de lord Hill lui-même, ne nous demande pas de nous incliner devant ses assertions qu'il se dispense d'appuyer sur des preuves documentaires. Nous croyons que notre récit, basé sur une analyse attentive des documents officiels néerlandais et des attestations de témoins oculaires anglais répond à la vérité des faits. Le croquis nº 4 du lieutenant-colonel James, p. 260, ne nous donne pas satisfaction et nous nous permettons de lui demander de le comparer avec nos plans X, XI, XII et XIII dressés d'après les documents français, les papiers du général Friant et les croquis établis sous les yeux du prince d'Orange joints aux lettres de Siborne conservées au British Museum. Nous nous croyons aussi en droit de reprocher à M. le lieutenant-colonel James d'accepter sans analyse ni critique les commentaires absolument diffamatoires de M. C. Oman sur les pertes en blessés et manquants des brigades Detmers et d'Aubremé.

(1) *Relaas*, etc., *3e divisie, lieutenant-colonel van Delen*, note 22 *B*, vol. III. p. 369.

et chargeai la garde française. J'eus le bonheur de la voir se replier devant moi. Par délicatesse, je ne fis pas rapport de ce fait, entièrement persuadé que Votre Excellence en ferait mention dans le sien. » La réponse que fit lord Hill à cette lettre reconnait le rôle prépondérant que jouèrent le général Chassé et ses troupes dans la journée du 18. Nous aurons à revenir sur les déclarations du général Hill (1).

La veille du jour où il s'adressa à son chef temporaire, c'est-à-dire le 4 juillet, le général Chassé écrivit au prince d'Orange : « Je marchai avec la 1re brigade, commandée par le colonel Detmers, en colonne serrée contre l'ennemi et j'eus le plaisir de voir la garde française se replier devant la brigade. Je poursuivis l'ennemi en fuite. Je suis au plus haut degré satisfait de la conduite de toute ma division, particulièrement des soldats qui n'étaient que depuis dix mois dans

(1) Faits d'armes de la 3e division, Anvers, 1821.— Lettre du général baron Chassé (Le Bourget, le 5 juillet 1815, à Lord Hill. Lord Hill dans son rapport au duc de Wellington du 20 juin (Supp. *Dispat.*, vol. the Xth, p. 544), loue la conduite de la 3e division néerlandaise, mais sans entrer dans aucun détail : « I have also to mention the steady conduct of the 3e Division of the troops of the Netherlands, under the command of Major General Chassé, which was moved up in support of Major General Adam's brigade, to repulse the attack of the Imperial Guard. The Brigade of Belgian artillery also deserve my best thanks for their steady conduct and well directed fire during the last mentioned attack. » (J'ai aussi à citer la conduite courageuse de la 3e division des troupes des Pays-Bas sous les ordres du général major Chassé, qui fut portée en avant pour appuyer la brigade du général major Adam pendant le refoulement de l'attaque de la garde impériale. La brigade d'artillerie belge mérite aussi mes meilleurs remerciements pour sa ferme attitude et son feu bien dirigé durant l'attaque mentionnée ci-dessus.) — Le duc de Wellington reconnut dans sa lettre du 6 juillet au général Chassé la valeur des services rendus par sa division et lui adressa ses félicitations à ce sujet.

nos rangs et qu'on ne pouvait envisager que comme des recrues. Ils ont donné les meilleures preuves que le sang de leurs ancêtres coule dans leurs veines (1). »

Un témoin oculaire français avoue, en faisant allusion à l'attaque de Chassé, que « là s'arrêtèrent nos succès... il venait d'arriver à l'ennemi *une nouvelle réserve : il la fit avancer aussitôt* ». Puis, mentionnant l'intervention des deux bataillons de la vieille garde du général Roguet, il ajoute : « On fit de nouveaux efforts pour reprendre l'offensive, mais la grande disproportion des forces ne nous le permit pas ; il fallut rétrograder, mais non sans combattre (2). »

Les auteurs des *Victoires et conquêtes* finissent leur relation des attaques de la garde par ces mots : « Au milieu des débris de l'armée anglo-hollandaise, entourée par son feu, la garde éprouva le même sort que la redoutable et victorieuse colonne anglaise de Fontenoy (3). »

Décidée au moment opportun, conduite avec la vigueur et le discernement d'un capitaine expérimenté, exécutée avec entrain et impétuosité par les jeunes soldats néerlandais du Nord et du Sud, l'attaque de la division Chassé empêcha la garde impériale de profiter de la trouée que la retraite momentanée des troupes de première ligne laissa béante pendant un instant sur le front de la position. Elle fut le coup final qui détermina la vic-

(1) Lettre du lieutenant général Chassé à S. A. R. le prince d'Orange. Bourget, le 4 juillet 1815. — Note 22 A, vol. III, p. 354, et plan XIII n° 3.

(2) Le général Friant cité ci-dessus.

(3) *Victoires, conquêtes, désastres, revers et guerres civiles des Français, de 1792 à 1815*, par une société de militaires et de gens de lettres, Paris, C.-L.-F. Panckoucke, 1821, t. XXIV, p. 221.

toire au centre de l'armée anglo-néerlandaise, comme la prise de Plancenoit par le général Blücher fut, de l'autre côté du champ de bataille, le signal de la défaite irrémédiable de l'armée française.

Toujours en but au canon du capitaine Krahmer, qui s'acharnait contre elle, fusillée en dos par les bataillons de Chassé, prise en flanc par la brigade Adam, la garde moyenne se débanda dans l'obscurité de la nuit. Grenadiers et chasseurs jettent leurs armes et leurs sacs pour gagner plus vite la Belle-Alliance. Les carrés de Roguet et de Christiani serrent leurs rangs, et fermes au milieu d'un torrent de fuyards ils commencent à rétrograder vers 8 heures et demie. Suivis de près par les troupes de Chassé, ils s'arrêtent de moment en moment pour répondre à leur feu ou repousser une attaque à la baïonnette.

Sous leur protection, les bataillons de chasseurs et de grenadiers, que distinguent leurs bonnets à poils, essayent mais en vain de se rallier. Les soldats de Roguet et de Christiani sont, à leur tour, entraînés dans la déroute. Tout reflue dans la direction d'où tantôt on était parti pour marcher à la victoire : le flot des vaincus contourne le verger de la Haye-Sainte et se précipite vers la chaussée, qu'ils atteignent au Sud de la ferme, là où elle est profondément entaillée dans le terrain (1). A la Belle-Alliance, les deux bataillons du 1er régiment des grenadiers de la vieille garde, commandés par le général Petit et formés en deux carrés, avec de l'artillerie et

(1) Les escarpements de part et d'autre de la chaussée sont clairement visibles sur la planchette au 1/20,000. (Voir plan IX.) — *Waterloo letters*, n° 124, lieutenant-colonel Gawler.

de la cavalerie sur leurs flancs, les attendent et les recueillent.

Les acclamations poussées par les bataillons de Chassé quand ils voient la garde française céder devant eux viennent retentir joyeusement sur le plateau et relèvent le courage des Brunswickois, des Hanovriens et des Nassauviens. Les rangs de Pégot et de Donzelot, déjà en désordre par la lutte prolongée dans laquelle ils sont engagés avec les brigades de Lambert, de Kempt et de Pack, puis bientôt après ceux de Quiot et de Marcognet, s'arrêtent paralysés devant le spectacle, que jamais encore l'armée n'a contemplé : la garde impériale repoussée par l'ennemi. Le cri de : « La garde recule ! » se propage sur toute la ligne : il arrête net le général Guyot avec ses grenadiers à cheval, qui se portait en avant pour soutenir le maréchal Ney. Ils font demi-tour et cherchent, eux aussi, à gagner la Belle-Alliance. Guyot et plusieurs de ses officiers sont tués. De part et d'autre de la chaussée, les bataillons anglais font un dernier et suprême effort et refoulent les assaillants. Les troupes de d'Erlon cèdent sur toute la longue ligne qu'elles occupent, glissent dans la vallée et s'éloignent en entraînant toutes les fractions qui étaient derrière elles. Le général d'Erlon, bientôt sans soldats et n'ayant autour de lui que les officiers de son état-major, est lui-même emporté dans la masse des fuyards. Le mouvement de recul gagne toute la ligne de bataille de la gauche à la droite (1). La division Durutte est attaquée sur sa droite, à la fois par la brigade Steinmetz et par

(1) Bulletin de l'armée, *Moniteur*, 20 juin 1815, note 31, 4, vol. III, p. 551. — *Moniteur*, 24 juin 1815, Drouot à la Chambre des Pairs.

les Nassauviens du duc de Saxe-Weimar, qui sortent victorieux de Smohain, de La Haye et de Papelotte, qu'ils ont défendus comme autant de forteresses (1). Le général Durutte tombe, gravement blessé. Le cri sinistre de la défaite : « Sauve qui peut, nous somme trahis! » retentit d'abord à l'Est de la Belle-Alliance, se répète partout et donne le signal de la débandade. La panique se propage au loin vers le Sud sur la chaussée, dont se rapprochent déjà les Néerlandais de Chassé et les Anglais d'Adam, poussant devant eux les tronçons de la moyenne garde et de Reille. Pendant quelque temps, les lanciers et les chasseurs de Lefebvre-Desnouettes formèrent un rideau qui déroba la déroute de d'Erlon aux yeux de l'ennemi.

A la gauche de l'armée française, le corps de Reille (2) avait aussi tenté un effort durant la crise décisive. Les débris des divisions Foy et Bachelu, qui, une heure auparavant, avaient échoué dans une première entreprise, peut-être aussi des fractions de la division Jérôme, se portèrent en trois colonnes échelonnées, la droite en avant vers le plateau, dont elles gravirent lentement

(1) von Lettow Vorbeck prétend à tort que Durutte occupait Papelotte et La Haie.

(2) Siborne, *The Waterloo campaign 1815*, p. 526, et *United Service Journal*, 1845, I, p. 579, et plusieurs écrivains anglais plus récents parlent très inexactement de l'attaque de Reille qu'ils confondent avec celle de la moyenne garde : « two separate columns of attack » (deux colonnes d'attaque séparées) ou « the second advancing column of the French imperial Guard » (la seconde colonne d'attaque de la garde impériale française), sont les expressions que nous rencontrons dans leurs textes. Ils déduisent ainsi des conclusions tout à fait erronées en ce qui concerne la deuxième attaque de la garde impériale. Cette deuxième attaque fut, en réalité, à peine esquissée, puisque la contre-attaque de la brigade Detmers arrêta sur place tout nouveau mouvement offensif de la garde, comme nous l'avons expliqué plus haut.

les pentes. Couvertes en front et sur leur flanc gauche par des essaims de tirailleurs et suivies par des détachements de cuirassiers, ces colonnes se dirigent vers la partie du front occupée par les batteries Rogers et Bolton (Napier). Dès que le général Adam voit arriver l'ennemi, il fait avancer le 52e et le 71e highlanders jusqu'au chemin d'Ohain.

Les colonnes de Reille, soumises au feu bien dirigé des batteries Ramsay et Petter en front, des batteries Bull et Heyneman sur leur flanc gauche, éprouvent de grandes pertes et, pour s'y soustraire, appuient progressivement à droite. Les cuirassiers profitent de l'espace qui s'ouvre ainsi devant eux pour se jeter sur l'artillerie, mais sont repoussés d'abord par le feu des compagnies les plus avancées du 71e, puis par une contre-attaque du 23e dragons de Dörnberg; mais ces cavaliers, entraînés dans la poursuite, sont chargés à leur tour par des détachements de cuirassiers français et sont rejetés vers la lisière du bois de Goumont.

Lord Hill ne se départit pas de son calme; avec le général Adam, il conduit le 52e et le 71e au delà du chemin creux en les faisant passer au travers et sur le flanc des batteries. Celles-ci, déjà fort maltraitées par le feu de mousqueterie à petite portée, sont masquées par les troupes amies et doivent cesser le feu. Dès que la ligne d'infanterie épaisse de quatre rangs a rectifié sa formation, le commandant du 52e, sir John Colborne, auquel sa bravoure a fait donner en Espagne le nom de « fire eater » (mangeur de feu) et qui fut plus tard le feld-maréchal lord Seaton, fait changer de direction

oblique à gauche (1). La compagnie de droite converse en longeant la batterie Ramsay : son commandant est grièvement blessé au moment où il passe près de la pièce de gauche. Le régiment ayant changé de direction marche vers le flanc gauche de la première colonne ennemie : celle-ci se forme immédiatement en ligne par conversion, ouvre un feu des plus vifs et, en quelques instants, fait cent cinquante victimes dans les rangs de ses assaillants. Le cheval de lord Hill est tué et roule sur son cavalier, qui n'a pas pu se dégager à temps. Le général en fut quitte pour des contusions, mais il était tellement froissé par sa chute qu'il ne sut pas immédiatement se relever : l'attaque continua donc sans lui et on le crut tué (2).

Cependant le 52e ne s'est pas laissé intimider par le feu de l'ennemi. Dès qu'il juge qu'on est assez près de la

---

(1) *Waterloo letters*, n° 123, lieutenant-colonel and colonel sir John Colborne, feb. 22nd 1843, et n° 124, lieutenant-colonel G. Gawler dec. 22nd 1834, pp. 280-295.

(2) Le *Memorandum of sir Digby Mackworth, serving in lord Hill's staff*, reproduit dans *Reverend E. Sidney's Life of lord Hill*, London, 1845, mentionne également la chute de lord Hill sous son cheval (Hill's papers British Museum) : « Here lord Hill's horse was shot under him, and as he ascertained the morning in five places.

» The General was rolled over and severely bruised ; but in the melee this was unknown to us about half an hour. We knew not what was become of him ; we feared he had been killed and none can tell you the heartfelt joy which we felt when he rejoined, us not seriously hurt (page 310 Life of lord Hill). » (Ici le cheval de lord Hill fut tué sous lui, atteint, ainsi qu'il le constata le lendemain matin, de cinq blessures. Le cheval roula sur le général, qui fut sérieusement contusionné. Dans la mêlée nous ne nous en aperçûmes pas pendant une demi-heure. Nous ne savions pas ce qu'il était devenu et nous craignions qu'il ne fût tué. Personne ne pourrait décrire la joie que nous éprouvâmes au fond du cœur quand il nous rejoignit sans blessure sérieuse.)

colonne française, sir John Colborne fait exécuter une salve suivie immédiatement du commandement « chargez » (1) et jette son régiment baïonnette baissée sur les Français. Un court et sanglant corps à corps succède à la charge : les « Vive l'Empereur ! » des fantassins français sont bientôt étouffés par les hourras furieux des Anglais. Les bataillons de Reille, désunis et fatigués, ne peuvent tenir contre les quatre rangs épais et bien serrés du 52ᵉ soutenu de près par d'autres bataillons. La colonne française la plus avancée fait demi-tour et se retire précipitamment vers la moyenne garde, qui est elle-même déjà en retraite. Les deux autres colonnes de Reille s'échappent, encore en bon ordre, le long de la lisière du bois de Goumont.

Au moment où le 52ᵉ et le 71ᵉ franchissaient le chemin d'Ohain, le 2ᵉ bataillon du 95ᵉ avait obliqué à gauche pour prendre en flanc l'échelon de gauche de la garde française à l'instant où il abordait les gardes de Maitland. Après l'attaque réussie du 52ᵉ, le général Adam galopa vers le 95ᵉ et lui prescrivit de suivre les mouvements du lieutenant-colonel Colborne. Le général fit ensuite porter l'ordre au colonel William Halkett d'appuyer avec ses Hanovriens les mouvements ultérieurs de la 3ᵉ brigade anglaise en se portant sur la droite du 71ᵉ ; il fit ajouter qu'il se proposait d'attendre leur arrivée pour marcher dans la direction de la Haye-Sainte.

Le 95ᵉ suivit avec le 71ᵉ le mouvement en avant

---

(1) *Waterloo letters*, n° 124. Lieutenant-colonel Gawler, p. 293.

du 52e, en arrière et sur le côté de ce dernier, mais ces bataillons ne réussirent plus à s'engager avec les colonnes de Foy et de Bachelu dont la retraite avait été précipitée.

Ces événements se passèrent au moment même où l'apparition soudaine de la brigade Detmers fit échouer la tentative de la moyenne garde pour recommencer l'attaque.

Tout porte à croire que le 2e bataillon du 3e régiment de grenadiers de la moyenne garde, que l'empereur lui-même avait conduit vers Goumont ne prit aucune part à la dernière attaque des divisions Foy et Bachelu; rien n'indique non plus qu'il ait couvert la retraite de ces troupes après leur échec. Les notices que nous avons consultées disent seulement que le 2e bataillon du 3e grenadiers « s'était maintenu pendant le désastre de la moyenne garde ». Il est donc permis de conclure que ce bataillon resta en réserve et qu'il ne fut attaqué qu'après que le général Cambronne fût arrivé près de lui avec le 2e bataillon du 1er régiment de chasseurs. Dans cette hypothèse, que tout nous porte à croire exacte, les Hanovriens de sir William Halkett ne s'engagèrent avec ces deux bataillons de la garde réunis qu'au moment où la brigade Adam se remit en mouvement, comme nous le verrons, pour continuer la poursuite des troupes de Reille.

Quant à Napoléon lui-même, il s'était déjà retiré vers la Belle-Alliance, où il retrouva les deux bataillons du 1er régiment de la vieille garde. Ces bataillons s'étaient repliés en carrés après la défaite de la moyenne garde et s'étaient mis en position, le 2e près de la ferme de la

Belle-Alliance, le 1er près de la ferme Decoster à l'Est de la chaussée.

L'échec définitif des attaques contre le centre de la position anglo-néerlandaise coïncida avec le double succès remporté par les Prussiens à la droite de leur front, où la brigade Steinmetz prit en flanc les troupes de Durutte, à la gauche, où le général von Bülow se rendit maître de Plancenoit (1).

Le courage et le mépris de la mort de la garde impériale avaient, jusqu'à un certain point, compensé l'infériorité numérique des Français, qui, depuis le moment où les têtes de colonne prussiennes étaient apparues sur le champ de bataille, était devenue plus sensible d'instant en instant. Il n'existe pas de plus bel exemple de vertu militaire que celui que donna en ce jour l'armée française par l'intrépidité avec laquelle elle attaqua les positions anglo-néerlandaises et la fermeté avec laquelle elle se défendit en même temps contre les attaques réitérées de l'armée prussienne.

Bien que la deuxième attaque prononcée par la brigade Hiller contre Plancenoit eût été repoussée par les trois bataillons de la jeune et de la vieille garde conduits par le général Morand, ceux-ci durent, à leur tour céder le terrain devant la cavalerie prussienne et se retirer dans le village, dont ils occupèrent les lisières. Le général von Gneisenau prit alors les dispositions pour faire enlever à tout prix ce point dont la possession importait tant aux deux adversaires. Il consacra à cette

(1) *The Annals of the wars 1813-1815* fixent erronément à 6 heures l'enlèvement de Piacenoit par von Bulow, vol. IV, p. 382.

troisième et suprême attaque tout ce qu'il y avait de forces disponibles sur le champ de bataille : c'étaient les troupes fraiches de la 5e brigade (von Tippelskirch) du IIe corps (Pirch I) qui venaient d'arriver deux bataillons de la 4e brigade du Ier corps (Zieten II) et la 16e brigade (von Hiller) du IVe corps ; en même temps, la 13e brigade (Hake), la 14e brigade (Ryssel) et la 15e brigade (von Losthin) devaient renouveler l'attaque contre le corps de Lobau. Cette fois, un succès complet couronna le courage et la persévérance des Prussiens (1).

Malgré la résistance obstinée de la jeune et de la vieille garde, dont les deux chefs, les généraux Duhesme et Barrois, furent blessés, le corps de Lobau était trop inférieur en nombre pour équilibrer les forces croissantes des assaillants qui venaient de recevoir encore le renfort de plusieurs bataillons et de la cavalerie de Pirch II. Il défendit cependant ses positions pied à pied.

Écrasés par l'artillerie, assaillis de rue en rue, obligés de faire face de tous côtés, les Français furent enfin forcés de céder. A 8 heures et demie, le général Pelet, qui commandait dans Plancenoit, apprenant que l'armée était débordée sur tout le champ de bataille et que déjà l'ennemi atteignait la chaussée de Charleroi entre la Belle-Alliance et Rossomme, réunit les débris de ses braves bataillons et se fit jour au travers des Prus-

---

(1) Rapport de Bülow. Note 31, 3. *D*. — Rapport du colonel v. Hiller (16e brigade). — Beschreibung des Chef des generalstabes II Armée Corps Oberst Aster et rapports des 13e (Hake), 14e (von Ryssel), 15e (von Losthin), et 16e (von Hiller) brigades déjà cités.

siens qui entouraient le village. Ce qui restait de la jeune garde le suivit.

La 5e brigade prussienne poursuivit les défenseurs de Plancenoit, qui cherchaient à s'échapper les uns vers Rossomme, les autres en remontant la Lasne vers la Maison du Roi. Le comte de Lobau, avec quelques centaines d'hommes, essaya en vain de contenir l'ennemi, auquel il disputa chaque pied du terrain, mais, entouré, il fut fait prisonnier et conduit à Waterloo, où il fut présenté durant la nuit au duc de Wellington. Toute résistance était désormais brisée de ce côté. Le IVe corps et immédiatement après le IIe corps d'une part, la cavalerie de réserve du Ier corps conduite par von Röder d'autre part, inondèrent le champ de bataille, poussant devant eux ce qui restait de la division Durutte du Ier corps et de la jeune garde. Dans leur ardeur, les troupes prussiennes faillirent se heurter contre celles de leurs alliés qui, de leur côté, avaient marché le long et à l'Ouest de la chaussée. Le duc de Wellington fit passer au général von Bülow un avis pour le prévenir qu'il allait attaquer la Belle-Alliance à la baïonnette et le prier de suspendre le feu de son artillerie dont les projectiles frappaient les Anglo-Néerlandais aussi bien que l'ennemi (1).

Il était à peu près 9 heures; la victoire appartenait aux alliés. La résistance héroïque de l'armée anglo-

---

(1) von Lettow Vorbeck, p. 438. — *Relation über die Slacht bei Belle-Alliance* (IV Korps von Bülow. Note 31. 3, *D.*, III vol., p. 518, Paris den 10 Juli 1815 von Bülow. — Archives 1815, au Ministère de la guerre à La Haye, n° 499.

néerlandaise, le secours généreusement apporté au moment opportun par l'armée prussienne la leur avaient donnée. Les Prussiens se chargeaient d'en recueillir les fruits par une poursuite acharnée et l'armée française allait être complètement dispersée.

VIII.

Déroute de l'armée française.

La nuit tombait. Les derniers reflets du soleil couchant, les flammes des incendies consumant Goumont, Papelotte et Plancenoit, éclairaient de lueurs indécises les alliés victorieux, montraient l'empereur Napoléon et son armée défaits, encore aux prises dans les dernières convulsions de la lutte. La plaine brabançonne, tranquille et riante hier sous les moissons mûrissantes, était dévastée maintenant et jonchée de milliers de morts et de mourants gisant dans la litière boueuse des blés écrasés sous la roue des canons, le pied des hommes et des chevaux. Mais ni la nuit ni la fatigue n'arrêtaient le carnage.

Les deuxièmes bataillons du 1er régiment de chasseurs et du 3e régiment des grenadiers de la garde attendaient l'ennemi de pied ferme à peu près au centre de l'espace compris entre le bois de Goumont et la chaussée. Le général Cambronne, blessé à la tête d'un éclat d'obus et forcé de descendre de cheval, les commandait à pied.

Quand le colonel William Halkett avec ses Hanovriens, suivis par quelques fractions de la brigade du Plat, arrivèrent en suivant la lisière Est du bois de Goumont, à hauteur de la brigade Adam, les quatre bataillons de celle-ci, toujours formés sur quatre rangs,

continuèrent leur marche en avant vers la partie de la chaussée comprise entre La Haye-Sainte et la Belle-Alliance, où se pressaient les masses françaises en retraite.

Le bataillon d'Osnabrück qui marchait en tête des troupes du colonel Halkett et suivait le chemin vicinal vers la Belle-Alliance se heurta aux deux bataillons de la garde du général Cambronne. Un combat court mais violent s'engagea aussitôt. Laissé dans l'isolement par la retraite des troupes de la garde qui étaient sur son flanc droit; voyant l'inutilité de la résistance et craignant d'être coupé, le général Cambronne ordonna la retraite. Elle commença en bon ordre. Mais bientôt les deux bataillons suivis sur les talons par les Hanovriens, menacés par la cavalerie anglaise qui débouchait du vallon, et décimés par le feu de l'ennemi commencèrent à se désunir et il devint difficile de continuer la marche en arrière. A plusieurs reprises, Cambronne commanda halte et front à ses grenadiers et à ses chasseurs et leur fit exécuter des salves. Le général Adam courut vers les carrés, leur cria de se rendre et répéta plusieurs fois ses sommations. Chaque fois Cambronne répondit : « La garde meurt, mais ne se rend pas (1)! » ou peut-être le mot soldatesque, traduit plus tard par cette phrase célèbre, bien imaginée si elle ne fut pas dite, pour

---

(1) Les archives du Département de la guerre à Paris, *Cent jours, 1815, Armée du Nord*, renferment un procès-verbal dressé par le maire de la commune de Tetaigne, arrondissement de Sedan, département des Ardennes, constatant l'authenticité des paroles prononcées à Waterloo par Cambronne : « Jean-Franquin, du 3e régiment de la garde, affirme que, à plusieurs reprises un général anglais a sommé la garde de se

être inscrite sur la tombe des derniers survivants de ces glorieuses phalanges.

Les Anglais assurent que les soldats de Cambronne cédèrent eux aussi, à la crainte et abandonnèrent leur général. Il est en tout cas certain que Cambronne fut fait prisonnier par le colonel sir William Halkett. Celui-ci conduisait vers l'arrière son illustre captif quand son cheval frappé par un éclat d'obus buta et Cambronne profita de l'occasion pour essayer de s'évader. Le colonel Halkett put cependant redresser sa monture, s'élança derrière le général Cambronne, le saisit par ses aiguillettes et le remit entre les mains de deux sous-officiers qui le conduisirent à l'arrière (1). Les débris des bataillons de grenadiers et de chasseurs se retirèrent à travers champs et réussirent ainsi à se soustraire bientôt à la poursuite.

Les fusiliers d'Osnabrück et les autres bataillons du colonel William Halkett continuèrent alors le mouvement vers la Belle-Alliance pour rejoindre la brigade Adam ; mais arrivés à mi-chemin ils entendirent des masses de cavalerie s'approcher de leur flanc droit et ne sachant, dans l'obscurité, distinguer si c'étaient les escadrons amis qui les couvraient ou l'ennemi qui les menaçait d'une attaque, ils firent halte.

---

rendre et, chaque fois, j'ai entendu le général Cambronne, qui nous commandait, répondre : « La garde meurt et ne se rend pas. » Il fut un temps où la garde entière, officiers et soldats, se mit à crier avec notre général : « La garde meurt et ne se rend pas. » Moi-même j'affirme l'avoir vu avec mes camarades. » Jean Franquin, faisait partie du bataillon des grenadiers qui fut conduit par Napoléon vers le bois de Goumont. »

(1) *Waterloo letters*, n° 130, pp. 308-309, General sir William Halkett, dec. 20th 1837.

Le général Adam avait, sur ces entrefaites, poursuivi sa marche vers la chaussée : les morts et les blessés jonchant la terre, les armes de toute espèce jetées ça et là rendaient les mouvements malaisés. Les bataillons du 52e et du 95e défilèrent devant la brigade Detmers, arrêtée pour les laisser passer, en échangeant avec elle de joyeuses acclamations puis atteignirent la masse des fuyards au milieu de laquelle ils se frayèrent un chemin à coups de crosse et de baionnette. A cet instant les escadrons de Dörnberg, qui tantôt avaient été répoussés sur la droite par les cuirassiers suivant les colonnes de Foy et de Bachelu, vinrent se heurter contre les rangs du 95e. Dans l'obscurité naissante, les fantassins anglais les prenant pour l'ennemi les reçurent à coups de fusil. Le 52e fut canonné durant la marche par quelques pièces françaises en batterie sur le prolongement de son aile droite : une compagnie du régiment conversa à droite, se lança sur la batterie qu'elle réduisit au silence en dispersant ses canonniers.

Arrivés à l'angle Sud-Est de l'enclos de la Haye-Sainte, les bataillons d'Adam changèrent de direction obliquement à droite et s'avancèrent, à cheval sur la chaussée, vers le plateau de la Belle-Alliance (1). Le général Chassé, à la tête de la brigade Detmers toujours formée en colonne serrée, seconda le mouvement de la brigade Adam en marchant à même hauteur que celle-ci à l'Ouest de la chaussée. Les troupes néerlandaises

---

(1) *Waterloo letters*, p. 271-274, Adam's Infantry Brigade. — N° 120, p. 277, sir Frederick Adam. — N° 124, p. 294, lieutenant-colonel, G. Gawler.

furent en but dans leur flanc droit au feu de quelques groupes d'infanterie et de quelques pièces qui, cependant, furent bientôt forcés de s'éloigner (1).

Aussitôt que lord Wellington, qui avait continué à se tenir près de la ligne de Maitland, vit la garde impériale céder le terrain devant Chassé et Adam, il fit porter ordre à lord Uxbrigde de tenir en respect la cavalerie ennemie si elle venait au secours de ses bataillons en retraite et de soutenir dans la direction de la Belle-Alliance les brigades d'infanterie qui les poursuivaient. Après s'être confiné pendant huit longues heures dans une attitude passive, sans se laisser rebuter par les pertes et les fatigues que subissaient ses troupes, le généralissime anglais reconnut à l'hésitation qui se manifestait chez l'ennemi que le moment était venu de passer à son tour à l'attaque. La défaite de la garde devait être pour ses adversaires une catastrophe irréparable, il fallait leur ôter le temps de se reconnaître et étouffer dans le germe toute nouvelle tentative d'attaque.

Sur-le-champ, sir Hussey Vivian fit converser ses régiments par demi-escadrons à droite et conduisit au trot la colonne, le 10e hussards en tête, vers l'aile droite de la brigade Maitland en laissant à gauche la brigade Detmers. Il fit faire alors tête de colonne à gauche, dépassa le front de défense, salué par les hourras joyeux des gardes et des Coldstream, longea les batteries de

(1) W. Siborne nie brutalement toute participation des Neerlandais à la déroute et à la poursuite de l'armée impériale. Nous suivons pas à pas nos documents officiels.

Bolton et de Rogers et descendit dans le vallon. Presque en même temps, les trois régiments de dragons légers de sir John Vandeleur (1) se portèrent également en avant le long de la lisière ouest de Goumont. Deux lignes sombres se mouvant l'une à l'Ouest de la Belle-Alliance, l'autre à l'Ouest de Goumont marquaient dans le crépuscule la marche des deux masses de la cavalerie anglaise.

A mi-chemin de la Belle-Alliance, sur le plateau 128, au Nord du chemin conduisant vers la ferme, la colonne de Vivian se déploya en échelons, le 10e dragons en tête, le 18e dragons et le 1er hussards de la légion germanique en deuxième ligne. Du haut du plateau, sir Hussey Vivian observa, autant que le lui permettait la lueur indécise du crépuscule le flot de la déroute française : cavaliers, fantassins et canons, s'écoulaient vers la Belle-Alliance par la chaussée en s'élargissant de part et d'autre de celle-ci. Les brigades d'Adam, de Chassé et de Halkett talonnaient cette colonne confuse. Près de la ferme, dont il était distant d'environ 600 mètres, il distinguait des masses d'infanterie ennemies encore en bon ordre dont les baïonnettes reflétaient les dernières lueurs du soir. De l'autre coté de la Belle-Alliance et à l'Ouest de Goumont, des lignes de lances se profilaient en haut des crêtes sur le ciel encore clair : à la lisière du bois de Goumont, la fusillade crépitait toujours. En avant sur la droite, se retiraient en désordre des troupes d'infanterie de ligne et les restes

---

(1) *The United Service Journal*, 1833, sir Hussey Vivian's : *Reply to major Gawler on his « Crisis of Waterloo »*, II, pp. 310-324.

des deux bataillons de la garde qui, à l'apparition de la cavalerie anglaise, se pelotonnèrent à la hâte en carrés. Dans leur voisinage, des groupes de dragons et de cuirassiers se disposaient à les soutenir. Le général Vivian n'avait pas encore achevé sa reconnaissance quand le colonel sir Colin Campbell, commandant du quartier général (1), vint de la part du duc le prier d'examiner s'il ne conviendrait pas d'attendre l'arrivée de l'infanterie avant de marcher en avant, à moins toutefois qu'il ne jugeât qu'il pouvait sans danger continuer la poursuite. Le général choisit avec d'autant plus d'empressement ce dernier parti, que le 2e dragons légers de la légion germanique, que pendant quelques instants on avait pris pour l'ennemi, venait de se placer sous ses ordres. Sans se livrer à de plus longues réflexions, il fit sonner en avant, jeta ses échelons sur la cavalerie française et la contraignit à disparaître. Dès que sa brigade se fût ralliée sur le plateau, Vivian la porta en avant et à droite d'Adam et de Chassé. En cet instant, quelques pièces françaises venant de la Haye-Sainte, lancées à un galop furieux essayèrent de se frayer une retraite. Un escadron du 18e hussards se jeta entre les attelages, sabra les canonniers et les conducteurs, coupa les traits et s'empara des canons.

Dans la charge qu'avait exécutée la brigade, une partie du 10e hussards avait été refoulée par les cuirassiers français vers les deux bataillons de la garde

(1) *Unit. Service Journal*, 1833, II, p. 316.

en position de l'autre côté du chemin vicinal menant à la Belle-Alliance. Les hussards réussirent après deux charges à se dégager en traversant les carrés, mais ne parvinrent pas à les disperser (1). Quelques instants après, les débris de ces héroïques bataillons succombèrent sous une charge à la baïonnette du 71e régiment de la brigade Adam. C'est près de l'endroit où se passa cet événement que les Français ont érigé, en 1904, le monument représentant un aigle blessé.

Le général Vivian perdit, dans cette action, son chef d'état-major, le capitaine Harris, le 10e hussards, son colonel, beaucoup d'officiers et de cavaliers

Les 10e et 18e régiments de hussards, dont les escadrons étaient dispersés dans toutes les directions, cédèrent leur place en première ligne au 1er, en arrière duquel ils se rallièrent. La poursuite continua et quelques groupes d'infanterie et de cavalerie ennemis furent dispersés. Sir Hussey Vivian et ses cavaliers avaient pénétré entre les débris du corps de Reille et la garde.

Lord Wellington attend encore que le mouvement des brigades de Chassé et d'Adam soit en pleine exécution. Le feu des canons prussiens illuminant la nuit de leurs éclairs rouges dans la direction de Papelotte et dans celle de Plancenoit se rapproche de plus en plus de la ferme de la Belle-Alliance : les bataillons de Blücher vont apparaitre d'un moment à l'autre. Sir Colin Campbell, rentrant de sa mission, près du général Vivian, annonce que ses escadrons sont engagés.

(1) Mauduit, II, pp. 441-450.

Sûr alors de la victoire, le duc lève son chapeau et l'étend vers l'ennemi : à ce geste du généralissime, qui la déchaîne enfin, l'armée entière s'élance en avant. Les acclamations éclatent comme un tonnerre dans les bataillons brunswickois et hanovriens et se propagent vers les ailes de l'armée. A l'instant, toutes les troupes depuis Goumont jusque devant Mont-Saint-Jean, les généraux en tête, tambours battants et drapeaux déployés, conduites par le duc lui-même, qui marche avec son état-major devant la brigade de Maitland, s'ébranlent, descendent dans le vallon et bientôt gravissent les pentes du plateau opposé d'où, pendant si longtemps, les canons de l'ennemi ont semé la mort dans leurs rangs.

Après avoir conduit lui-même au pas de son cheval pendant quelques minutes cette marche triomphale, lord Wellington prit le galop et, sous une grêle de balles à laquelle commençaient à se mêler les boulets prussiens, rejoignit ses troupes les plus avancées et vint se placer à la tête du 52e, l'orgueil et la gloire de son armée (52th, pride and glory of Wellington's army) (1). Avec ce régiment, qui refoulait devant lui un carré ennemi en longeant à l'Est la chaussée de Charleroi, et le bataillon d'Osnabrück de sir William Halkett, le général en chef anglais marcha contre les troupes que Napoléon avait établies comme un dernier rempart sur le plateau de la Belle-Alliance.

Lord Uxbridge avait ordonné à toute la cavalerie

---

(1) *The United Service Journal*, 1833, p. 311. Plan of Waterloo.

anglaise et néerlandaise de se porter en avant pour soutenir Vivian et Vandeleur. Lui-même se porta au galop vers la brigade Vivian. Un boulet de canon, l'un des derniers tirés de la Belle-Alliance, vint, à ce moment, lui briser la jambe. Il fut transporté à Waterloo dans la même maison où le prince d'Orange avait reçu les premiers soins : il fut amputé le soir même. Au milieu de ses terribles souffrances, il dit à ceux qui l'assistaient : « Qui ne voudrait payer d'une jambe une pareille victoire ? »

Jusqu'à ce moment, Vivian avait presque seul poursuivi les troupes de Reille et une partie de celles de la garde. Arrivés près de la Belle-Alliance, les trois régiments de hussards anglais étaient si désunis et avaient subi tant de pertes qu'il leur fut impossible de pousser plus loin. Heureusement que le général Vandeleur, ayant contourné Goumont, rejoignit alors la brigade Vivian. Lord Uxbridge venant d'être blessé, Vandeleur prit le commandement de l'ensemble de la cavalerie ; le lieutenant-colonel Sleigh (1) lui succéda à la tête de la 4e brigade de cavalerie britannique, à laquelle s'était joint un escadron du régiment de hussards néerlandais n° 6.

Le général Vandeleur confia à ses trois régiments de dragons légers la tâche de continuer la poursuite latérale sur l'aile droite, tandis que le restant de la cavalerie anglaise, les brigades Grant, Somerset et Ponsonby, une partie de la cavalerie néerlandaise, c'est-à-dire la

(1) Voir vol. III, p. 118.

brigade Trip, les hussards nº 6, les dragons légers nº 4 et enfin les escadrons brunswickois remplaçaient dans la poursuite directe les cavaliers épuisés de Vivian, les uns au fur et à mesure qu'ils arrivaient et qu'ils en recevaient l'ordre, les autres de leur propre mouvement et sans instructions.

L'armée anglo-néerlandaise, fière d'avoir pris part à la lutte gigantesque qui se terminait, voulut participer presque tout entière à la marche triomphale au travers du champ de bataille. A droite de la chaussée, la batterie de Gardiner et les quelques pièces qui restaient des batteries Ross et Rogers se joignirent à la batterie à cheval de Krahmer entre la Haye-Sainte et le plateau (cote 128), où elles restèrent en action jusqu'à ce que les progrès des troupes de première ligne vers la Belle-Alliance les forcèrent à suspendre leur tir. Au centre, la brigade Lambert et les « Royal Scots » franchirent la chaussée et occupèrent la Haye-Sainte, que les Français avaient évacuée, mais qu'ils trouvèrent remplie de morts, de mourants et de blessés.

La brigade de Bijlandt franchit le chemin creux et se porta jusqu'à la crête du plateau : le bataillon de chasseurs nº 27, commandé par le capitaine de Crassier depuis que le lieutenant-colonel Grunebosch avait été blessé, et le bataillon de ligne nº 7 du lieutenant-colonel Vandesande s'y déployèrent en ligne, à l'aile droite, près de la chaussée; les bataillons de milice nationale nºs 5, 7 et 8 se placèrent à l'aile gauche, formés en carrés (voir plan XII). Les débris d'Ompteda de Kielmansegge, les Nassauviens de Kruse se placèrent en arrière et à côté des troupes de Bylandt en bataillons déployés,

les Brunswickois et les bataillons de Vincke restèrent en deuxième ligne. Les troupes légères de du Plat, une partie des Coldstream et quelques compagnies qui avaient chassé à la baïonnette les derniers français du bois de Goumont vinrent s'établir à droite du château.

La brigade d'Aubremé suivit en colonne serrée le mouvement en avant des troupes de du Plat. Elle fut encore en but à un feu violent d'artillerie et forma les carrés ; la batterie Lux prit position à l'endroit où avaient combattu les gardes anglaises, mais n'ouvrit pas le feu. Quand la brigade du Plat se porta en avant, le long du bois de Goumont, les bataillons de d'Aubremé la remplacèrent, sur l'ordre du duc, à l'extrême aile droite de la position. Bien que ces bataillons n'eurent pas à exécuter d'attaque, pas plus, du reste, que plusieurs bataillons anglais, la persévérance et la fermeté avec lesquelles ils soutinrent pendant plusieurs heures le tir le plus vif de l'artillerie ennemie prouvent l'excellent esprit qui animait leurs soldats (1). Best, Kempt et Saxe-Weimar occupèrent l'aile droite des positions d'où les redoutables batteries françaises avaient pendant si longtemps décimé les rangs des alliés et s'emparèrent des pièces qui s'y trouvaient encore. La cavalerie prussienne marcha vers le Sud, à l'Est de la chaussée, en nettoyant cette partie du champ de bataille de la Haye-Sainte à la Belle-Alliance : elle força les derniers débris d'Erlon

(1) Rapport van Delen, note 22 B, vol. III, p. 358. Le récit de Siborne, p. 537, est en opposition complète avec tous les rapports néerlandais et n'est, pour la plus grande partie, que le produit de la fantaisie de l'auteur.

à se retirer vers la Maison du Roi. Ces trois mille chevaux frais balayant les fuyards sous leur pression irrésistible empêchèrent toute tentative de ralliement.

L'empereur, voyant de la Belle-Alliance la retraite générale se précipiter et la confusion se mettre dans les rangs de son armée, ordonna à ses quatre escadrons de service de charger la cavalerie ennemie. Mais que pouvaient ces quatre cents cavaliers? Combien on regrettait en cet instant d'angoisse la division de cavalerie de réserve qui, employée trop tôt et contre la volonté de l'empereur, avait péri ou avait été entrainée dans la déroute! L'empereur, à l'approche de la cavalerie prussienne, n'eut que le temps de se jeter dans le carré de la garde le plus proche. Ses quatre escadrons d'escorte culbutés, la confusion ne fit qu'augmenter (1). Dans l'obscurité de la nuit, le désordre devint tel dans l'armée française que les troupes d'infanterie et de cavalerie se battirent entre elles sans se reconnaître. L'empereur, avec son état-major, resta quelque temps encore avec le 2ᵉ bataillon du 1ᵉʳ régiment de grenadiers de la garde établi sur un mamelon dont les accès furent défendus par quatre pièces de canon qui continuaient à tirer dans la plaine. C'est de l'une d'elles que partit le boulet qui mit hors de combat lord Uxbridge, commandant de la cavalerie anglo-néerlandaise.

Les brigades d'Adam, de Chassé et de Halkett, pendant qu'elles gravissaient les pentes de la Belle-Alliance, entendirent dans les champs voisins les tambours battre

(1) Gourgaud, *Campagne de 1815*, Paris, 1818, p. 104. — Correspondance de Napoléon, t. XXXI, p. 199.

la grenadière. Le général Petit avait donné l'ordre de battre ce rappel, spécial aux régiments de grenadiers, pour grouper les soldats de la garde entraînés dans le torrent de la déroute. La cavalerie prussienne était si ardente à la poursuite que, pour ne pas se laisser renverser, les carrés de la garde furent obligés de faire feu avant que les masses en désordre qu'elle poussait devant elle eussent eu le temps de s'écouler sur leurs flancs. Beaucoup de braves gens, généraux, officiers de tous grades, porte-aigles et simples soldats, qui ne demandaient qu'à faire leur devoir jusqu'au bout, mais incapable de résister au mouvement de la foule, risquèrent ainsi de tomber sous les balles de leurs propres camarades (1).

Entre la Belle-Alliance et Rossomme, une cohue affolée se pressait pour s'engouffrer dans le torrent de la déroute dont les flots, se heurtant sur la chaussée trop étroite, s'écoulaient vers Genappe. Les conducteurs des voitures de munitions et des équipages du train coupaient les traits et s'enfuyaient avec les attelages.

Les divisions Jérôme, Foy et Bachelu, du corps de Reille, quoique battues à plusieurs reprises, auraient pu, si leurs chefs avaient conservé quelque présence d'esprit, se retirer sans encombre par la route de Nivelles, dont rien ne les empêchait de disposer. Mais, ignorant ce qui s'était passé au centre et vers Plancenoit et prenant d'instinct le chemin qu'ils avaient suivi le matin, les débris de leurs bataillons vinrent s'engloutir à la Maison du Roi dans la déroute générale.

---

(1) *Victoires et Conquêtes*, XXIV, p. 225.

L'empereur cependant faisait avec les deux derniers carrés de la garde un suprême et dernier effort : il ordonna au 2e bataillon de grenadiers, qui était en avant, de se replier vers le 1er, établi à 500 mètres en arrière, de l'autre côté de la chaussée, près de la ferme Decoster. Il fit là de nouvelles tentatives pour arrêter les fuyards et les rallier, mais, d'une part les ténèbres empêchaient l'empereur d'être vu par les soldats, d'autre part la confusion universelle rendait vains tous les efforts pour reconstituer un front de défense capable d'en imposer à l'ennemi. L'empereur eut alors le sentiment que tout était fini ; l'ennemi s'avançait en masse sur la chaussée et débouchait en même temps de Plancenoit; les deux bataillons, débordés de tous côtés, allaient être entourés; il leur prescrivit donc de se retirer. Lui-même, accompagné par le maréchal Soult, le général Gourgaud et deux ou trois officiers, se plaça dans le carré du 1er bataillon, qui se mit en marche en bon ordre à travers champs, le 2e bataillon suivit la chaussée. A hauteur de Rossomme, l'empereur, quittant comme à regret ces champs ensanglantés où avait succombé sa fortune, arrêta ses derniers grenadiers et leur fit faire face à l'ennemi pendant quelque minutes. On reprit la marche : les deux carrés s'arrêtaient menaçants quand la cavalerie les serrait de trop près ou pour donner à leurs tirailleurs le temps de regagner leurs distance. Arrivés à une demi-lieue de Genappe, les bataillons rompirent en colonne par section. L'ennemi suivait toujours, mais en ce moment était peu pressant. On ne sait pas où l'empereur quitta la garde : il parut décidé à mourir avec ses grenadiers, mais le maréchal

Soult, craignant de le voir tomber entre les mains des ennemis, lui dit : « Ah! Sire, ils sont déjà assez heureux! » et, prenant la bride de son cheval, il le conduisit hors de la colonne et vers la chaussée de Charleroi (1).

En passant au Caillou, l'empereur avait ordonné au lieutenant-colonel Duuring, commandant du bataillon de service (le 1er du 1er chasseurs de la garde) au quartier général impérial, de se mettre en marche sur la chaussée en colonne serrée pour former une digue afin de contenir les fuyards. « Je compte sur vous, » lui dit-il en le quittant. Le lieutenant-colonel Duuring et ses chasseurs englobés, sur la chaussée, dans la confusion générale ne purent remplir leur mission; ainsi le dernier ordre donné par le puissant empereur qui, pendant vingt ans, avait courbé le monde sous sa volonté, ne fut pas exécuté. Le 1er bataillon de chasseurs dut se jeter à gauche de la route, perdit sa direction et arriva le lendemain à Fleurus, d'où il gagna Charleroi.

Dans sa correspondance, Napoléon a écrit qu'il ne put se retirer qu'à travers champs, cavalerie, artillerie et infanterie, tout étant pêle-mêle sur la route. L'état-major gagna la petite ville de Genappe. On espérait pouvoir y rallier quelques troupes pour former l'arrière-garde, mais le désordre était épouvantable et tous les efforts tentés à cet effet furent vains. L'empereur mit son dernier espoir dans la division Girard, la 7e du 2e corps, qu'il avait laissée sur le champ de bataille

(1) GOURGAUD, p. 107.

de Ligny et à laquelle il avait envoyé l'ordre de se porter aux Quatre-Bras pour soutenir la retraite. De Frasnes, où il se reposa quelques instants, Napoléon envoya plusieurs officiers au maréchal Grouchy pour lui annoncer la perte de la bataille et lui donner ordre de passer la Sambre à Namur et de se retirer par Charlemont sur Laon pour s'y réunir à l'armée.

Mais pour l'instant l'armée n'existait plus. La nuit, en s'épaississant, ne faisait qu'ajouter à la terreur de la masse confuse qui refluait vers la Maison du Roi et se précipitait vers Genappe. Le pouvoir du grand conquérant était pour jamais brisé. Il remonta à cheval, gagna Charleroi et de là Philippeville, où il arriva le 19 juin, vers 9 heures du matin. Devant lui s'étendait le sombre avenir et la voie douloureuse vers le rocher lointain où il allait expier son insatiable ambition.

En même temps que la cavalerie prussienne s'avançait à l'Est de la chaussée, la brigade Vandeleur et les régiments de cavalerie néerlandais avaient refoulé tout ce qui restait de Français à l'Ouest. Laissant sur leur gauche les escadrons épuisés de Vivian, les 11e, 12e et 16e régiments de dragons légers anglais avaient continué la poursuite dans la direction de l' « Observatoire », vers lequel les troupes de Reille se retiraient encore dans un certain ordre. Un carré qu'elles formèrent fut rompu ; le 11e régiment de dragons s'empara de la dernière batterie qui fût encore en action à l'aile gauche française. Dans le lointain, les dragons virent disparaître vers la Neuve-Cour les lanciers de Piré, venant de Goumont. Il semble certain que l'empereur fit dire au général Piré, dans les derniers moments de la

bataille, de se porter en toute hâte avec sa division de cavalerie légère à Genappe pour y contenir les fuyards.

Un escadron du régiment de hussards n° 6 néerlandais s'était joint, comme on l'a vu plus haut, à la brigade Vandeleur. Le colonel Boreel, qui commandait lui-même cet escadron, dit dans son rapport : « Réunis à la brigade de dragons légers anglais nous avons chargé deux fois contre la garde française. Après la dernière charge, l'ennemi en se retirant nous entraîna si loin que nous fûmes complètement séparés de l'armée hollandaise. Je le fis remarquer au commandant de la brigade anglaise; il me conseilla de retourner vers l'armée; je suivis ce conseil (1)... » En fait, ce ne fut que le lendemain que le colonel Boreel et ses cavaliers rejoignirent la division de la cavalerie néerlandaise.

Depuis le commencement de l'attaque de la moyenne garde, le général Trip n'avait plus reçu aucun ordre et avait, de sa propre initiative, suivi avec les carabiniers et la brigade Ghigny, les régiments de Vivian, dont il soutint l'action. Il semble s'être tenu sur la droite de cette brigade anglaise. « Vers minuit, écrit le général Trip dans son rapport, j'arrivai avec la division à trois quarts de lieue de Genappe et comme je ne pouvais plus continuer à marcher utilement, les hommes et les chevaux étant fort fatigués, je fus contraint de m'établir au bivouac pour la nuit en cet endroit (2). » Le général Ghigny rapporte que le régiment des chevau-

---

(1) Rapport du colonel Boreel, note 27, vol. III, p. 421.

(2) *Relaas brigade Zware Cavalerie.* Notes 24 et 25 et Rapport de Ghigny, note 26, vol. VIII, p. 402 et suiv. C'est dans le bois de Callois que bivouaqua la cavalerie néerlandaise.

légers n° 5 (dragons légers n° 5), s'était joint à sa brigade et occupa cette nuit le même bivouac qu'elle (1).

La brigade Detmers continua à suivre les Français jusque très tard dans la soirée. L'obscurité et la rapidité de la marche avaient désuni la brigade. Une partie de celle-ci, commandée par le colonel Detmers, reçut vers 10 heures du soir du général de Constant l'ordre de faire halte et de bivouaquer à l'Ouest de la Maison du Roi, près de l' « Observatoire ». L'autre partie de la brigade s'établit conformément aux ordres du général Chassé dans le verger d'une ferme un peu au Sud de Rossomme (2). Le bataillon de milice n° 19, commandé par le capitaine Rochel, avait pris contact, près du chemin de traverse de la Maison du Roi à Plancenoit, avec les troupes prussiennes les plus avancées, entre autres avec le 1er régiment d'infanterie poméranien de la 5e brigade du IIe corps et le 15e régiment d'infanterie de la 16e brigade (IVe corps) (3). La brigade d'Aubremé reçut, par l'intermédiaire d'un aide de camp de lord Wellington, l'ordre de s'établir sur deux lignes à la droite de l'artillerie anglaise derrière Goumont et de bivouaquer sur le champ de bataille (4).

---

(1) Rapport de Ghigny, note 26, vol. III, p. 417.

(2) Rapport van Delen, note 22 *B.*, vol. III, p. 358.

(3) Le 1er régiment d'infanterie poméranien (major von Cardell) est maintenant le régiment de grenadiers prussien « König Friedrich-Wilhelm III ». (Pommerches) n° 2, le 15e régiment d'infanterie (major von Wettich), reçut le 21 juillet 1816 le titre « Infanteric Regiment Prinz Friedrich der Niederlande » (2e Westfalisches) n° 15 et porte aujourd'hui le titre de S. M. la Reine-Mère des Pays-Bas ; des hussards du IVe corps accompagnaient ces régiments.

(4) Rapport van Delen, note 22 *B*, et verslag der Topographischen positien, etc., note 22 *C.*, vol. III, p. 371.



Des fractions de la 2e division néerlandaise avaient suivi les Prussiens dans la direction de la Maison du Roi et bivouaquèrent près de Genappe. Le 1er bataillon de Nassau passa la nuit dans la ferme de Goumont. Le restant de la 2e brigade et l'état-major de la division s'établirent derrière le château de Fichermont, près du croisement du chemin creux et du chemin de Ransbeche à Genleau, les pièces du lieutenant Winzinger (batterie Stévenart) un peu en avant, et quatre compagnies du 1er bataillon d'Orange-Nassau n° 28 dans le château même. La 1re brigade quitta le plateau vers 10 heures et alla bivouaquer contre la lisière de la forêt de Soignes, à l'Est de la chaussée de Bruxelles. La batterie de Bijleveld, laissant sur la position qu'elle avait occupée une pièce démontée qu'on ne put amener faute d'un affût de réserve, se rendit au grand parc près du moulin situé au Nord de Mont-Saint-Jean. Elle y retrouva les deux demi-batteries Petter et Gey, qui avaient perdu presque tous leurs attelages et avaient épuisé toutes leurs munitions. La batterie Bijleveld dut se rendre le lendemain à Bruxelles pour être réparée et ravitaillée ; elle ne rejoignit l'armée qu'à la fin du mois.

Les brigades d'Adam et de Detmers (Chassé) que lord Wellington avait rejointes, ne purent attaquer les deux derniers carrés de garde, qui échappèrent à leur contact grâce à l'obscurité de la nuit ; mais, d'autre part, elles eurent malheureusement à essuyer un feu très vif de l'artillerie prussienne. Ainsi qu'il arrive souvent lors des combats de nuit, il se produisit beaucoup d'erreurs : des troupes anglaises et prussiennes ne se reconnurent pas et s'attaquèrent mutuellement.

Les derniers instants de la bataille furent marqués par la prise d'une batterie ennemie en position contre la chaussée; la brigade Adam s'en empara et tourna les pièces contre les fuyards, qui furent écrasés par leurs propres canons. Le bataillon d'Osnabrück enleva aussi plusieurs pièces.

Ainsi prit fin la journée de Waterloo, date à jamais glorieuse dans les annales de l'empire britannique, de la Prusse, des Pays-Bas et de la Belgique, et dont le souvenir restera impérissable dans la mémoire de la postérité reconnaissante. Jamais la France, aux jours mêmes où elle atteignait au sommet de sa puissance militaire, n'avait mis en campagne une armée plus redoutable. Rompus au service par maintes campagnes, accoutumés à braver la mort, les vétérans de Napoléon avaient inspiré aux jeunes conscrits leur enthousiasme sans borne pour leur glorieux chef comme aussi la haine furieuse dont ils brûlaient contre l'ennemi. Tous se croyaient invincibles. Deux jours auparavant, ils avaient défait le plus acharné et le plus dangereux de leurs deux adversaires et, tout exaltés encore de la victoire de la veille, s'étaient retournés contre l'autre, l'avaient vu se replier devant eux, l'avaient saisi corps à corps, décidés à vaincre ou à mourir. Ils avaient tenu parole. Et quelles mains employaient ce formidable instrument de guerre !... Les débuts de la campagne avaient montré que le génie de Napoléon n'avait rien perdu de sa foudroyante activité. Empereur par ses victoires, c'était par une nouvelle victoire seulement qu'il pouvait raffermir sur sa tête la couronne dont la perte avait fait à sa gigantesque ambition une si cruelle

blessure. Créé par l'épée, cet empire guerrier ne pouvait subsister que par l'épée. Comme l'a dit Salluste du peuple romain, la domination se conserve par les mêmes moyens que ceux qui ont été mis en œuvre pour l'acquérir. *Nam imperium eis artibus retinetur quibus initio partum est* (1).

L'armée postée devant la lisière Sud de la forêt de Soignes pour barrer la route de Bruxelles à ce terrible adversaire avait à son égard une notable infériorité numérique. Les fatigues des jours précédents, le mouvement de retraite qu'elle venait d'exécuter, l'échec éprouvé par ses alliés n'étaient pas faits pour exalter son moral. Composée de recrues qui, pour la plupart, voyaient le feu pour la première fois, formée de contingents dont l'armement et les procédés tactiques étaient loin d'être uniformes, issue de nationalités différentes dont les aspirations ne pouvaient être identiques, n'ayant pas abdiqué, en s'engageant pour la cause commune, les méfiances et les jalousies de race, elle était loin de former un corps homogène animé par un même esprit. Mais Napoléon avait trouvé dans Arthur Wellesley, duc de Wellington, un adversaire digne de lui. Le général en chef anglais possédait à un haut degré les qualités qui ont fait la grandeur de sa patrie : la rectitude du jugement, l'énergie, le sang-froid et l'obstination indomptable défiant tous les obstacles. Il fut l'âme de son armée, le lien serrant en un faisceau impossible à rompre cette réunion de bataillons disparates. Inspirés

---

(1) Salluste, *de Cartilinæ conjuratione*, 2-4.

par son héroïque exemple, soutenus par son inébranlable fermeté, Anglais, Hanovriens, Brunswickois, Nassauviens, Néerlandais et Belges firent expirer la furie française au pied des coteaux de Mont-Saint-Jean. La fougue de Blücher, guidée par la sagesse de Gneisenau, l'exaltation du courage prussien achevèrent l'œuvre de la victoire.

Arrêtée dans son nouvel et puissant essor vers la gloire, l'aigle, blessée, s'abattit pour ne plus se relever.

Le gros de l'armée anglaise bivouaqua sur les positions que l'armée française avait occupées le matin. La brigade Vivian s'établit au Sud de la ferme Hilaincourt, la brigade Adam, avec laquelle se trouvait la batterie à cheval Krahmer, près de Rossomme. Lord Hill, à peu près remis de sa chute, avait rejoint la brigade Adam et passa la nuit avec ses officiers dans une misérable chaumière sur la chaussée.

Le général de Constant a décrit dans son journal la fin de la bataille (1) : « J'avançais, dit-il, avec lord Wellington dans une grêle de mitraille et mes yeux étaient fixés sur lui avec inquiétude; mais le bonheur de la victoire brûlait dans les siens. Une balle de mitraille perce la tête de mon cheval de part en part, une fontaine de sang lui sort des naseaux et il m'en couvre entièrement et reste sur place. Le colonel sir Colin Campbell, qui était à côté du duc, s'écria en me voyant : « Bien joué, baron! » (Well done, baron!) et je lui répon-

(1) F. DE BAS, *Prins Frederick der Nederlanden*, t. III, p. 757.

dis : « Hurah ! » et pour mon bonheur j'aperçus auprès de moi un hussard anglais du 18e régiment qui ramenait le cheval d'un de ses camarades qui venait d'être tué. Je courus à lui, lui demandai de me prêter son cheval de main, lui montrant le mien tué, et il me le donna en me disant de le renvoyer ensuite au 18e régiment. Dans le même instant je vois arriver sur moi la cavalerie anglaise des généraux Vivian et Vandeleur : je n'eus que le temps de me jeter à cheval pour leur faire place, et je les vois s'élancer bride abattue sur l'ennemi, culbuter sa cavalerie et enfoncer ses derniers carrés ; alors la déroute devient complète. Je rejoins le duc, qui presse la poursuite, et nous devançons l'ennemi pour arriver avant son aile gauche sur la chaussée au delà de la Belle-Alliance. En passant sur la gauche de la chaussée, nous voyons la ferme Papelotte en flammes, ainsi que le village de Planchenois, qui a été pris par les Prussiens. Ces derniers ont une batterie sur un plateau à droite du village, en arrière de nous, laquelle nous prenant pour l'ennemi, dirige tout son feu sur nous. A la demande du duc, j'envoyai plusieurs officiers, entre autres l'aide de camp du général Chassé, M. Omphal, au général von Bülow, pour l'avertir et faire cesser son feu sur nous. Nous étions alors près de la ferme Rossomme. En y allant, le duc me dit en me parlant de la bataille : « Well, what do you think of it? » (Eh bien, qu'en pensez-vous ?)

Je répondis :

« I think, Sir, it is the most beautiful thing you have done at yet. » (Je pense, Sir, que c'est le plus beau fait d'armes que vous ayez accompli jusqu'ici.)

Il ajouta :

« By God, I saved the battle four times my self. » (Pardieu, j'ai à quatre reprises rétabli moi-même le combat.)

Je lui dis ensuite :

« Je suppose que la bataille sera nommée Mont-Saint-Jean. »

Il répondit : « Non, Waterloo. »

« A Rossomme nous vînmes sur la chaussée et nous la trouvâmes encombrée des canons de l'ennemi. Nous eûmes de la peine à traverser le hameau de la Maison du Roi, à cause des pièces abandonnées qui s'y trouvaient. Nous prîmes ensuite à droite dans les champs, et comme il était 10 heures du soir et nuit close, le duc ordonna aux troupes de faire halte et je portai cet ordre à la brigade du colonel Detmers, qui bivouaqua entre la Maison du Roi et les bois de Callois. Nous revînmes alors avec le duc sur la chaussée entre la ferme du Caillou (1) et la Maison du Roi, et c'est là que nous rencontrâmes le feld-maréchal Blücher, le général von Bülow et leur état-major. On se félicita réciproquement. On convint que les Prussiens continueraient la poursuite...

» Le duc, après une conversation d'un quart d'heure à cheval sur la chaussée avec le prince Blücher, prend congé de lui et continue sa route pour aller à Waterloo. Nous rencontrons les troupes prussiennes, qui font

---

(1) M. Henri Houssay, M. Louis Navez et d'autres auteurs disent avec moins d'exactitude que Blücher et le duc de Wellington se sont rencontrés devant la Belle-Alliance. — Le lieutenant-colonel Pratt, *The Waterloo Campaign*, p. 183, est exact. — *Annals of the Wars*, vol. IV, p. 383 note. Cet ouvrage commet aussi une erreur en disant que Wellington et Blücher se sont rencontrés près de Genappe.

retentir l'air de leurs hurrahs en reconnaissant le duc et qui chantent les hymmes de la victoire. Nous passons sur le champ de bataille dont les ombres de la nuit nous cachent les horreurs, et après 11 heures du soir nous arrivons à Waterloo à l'auberge « Jean de Nivelles ». Je monte chez le duc pour demander ses ordres; je le trouve avec le comte de Lobau, qui a été fait prisonnier. Le duc me dit d'envoyer l'ordre à nos troupes de marcher demain à Nivelles... J'expédie par mon aide de camp Nepveu l'ordre aux divisions de marcher demain à Nivelles, où le duc aura son quartier général; le même ordre a été envoyé au prince Frédéric à Hal... »

Le capitaine Nepveu dit de son côté (1) : « Je me trouvais le soir à 11 heures par hasard justement à côté du duc de Wellington et du maréchal Blücher au moment où ils se rencontrèrent... Blücher ne parlant pas français et Wellington pas allemand, ils furent obligés de se faire traduire les félicitations qu'ils se firent sur le gain de la bataille. J'allai passer la nuit depuis 1 heure jusqu'à 3 à Waterloo, où j'espérais trouver le général de Constant. Je fus obligé de soigner moi-même mon cheval, qui était excédé de fatigue; à 3 heures, je partis pour chercher les différents corps de l'armée néerlandaise pour leur porter l'ordre de se rendre à Nivelles, où j'arrivai le 19, à 8 heures du matin... »

---

(1) Rapport du général capitaine NEPVEU. — Archives historiques de l'état-major général à La Haye.

IX.

La poursuite.

Dans l'entrevue des deux chefs d'armée près de la Maison du Roi, le duc de Wellington déclara au prince Blücher qu'il jugeait indispensable, avant de continuer la poursuite, de rassembler l'armée anglo-néerlandaise, épuisée par les fatigues de cette terrible journée, pour remettre de l'ordre et rétablir la discipline dans les rangs et aussi pour la pourvoir de vivres et de munitions (1). Le général von Gneisenau insista, au contraire, sur la nécessité de ne laisser aucun répit à l'ennemi en déroute et de dissiper sans perdre un instant toutes les troupes françaises qui tenteraient de se rallier sous le couvert de la nuit. Bouillant comme un jeune homme malgré ses soixante-douze ans, le prince Blücher se rallia avec ardeur à l'opinion de son chef d'état-major; tout rompu encore de sa chute à Ligny, il se mit à la tête de l'avant-garde de son armée et donna le signal de la poursuite.

Sur la route de Genappe, le major baron von Keller, avec les fusiliers du 15e régiment (2), s'empara de la berline de voyage de Napoléon, dans laquelle on trouva

(1) Grolman, p. 207.
(2) Voir p. 670 note.

une épée, un chapeau et pas moins de treize grand'croix et plaques d'ordres divers avec leurs rubans, dont celle de l'ordre de la Réunion de Hollande, une bague et des diamants non montés valant une somme d'argent importante. Le bataillon de fusiliers n° 25 prit les voitures de l'équipage de bouche de l'empereur et y trouva un service de table en vaisselle d'argent (1). Un autre détachement s'empara du fourgon contenant les cartes, mémoires militaires et manuscrits relatifs aux frontières méridionales des Pays-Bas, aux Flandres et à la Hollande, les livres de géographie et autres documents que le dépôt général de la Guerre de Paris avait confiés au colonel Bonne, chef du service topographique (2) au grand quartier général de l'armée.

En tête des troupes de poursuite marchaient les dragons et les uhlans brandenbourgeois, le 6e uhlans et une batterie à cheval du Ier corps (Zieten II), puis

(1) Blücher offrit ces objets en présent au roi et à divers personnages princiers. Le 15e régiment offrit les diamants au roi, qui, à son tour, fit don au régiment de trompettes d'argent. La princesse Charlotte, mariée plus tard au grand-duc Nicolas, héritier du trône de Russie, reçut du 25e régiment la vaisselle d'argent. Blücher fit don au prince-régent d'Angleterre d'une paire d'éperons de l'Empereur. Le maréchal garda pour lui le chapeau et l'épée de Napoléon. Certains des objets capturés, entre autres toutes les décorations de Napoléon, sont conservés au « Zeughaus » à Berlin. (F. de Pays p. 761). — La berline et plusieurs des objets qu'elle contenait ont passé par plusieurs mains et sont exposés aujourd'hui au musée Tussaud, à Londres. La bague, que l'on prétend être l'anneau du sacre de l'Empereur, se trouve en possession de l'un des membres de la famille de Brugchman. Voir à ce sujet René de Saint-Véran, *Essai historique sur une bague de Napoleon Ier*. Bruxelles, librairie moderne, 162, rue de Mérode, 1907.

(2) L'inventaire de cette prise se trouve au *Kriegsarchiv*, à Berlin (*Verzeichnis der Memoiren aus den Portefeuille Bonaparte's 1815*. VI, G. 2) et en copie à la section historique de l'État-major général à La Haye. Collection Krayenhoff.

trois régiments de la réserve de cavalerie du IIe corps (Pirch I) et un escadron du régiment de hussards, néerlandais n° 6. Le gros de l'infanterie du IVe corps (Bülow), le 25e régiment du IIe corps et quelques détachements nassauviens de la brigade néerlandaise de Saxe-Weimar suivaient l'avant-garde de cavalerie (1).

Le Ier corps d'armée prussien venant d'Ohain bivouaqua près de la Maison du Roi. Trois brigades du IIe corps prirent quelque repos près de Plancenoit et de Maransart et durent se mettrent en marche, vers minuit par Aywiers dans la direction de l'Est, pour tenter de couper la retraite à Grouchy (2). Thielmann, qui était resté à Wavre, fut prévenu de la mission confiée au IIe corps par le courrier qui lui apporta la nouvelle de la victoire.

Bien que la chaussée de Bruxelles à Charleroi fût large et bien entretenue, le mouvement vers Genappe fut extrêmement lent. Des pièces abandonnées, des voitures de tout genre, des armes et des débris encombraient la route sur toute la longueur des six kilomètres qui séparent Genappe du champ de bataille et arrêtaient à chaque pas la colonne prussienne cheminant sous la clarté indécise de la lune. A 11 heures et demie seulement, on arriva tambours battants, en poussant des acclamations frénétiques, devant Genappe; on mit quelques pièces en batterie et on lança des obus sur la

(1) Bericht vom General-leutnant von Zieten II (note 31 3° *B*. vol. III, p. 500), et rapport du lieutenant général von Roder. Relation du général-major Pirch II. (Notes 31 3° *C*, vol. III, p. 506.)

(2) Relation du général de Bülow (Note 31 3° *D*, vol. III, p. 518), voir carte VI.

ville. Les fugitifs, qui croyaient y avoir trouvé un abri temporaire, furent saisis d'une nouvelle panique; en peu d'instants, le désordre devint épouvantable; tout se précipita vers le pont de la Dyle. Les Prussiens pénétrèrent dans la ville et des corps à corps furieux se produisirent dans les rues et dans les maisons. Le général Duhesme, déjà sérieusement blessé durant la bataille, tenta de rassembler quelques soldats pour contenir l'ennemi : il tomba, à la tête de cette poignée d'hommes, sous les coups des hussards noirs et mourut dans la nuit.

Le IV[e] corps et les autres troupes qui l'accompagnaient arrêtèrent la poursuite vers minuit et s'établirent au bivouac autour de Genappe. Sur les instances du général von Gneisenau, le prince Blücher consentit à s'arrêter aussi et alla prendre quelque repos dans l'auberge « Au Roi d'Espagne ». Dès 5 heures et demie du matin, le vigoureux vieillard était sur pied et travaillait à ses rapports. Il écrivit au gouverneur de Berlin pour faire part de la victoire au Roi par son intermédiaire, au général de Knesebeek et au général Kleist pour lui ordonner de se diriger immédiatement sur Sedan et Mézières, enfin au prince de Hesse-Homburg de marcher de Luxembourg vers Thionville. Il prescrivit aux I[er] et IV[e] corps d'atteindre la Sambre le 19.

Le général von Gneisenau continua sans répit la poursuite à la tête de trois escadrons de dragons et de uhlans brandebourgeois conduits par le général von Röder et le bataillon de fusiliers de Keller. Des détachements du 1[er] régiment d'infanterie de Poméranie et du 2[e] régiment de landwehr de Silésie se joignirent à cette

avant-garde. Tant que les forces des hommes et des chevaux le permirent, ces quelques escadrons et compagnies endiablés coururent en avant dans un hallali furieux au clair de la lune. Ils mirent un tambour sur un des chevaux enlevés à la voiture de Napoléon et lui firent battre la charge (1) pour jeter l'effroi parmi les fugitifs qu'ils poussaient devant eux et faire déguerpir les groupes qui avaient établi des bivouacs ça et là où l'épuisement de leurs forces les avaient arrêtés. Gneisenau dépassa les Quatre-Bras et poussa jusqu'à Frasnes, où il accorda quelques heures de repos à ses troupes qui s'établirent autour de l'auberge « A l'Empereur ». Nulle part elles n'avaient rencontré de résistance, mais l'infanterie prussienne, épuisée de fatigue, s'était égrenée le long de la route. Au lever du jour, Gneisenau se remit en selle avec ses dragons et poussa jusqu'à Mellet (2), à onze kilomètres plus au Sud où il s'arrêta. Peu après le prince Guillaume de Prusse, avec la cavalerie de réserve du IVe corps, rejoignit Gneisenau à Mellet et y mit ses régiments au repos (3).

Le secours décisif que l'armée prussienne, si cruellement éprouvée cependant l'avant-veille à Ligny, prêta

---

(1) *British Museum. Department of Mss Class catalogue .Military*, n° 20192. « Ibe (Gneisenau), put a drummer on horseback-one taken from Bonaparte's carriage-and ordered him to beat continually... » — Proclamation du prince Blücher à Genappe.

Buitengewoone Nederlandsche Staatscourant n° 7, 25 Juni 1815. — Rapport Bülow. Note 31 3° *D*, V. III, p. 518.

(2) Rapport Blucher, Catillon-sur-Sambre, 22 juin 1815, note 31, 3° *A*, vol. III. Rapport Bulow, note 31, 3° *D*, vol. III.

(3) Relation de S. A. R. le prince Guillaume de Prusse. Rés. de Caval. du IVe corps.

sur le champ de bataille de Waterloo à l'armée anglo-néerlandaise, la poursuite menée avec une énergie indomptable par Blücher et Gneisenau à la tête de leur avant-garde durant la nuit du 18 et la matinée du 19 juin 1815 doivent être rangés parmi les plus beaux faits d'armes de l'histoire militaire.

Ce fut à Mellet que Gneisenau combina le plan des opérations subséquentes : exploitant à fond les résultats de la victoire, elles devaient amener les armées alliées le plus rapidement possible et par les plus courts chemins sous les murs de Paris. Le maréchal Blücher approuva les conceptions de son chef d'état-major, mais il prétendait les réaliser avec l'armée prussienne seule. Il comptait, en se lançant en avant à corps perdu, devancer ses alliés, arracher une capitulation à la capitale de la France et forcer l'Empereur, son implacable ennemi, à se constituer prisonnier entre ses mains. Il traça lui-même dans ce but un tableau de marche dans lequel, ne tenant aucun compte de la fatigue des hommes et des chevaux, de la chaleur de l'été et des moyens de se procurer les subsistances, il n'avait pas inscrit un seul jour de repos pour ses troupes. Le général von Gneisenau, qui avait pour lui la raison et la vérité des choses, sut calmer le bouillant vieillard et le convaincre de la nécessité du concours de l'armée anglo-néerlandaise pour se rendre maître de Paris et de la France.

La correspondance échangée entre lord Wellington et l'administration de la guerre à Londres, dans les derniers jours du mois de juin, établit sans conteste que, de son côté, après les pertes de tous genres subies à Waterloo, l'armée anglo-néerlandaise aurait été hors

d'état d'envahir immédiatement la France sans le secours de l'armée prussienne (1).

Le 19 juin, à 1 heure du matin, le général de Constant it parti à la hâte pour aller voir le prince d'Orange. Retardé par l'encombrement qui régnait sur la chaussée, il n'arriva au palais de Bruxelles qu'à 4 heures. En attendant qu'il pût être introduit, il écrivit au roi pour lui faire connaître la belle conduite du prince, son fils, et à sa femme : « Hurrah ! victoire ! disait-il à celle-ci. Enfin, le voilà battu à plate couture par le génie et la persévérance du patron (Wellington). Boney (Bonaparte) a été mis hier au soir complètement en déroute : nous avons déjà pris cent pièces de canon, un nombre infini de prisonniers. Jamais on ne s'est battu avec autant d'acharnement... Nous avons poursuivi l'ennemi jusqu'à Genappe et nous allons entrer en France... »

Après avoir vu le prince d'Orange, dont la blessure ne donnait plus d'inquiétude, et pris les ordres du duc de Wellington, qui venait d'arriver également à Bruxelles pour rendre visite au prince, le général de Constant reprit le chemin de Waterloo, traversa le champ de bataille et gagna Nivelles, où le quartier général resta établi toute la journée du 19 juin.

Le duc retourna à Waterloo, d'où il envoya le général Pozzo di Borgo à Gand, pour informer le roi Louis XVIII des événements, et expédia ses rapports sur les batailles de Quatre-Bras et de Waterloo au gou-

(1) Entre autres, voir lettre de lord Wellington à lord Bathurst, 25 juin 1815. *Wellington's Dispatches*, vol. the X th., p. 809.

vernement britannique et au roi Guillaume Ier (1). L'extérieur de la minute de ce rapport porte la mention : « Written partly at Waterloo in a cottage, where the Duke 's cook (Thornston) had collected the few things forrefreshment. Here the arm of sir F. R. Somerset was taken and colonel Gordon died... The remainder at Brussels. » Écrit en partie à Waterloo, dans une maison villageoise où le cuisinier du duc avait rassemblé quelques rafraîchissements. Ici (à l'auberge « A Jean de Nivelles » le bras de sir F. R. Somerset fut amputé et le colonel Gordon expira... Le restant à Bruxelles.)

Le major sir Henry Percy fut chargé de porter le rapport à lord Bathurst et au prince-régent ; il arriva à Londres dans la nuit du 22 juin. Le rapport fut immédiatement publié dans la *London Gazette extraordinary* et dans le n° 9554 du *Times*.

Le duc de Wellington, dans un entretien qu'il eut à Bruxelles, quelques heures avant de rédiger son rapport avec le baron van der Cappellen, lui dit, en le chargeant de transmettre ses paroles au roi, « qu'il ne pouvait assez louer la valeur des troupes néerlandaises et ne trouvait pas d'éloges assez grands pour le prince d'Orange, qui avait si bien dirigé tous les mouvements pendant toute la journée du 18 qu'il n'avait pas eu besoin de lui envoyer d'ordres ». En dépit de ces paroles flatteuses, le texte du rapport ne disait rien de la conduite des généraux néerlandais durant les journées des 15 et 16 juin, ni de la persévérance qu'avait mon-

(1) Voir les notes 34, 2 ; *A* et *B*, les rapports du feld-maréchal Blucher et du général de Bülow, les notes 31, 3° *A* et *B*, et le rapport français, note 31, IV, vol. III, pp. 471, 485, 518 et 551.

trée le prince aux Quatre-Bras, bataille qui fut le prologue de Waterloo. Le duc s'exprimait en termes aussi sobres au sujet du « concours cordial et opportun » des Prussiens. Ceux-ci cependant lui avaient épargné, vraisemblablement, une défaite à laquelle il n'aurait pu se soustraire en présence de la supériorité des forces ennemies.

« Les opérations du général Bulow sur le flanc de l'ennemi, dit le rapport, furent très décisives et, si je n'avais été en état de faire l'attaque qui produisit le résultat final, elles l'auraient forcé à se retirer. » L'histoire a jugé sans appel que l'attaque finale de Wellington ne fut possible que grâce à l'action qu'avaient exercée les Prussiens sur le flanc droit de l'ennemi. N'en déplaise au généralissime anglais, ce ne fut qu'après que la victoire avait été décidée par le courage et la persévérance des troupes britanniques, néerlandaises, hanovriennes et nassauviennes et par l'attaque décisive de Blücher et des Prussiens, qu'il ordonna le mouvement offensif : ce mouvement fut une conséquence de la victoire, mais pas sa cause. Au moment où ses alliés étanchaient encore le sang de leurs blessures, Wellington essayait déjà de persuader à l'Europe que son attaque finale avait tout décidé (1).

(1) *The Annals of the Wars*, etc., vol. IV, p. 383, nous semblent exagérées en disant : « Wellington, seeing the failure of Napoleon's grea tmouvement with his guards, and knowing the effect that it would necessarily have upon the French Army, now ordered a general advance of the whole line. » C'est fort juste si on sait que cette « failure », cet échec de la garde, est dû à ce qu'une partie de la réserve générale de l'empereur avait été dirigée contre les Prussiens. — Le lieutenant-colonel James, *The Compaign af 1815*, pp. 267 et 268, nous parait également manquer de logique sur le même sujet.

C'est à bon droit qu'un biographe anglais du vainqueur de Salamanque, de Vittoria et de Waterloo a pu tout récemment écrire (1) : « Le portrait que nous avons à tracer de Wellington n'est pas aimable, mais il faut ajouter un trait peut-être plus déconcertant que tous les autres : c'est son ingratitude envers les officiers et les soldats qui l'avaient fait ce qu'il était... Le duc était vraiment un maître ingrat à servir (2). »

Le duc de Wellington, si grand sur le champ de bataille où jamais ni l'adversité ni le péril n'ont pu faire chanceler son courage ou ébranler sa fermeté, n'a pas montré dans le triomphe une complète magnanimité. Cédant à un amour-propre national poussé jusqu'à l'exagération, il n'a pas eu la force morale nécessaire pour rendre pleine justice à Blücher, son fidèle et chevaleresque allié. Quatre-vingt-cinq ans après la bataille, deux écrivains anglais, sir Herbert Maxwell (3) et M. Demetrius C. Boulger (4), ont eu la loyauté et la conscience de récuser sans ambages et ouvertement l'opinion universellement admise dans la patrie du « duc de fer » (Iron Duke) que l'armée anglaise peut s'attribuer l'honneur d'avoir remporté à elle seule la victoire de Waterloo. En dépit de Siborne, de tous les écrivains anglais qui l'ont suivi et, en dernier lieu, de M. le docteur Oman, professeur à l'Université

---

(1) *The Quarterly Review*, n° 382, april 1900.

(2) Voir sur le duc de Wellington, *Revue des Deux-Mondes*, 1er janvier 1890 : « Une épisode de la vieillesse de Wellington, » par G. Valbert.

(3) *The Nineteenth Century*, n° 283, September 1900. « Our Allies at Waterloo », pp. 407-422, by sir Herbert Maxwell, Bart. M. P.

(4) Demetrius C. Boulger, *The Belgians at Waterloo* 1901.

d'Oxford (1), tous deux ont irréfutablement prouvé l'inanité d'une prétention aussi exagérée. Elle tire sa source dans la fierté nationale, sentiment très légitime sans doute, mais il ne faut pas qu'il dégénère en injustice et en mépris pour l'étranger. « De là résulte, dit sir Herbert Maxwell, que neuf Anglais sur dix ne se figurent Waterloo que comme une victoire purement anglaise, dans laquelle l'armée du roi de Prusse n'a pris qu'une part tout à fait secondaire, si toutefois elle y a pris une part quelconque, et considèrent toute la campagne comme un triomphe de la stratégie et de la valeur britanniques, dans lequel le contingent néerlandais de l'armée de Wellington n'a joué qu'un rôle insignifiant, pour ne pas dire nuisible (2). »

En ce qui regarde la part prise par les Prussiens dans le gain de la bataille, sir Herbert Maxwell s'en réfère au témoignage de sir Hussey Vivian, qui commandait à Waterloo la brigade de hussards : « Quand il s'agit de la vérité, dit ce général, je me soucie peu de ce que d'autres peuvent dire ; nous eûmes de grandes obligations aux Prussiens et ce fut leur arrivée sur la droite et les derrières de Napoléon qui nous donna la victoire de Waterloo. Nous aurions pu garder notre position, mais jamais nous n'aurions pu avancer sans le mouve-

---

(1) *The Nineteenth Century*, n° 284, October 1900. *The Dutch Belgians at Waterloo*, by C. Oman. Fellow of all Souls.

(2) « ...Hence it comes that nine Englishmen out of ten think of Waterloo as a purely British victory, in which the army of the king of Prussia figures, if it figures at all, as a merely subsidiary factor, and consider the whole campaign as a triumph of British strategy and valour, wherein the Netherlander contingent in Wellington's army acted a negligible and even an injurious part...» (*Our Allies at Waterloo*, loc. cit., pp. 407, 408.)

ment des Prussiens ... Il n'y a pas le moindre motif pour être jaloux et je dois dire que ceux-là sont très injustes pour les Prussiens qui leur refusent leur part entière de mérite pour le concours très effectif qu'ils ont prêté à la fin de la journée (1). »

Reconnaissant l'importance de la part qu'ont prise à la lutte les troupes néerlandaises, nassauviennes, hanovriennes et brunswickoises, sir Herbert Maxwell ajoute : « Rien n'est plus injuste que de réclamer pour le général en chef anglais et les troupes anglaises plus que leur dû. Rien ne saurait moins ternir la splendeur de leur triomphe que d'établir clairement et de reconnaitre franchement jusqu'à quel point les troupes étrangères commandées par Wellington et l'armée prussienne ont contribué à la défaite finale de Napoléon (2). »

M. Navez attribue la victoire de Waterloo aux mesures adoptées par l'état-major prussien pour rendre inévitable l'écrasement de Napoléon dans la journée du 18 juin (3). Ces mesures ont été, il est vrai, un des

---

(1) *The Nineteenth Century*, n° 283, sir Herbert Maxwell, p. 423. — *Waterloo letters*, n° 73, sir Hussey Vivian, « : In truth, I care not what others may say, we were greatly indebted to the Prussians, and it was their coming on the right and rear of Napoleon that gave us the victory of Waterloo. *We might have have held our ground, but we never could have advanced* but for the Prussian movement... There is not the sligh test gronnd for jealousy, and I must say those are most unjust to the Prussians who refuse them their full share of credit for their most effective aid at the end of the day. »

(2) « Nothing can be more unjust than to claim more than their due for the British commander and the British troops, nothing less likely to impair the splendour of their triumph than a clear understanding and frank ackknowledgment of the degree in which the foreign troops under Wellington's command and the Prussian army contributed to the final overtrow of Napoleon. » (Herbert Maxwell, loc. cit., p. 408.)

(3) NAVEZ, p. 280.

facteurs prépondérants du succès final, mais elles seraient restées vaines si la résistance avait faibli sur le plateau de Mont-Saint-Jean. On ne peut donc dire que la bataille a été gagnée plutôt par les Allemands que par les Anglo-Néerlandais. Les lauriers cueillis à Waterloo appartiennent aussi bien à Blücher qu'à Wellington (1), à Bülow aussi bien qu'à Maitland et à Chassé.

L'armée anglo-néerlandaise ne fit, le 19 juin, qu'une très petite marche Les 1[re] et 3[e] divisions anglaises s'établirent ce jour-là près de la ferme d'Orival, au Nord-Ouest de Nivelles (2), les 2[e] et 4[e] divisions respectivement à Arquennes et près de Seneffe, la 5[e] et la 6[e] à Monstreux et à Borniva!, la cavalerie à Baulers, Thines et Houtain-le-Val, les Brunswickois à Lillois, les Nassauviens à Witterzée, l'artillerie de réserve à Nivelles. Les 2[e] et 3[e] divisions néerlandaises bivouaquèrent autour de Bois-Seigneur-Isaac, la cavalerie le long de la route vers Houtain-le-Val et les Quatre-Bras. Après toutes les fatigues qu'elles venaient d'éprouver, les troupes néerlandaises subirent les plus grandes privations, aussi bien sur le champ de bataille que le 19 à Bois-Seigneur-Isaac. Elles y manquèrent de tout, n'ayant reçu ni vivres ni fourrages, et on dut se tirer d'affaire avec ce qu'on trouva sur place.

Le duc de Wellington avait, après la blessure du prince d'Orange, donné le commandement du I[er] corps au général-major Byng, en passant par-dessus la tête du

(1) Feldmarschallleutnant Woinovich. Streffleur's Ost. *Mil. Zeitchrift*, II B, 12 Heft, 1904, p. 1354.
(2) Voir carte VI.

lieutenant général Chassé. Celui-ci remplaça le prince d'Orange à la tête des troupes néerlandaises et, pour le surplus, dut se résigner à obéir à un officier général qui lui était inférieur en grade comme en ancienneté.

Le prince Frédéric arriva également dans l'après-midi du 19 à Bois-Seigneur-Isaac avec son corps d'armée et les brigades Johnstone et sir James Lyon, de la 4e division britannique (Colville). Nous avons vu déjà que dans la journée du 18 on n'avait entendu à Hal qui n'est cependant distant de Mont-Saint-Jean que de 13 kilomètres, que quelques coups de canon qui parurent très lointains à cause du vent d'Ouest assez violent régnant ce jour-là ; d'autre part, le duc n'avait envoyé au prince Frédéric ni ordre ni avis quelconque. Le 19 juin seulement, de grand matin, le lieutenant-colonel Woodford (1), que lord Wellington avait gardé toute la journée du 18 près de lui, retourna près du général sir Charles Colville. Ce fut de la bouche de celui-ci que le prince apprit la victoire de Waterloo et la blessure du prince d'Orange, son frère.

En laissant à Hal durant toute la bataille le corps d'armée anglo-néerlandais commandé par le prince Frédéric, sans manifester même la pensée de l'appeler sur le théâtre de l'action, lord Wellington a prouvé lui-même que, jusqu'à 7 heures du soir au moins, il a cru à la possibilité d'une défaite et cela d'autant plus que les Prussiens arrivèrent plus tard qu'il ne l'avait espéré. Quand avec un plan de la bataille sous les yeux on réflé-

---

(1) Voir p. 72 du présent volume.

chit au rôle qu'auraient pu jouer les 17,000 hommes de bonnes troupes laissées inactives à 12 kilomètres à vol d'oiseau de Goumont, on se figure l'effet peut-être décisif qu'aurait produit leur apparition sur le champ de bataille vers le milieu de l'après-midi. Tout favorisait leur action tactique Grâce à l'obliquité du front de la position, de la chaussée de Charleroi à Goumont, grâce à la force et à l'énergique résistance de ce poste avancé, l'aile droite de la défense enveloppait déjà partiellement les attaques de l'aile gauche française. Le prince Frédéric, en déployant ses brigades parallèlement à la chaussée de Nivelles entre la ferme de Montplaisir et Goumont, à cheval sur le chemin de Braine-l'Alleud à la Maison du Roi, aurait complété l'enveloppement du flanc gauche français. Il n'aurait couru aucun risque d'être séparé de la position à laquelle Goumont le rattachait solidement en lui offrant aussi un pivot pour la continuation de sa conversion, l'aile droite en avant.

Si le lieutenant-colonel Woodford était parti du plateau de Mont-Saint-Jean avec les ordres nécessaires à midi seulement, le détachement d'armée en position à Hal aurait put déboucher à l'Ouest de Goumont entre 4 et 5 heures. S'il y avait un moyen de gagner la bataille avant que l'action prussienne eût eu tous ses effets, c'était celui-là. Si lord Wellington, qui cependant avait un si urgent besoin de toutes ses forces, s'est privé volontairement de près d'un quart de son armée, c'est qu'il crut devoir le réserver pour cette opération de retraite au delà de la Senne, si aléatoire cependant, pour ne pas dire irréalisable, qu'il méditait d'effectuer s'il avait été forcé d'évacuer le plateau de Mont-Saint-Jean.

Jusqu'en 1899 pas un écrivain militaire anglais n'a indiqué quelle fut véritablement la pensée de Wellington en faisant occuper la position de Hal. Nous avons prouvé plus haut en nous appuyant sur la déclaration faite par le duc lui-même (1), qu'il entendait ainsi couvrir sa retraite vers l'Escaut et la mer et nous avons discuté la possibilité d'exécution du plan qu'il avait conçu.

La direction stratégique fut certainement, durant la campagne de 1815, le côté le moins brillant des actes du généralissime britannique. En laissant 17,000 hommes inactifs à Hal, alors qu'à Waterloo il n'avait plus pour toute réserve que les 7,000 hommes de Chassé, il a violé l'un des principes fondamentaux de l'art militaire, celui qui prescrit de rassembler au point décisif le plus de forces possible. Nous ne reviendrons plus sur ce que nous avons déjà dit au sujet de l'aspect moral de la question. En méditant l'abandon de ses alliés pour préférer la sécurité que lui offraient ses vaisseaux, lord Wellington manquait en pensée à la promesse que lui et Blücher avaient échangée de se secourir mutuellement (2).

---

(1) Le colonel de Bas a, en mai 1899, publié pour la première fois la conversation tenue le 8 décembre 1825 à ce sujet par le duc de Wellington. Cette pièce, que nous avons transcrite pp. 61 et 62, a été trouvée dans les archives de Wellington, à Apsley house, et feu le dernier duc de Wellington en a autorisé la divulgation. En décembre 1899, elle a paru avec quelques variantes dans l'ouvrage de sir Herbert Maxwell · *The Life of Wellington. The Restoration of the Marshal Power of Great Britain With Maps, Battle plans and Photogravures.* » 2 vol. Sampson Low Marston and Co — William Siborne, *The Waterloo Campaign 1185*. Fourth edition, p. 351. — E. L. S. Horsburgh, *Waterloo, a Narrative and a criticism 1895*, pp. 274-285, critical examination Colville's Division at Hall.

(2) T. I. Quatre-Bras, pp. 250, 251 et suiv., 331 et suiv.

Alors que le duc risquait de perdre la bataille en faisant un détachement destiné à couvrir une retraite qui l'aurait à jamais séparé de son allié, le maréchal Blücher, en dépit de ses propres souffrances, de la fatigue et des pertes de son armée, accomplissait avec le coup d'œil d'un vrai chef d'armée et le dévouement chevaleresque d'un fidèle camarade, toutes les obligations morales qu'il avait contractées (1).

Si même le prince Frédéric avait connu la violence de la bataille livrée à trois heures de marche sur sa gauche et su combien son arrivée sur le théâtre de la lutte aurait été opportune, il n'aurait pu marcher au canon sans violer les ordres de Wellington : ceux-ci étaient formels et lui enjoignaient de ne pas quitter la position de Lembecq-Hal. Certes, il aurait bien fait d'avertir son général en chef de ce que l'ennemi ne se montrait nulle part dans la région de Tubize et de lui demander des ordres. Il faut néanmoins louer l'empire sur soi-même dont il a fait preuve en respectant avec l'obéissance scrupuleuse d'un vrai soldat la consigne donnée.

Pour ce jeune prince, brûlant avec toute l'ardeur de son âge d'illustrer son nom en combattant contre le plus dangereux ennemi de sa maison, pour les officiers expérimentés ses conseillers militaires, pour les troupes néerlandaises, anglaises et allemandes du détachement, l'inaction que leur imposait la volonté du commandant en chef dut être la source de cruelles angoisses. Si atténué que leur parvint le grondement du canon, la

---

(1) T. II. Waterloo, p. 31, etc.

situation résultant des événements de la veille était trop claire pour qu'ils n'aient pas eu conscience que leur sort, celui de l'armée et de la patrie, se décidait le jour même et sans qu'ils eussent le droit de courir vers ce champ de bataille tout proche. Il faut encore ajouter que les cavaliers d'Estorff ont montré peu d'activité et qu'ils n'ont pas étendu leurs reconnaissances assez loin à l'est de Wautier-Braine : s'ils avaient pris contact avec l'aile droite de l'armée, ce qui était facile, le prince ne serait pas resté toute la journée dans l'ignorance de ce qui se passait à Waterloo.

Le journal de la 1re division néerlandaise donne, sous la date du 18 juin, des détails sur les dispositions prises à Hal et aux environs après l'arrivée de la division anglaise du lieutenant général Colville à Lembecq (1).

« 18 juin...Vers le soir, Son Altesse Royale établit son quartier général à Honsoek, hameau situé à 3/4 de lieue de Hal, sur la route de cette ville à Enghien. Pour se rendre à son quartier général, Son Altesse Royale, suivie de tout son état-major, alla reconnaître la position de la 1re division près de Saintes. Elle y bivouaqua militairement... Cette position, dont le terrain s'incline en pente douce vers le château de Saintes et le ruisseau la Senne (2), offrait une bonne défense à cause du feu rasant. Les bataillons placés en colonne pouvaient par un déploiement à gauche se former en bataille en s'étendant jusqu'à une éminence qui, devenant l'appui de

---

(1) Journal historique des opérations et des mouvements du second corps néerlandais, note 20.

(2) Plus exactement le Lanebeek.

cette gauche, permettait de dominer le fond dans lequel coule cette rivière et de servir de repli aux bataillons placés sur ses bords... Pendant cette journée, quoiqu'on fût bien plus près du lieu de l'action que le 16 pendant la marche sur Enghien, on n'entendit canonner qu'indistinctement; le vent, qui était contraire, empêcha la canonnade de la fameuse journée d'être entendue assidûment.

« Le corps d'armée conserva sa position jusqu'à 9 h. 1/2 du matin (le 19 juin). La veille au soir, il était parvenu des avis du général (de Eerens) commandant la 2e brigade de la 1re division que des patrouilles françaises s'étaient montrées jusqu'auprès de Braine-le-Château et que du château de cet endroit on les avait distinctement vues sur les hauteurs. Mais la nouvelle positive du gain de la grande bataille du 18 ayant été apportée par un aide de camp (lieutenant-colonel Woodfort) de milord duc de Wellington, gagnée sur Napoléon en personne, Son Altesse Royale, qui avait jusque-là été dans l'incertitude sur l'issue des affaires précédentes, ayant reçu cette nouvelle importante, donna ses ordres au corps d'armée de se mettre en marche sur Nivelles... Son Altesse Royale étant arrivée à Bois-Seigneur-Isaac y rencontra les généraux de Perponcher et Chassé, desquels elle apprit des détails sur la grande bataille. »

Le 21 juin, le prince Frédéric écrivit de Mons au roi son père (1) : « Le 18, le général sir Charles Colville est encore venu de Braine-le-Comte à Hal pour me soutenir

---

(1) Archives de feu S. A. R. Mgr le prince Frédéric des Pays-Bas.

avec sa division. Tout le jour nous avons cru être attaqués, comme j'avais reçu l'ordre du duc de Wellington, la nuit, de tenir ma position aussi longtemps que je pourrais le faire… Ce qui est bien remarquable, c'est que nous n'avons rien entendu de la bataille… Notre poste était très important pour l'armée et nous aurions dû le tenir jusqu'au dernier homme… Vous devez concevoir, mon très cher père, mon désespoir et ma fureur de ne pas avoir eu part de la bataille et pas seulement avoir tiré un seul coup de fusil… »

La 1re division néerlandaise et la brigade indienne établirent, le 19, le bivouac auprès de Nivelles; les brigades Johnstone et Lyon de la 4e division anglaise (Colville) et la cavalerie d'Estorff près de Seneffe, sur la chaussée de Mons.

Les dernières troupes de d'Erlon et de Reille, encore rassemblées quoique entièrement désorganisées, regagnèrent la route de Gosselies, qu'elles connaissaient depuis le 15 juin, et se hâtèrent de repasser la Sambre à Marchiennes. La garde et le 6e corps continuèrent à suivre la route de Charleroi.

Les débris de l'armée française se retrouvèrent le 19 sur la rive droite de la Sambre. Charleroi fut le théâtre d'un pillage sauvage et d'un désordre indescriptible. Poussés par la faim et la soif, les fuyards se jetèrent sur les voitures d'approvisionnement de l'intendance et du train; ils pillèrent aussi les caisses militaires et tournèrent leurs armes contre ceux qui cherchaient à réprimer leurs excès.

Le lieutenant quartier-maitre van Uchelen, fait prisonnier le 17 juin à Arquennes, dans le bivouac que

venait de quitter notre cavalerie (voir p. 10), avait été conduit à Charleroi. Après la défaite de l'armée française, il profita du désarroi qui régnait autour de lui pour recouvrer sa liberté, arma quelques-uns des prisonniers de guerre ses compagnons et prit l'autorité à Charleroi. Bien qu'il fût impuissant à réprimer immédiatement le désordre, il prit cependant, avec le concours des habitants, quelques mesures de sécurité et réussit notamment à s'emparer de douze bouches à feu abandonnées par les Français et de la voiture de voyage du baron Fain, secrétaire du cabinet de l'empereur Napoléon. On trouva dans cette voiture un grand portefeuille en cuir noir orné d'aigles et de lettres en or sur les divers compartiments ; le contenu de ce portefeuille comprenait des lettres et d'autres pièces ministérielles, le portrait en miniature d'une actrice connue, Mme de Saint-Aubin (1), des cartes (2) et un manuscrit du maréchal de Villars, décrivant le terrain entre la Sambre et la Meuse. Le lieutenant van Uchelen fit parvenir le portefeuille et son contenu à Bruxelles par l'intermédiaire du capitaine de Ceva, aide de camp du général Tindal. Celui-ci avait envoyé le capitaine de Ceva à Gembloux et à Charleroi pour vérifier dans quelle direction les Français se retiraient (3).

---

(1) Un portrait miniature de la comtesse Walewska, à l'âge de 18 ans, avait été trouvé dans la berline de l'empereur prise dans la soirée de la bataille. Cette miniature figure dans une collection privée à La Haye.

(2) Ces cartes se trouvent au musée de S. M. la Reine des Pays-Bas, à La Haye.

(3) Lettre du général de Ceva à S. A. R. le prince Frédéric des Pays-Bas. Strabeek, 27 février 1866. — *Staats courant*, 21 juillet 1815, n° 171. « Portefeuille de Napoléon, pris à Charleroi le 18 juin 1815. » Ces papiers furent publiés

Sur la rive droite de la Sambre et entre la Haine et la Sambre, la même cohue et le même désordre continuaient à régner. Les convois de blessés, les voitures de tout genre, des bandes de fuyards, des troupes sans officiers, des cavaliers et des bagages encombraient les routes et couvraient les champs. Toute discipline avait disparu, personne ne donnait d'ordres. Ce spectacle désolant continua jusqu'à Beaumont, à Philippeville et à Maubeuge : « C'étaient les horreurs de Vilna aux portes de la France, » dit un auteur de ce pays.

Meurtri, contusionné, marchant péniblement sur la terre fangeuse et labourée par le pied des chevaux et la roue des canons, le maréchal Ney avait erré longtemps encore sur le champ de bataille. Un caporal de la vieille garde le reconnut et le soutint sous le bras jusqu'au moment où un officier de Lefebvre Desnouettes mit pied à terre et lui offrit son cheval. Le maréchal arriva à Marchiennes-au-Pont sans un officier, sans une ordonnance, ignorant le sort de l'empereur qu'il croyait prisonnier de guerre.

L'évacuation de Charleroi et le passage de la Sambre auraient pu s'opérer avec plus d'ordre et moins de précipitation, car les Prussiens, hors d'haleine et harassés de fatigue, ralentirent leur poursuite au delà de Mellet et des Quatre-Bras. Ce ne fut qu'assez tard dans

---

sous le titre de « Portefeuille de Buonaparte, pris à Charleroi », in-8°, La Haye, 1815. — Il semble que plusieurs portefeuilles de Napoléon ont été pris pendant la poursuite : l'un d'eux fut porté au roi Guillaume Ier par le capitaine Webster. (Lettre de la chancellerie anglaise à La Haye, en copie à la section historique à La Haye.) Un autre est conservé dans la famille Falck, à Utrecht.

l'après-midi qu'ils se saisirent des ponts de la Sambre à Marchiennes, à Charleroi et à Châtelet (1). Sauf la 5e brigade (IIe corps), qui franchit la rivière à Lobbes et à Thuin, l'armée prussienne resta le 19 sur la rive gauche, le Ier corps à Dampremy, Lodelinsart et Gilly, le IVe corps à Fontaine-l'Evêque, s'éclairant dans la direction de Mons (2). Le IIe corps, qui était chargé de couper la retraite à Grouchy, occupa Mellery.

Le lendemain, 20 juin, le Ier corps (Zieten) marcha sur Beaumont et étendit son avant-garde jusqu'à Solre-sur-Sambre, le IVe corps (Bülow) franchit la rivière a Thuin, atteignit Colleret et poussa son avant-garde jusqu'à Beaufort, entre Maubeuge et Avesnes. La 5e brigade (Tippelskirch) repassa sur la rive gauche de la Sambre pour cerner Maubeuge par le Nord et se mettre en communication avec l'avant-garde de lord Hill. Le maréchal Blücher établit le 20 son quartier général à Solre-sur-Sambre (3). Ce jour-là, le gros du IIe corps arriva à Namur et le IIIe corps à Gembloux (4).

La victoire de Waterloo, la déroute des Français et la fuite de Napoléon n'avaient pas apaisé la haine qui brûlait dans le cœur de Blücher. Les arrangements diplomatiques tramés sous l'inspiration de Wellington entre les alliés et les Bourbons le faisaient bondir

(1) Rapport du lieutenant général von Zieten II. Note 31 III *B*. Voir plan I.
(2) Rapport Bulow. Note 31 III *D*.
(3) Berlin Geheim Staatsarchiv. (Archives secrètes de l'Etat.)
(4) Rapports de Blucher. 31 III *A*; du Ier corps, note 31 III *B*; du IIe corps, note 31 III *C*; du IVe corps, note 31 III *D*.

de colère. « L'armée éprouve la plus vive indignation, écrivit-il le 22 juin, au roi Frédéric Guillaume III, d'apprendre que les puissances alliées ont conclu avec les Bourbons un traité en vertu duquel l'administration des territoires conquis sera immédiatement remise à ces derniers. La sequelle diplomatique s'abaisse à ce point que je déshériterai mon fils s'il veut lui emboiter le pas. Il est temps, noble prince, que vous vous débarrassiez de cette vermine. Le monde exige d'être mis en sûreté contre l'esprit agité d'une nation mauvaise mais ardente et brave. La ligne de fortifications françaises contre la Belgique doit être donnée à la Belgique, Luxembourg et Mayence à la Prusse, le Luxembourg français au Nassau, qui nous donnera ses possessions sur la rive droite du Rhin; Anspach et Baireuth doivent revenir à la Prusse et la Bavière être dédommagée en Alsace; les places fortes de la Moselle et du Rhin, la Lorraine et tout le pays qui est arrosé par les affluents de la Meuse doivent être détachés de la France. On ne peut exiger moins ou le mépris des peuples s'élèvera contre vos gouvernements. »

Après s'être arrêté quelques heures à Philippeville, l'empereur prit des chevaux de poste et gagna Laon, où il arriva le 20 juin dans l'après-midi. Sa préoccupation la plus pressante était le ralliement de l'armée. A mesure que ses aides de camp et les officiers de son état-major le rejoignaient, il les employait à la rédaction des ordres et des instructions qu'exigeait la situation. Il fit écrire au maréchal Grouchy de se retirer sur Philippeville ou Givet, suivant que l'ennemi lui laisserait plus ou moins de latitude; il fit prévenir les

commandants de place des 2e et 16e divisions (1) militaires de se tenir sur leurs gardes; il prescrivit au prince Jérôme, aux commandants de Beaumont, de Givet, de Maubeuge, etc., de ravitailler en vivres et en munitions les troupes et les isolés qui se présenteraient devant ces places et de les diriger en des points de ralliement déterminés. C'était Soissons pour la garde, Laon pour les 1er, 2e et 6e corps d'infanterie, plusieurs localités entre Marle et Rheims pour la cavalerie, La Fère pour l'artillerie.

L'empereur s'attendait à ce que les généraux ennemis profitant de leur victoire, pousseraient leurs armées jusqu'à la Somme. Il ordonna au prince Jérôme de quitter Avesnes le 22 et d'amener les débris de l'armée à Laon, où ils se rencontreraient avec le maréchal Grouchy et le général Rapp auxquels il avait également assigné cette ville comme point de ralliement (2). Le major-général réussit à rassembler 20,000 hommes à Laon qui, les jours suivants, se grossirent de 6,000 isolés cherchant à retrouver leurs corps. Le 26 juin le maréchal Grouchy rejoignit l'armée.

L'orgueil indomptable de Napoléon se reflète dans les bulletins des batailles de Ligny et de Waterloo qu'il rédigea à Laon pour être publiés au *Moniteur* (3) et dans les deux lettres qu'il écrivit après le désastre à son frère Joseph dont l'une était destinée à être lue au con-

---

(1) Le maréchal Soult au ministre de la guerre, Philippeville, 19 juin 1815. Note 34.

(2) *Correspondance de Napoléon*, t. 31, p. 202.

(3) Notes 30 IV A et 31 IV.

seil des ministres. Dans cette lettre, de Philippeville le 19 juin (1), l'empereur, tout en ne dissimulant rien de la grandeur de la catastrophe, ne parait désespérer ni de la conservation de sa couronne, ni du sort de la France : « Tout n'est point perdu, écrit-il, je suppose qu'il me restera en réunissant mes forces 150,000 hommes. Les fédérés et les gardes nationaux qui ont du cœur me fourniront 100,000 hommes, les bataillons de dépôt 50,000. J'aurai donc 300,000 soldats à opposer de suite à l'ennemi. J'attèlerai l'artillerie avec des chevaux de luxe, je lèverai 100,000 conscrits, je les armerai avec les fusils des royalistes et des mauvaises gardes nationales, je ferai lever en masse le Dauphiné, le Lyonnais, la Bourgogne, la Lorraine, la Champagne ; j'accablerai l'ennemi, mais il faut qu'on m'aide et qu'on ne m'étourdisse point. Je vais à Laon, j'y trouverai sans doute du monde. Je n'ai point entendu parler de Grouchy ; s'il n'est point pris, comme je le crains, je puis avoir dans trois jours 50,000 hommes. Avec cela, j'occuperai l'ennemi et je donnerai le temps à Paris et à la France de faire leur devoir. Les Autrichiens marchent lentement ; les Prussiens craignent les paysans et n'osent pas trop s'avancer : tout peut se réparer encore. Ecrivez-moi l'effet que cette horrible échauffourée aura produit dans la Chambre. Je crois que les députés se pénètreront que leur devoir dans cette grande circonstance est de se réunir à moi pour sauver la France. Préparez-les

---

(1) *Lettres inédites de Napoléon Ier, 1815 (n° 1255)*, publiées par M. Léon Lecertin, 1897. — Voir aussi la lettre du maréchal Soult au ministre de la guerre. Philippeville. 19 juin 1815. Note 34.

à me seconder dignement : surtout du courage et de la fermeté. »

A Paris, cependant, beaucoup de ceux auxquels s'adressait le potentat vaincu calculaient comment ils feraient leur paix avec les Bourbons.

C'est en vain que, vers midi et demi, quand on entendait à Walhain retentir le canon de Waterloo, le général Gérard avait essayé de déterminer le maréchal Grouchy à interrompre la marche vers Wavre et à faire tête de colonne à gauche pour aller passer la Dyle à Mousty et se rapprocher du gros de l'armée, peut-être pour apporter à celle-ci un secours dont elle avait besoin, en tout cas pour empêcher ou retarder la réunion des Prussiens avec Wellington. Grouchy manquait de cette pénétration et de ce courage moral qui avaient permis aux généraux néerlandais de s'écarter le 15 et le 16 juin des ordres qu'ils avaient reçus : il jugea qu'il était de son devoir d'obéir à la lettre aux instructions que lui avait données l'empereur. Il craignait aussi, en suivant les conseils de son subordonné de faire, comme d'Erlon le 16, des marches et des contre-marches sans objet, pour finir par arriver trop tard sur le champ de bataille, où l'appelait le canon lointain. Le général Baltus, commandant de l'artillerie, ajoutait encore un argument sérieux à tous ceux qui entraînaient le maréchal vers Wavre : les chemins de terre étaient si détrempés par la pluie que, d'après les officiers d'artillerie, les pièces s'y embourberaient au point de ne plus pouvoir avancer. Apprenant en ce moment que la cavalerie s'était heurtée près de la Baraque, à 5 kilomètres de Wavre, à l'arrière-garde prussienne, le maréchal coupa court à

ses hésitations et fit continuer la marche vers Nil-Saint-Vincent, où était déjà arrivée la tête du corps de Vandamme. Celui-ci, après un combat assez vif, repoussa du bois d'Huxelle, à l'Ouest de la chaussée, l'arrière-garde prussienne de Ledebar. Vers 4 heures, Grouchy reçut la lettre que lui avait écrite Soult le matin vers 10 heures au bataillon et portant qu'il devait se rapprocher de l'Empereur, se mettre en rapport et lier les communications avec lui, et lui disant pour finir que « Sa Majesté désire que vous dirigiez vos mouvements sur Wavre ». Le maréchal prit ces derniers mots comme une nouvelle confirmation de l'ordre qu'il avait reçu de suivre les Prussiens par le plus court chemin. Il était, du reste, trop tard pour tenter utilement de marcher vers la Belle-Alliance : on était séparé de ce point décisif par 15 kilomètres d'un pays coupé et peu viable, et on ne pouvait espérer y arriver avant 8 ou 9 heures du soir.

Ne considérant pas que les Prussiens se trouvaient déjà avec le gros de leurs forces entre lui et l'empereur, le maréchal donna l'ordre de diriger une puissante attaque contre Wavre, en vue d'y saisir les passages de la Dyle. Les 15,000 hommes avec 31 bouches à feu du général Thielmann allaient donc avoir affaire aux 32,000 ou 33,000 hommes dont disposait Grouchy.

Vandamme, chargé de l'attaque sur la ville même, ne réussit pas à s'emparer des ponts. A Bierges, en amont, le général Gérard échoua également devant la vive résistance des Prussiens, qui conservèrent le pont. Gérard tomba grièvement blessé d'une balle qui lui traversa la poitrine : il eut cependant la chance d'échapper à la mort.

Vers 7 heures, Grouchy reçut la dépêche partie vers 1 heure du champ de bataille de Waterloo (1) et lui enjoignant de se diriger sur Saint-Lambert pour y attaquer les Prussiens (2). Il eut alors conscience des fautes qu'il avait commises et tenta un effort désespéré pour en réparer les conséquences autant qu'il était encore possible. Il dirigea trois divisions d'infanterie avec la cavalerie de Pajol vers Limal pour y franchir la Dyle. Les Prussiens opposèrent, en ce point, une vive résistance aux assaillants, mais ils n'y étaient pas assez nombreux pour les repousser et à la fin du combat les Français étaient maîtres de la rive gauche de la Dyle; les Prussiens conservaient Wavre, Bierges et le bois de Rixensart La lutte se prolongea jusqu'à 10 heures du soir, mais l'obscurité mit alors fin au combat. Les deux partis s'établirent au bivouac, les Prussiens sur la ligne Wavre-Bierges-Rixensart, les Français le long de la rivière et sur les hauteurs au Sud de Rixensart. Les avant-postes se touchaient. Prussiens et Français restèrent toute la nuit dans l'ignorance de ce qui s'était passé sur le plateau de Mont-Saint-Jean; de leur côté, ni Grouchy ni Thielmann ne firent part à leurs généraux en chef de l'issue des combats livrés sur la Dyle. Blücher et ses généraux, même Pirch, le dernier arrivé, ignoraient à Plancenoit où étaient exactement les

---

(1) Voir p. 113.

(2) Rapport du maréchal de Grouchy à l'empereur, Dinant le 20 juin 1815, note 35. — La dépêche, dit M. H. Houssaye (*Waterloo, 1815*, p. 452), écrite au crayon était en partie effacée, presque illisible. Grouchy lut, et plusieurs officiers de son état-major lurent comme lui : la bataille est gagnée, au lieu de : la bataille est engagée. On voulut interroger l'estafette. Cet officier, prétend Grouchy, était ivre au point de ne plus trouver ses mots.

forces françaises qu'ils avaient à dos et jusqu'à quel point le IIIe corps avait su les contenir Admettant que l'empereur avait averti à temps le maréchal Grouchy et que celui-ci avait déjà pris une avance notable vers Namur, le général Pirch, chargé de lui couper la retraite, marcha avec les 6e, 7e et 8e brigades du IIe corps, non pas vers Moustier ou Ottignies (carte VI) qui étaient les points de passage de la Dyle les plus rapprochés, mais par Glabais vers Bousval. L'oblique plus prononcée qu'il avait choisie ne procura pas au général prussien les résultats avantageux qu'il en attendait : quand ses bataillons arrivèrent, très fatigués, le 19 vers 11 heures du matin, à Mellery, il fut obligé de leur accorder un long repos (1).

Le 19 juin à la pointe du jour, le général Thielmann eut connaissance de la victoire de Waterloo. Il attaqua immédiatement Grouchy pour le retenir le plus longtemps possible dans la région, mais ayant été repoussé, il dut évacuer les hauteurs et les bois de Rixensart. A ce moment — il était environ 9 heures — le commandant du IIIe corps reçut un avis du général Pirch confirmant le gain de la bataille livrée à l'empereur et annonçant que le IIe corps allait manœuvrer vers le Sud-Est pour couper la retraite à Grouchy.

Déjà le maréchal avait ordonné de poursuivre les Prussiens dans la direction de Bruxelles et avait lancé

(1) Rapport du général-major Pirch I (IIe corps d'armée prussien). Note 31, III C. — Rapport du major von Klinkowström (Kriegs archiv, Berlin VI, E 15) et « Fragen und Antworten betr. die Bewegungen der Res. Cav (IIe Korps) um den General Grouchy abzuschneiden », Kriegs archiv, Berlin VI, E 16.

en avant la cavalerie légère de Pajol. Celle-ci débouchait du bois de Rixensart et annonçait que les Prussiens semblaient vouloir opérer leur retraite vers Louvain, quand arriva la nouvelle de la perte de la bataille de Waterloo et l'ordre de l'empereur de diriger la retraite vers Namur. Il était 10 h. 30. Le maréchal Grouchy prit ses dispositions sur-le-champ et, à midi, le mouvement en arrière était en pleine exécution. Il fallait éviter d'être harcelé en queue par les forces qu'on avait combattues vers Wavre et d'être attaqué en flanc par celles que Blücher ne manquerait pas de diriger vers la Dyle supérieure. Agissant avec décision et rapidité, le maréchal réussit à sauver d'une situation presque désespérée et à ramener en bon ordre dans sa patrie la partie de l'armée impériale qui lui avait été confiée. On dirait que, délivré du joug d'un maître jaloux de toute initiative chez ses serviteurs, il avait retrouvé un talent qui, bien employé la veille, aurait peut-être sauvé l'armée impériale de la défaite dont l'une des causes principales avait été son manque de discernement stratégique. « Je les écrasais à Ligny, dit l'empereur à Sainte-Hélène, si ma gauche eût fait son devoir ; je les écrasais encore à Waterloo si ma droite ne m'eût manqué (1). »

Le maréchal dirigea les dragons d'Excelmans par la chaussée vers Namur, où ils arrivèrent dès 4 heures et s'assurèrent des ponts de la Sambre. Laissant la cavalerie de Pajol sur la rive gauche de la Dyle pour retenir les Prussiens, il gagna Gembloux avec le gros de son

(1) Correspondance de Sainte-Hélène, pp. 32 et 275

infanterie, et passa la nuit entre Mazy et Templeuve. Le corps de Vandamme se replia par Dion-le-Mont, Tourinnes et Grand-Leez et s'arrêta vers minuit sur la route de Gembloux à Namur à hauteur de la colonne conduite par Grouchy. Pajol, soutenu par la division Teste, était resté en position assez tard pour tromper Thielmann, puis repassa la Dyle et vint bivouaquer à Sauvenière et à Gembloux.

Thielmann (IIIe corps) et Pirch (IIe corps) suivirent les Français avec précaution dans la journée du 20. La cavalerie de Thielmann attaqua l'ennemi près de la Falize sur la route de Bruxelles, celle de Pirch à Mazy sur la route des Quatre-Bras à Namur, sans pouvoir l'arrêter.

Grouchy, puis Vandamme traversèrent Namur et atteignirent Dinant. Teste s'arrêta à Namur, repoussa les attaques que la brigade Kraft tenta contre la ville et lui fit perdre 1,300 hommes. Vers la nuit, l'arrière-garde française se retira à son tour. Le 25 juin, tout le corps du maréchal Grouchy était à Rethel ; le 26, il arrivait sous le canon de Laon avec 25,000 hommes d'infanterie, 6,000 cavaliers et 108 bouches à feu.

Cette retraite fit honneur au maréchal Grouchy, auquel le ministre de la guerre Davoust confia le commandement en chef de l'armée du Nord, qu'on avait pu reporter à la force totale de 60,000 hommes.

CHAPITRE VII.

Reconnaissances et Méconnaissances.

I

La sœur de charité de l'Europe guerrière.

Le 16 et le 17 juin, le bruit courut à Anvers que l'ennemi avait franchi la frontière; mais, comme il n'en avait pas reçu avis officiel, le lieutenant général van der Plaat, gouverneur de la ville, craignant d'inquiéter les habitants, s'était abstenu de prendre des mesures qui auraient augmenté l'alarme. Bientôt cependant le départ immédiat d'une partie des troupes anglaises (1) confirma le bien-fondé des nouvelles répandues dans le public et, se conformant aux ordres de lord Wellington, le général déclara la Place en état de siège, ordonna aux habitants de se pourvoir de trois mois de vivres et prescrivit les travaux de dégagement des dehors et les préparatifs en vue de tendre les inondations.

Le général baron Tindal avait envoyé le 16 juin, dans l'après-midi, son aide de camp, le capitaine de Ceva, aux Quatre-Bras pour suivre les mouvements des troupes. Cet officier assista au combat et revint le soir même à Bruxelles, où il fut tout surpris de voir placardée au-

(1) Voir au plan I la composition de la garnison anglaise d'Anvers.

dessous des réverbères une affiche annonçant à la population les premières nouvelles de la bataille livrée le jour même. Quelques blessés, parmi lesquels le lieutenant-colonel de Merex, et quelques trains arrivèrent le soir à Bruxelles.

Pour atténuer la consternation qui s'était répandue en ville durant la soirée et la nuit, le baron van der Capellen fit afficher le 17 juin, dès 7 heures du matin, le bulletin suivant : « Nouvelles de l'armée. — Un officier revenu ce matin des avant-postes apporte la nouvelle que tout allait bien, que le duc de Wellington a couché à Genappe. Quelques traineurs ont répandu une fausse alarme sans aucun fondement. Je déclare que, jusqu'à ce moment, je ne fais aucun préparatif de départ. Nos armées recommenceront d'attaquer l'ennemi aujourd'hui. »

L'agitation cependant augmenta dans la journée par l'exécution de différentes mesures ordonnées le 15 et le 16 juin par le duc de Wellington en vue d'une défaite possible.

Un certain nombre de miliciens des districts de Louvain, Charleroi et Namur nouvellement incorporés dans les bataillons de milice n°s 24 et 25, dont on transférait les dépôts dans les provinces du Nord, s'étaient débandés en route sous le prétexte, que leur avaient instigué des malveillants, qu'on allait les embarquer pour l'île de Java. Ils avaient reflué vers Bruxelles et firent du tapage en ville.

Un conflit sérieux qui s'éleva entre les autorités contribua encore à troubler les esprits. Le général Tindal avait fait réserver des bateaux pour évacuer sur

Anvers, par le canal, les effets du magasin général d'habillement et les archives du département de la guerre : quand on voulut les utiliser, il se trouva que tous ces bateaux avaient été enlevés de vive force par les troupes anglaises. Le général Tindal fit immédiatement une réclamation au lieutenant-colonel Jones, commandant anglais de la place de Bruxelles, le menaçant, si les bateaux ne lui étaient pas restitués sur-le-champ, de faire fermer les portes d'eau du canal pour empêcher leur départ. Il rendait ce lieutenant-colonel responsable des pertes en effets et en archives qui pourraient résulter de son attitude. Ces démêlés n'étaient pas sans causer quelque trouble aux abords des bassins du canal, où des attroupements commencèrent à se former. Les bateaux furent restitués et le général Tindal ordonna à M. Lefebvre, commissaire des guerres, de partir pour Anvers et Breda avec un premier transport contenant les archives. Ce transport avait à peine dépassé Anvers quand il reçut ordre de rebrousser chemin et il rentra à Bruxelles le 21 juin.

Les premières expéditions vers l'arrière ordonnées par les autorités, tous les bruits dénaturés qui circulent dans les circonstances graves, l'incertitude sur le sort qu'avait éprouvé l'armée prussienne à Ligny, le passage incessant des trains renvoyés par Wellington de l'armée vers Bruxelles et Vilvorde, celui des batteries du Bois et Severyns et du parc de réserve de l'artillerie néerlandaise (1), tout conspirait pour entretenir l'agitation des

(1) Edouard Romberg, *Une page des Cent Jours, les journaux à Gand en 1815.*

esprits. La panique qui se produisit durant la soirée du 17 juin dans la forêt de Soignes et que nous avons décrite plus haut, se prolongea dans la nuit et mit de nouveau la ville de Bruxelles sens dessus dessous. Ses effets se répercutèrent fort loin en arrière. Une partie de l'artillerie de réserve fut englobée dans cette déroute à Vilvorde, les conducteurs coupèrent les traits et s'enfuirent avec les attelages vers Malines et jusqu'à Anvers. La batterie Kaempfer, par suite d'ordres mal compris, rebroussa chemin à Malines.

Enfin, ce qui mit le comble à l'émotion qui régnait à Bruxelles ce fut la fuite désordonnée des hussards de Cumberland qu'un écrivain anglais a, tout dernièrement encore, voulu faire passer pour des Néerlandais. Ces cavaliers galopaient dans les rues en criant que les Français arrivaient à Bruxelles. Des voitures à vivres roulant à grand bruit, des attelages emportés et un flot sans cesse croissant de blessés augmentaient la confusion dans la ville.

Parmi les blessés qui affluaient se trouvaient beaucoup d'Ecossais : cantonnés pendant longtemps à Bruxelles, ceux-ci étaient fort admirés par la population, qui éprouva une pénible impression en voyant que les balles de l'ennemi avaient fait tant de victimes dans leurs rangs. C'est à peine si la journée du lendemain ramena un peu de calme et deux jours après la bataille Bruxelles éprouva encore de l'émotion par le bruit qui y courut que le corps de Vandamme était à Wavre.

Dans la nuit du 18 au 19 juin et dans la matinée du 19, les routes dans la région entre Malines et Anvers étaient encore encombrées de gens fuyant à pied ou en

voiture, de blessés anglais, prussiens et néerlandais cahotés dans des charrettes. Le 19 juin, dans la soirée, quelques officiers anglais blessés arrivant à Anvers répandirent le bruit que les Français étaient entrés à Bruxelles : cette nouvelle mit toute la population sur pied. Des rassemblements se formèrent sur la place de Meir et foule de personnes se mirent en quête de moyens de transport pour se réfugier à Bréda et à Berg-op-Zoom. C'étaient, cette fois, des déserteurs, mais ils n'étaient pas militaires et leur départ ne témoignait pas précisément de leur affection pour Napoléon.

La population bruxelloise mérita la reconnaissance des nations dont les soldats avaient participé aux combats sanglants des jours précédents, par l'inépuisable charité et la pitié touchante qu'elle montra envers les innombrables blessés des Quatre-Bras, de Ligny et de Waterloo qu'elle recueillit et soigna. Elle n'attendit pas qu'on les lui amenât. Le 19, dès le point du jour, un grand nombre d'habitants quittèrent la ville par les portes de Namur et de Hal et se dirigèrent vers le champ de bataille avec des voitures, des charrettes et des véhicules de tout genre chargés de matelas et de couvertures. La corporation des brasseurs s'était mise en tête de ce cortège charitable, conduisant vingt grandes charrettes contenant du pain, des fruits et d'autres provisions pour nourrir et rafraîchir les blessés qu'on allait recueillir dans les bois et les champs pour les ramener à Bruxelles. Durant les journées du 19 et du 20 juin, de longues files de véhicules remplis de soldats épuisés, couverts de sang et de boue, se dirigèrent presque sans interruption

de Waterloo vers la capitale. Les Bruxellois ne prirent pas de repos tant que dura le triste défilé. Partout, le long des trottoirs, devant leurs maisons, les bourgeois avaient placé des chaises et des tables sur lesquelles étaient disposés des victuailles, des cruchons de bière et des bouteilles de vin. C'est à qui s'offrirait pour réconforter les malheureux soldats se traînant brisés de fatigue et de douleur, les vêtements couverts de boue et de sang (1). Quand les hôpitaux furent pleins, les églises les théâtres, les écoles, la partie couverte du marché au beurre furent convertis en ambulances. Les habitants s'enorgueillissaient d'avoir à soigner un ou plusieurs blessés dans leur maison. On citait dans les journaux (2) « une famille respectable de la rue de l'Empereur qui, outre les blessés qu'elle a recueillis et qu'elle loge au delà de ce que la répartition aurait le droit d'exiger, en a depuis samedi pansé plus de deux cents, à beaucoup desquels elle a fourni des habits et à tous des rafraîchissements et du linge ».

Des comités de dames se formèrent dans chaque paroisse pour recueillir les secours : à leur tête se trouvait la Comtesse de Ribaucourt et dans la liste figurent les noms les plus estimés de la ville.

Le maire de Bruxelles prévint ses concitoyens qu'il avait « prié Messieurs les curés de se rendre de porte en porte accompagnés des dames du comité de leur paroisse pour recueillir le linge, la charpie, les literies

---

(1) Léon van Neck, *Waterloo illustré*, 2e édition. Bruxelles, 1805 p. 202.
(2) *Journal de la Belgique*, 22 juin 1815, n° 142.

pour organiser les hôpitaux temporaires institués par l'administration communale » (1).

« Si nous devions citer ici, écrit un journal de la capitale le 24 juin 1815 (2), toutes les dames dont la mémoire sera chère à ceux qui aiment leurs semblables, quelques colonnes de ce journal ne suffiraient pas ; mais nous ne tairons point les noms de Mme la comtesse de Ribaucourt et de Mme veuve van den Bergen, parce que nous avons été mieux à même d'observer les soins qu'elles donnent aux blessés recueillis à l'église de la Madeleine ».

Le corps médical se distinguait aussi par son zèle et « l'inspecteur général du service de santé de l'armée et de la marine de S. M. le Roi des Pays-Bas », le Dr Brugmans, fit publier une instruction détaillée pour guider les habitants dans les soins à donner aux blessés et organisait des divisions de médecins qui circulaient dans les maisons où ils étaient logés. Pour faciliter ce service, les habitants étaient priés de mettre à leur fenêtre un écriteau avec le nombre de blessés qu'ils hospitalisaient. La circulaire du Dr Brugmans est fort intéressante au point de vue médical et démontre que, il y a un siècle, les médecins éclairés se préoccupaient déjà très sérieusement de l'antiseptie et de la désinfection des plaies et des objets de pansement (3).

---

(1) *Journal de la Belgique*, 21 juin 1815, n° 141.

(2) *Journal de la Belgique*, 24 juin 1815, n° 144.

(3) *Journal de la Belgique*, 24 juin 1815, n° 144. — A en juger par une lettre du ministre prussien aux Pays-Bas, le baron de Brockhausen, dont nous avons déjà à plus d'une reprise cité des remarques fort peu obligeantes pour nos populations et, entre autres, celles qu'il fit au mois d'avril 1815 au sujet de l'approvisionnement des troupes prussiennes (voir t. I, p. 306), dans les premiers moments les blessés prussiens ne

Plusieurs centaines de prisonniers français furent internés à la caserne du Petit-Château, où ils furent traités sur le même pied que les alliés avant d'être transférés à Coevorden.

Le grand quartier général anglais n'avait pas prévu les évènements des derniers jours. Le premier officier de santé du 1er corps d'armée Dr Mergell, et le colonel Reuther, directeur général de l'administration, du même corps, étaient sans instructions. La charité des habitants suppléa à tout et fit des merveilles : outre les locaux publics servant d'ambulances, on avait érigé de grandes tentes hors des portes de Louvain et de Namur. Bruxelles entier, dit un témoin oculaire, fut

---

purent être aussi bien soignés que les Anglais et les Néerlandais, qui étaient arrivés les premiers. « J'ai donné les soins les plus assidus aux milliers (*sic*) de nos blessés que la position des armées a conduits à Bruxelles et à Anvers. Leur sort était affreux. Délaissés au milieu de la terreur panique, sans hôpitaux, ne trouvant aucun secours ni auprès des habitants, qui n'ont pas le cœur des Allemands, quoiqu'ils aient le désir d'être défendus... A Anvers, même insouciance, même apathie. A mon arrivée, des milliers (*sic*) de blessés étaient sans nourriture, sans logement, forcés de coucher dans la rue... » Les plaintes du diplomate prussien sont visiblement empreintes d'exagération: d'autre part, elles doivent, en partie, retomber sur les services sanitaires de l'armée prussienne, qui semblent ne pas avoir mieux fonctionné que ceux de l'armée anglo-néerlandaise. Dès que les autorités et la population, débordées dans les premiers moments, purent faire le nécessaire, les blessés prussiens reçurent, de l'aveu même de M. de Brockhausen, les soins les plus empressés... « Je me suis convaincu encore ce soir, continue-t-il, que 800 de nos blessés de nos meilleurs régiments étaient soignés avec un véritable luxe par les Sœurs grises. Mais la quantité est telle, le défaut de chirurgiens est tel, qu'il faut que le chef de nos hôpitaux (j'espère que nous en avons) fasse la tournée de ces hôpitaux qu'on établit à Bruxelles, Anvers, Breda, Bergen-op-Zoom... » (Geheim Staats archiv, Berlin.) — Voir aussi la lettre du général Pirch I au maire de Namur (t. I., p. 220) qui contredit formellement les assertions malveillantes du baron de Brockhausen.

transformé en un vaste hôpital. Cet exemple fut imité en d'autres villes et nous avons déjà (t. I., p. 220) mentionné le témoignage écrit que l'autorité militaire prussienne rendit, entre autres, à la ville de Namur. La Belgique « se montra encore une fois dans les jours de bataille et de deuil la sœur de charité de l'Europe guerrière », ainsi que le dit avec tant de cœur et d'éloquence M. le lieutenant général Bruylant, dans le discours qu'il prononça, le 29 juin 1904, à l'inauguration du monument français représentant l'aigle blessé, érigé en face du lion de Waterloo. Le Dr Brugmans, qui avait pris la direction du service de secours, n'aurait pu, sans le zèle des habitants, s'acquitter de la lourde tâche qui lui incombait. On évalua à 20,000 le nombre de blessés qui furent soignés en ville, outre ceux qui avaient été admis dans les hôpitaux permanents. Il fallut aussi pourvoir aux évacuations vers les provinces du Nord. Les secours arrivèrent plus tard d'Angleterre, des dons en argent et en provisions de toutes espèces, et une légion de médecins et d'employés passèrent sur le continent pour contribuer aux soins à donner aux blessés et aux malades anglais.

Les témoignages les plus chaleureux de gratitude furent donnés par le roi Guillaume Ier, Wellington et les autorités militaires prussiennes aux habitants de Bruxelles et du pays pour leur humanité, qui sauva la vie à tant de braves soldats de toutes les nations (1).

---

(1) Voir le journal *L'Oracle*, numéros de juin. — LOUIS HYMANS, *Histoire politique et parlementaire de la Belgique de 1814 à 1830*, I, pp 155 et suiv. — LOUIS NAVEZ, *Les Quatre-Bras, Ligny, Waterloo et Wavre*, pp. 334 et 336. —

« Je prends cette occasion, écrivit le duc de Wellington au maire de Bruxelles, le 13 août 1815, de vous écrire pour vous remercier et pour vous prier de faire connaître ma reconnaissance aux habitants de la ville de Bruxelles et des environs pour les soins et la bonté qu'ils ont eus pour les officiers et les soldats blessés de l'armée sous mon commandement. Le service que nous avions eu en notre pouvoir de rendre à la ville de Bruxelles, par les efforts qui ont été faits et la bravoure des troupes presque sous ses murs, nous donnait lieu d'espérer que les habitants soulageraient, autant qu'il était en leur pouvoir, ceux qui en étaient devenus les victimes ; mais je ne m'attendais pas aux tendres soins et aux bontés que les habitants ont eus pour nous et je vous prie de croire et de leur faire savoir que leur conduite a fait sur nous tous une impression qui ne s'effacera jamais de notre mémoire (1). » Les Alison, les Mac Farlane, les Moor, les Siborne, les Derby, les Griffith, les Oman auraient dû relire cette lettre du duc avant de se répandre en injures et en calomnies contre les Belges : peut-être leurs critiques auraient-elles alors au moins revêtu une forme polie !

Le 17 juin, à 6 1/2 heures du soir, le duc de Feltre, répondant à un avis qu'avait fait passer le duc de Wellington, lui avait écrit de Gand : « ... Le Roi se tient prêt à quitter Gand pour Anvers (2). » Cette lettre venait à

(1) Renard. *Réponse aux allégations, etc.*
(2) Lettre du duc de Feltre au feld-maréchal duc de Wellington, Gand, 16 juin 1814, 6 h. 12 du soir. Documents inédits des archives d'Apsley house.

peine d'être expédiée, quand le roi Louis XVIII reçut du duc une lettre rédigée sur le champ de bataille des Quatre-Bras : « Bonaparte a été complètement battu à Genappe (Quatre-Bras), écrivait-il, la bataille a été très sanglante. Le général Pack (?) et le duc de Brunswick ont été tués. Deux divisions anglaises ont beaucoup souffert, le duc de Brunswick a été tué à la tête de ses braves Brunswickois... Les troupes belges se sont remarquablement bien conduites (1). »

Conformément aux ordres de Wellington, le duc de Berry avait réuni le 17 dans la soirée les troupes royales à Alost et, vers 9 heures du soir, il faisait connaître au général en chef anglais qu'il était à sa disposition, par le billet suivant : « Dans l'extrême impatience où je suis d'avoir de vos nouvelles, j'envoie le maréchal de camp comte de Mesnard pour résider auprès de Votre Excellence. D'après votre ordre verbal de me tenir prêt à marcher, la totalité de mon corps est concentré ici et prêt à partir d'un instant à l'autre pour nous porter où Votre Excellence le jugera à propos (2). » Les troupes royales, outre un état-major et des officiers en subsistance, comprenaient 2 escadrons de grenadiers à cheval, 1 escadron de gardes du corps, 1 compagnie rouge de « gardes du corps de Monsieur » et 786 hommes d'infanterie.

La cour exilée et les Gantois restèrent deux jours en suspens. On connaît la page, plus émouvante sans doute

---

(1) Documents inédits des archives d'Apsley house.

(2) Lettre du duc de Berry au duc de Wellington, Alost, 17 juin, 9 heures du soir.

que véridique, où Chateaubriand raconte que, sorti de Gand dans la journée du 18 pour faire une promenade sur la route de Bruxelles, il entendit au loin des roulements sourds et confus qu'il prit d'abord pour le bruit d'un orage et qui étaient les détonations de l'artillerie (1). « Cette grande bataille dont j'écoutais les échos au pied d'un peuplier et dont une horloge de village venait de sonner les funérailles inconnues était la bataille de Waterloo... » Puis, reprenant une pensée qu'il avait déjà exprimée et à laquelle l'anxiété de l'heure présente donnait un accent pénétrant : « Quel était ce combat ? se demande le grand écrivain. Le monde comme la robe du Christ était-il jeté au sort ? Bien qu'un succès de Napoléon m'ouvrît un exil éternel, la patrie l'emportait en ce moment dans mon cœur : mes vœux étaient pour l'oppresseur s'il devait, en sauvant notre honneur, nous arracher à la domination étrangère... »

Ayant, dans l'après-midi du 18, reçu avis que les Français étaient entrés à Bruxelles, à ce qu'assuraient plusieurs officiers anglais de la manière la plus positive, le duc de Berry avait commencé son mouvement de retraite vers l'Escaut, laissant à Alost un détachement de cavalerie pour faire son arrière-garde. A Gysegem, à une forte lieue d'Alost, il reçut des nouvelles tout à fait contraires : il envoya un escadron et un bataillon à Termonde pour rester maître du pont, et retourna

(1) Le vent était de l'Ouest le 18 juin, et à Gand Chateaubriand n'a certainement pas pu entendre le canon de Waterloo, alors qu'à Hal le prince Frédéric l'entendait à peine.

le 19, à la pointe du jour, à Alost (1). La correspondance du roi Louis XVIII démontre que la liaison entre Gand et les troupes royales était fort mal assurée : avant même que celles-ci eussent commencé leur retraite sans emmener avec elles la cour qu'elles devaient protéger, le roi avait déjà appris par le général Pozzo di Borgo, envoyé par le duc de Wellington à cet effet, la nouvelle de la victoire.

Le lieutenant général Martuschewitz, gouverneur militaire de Gand, prévenu en même temps, avait informé le gouverneur civil de la Flandre orientale, le comte de Lens, du succès remporté par les alliés. Peu après, la population gantoise se rassemblait en foule devant la proclamation suivante, affichée à l'hôtel de ville : « Le duc de Wellington a gagné la bataille la plus complète, la plus contestée et la plus glorieuse et peut-être la plus importante dont l'histoire fasse mention. Le tyran et les ennemis de la France ont été vaincus après neuf heures de combat. L'ennemi est en pleine déroute, il a perdu son artillerie et perdu vraisemblablement, dans la journée, les restes de son armée dispersée. Rien ne peut égaler la valeur héroïque qu'ont déployée les armées anglaises, prussiennes et belges (2). »

Un enthousiasme indescriptible s'empara de la population gantoise : la ville s'illumina et, au son joyeux de

(1) Lettre du duc de Berry au duc de Wellington, Gysegem, le 19 juin 1815, 3 heures de l'après-midi. (Documents inédits des archives du duc de Wellington, Apsley house.)

(2) Archives du ministère de la guerre à Paris, section historique de l'état-major général.

« Roelant », la grosse cloche du beffroi, la multitude défila dans la rue des Champs devant l'hôtel du comte d'Hane-Steenhuyse, où résidait le roi exilé.

Le soir même, Louis XVIII écrivit au duc de Wellington : « Le général Pozzo di Borgo s'est acquitté, mylord, de la commission que vous lui avez donnée pour moi. Je suis extrêmement sensible à cette attention et je félicite, de tout mon cœur, le premier général du monde. Les ennemis que vous avez si glorieusement défaits m'ont contraint d'oublier ce qu'ils sont nés, ainsi rien ne doit troubler la joie que me cause votre victoire. Vous l'achèverez, vous ne laisserez pas de repos à celui que vous avez vaincu, vous voudrez surtout faire voir que, s'il est des traitres, je compte encore bien plus d'enfants. Des armes pour eux, mylord, un peu d'assistance, je vous le demande au nom même de votre gloire et bientôt je suis auprès de vous avec une armée moins exercée sans doute que la vôtre, mais aussi valeureuse et animée du même zèle pour la plus juste des causes (1)... »

Dès que sir C. Stuart, ambassadeur de la Grande-Bretagne auprès de Louis XVIII, eut appris la victoire remportée par les alliés à Waterloo, il écrivit au duc que le roi avait immédiatement envoyé des émissaires à Paris pour y provoquer une contre-révolution que soutiendraient les corps qui lui étaient restés fidèles : « Je crois nécessaire, disait sir C. Stuart, de vous faire connaître que Sa Majesté a saisi cette occa-

(1) Louis XVIII, roi de France, au maréchal duc de Wellington, Gand, 19 juin 1815 (archives d'Apsley house, documents inédits).

sion pour envoyer des instructions à plusieurs personnages à Paris pour profiter de toutes les occasions qui se présenteraient pour prendre, en son nom, le gouvernement et poser des actes publics de par l'autorité royale. Il se propose, en même temps, de faire marcher, sur Bailleul et Armentières, le corps d'émigrants royalistes rassemblé à Alost et à Termonde, si Votre Grâce approuve ce projet. Je n'ai cependant pas encouragé cette détermination en donnant espoir que les mouvements projetés seraient appuyés par aucun corps ou détachement des troupes sous vos ordres (1). »

Le porteur de la lettre de l'ambassadeur anglais fut chargé par le comte de Blacas, ministre des affaires étrangères du roi, d'une dépêche pour le duc de Wellington le sollicitant d'accorder son appui à cette tentative de contre-révolution (2).

Dès le lendemain, 20 juin, le duc répondit qu'il comptait franchir la frontière française le 21 juin et invita le roi à le suivre. Il espérait que la présence de Louis XVIII sur le territoire de la France procurerait aux armées alliées la possibilité de venir promptement à bout de toute résistance.

Le 22 juin, le roi de France, sa cour et toute sa suite partirent pour Grammont; le 23, ils étaient à Mons. Avant de quitter Gand, Louis XVIII signa le registre des résidents français, en inscrivant en regard de son

(1) Lettre de « sir Ch. Stuart to Field Marshall the Duke of Wellington » (Archives d'Apsley house.) Cette lettre inédite est datée fautivement du 16 juin 1815.

(2) Lettre du comte de Blacas au maréchal duc de Wellington, Gand, 19 juin. (Archives d'Apsley house, documents inédits.)

nom la devise latine : *Patriæ totus et ubique.* (Pour la patrie tout et partout.)

Le journal d'un marchand d'Amsterdam porte à la date du lundi 19 juin : « Les hostilités sont commencées, les fonds baissent. » Mardi 20 juin : « Ce matin numéro extraordinaire du *Journal officiel.* Le prince d'Orange est blessé d'une balle dans le bras gauche et annonce un combat sanglant. Les nouvelles sont incertaines et ne paraissent guère favorables. Mais à la Bourse tout est à la joie, les fonds sont demandés, et il est annoncé dans un numéro extra du *Journal officiel* que les Français sont battus et en fuite. Quel bonheur! Grâce à Dieu pour notre chère patrie! » Mercredi 21 juin : « Parade à l'occasion de la victoire. Joie universelle. »

La première nouvelle de la victoire arriva à la famille royale en résidence au palais du Bois (Huis ten Bosch), à La Haye, par la lettre du prince d'Orange datée du palais de Bruxelles, le 19 juin, à 2 heures du matin. « Victoire, victoire, écrivait d'une main tremblante le prince blessé, mes très chers parents. Nous avons eu une affaire magnifique ce jour contre Napoléon, qui est venu nous attaquer dans notre position en avant du bois de Soignes. C'est mon corps d'armée qui a principalement donné et à qui nous devons la victoire. Mais l'affaire a été entièrement décidée par l'attaque que les Prussiens ont faite sur la droite de l'ennemi. Je suis blessé d'une balle qui m'a traversé l'épaule gauche, mais c'est peu de chose. A vie et à mort tout à vous! »

Le lieutenant-colonel Wauthier, chargé de porter cette lettre ainsi que le rapport du prince au roi sur

la bataille de Waterloo, arriva au palais du Bois le 19, à 11 heures du soir. Ce rapport fut publié dès le lendemain, mardi 20 juin, dans le numéro extraordinaire n° 3 du *Nederlandsche Staats courant* (1).

Le roi, fier et heureux de la belle conduite de son fils écrivit à sa mère, la princesse douairière, qui résidait à Harlem : « La reine a appris en femme spartiate la nouvelle (de la blessure du prince), qui doit être très sensible à son cœur maternel. » Le 21 juin, la reine partit pour Bruxelles pour aller prodiguer ses soins au prince d'Orange.

Napoléon, de son côté, rentrait le 21 juin dans la soirée au palais de l'Elysée, à Paris, au moment même où le *Moniteur* publiait les nouvelles de la victoire de Ligny et de la défaite de Waterloo et apprenait à la France frémissante le dernier désastre de l'empire et le nombre de victimes qu'elle avait à pleurer (2).

M. Louis Navez a tracé de main de maitre, dans son ouvrage : *Les Champs de bataille historiques de la Belgique* (3), les conséquences qu'eut pour l'Europe et le monde la victoire de Waterloo. Les Anglais doivent à cette victoire la conservation de leurs anciennes colonies et l'acquisition de nouveaux territoires, qui réunis formèrent l'ensemble des possessions qui sont devenues l'empire britannique d'aujourd'hui. Elle a délivré définitivement du joug de la France et rattaché à leur

---

(1) Note 31, I, A.

(2) *Correspondance de Napoléon*, éd. 1869, t. 28, p. 338. Note 30 IV A, et note 31 IV.

(3) Louis Navez, *Les Champs de bataille, etc.*, p. 240.

patrie naturelle les populations allemandes qui en avaient été arrachées par Napoléon. Le Congrès de Vienne avait attribué les pays rhénans et la Westphalie à la Prusse : le sang versé à Waterloo par les Allemands, les Anglais et les Néerlandais a consolidé l'union de ces provinces à la monarchie prussienne et a mis à l'abri de nouvelles vicissitudes les résultats acquis dans les guerres de libération. A ce titre, on peut dire que la victoire de Waterloo fut l'un des facteurs qui devaient dans le cours du siècle produire la réalisation de l'unité germanique et l'expansion grandiose de la force politique militaire et économique de la patrie allemande.

Pour les Anglais et les Allemands le sang versé par leurs héros de 1815 dans les plaines brabançonnes a donc fait germer une nouvelle grandeur pour leurs races et leurs empires, aujourd'hui les deux plus puissants du monde.

La victoire de Waterloo a sauvé le jeune royaume des Pays-Bas de la destruction. « En donnant la Belgique à la Hollande » (1) et la Hollande à la Belgique, elle fut le point de départ de l'heureuse fortune et de l'admirable prospérité des deux moitiés de la Néerlande. Les braves, qu'ils fussent nés dans le Nord ou dans le Sud, qui, en versant leur sang sur les collines des Quatre-Bras et de Waterloo, ont fait triompher leur patrie commune, ont, en elle, fait triompher les patries plus restreintes, mais autant aimées, qui sont les nôtres

(1) Louis Navez, *loc. cit.*

aujourd'hui. C'est grâce à la bravoure et à la constance qu'ils ont déployées dans ces grandes journées que les Pays-Bas septentrionaux ont continué, sous le sceptre des descendants du Taciturne, leur existence prospère et glorieuse, un instant troublée par la terrible, mais brève hégémonie qu'exerça sur l'Europe la France de Napoléon : que la Belgique, après le divorce de 1830, put devenir un État indépendant, gouverné par une dynastie vraiment nationale, à laquelle elle est redevable du bonheur dont elle jouit et du rang éminent qu'elle occupe, malgré l'étroitesse de ses frontières, parmi les peuples de l'Europe.

En tournant les yeux vers ces glorieux champs de bataille, théâtre des scènes d'héroïsme dont nous avons essayé de tracer une fois de plus le tableau, les deux nations, fondues alors en une seule, sœurs aujourd'hui, se rappelleront, au sein des bienfaits de la paix, de la liberté et des richesses dont elles jouissent depuis près d'un siècle, que des heures redoutables peuvent encore sonner et qu'alors seuls le talent et la fermeté de leurs chefs militaires, le dévouement et le courage de leurs soldats pourront les sauver. Fasse le Ciel qu'ils se montrent dignes de leurs ancêtres des Quatre-Bras et de Waterloo !

II.

Pertes et Récompenses.

Les souverains et les nations s'empressèrent à l'envi de reconnaître, par des marques d'honneur individuelles ou collectives, les vertus militaires qui avaient brillé d'un si magnifique éclat dans la courte, mais terrible campagne dont leur trône et leur sécurité avaient été l'enjeu.

Dès le 25 juillet 1815, le prince régent de la Grande-Bretagne décréta que le nom de Waterloo serait inscrit sur les drapeaux et les étendards de tous les régiments d'infanterie et de cavalerie qui s'étaient distingués dans les journées de juin. De même, les noms de Ligny et de Belle-Alliance furent, immédiatement après ces glorieuses batailles, inscrits en lettres d'or ou d'argent sur les cravates et les rubans des drapeaux prussiens. Dans le duché de Nassau, on frappa une médaille d'honneur pour décorer tous les militaires présents aux combats des Quatre-Bras et de Waterloo et ayant contribué par leur courage à la défaite des Français. En Néerlande, toute la première moitié du XIX[e] siècle s'écoula avant que la reconnaissance nationale s'exprimât par l'octroi d'un signe d'honneur aux combattants de 1815. Le prince d'Orange, depuis le roi Guillaume II, refusa constamment de rappeler par l'institution d'une médaille commémorative la campagne où, plus que

personne, il s'était distingué par les services qu'il avait rendus. Son fils, le roi Guillaume III, considéra comme un devoir de piété filiale de combler la lacune que la modestie de son prédécesseur avait laissé subsister. Le 10 mai 1865, il créa une médaille dite la « croix d'argent » (zilverenkruis) pour décorer tous les Néerlandais qui, cinquante ans auparavant, avaient, en participant aux grandes luttes de 1815, sauvegardé l'existence du royaume. Il est regrettable que les animosités nationales n'aient pas été considérées comme suffisamment calmées à l'époque où fut instituée cette décoration pour que les gouvernements des deux pays aient pu s'entendre pour en parer aussi la poitrine des Belges survivants, jadis officiers et soldats des corps recrutés dans leur pays et ayant figuré avec gloire dans les batailles des Quatre-Bras et de Waterloo.

Par arrêté royal du 7 août 1896, LL. MM. la reine Régente et la Reine des Pays-Bas décorèrent de la croix d'argent le drapeau du 8e régiment d'infanterie néerlandais, successeur du bataillon de milice n° 3. Depuis il fut prescrit par arrêté royal que les noms de Quatre-Bras et de Waterloo soient inscrits en lettres d'or sur les drapeaux et étendards des régiments dont l'origine remonte aux corps de troupes qui ont participé aux combats de la campagne de 1815 et s'y sont glorieusement conduits. Ces régiments sont le 2e régiment d'infanterie, originaire des bataillons de milice nos 8 et 17 et des bataillons de ligne nos 2 et 12; le 3e régiment d'infanterie, qui provient du bataillon de milice n° 19; le 5e régiment d'infanterie, qui provient du bataillon de milice n° 13 et des bataillons de milice nos 7 et 10;

le 6e régiment d'infanterie, qui provient des bataillons de ligne nos 7 et 13 et des bataillons de chasseurs nos 27 et 36; le 7e régiment d'infanterie, qui provient du bataillon de ligne no 13 et des bataillons de milice nos 4, 5 et 6, et enfin le 3e régiment de hussards, qui provient du régiment de dragons légers no 5. Le corps d'artillerie à cheval n'ayant pas d'étendard reçut un signe d'honneur spécial.

Dans l'armée belge, les corps qui pourraient envier l'honneur échu aux compagnons d'armes néerlandais avec lesquels ils ont combattu bravement coude à coude, il y aura bientôt cent ans, sont les 3e, 6e, 7e, 8e et 9e régiments de ligne. A la séparation d'octobre 1830, ces régiments eurent comme premier noyau les unités dérivant des bataillons de ligne nos 3 et 7 et des bataillons de chasseurs nos 27, 35 et 36. Les 1er et 3e régiments de lanciers, les 1er et 2e régiments de chasseurs à cheval dérivent respectivement des dragons légers no 5 et des carabiniers no 2, des hussards nos 6 et 8. Dans l'artillerie, c'est le 1er régiment d'artillerie qui a le plus de droits de se déclarer apparenté avec les batteries à pied Stevenart et Lux, et les batteries à cheval qui représentent la batterie à cheval Krahmer de Bichin. Après bientôt cent ans d'histoire, l'inscription des noms de Quatre-Bras et de Waterloo sur les drapeaux et étendards belges ne saurait être interprétée autrement que comme un encouragement au devoir, à l'honneur militaire et à l'amour de la gloire adressé aux officiers et soldats servant leur patrie dans les rangs de ces corps et comme un hommage rendu aux 37 officiers et aux 1,146 sous-officiers et soldats belges tués

ou blessés en 1815 en combattant sous les ordres du chevaleresque prince d'Orange (1).

Les écrits de von Treischke, a fait observer une revue allemande, ont eu plus d'influence sur le développement des idées nationales des peuples de l'Allemagne que toute la politique de Bismarck. Quelques phrases d'Alison, de Thackeray et d'autres auteurs anglais (2) incriminant sans preuves l'attitude des Néerlandais en 1815, ont été, de même, beaucoup plus écoutées que les paroles du duc de Wellington, dont les éloges ont été absolument étouffés sous le blâme.

En réfutant les assertions parfois calomnieuses et souvent inexactes de Siborne, qui malheureusement a donné le ton aux écrivains venus après lui, nous tâcherons de montrer que les historiens anglais n'ont été que trop souvent mal ou incomplètement informés sur tout ce qui concerne leurs alliés durant la campagne aux Pays-Bas. Leur peu de précision est surtout notoire en ce qui concerne les chiffres relatifs aux effectifs des troupes néerlandaises et nassaviennes et aux pertes de tout genre qu'elles ont subies. Siborne omet complètement celles de l'artillerie. L'inexactitude

(1) L'effectif total des Belges servant dans l'armée des Pays-Bas est, d'après nous, de 4,582 hommes. G. Van Remoortere, dans son histoire de la campagne de 1815 dans les Pays-Bas, donne pour l'armée néerlandaise le chiffre de 30,280 officiers et soldats, dont 5,450 Néerlandais du Sud et 4,540 Nassauviens. C'est d'après les matricules que nous avons fixé l'effectif total présent le 12 juin 1815 à 29,566 hommes, dont 4,582 Néerlandais du Sud et environ 4,300 Nassauviens.

(2) ALISON, *Histoire de l'Europe*, vol. 10, p. 168. — Nous avons déjà parlé à diverses reprises de la « Vanity Fair », de Thackeray. Récemment, un romancier en vogue, M. A. Conan Doyle, a, dans les pages 106, 110, 112, 124 de son ouvrage *The Great Shadow and Beyond the City*, Tauchnitz édition, n° 2886, 1893, grossièrement outragé les Néerlandais du Nord et du Sud.

de ces écrivains en des points aussi importants jette la plus légitime suspicion sur les conséquences qu'ils prétendent en tirer. On peut ajouter que la plupart ont travaillé sur des documents de seconde main; les règles les plus élémentaires de la critique historique leur commandaient cependant d'en vérifier au moins l'exactitude aux sources originales. C'est à peine si deux historiens anglais seulement ont pris souci de s'acquitter du devoir de compulser les rapports officiels néerlandais.

L'un d'entre eux (1) est venu à La Haye avec son opinion déjà toute faite, a consacré une heure tout au plus à l'examen des documents mis à sa disposition et n'a corrigé dans ses travaux ultérieurs aucune des assertions dont la fausseté lui avait été cependant démontrée d'une façon palpable. L'autre, au contraire, M. Demetrius C. Boulger, a étudié consciencieusement les documents originaux et en a tiré en faveur de nos soldats un courageux plaidoyer dont les Pays-Bas et la Belgique lui seront toujours reconnaissants (2).

Sir Herbert Maxwell n'a pas craint d'élever sa conscience historique au-dessus de tous les préjugés : il a fait preuve de la même indépendance d'esprit que son noble compatriote, lord Rosebery, a montrée en reprochant à l'Angleterre d'avoir manqué d'humanité envers l'empereur déchu en lui donnant un geolier dans la personne de sir Hudson Lowe.

Mais la gratitude que nous devons à sir Herbert

(1) Un officier général anglais.
(2) DEMETRIUS C. BOULGER. *The Belgians at Waterloo*. London, 1901.

Maxwell pour la courtoisie avec laquelle il s'est maintes fois exprimé dans la revue *The Nineteenth Century* (1) à l'égard des Néerlandais, pour les termes équitables et bienveillants dont il use en parlant d'eux, pour l'hommage qu'il rend au prince d'Orange et aux généraux de Constant et Chassé, ne doit pas nous empêcher de faire remarquer que presque tous les chiffres qu'il donne concernant les effectifs des troupes, aussi bien alliées que françaises, doivent être revus. Ses assertions au sujet de l'heure à laquelle la brigade de Bylandt arriva aux Quatre-Bras, de la position qu'occupait cette brigade et de l'attitude qu'elle prit durant l'attaque de d'Erlon à Waterloo, de sa prétendue débandade, de la conduite des Nassauviens à Goumont, du peu de fermeté des escadrons de van Merlen et des bataillons de d'Aubremé, montrent combien il a de peine à se soustraire à l'influence de Siborne. Sir Herbert Maxwell a donné trop de preuves de son amour de la vérité et de son impartialité pour que nous ne doutions pas que, s'il avait pris connaissance des documents officiels conservés à La Haye, il aurait pu, au lieu de rechercher simplement les circonstances atténuantes, démontrer clairement la conclusion qu'il formule en ces termes : Les Belges ne se sont pas enfuis à Waterloo. *The Belgians did not run away at Waterloo.* Pour un esprit aussi loyal et indépendant que celui de l'honorable baronet c'eût été une grande satisfaction de pouvoir appuyer de pièces authentiques les efforts généreux qu'il a tentés pour éclairer l'opinion égarée de ses conci-

---

(1) *Nineteenth Century*, nº 283, September 1900. *Our alliès at Waterloo*, by sir Herbert Maxwell, Bart M. P., p. 407.

toyens et les prémunir contre les mensonges et les calomnies. L'étude des archives de La Haye lui aurait montré combien il a été dans le vrai en essayant de remonter le courant des idées préconçues de ses compatriotes, dont il dénonce lui-même en ces termes les funestes effets : « Les accusations de mauvaise conduite et de lâcheté proférées contre les troupes néerlandaises par des auteurs aussi graves qu'Alison et Siborne ont été tant répétées par les innombrables écrivains qui les ont suivis qu'il est admis comme un article de foi que Waterloo fut gagné non pas avec l'aide des officiers et des troupes belges-néerlandaises, mais en dépit d'eux (1) ».

L'esprit de dénigrement, une fois déchaîné, ne connait plus de bornes. Si l'on avait jugé les autres contingents qui ont pris part à la bataille de Waterloo avec la même malveillance que les Néerlandais, ni Anglais, ni Brunswickois, ni Hanovriens ne seraient sortis sans tache d'un tribunal aussi sévère. Sir Herbert Maxwell a l'impartialité de montrer que même les troupes anglaises, malgré leur bravoure et leur ténacité, ne pourraient échapper aux critiques de ces censeurs impitoyables.

« La conduite des troupes anglaises ne fut pas parfaite dans toutes les circonstances. (The conduct of the British troops was not perfect in every instance.)

(1) Herbert Maxwell, *loc. cit.* « ...Nevertheless the charge of misbehaviour and cowardice made against the Netherlander troops by such weighty authorities as Alison and Siborne has been repeated by innumerable later writers, until it has come to the current belief that Waterloo was won, not by the help of the Belgian Dutch officers and regiments but in spite of them. »

Dans le courant de l'année 1815, le duc de Wellington écrivit à lord Mulgrave : « ... Je n'ai pas été complètement satisfait de l'artillerie à la bataille de Waterloo. L'armée était formée en carrés sur les pentes immédiatement en arrière de la crête sur laquelle était placée l'artillerie; la cavalerie française chargea et se forma sur le même terrain que nos batteries, en général à quelques yards de nos pièces. Nous ne pouvions exiger que nos canonniers restassent à leurs canons dans de pareilles circonstances. Mais j'avais le droit d'espérer que les officiers et soldats de l'artillerie feraient ce que moi-même et tout l'état-major fîmes, c'est-à-dire qu'ils se réfugieraient dans les carrés d'infanterie jusqu'à ce que la cavalerie française eût été refoulée par notre cavalerie ou notre infanterie. Mais ils n'en firent rien. Ils s'éloignèrent tout à fait du champ de bataille en amenant avec eux leurs avant-trains, leurs munitions et tout le reste et quand, après quelques minutes, nous eûmes refoulé la cavalerie française et que nous aurions pu faire bon usage de nos canons, nous n'avions plus d'artilleurs pour les servir (1). » Que dirait-on de nous

(1) *The Nineteenth Century*, n° 283, p. 415. « I was not very well pleased with the artillery at the battle of Waterloo. The army was formed in squares immediately on the slope of the rising ground, on the summit of which the artillery was placed... The French cavalry charged and were formed on the same ground as our artillery, in general within a few yards of our guns. We could not expect the artillery men to remain at their guns in such a case. But I had a right to expect that the officers and men of the artillery would do as I did, and as all the staff did, that is to take shelter in the squares of infantry till the French cavalry should be driven off the ground either by our cavalry or infantry. But they did no such thing : they ran of off the field entirely, taking with them limbers ammunitions and every thing and when in a few minutes we had driven of off the French cavalry, and could have made good use of our artillery we had no artillery men to fire them. »

si, prenant texte de ces paroles du généralissime anglais et les rapprochant du rapport de la 1re division néerlandaise dans lequel il est constaté que le général Chassé nota l'affaiblissement du tir de l'artillerie et alla voir au galop quelle en était la cause, nous nous répandions en appréciations malveillantes?... Siborne et ses imitateurs ont cependant agi ainsi envers nous et avec beaucoup moins de fondement encore.

Plus sévère encore et plus susceptible d'interprétation fâcheuse est le paragraphe suivant de l'ordre de remerciement que lord Wellington adressa à ses troupes après la victoire de Waterloo : « Le feld-maréchal a remarqué que beaucoup de soldats et même des officiers ont quitté les rangs sans permission et sont partis pour Bruxelles, quelques-uns même pour Anvers, en répandant sur leur passage de fausses alarmes. Leur conduite est hautement contraire à la discipline et à l'honneur militaire. Le feld-maréchal prie les officiers généraux commandants les divisions de l'armée britannique et les corps de chaque nation dont l'armée est composée de lui faire rapport par écrit des officiers et soldats (les premiers par leur nom) absents en ce moment ou qui ont été absents sans permission depuis le 16 courant (1). »

(1) « The field marshal has observed that several soldiers, and even officers, have quitted their ranks without leave and have gone to Bruxelles, and even soms to Antwerp, where, and in the country through which they passed they have spread a false alarm in a manner highly unmilitary and derogatory to the character of soldiers. The Field Marshal requests the general officers commanding divisions in the British Army and the general officers commanding the corps of each nation of which the army is composed to report to him in writing what officers and men (the former by name) are now of have been absent without leave since the 16th inst. »

Ces feuilles, si tant est qu'elles ont été fournies, constitueraient un véritable examen de conscience de toute l'armée. Nous poursuivons pour notre part celui des corps néerlandais avec la conviction qu'aucun des corps des autres nations n'aurait pu leur jeter la première pierre.

M. Oman a fait tous ses efforts pour mettre à néant le jugement favorable porté par sir Herbert Maxwell sur la conduite des Néerlando-Belges à Waterloo et pour maintenir les accusations surannées formulées contre les alliés fidèles de l'Angleterre (1). Parmi les preuves qu'il invoque à l'appui de sa thèse, il faut ranger en premier lieu la situation politique anormale et sans cordialité existant en 1815 entre la Belgique et la Hollande et l'origine différente des régiments composant l'armée néerlandaise (2). Ces raisons tendraient, d'après lui, à légitimer les reproches articulés contre celle-ci par les Anglais. En ce qui concerne le côté politique de la question, nous croyons avoir, dans les premiers chapitres de cet ouvrage, dépeint la tendance des esprits dans les deux parties de la nouvelle monarchie aussi véridiquement que possible. Les écrivains belges contemporains, à quelque nuance d'opinion qu'ils appartiennent, s'accordent à dire que, durant la première moitié de l'année 1815, la situation politique ne laissait rien à désirer. Nous en avons conclu que les provinces du Sud ont loyalement essayé de lier partie

(1) *The Nineteenth Century*, n° 284, October 1900. *The Dutch Belgians at Waterloo*, by C. Oman (Fellow of All Souls), p. 629.

(2) Ibidem, p. 630.

avec celle du Nord. Ce ne fut qu'après la campagne, en septembre 1815, que s'élevèrent les premiers nuages politiques quand fut mise en vigueur la nouvelle Constitution. Au surplus, l'argument politique invoqué par M. C. Oman n'aurait de valeur que si les troupes belges avaient été levées sous l'empire de la conscription ou de toute autre forme de service obligatoire. Il s'effondre devant le fait qu'elles furent recrutées par le volontariat pur et simple.

Nous avons également décrit longuement toutes les mesures prises pour unifier et amalgamer les corps d'origine belge et ceux d'origine néerlandaise. Durant la campagne, tous étaient organisés sur le même pied. Aux jours des Quatre-Bras et de Waterloo, l'amalgame était complet et s'était effectué d'autant plus facilement que le nombre des unités belges était fort inférieur à celui des unités néerlandaises. Le général Capiaumont, qui a laissé dans l'armée belge les plus honorables souvenirs et qui, en 1815, servait dans le 27e bataillon de chasseurs, a déclaré que l'esprit des troupes belges était excellent. « Le dévouement le plus sincère à la dynastie animait alors, a-t-il écrit, les officiers et soldats belges de nation, c'est une chose connue (1)... »

L'unique différence entre les corps de ligne et ceux de milice était que, dans les premiers, les soldats servaient depuis plus longtemps que dans les seconds, où les hommes n'étaient sous les armes que depuis dix mois

---

(1) Lettre du général Capiaumont au colonel baron van Tuyll van Serooskerken, Ixelles, 13 janvier 1869.

en moyenne. Des 38 bataillons néerlandais (1), et non 17 comme le dit M. Oman, qui en 1815 allèrent au feu, 15, et non 9, appartenaient à la milice nationale. Ils étaient composés de la levée de 1814; fort peu d'hommes de la classe de 1815, appelée sous les armes au mois de mai seulement, furent jugés assez instruits pour être versés dans les rangs au moment de l'entrée en campagne. Aussi les bataillons de milice étaient-ils notablement inférieurs à la force organique fixée : le bataillon n° 5, qui aurait dû compter 571 hommes, n'en avait dans les rangs, le 12 juin, que 460. M. Oman prétend qu' « aussi bien dans la ligne que dans la milice, la majorité des hommes qui se trouvaient dans les rangs néerlando-belges avaient réellement servi sous le chef (Napoléon) contre lequel on leur demandait maintenant de combattre (2). Les matricules des corps néerlandais démontrent sans réplique l'inexactitude de cette affirmation : sur les 28,000 sous-officiers et soldats, en chiffre rond, qui servirent sous les ordres de lord Wellington, 1,200 à peine, dont 29 miliciens seulement de la levée de 1814, avaient fait des campagnes antérieures.

La liste des officiers belges faisant partie en 1815 de l'armée néerlandaise présente un trait remarquable et sur lequel l'attention mérite d'être attirée : c'est le nombre considérable de noms de famille nobles qui y

(1) Voir t. III, annexe IX.
(2) Oman, *Nineteenth Century, loc. cit.*, pp. 630-631 : « Both in the line then, and in the militia the *majority* of the Dutch Belgian rank and file had actually served under the commander whom they were now invited to resist. »

figurent. On constate que la noblesse d'épée belge, après s'être abstenue de servir l'empire français, a repris les armes avec empressement au début du régime néerlandais. La même remarque s'applique aussi aux familles bourgeoises ayant jadis fourni des officiers aux régiments nationaux au service de l'Autriche. Ces nombreux jeunes gens, pénétrés des sentiments d'honneur militaire traditionnels dans leurs familles, formaient avec les anciens officiers au service français, instruits à bonne école au point de vue militaire et qui n'avaient été admis ou conservés dans les rangs que sur preuves formelles de leur loyauté, un cadre de grande valeur, dont la fidélité, la bravoure et le dévouement brillèrent d'un vif éclat durant la campagne (1).

A en croire M. Oman aussi bien que Dumouriez, les Belges auraient été des adorateurs de Napoléon plus fervents encore que les Français eux-mêmes : nous avons assez réfuté plus haut cette thèse puérile pour qu'il soit nécessaire d'y revenir. Se fiant à des indications qu'il a puisées dans les mémoires de Marbot, M. Oman affirme que le dépôt, institué à Lille sur les ordres de Napoléon, pour enrôler les déserteurs belges comptait 378 hommes le 5 juin 1815. Marbot était un vaillant cavalier et maniait la plume avec autant d'élégance que l'épée ; mais les récits où il nous conte avec brio tant d'aventures où il ne manque jamais d'avoir

(1) Une copie des états de cadres d'après les documents des archives de La Haye existe au Ministère de la guerre à Bruxelles. Une analyse de ces états serait extrêmement intéressante mais, nous entraînerait trop loin. A chaque ligne, on y rencontre des noms qui aujourd'hui sont en évidence dans toutes les branches de l'activité sociale.

lui-même le plus beau rôle, nous montrent combien il était porté à mettre en évidence tout ce qui flattait sa personnalité et nous donnent quelque raison de nous défier de ses chiffres. Ce brillant hussard ne semble pas avoir été grand clerc en feuilles de revue et en états de présence. Nous avons fait de longues recherches au dépôt de la guerre et aux archives nationales à Paris sans trouver de renseignements sur les effectifs du soi-disant corps belge dont l'empereur avait projeté la formation. L'absence de toute information précise sur ce point détruit, à notre avis, la légende de Marbot. Un succès même relatif des enrôlements belges tentés à Lille aurait certainement été exploité par l'administration de la guerre française ; il aurait été si avantageux au point de vue politique et militaire de pouvoir annoncer au *Moniteur* que le premier bataillon belge était formé qu'il est moralement évident que, si les faits avancés par Marbot avait eu quelque fondement, on ne les aurait pas laissés dans l'ombre. Mais admettons qu'au dépôt de Lille il y ait eu dans les premiers jours 378 soldats déserteurs : peut-on de bonne fois prétendre qu'ils étaient tous Belges? Demande-t-on des papiers en règle et des extraits d'acte de naissance aux déserteurs qu'une armée recueille! Marbot se vante avec sa faconde méridionale de ce « que les soldats belges, saxons, hanovriens arrivaient par bandes ». M. Oman s'appuie sur Marbot ; mais, sans se départir de sa gravité professorale, il barre simplement dans sa citation les mots « saxons » et « hanovriens » : il tient sa preuve, les 378 sont belges!

Faisons une dernière concession : admettons le

chiffre et ne disputons plus sur la nationalité de ces misérables. Voilà cent ans, dirons-nous alors, qu'après Dumouriez vous répétez tous, depuis Siborne jusqu'à Blennerhasset, Oman, Plufk Harttung et Lettow-Vorbeck que les Belges, passionnés pour Napoléon, étaient prêts à déserter en masse pour rejoindre les rangs français, on les attendait à Lille! Mais alors où sont, nous ne dirons pas le bataillon, l'escadron, la compagnie même, mais le simple peloton d'infanterie ou de cavalerie qu'on a habillé et armé, au moyen des transfuges, du drapeau néerlandais?... Ils ont été 378, dit M. Oman; mais réussirait-il même à nous le prouver que nous récuserions encore avec indignation, au nom des 28,000 Néerlandais du Nord et du Sud qui furent inébranlablement fidèles à leur roi, la conclusion qu'il veut nous imposer que « ce fait jette une lumière sinistre sur l'abandon du drapeau qui fut un trait si bien marqué dans les troupes néerlandaises durant les journées des 16, 17 et 18 juin (1) » Si la lumière de M. Oman jette des lueurs fâcheuses, c'est que les verres dans lesquels il la renferme sont obscurcis par les préventions. Nos documents, visibles pour tous, jettent des rayons brillants sur tous les faits et, à leur clarté, ce sont les insinuations calomnieuses seules qui paraissent sinistres.

M. Oman adresse à la brigade van Merlen d'impitoyables reproches pour ne pas avoir été en état aux

---

(1) Voir t. I, p. 340, note (1).
OMAN, *loc. cit.* « This fact throws a sinister light on the melting away from the colours which was such a marked feature among the Netherlanders on the 16th, 17th and 18th of June. »

Quatre-Bras de « se rallier suffisamment pour qu'il ait été possible de lui faire fournir une seconde charge » et parce que « Wellington, quoique ne sachant plus qu'imaginer pour avoir de la cavalerie, n'essaya même pas d'obtenir un second effort des deux régiments néerlandais ». Puis il cite comme pertes subies par la brigade van Merlen dans la journée des Quatre-Bras l'ensemble de celles des trois journées du 16 au 18 juin, c'est-à-dire 11 officiers et 360 cavaliers, et en prend texte pour épiloguer sur la lâcheté de ces corps, les fuyards devant, d'après lui, former une partie importante des déchets éprouvés. Toutes ces dissertations, basées sur une erreur matérielle, tombent devant les faits, car le 16 juin aux Quatre-Bras le régiment de hussards n° 6 et le régiment de dragons légers n° 5 perdirent en réalité 7 officiers et 163 cavaliers, chiffres tout à fait en rapport avec ceux que l'expérience fournit pour les actions de cavalerie poussées à fond contre la cavalerie (1). Enfin avant de prononcer le verdict stigmatisant nos compatriotes, le professeur d'Oxford aurait dû, en toute justice, exposer à ses lecteurs l'incident malheureux dont fut victime l'un des régiments du général van Merlen après la charge victorieuse des Quatre-Bras et que nous avons mentionné dans notre récit de cette bataille (2). « Les chevau-légers (dragons n° 5), écrit le général Capiaumont, témoin oculaire du fait, revenant ivres de leur triomphe vers la ferme des Quatre-Bras,

(1) Comme exemple citons les pertes de la 11e brigade de cavalerie prussienne (Barby), dont les 3 régiments perdirent, le 16 août 1870, 26 officiers, 205 hommes dans les charges contre la cavalerie française sur le plateau de Ville-sur-Yvon.

(2) Voir t. I, p. 510.

en brandissant leurs sabres et criant à tue-tête : « Vive le Roi ! » furent pris pour des Français par un régiment écossais qui les *accueillit par un feu terrible à bout portant*, 40 tombèrent, le cheval du colonel (de Merex) reçut 16 blessures, et ce brave soldat blessé fut laissé pour mort sur le champ de bataille. » Ainsi ce vaillant régiment, après avoir laissé sur le terrain nombre de ses cavaliers dans le corps à corps avec l'ennemi, fut décimé par ses propres alliés. Ce sont les vides causés dans ses rangs, lors de cette funeste et sanglante erreur, par les balles anglaises qui servent aujourd'hui à une plume anglaise de prétexte pour mettre en lambeaux son honneur militaire !

M. Oman a tenu à se distinguer dans cette tâche de dénigrement ; il cherche à corroborer ses allégations par une citation du colonel Standen, dont le sens, quoique peu bienveillant, nous parait avoir été singulièrement exagéré : « Nous rencontrâmes quelque cavalerie (belge) avec tout un lot de bons samaritains de l'infanterie prenant soin d'eux ; peut-être étaient-ils une soixantaine au maximum. » (We met some cavalry belgian with lots of good samaritan infantry taking care of them perhaps sixty at the outside.) A moins de vouloir prétendre qu'après une action aussi vive que celle des Quatre-Bras, il n'y avait pas de blessés, nous ne voyons pas là qu'il y ait de quoi jeter les hauts cris. Le régiment de dragons légers n° 5 reçut vingt-huit croix de l'ordre militaire de Guillaume dont seize pour ses sous-officiers et cavaliers (1). Nous regrettons que les auteurs militaires néerlandais Knoop, Löben Sels, van Tuyll, influencés encore

---

(1) T. III, annexe XI.

par les passions de 1830 restées vivaces à l'époque où ils écrivirent, ne fassent pas assez ressortir la belle conduite de ce régiment, pas plus que celle du 7e bataillon de ligne, qui se distingua aussi par sa bravoure aux Quatre-Bras et fut remarqué par le prince d'Orange. Le régiment de carabiniers n° 2, les régiments de hussards nos 6 et 8 auraient également dû être l'objet d'une mention spéciale pour leur vaillante attitude à Waterloo (1).

Pour le surplus la critique acerbe de M. Oman à l'adresse de la brigade de Bylandt et des braves nassauviens au service des Pays-Bas pour leur conduite aux Quatre-Bras; de la cavalerie néerlandaise pour ses faits et gestes dans cette bataille et à Waterloo; de la brigade d'Aubremé pour sa manière de se comporter dans la soirée du 18, ne repose que sur des emprunts faits à Siborne. En ce qui concerne ce qu'il appelle la fuite de la cavalerie belge, M. Oman, professeur à l'université d'Oxford, n'a pas craint de puiser à des sources troubles dont, en 1855 déjà, le général Renard a prouvé le peu de valeur et de s'appuyer sur les assertions discréditées « d'un monsieur anglais (T. Moore) qui a observé les événements du 17 et du 18 juin à Bruxelles, d'une fenêtre d'auberge (2) ». Comme M. Mac Farlane, M. Oman est professeur d'histoire et ne peut ignorer la nécessité de consulter les origines authentiques. Et

(1) Le 1er lanciers belge et le 3e hussards néerlandais se partagent l'héritage du régiment de dragons légers n° 5, le 6e de ligne belge et le 6e de ligne néerlandais, celui du bataillon de ligne n° 7. Le 3e lanciers belge est originaire des carabiniers n° 2, les 1er et 2e chasseurs à cheval belges descendent des 6e et 8e hussards.

(2) Renard, *Réponse aux allégations, etc.* Note 31, p. 23.

cependant, il a préféré aux documents si nombreux, ss clairs et si probants des archives de La Haye des récits discrédités dont les calomnies se sont infiltrées comme un poison dans des livres sérieux où le nom des Belges et des Néerlandais est livré à la risée et au mépris du peuple anglais. Que ces mensonges aient pu en imposer à Thackeray, nous le regrettons certes, car l'illustre romancier, l'un des meilleurs écrivains anglais du XIX[e] siècle, l'un des plus lus encore de nos jours, a contribué plus qu'aucun autre de ses compatriotes à souiller l'honneur belge, mais enfin les poètes et les littérateurs doivent être traités avec indulgence, leur verve malicieuse est pour nous amuser et pas pour nous instruire. Ce n'est pas dans les pages des romanciers, si réputés soient-ils que l'historien sérieux, ayant la conscience de ses devoirs va chercher ses convictions et former son sens critique. Quand M. le professeur Oman ose écrire que le lâche et ridicule hussard belge Régulus van Cutsem a été dépeint par Thackeray dans *Vanity Fair* d'après des traditions parfaitement authentiques (1), il quitte le domaine de l'histoire pour celui de la littérature amusante. Nous ne le suivrons pas sur ce terrain : ce n'est ni là, ni dans les contes de quelque employé aux bagages qu'il trouvera la vérité. Pour ne pas l'avoir cherchée comme il l'aurait dû, il nous donne le droit de lui dire, sans crainte d'être réfuté, qu'il a commis au sujet de la composition de

(1) Oman, *loc. cit.* : « Thackeray, when he described the scared hussar Régulus van Cutsem in *Vanit y Fair* was working from a perfectly genuine tradition. »

l'armée néerlandaise des erreurs absolument impardonnables (1) et de nous inscrire en faux contre sa conclusion que « en résumé l'armée (néerlandaise) n'était pas celle qu'aucun commandant en chef n'eût conduite avec plaisir en campagne (2) »

Le jugement peu favorable, en certains passages même injurieux, que porte M. Oman sur les actes de la cavalerie néerlandaise, son refus de reconnaître les services rendus par la brigade Detmers de la division Chassé à la fin de la bataille de Waterloo, sont en complète opposition avec le rapport du prince d'Orange, qui en 1815 était cependant général au service britannique, avec les témoignages de Craan, de tous les écrivains néerlandais et de plusieurs écrivains français parmi lesquels se trouve M. Henry Houssaye. Jetant pardessus bord comme du lest inutile tous les écrits qui peuvent contre-battre sa thèse, le professeur d'Oxford base surtout ses raisonnements sur le nombre des « disparus » (missing) qui figurent dans les états de perte des troupes néerlandaises et auquel, en dépit de tous les usages militaires, il attribue sans distinction et en bloc la qualification de « déserteurs ». Bien entendu cette interprétation ne peut s'appliquer qu'aux « Dutch Belgians » tandis que les « missing » (disparus) aux Quatre-Bras le 17 juin et à Waterloo,

---

(1) Pour ne citer que celle que nous avons déjà relevée plus haut, M. Oman affirme que l'armée comprenait 17 bataillons, alors qu'elle en avait en réalité 38, et 9 bataillons de milice, alors qu'il y en avait 15.

(2) OMAN, *loc. cit.* : « In short the army was not one which any commander would willingly have taken in the field. »

que lord Wellington signale dans ses dépêches (1) parmi les troupes anglaises et hanovriennes doivent rentrer dans la définition ordinaire du mot. Sous l'appellation de « disparus » ou de « manquants » (« vermisten » en néerlandais) on comprenait en 1815 comme du reste aujourd'hui encore, tous les militaires, officiers ou soldats qui, le soir d'un combat ne se retrouvaient pas dans les rangs et dont on ignorait le sort d'une façon précise. Dans cette catégorie figuraient donc des tués dont on n'avait pu identifier les cadavres, des blessés non retrouvés, des hommes ayant conduit des blessés à l'arrière, des prisonniers, des dispersés ou égarés, des hommes recueillis momentanément par d'autres corps, enfin les fuyards qui, par lâcheté ou mauvaise volonté, avaient quitté les rangs. Ces derniers sont les véritables déserteurs que dans aucune armée on ne laisse sans châtiment : leur culpabilité est prouvée par les débats des conseils de guerre devant lesquels ils sont jugés s'ils sont repris, sinon les matricules des corps donnent au moins la preuve qu'ils ont été rayés déshonorablement des effectifs.

Nous constatons que dans les listes de pertes de l'armée néerlandaise y compris les Nassauviens au service des Pays-Bas, figurent pour les journées des 16, 17 et 18 juin 1,583 « manquants » (vermisten) (2). Ces manquants sont à tort confondus avec les morts dans les relevés que donne M. Oman et qu'il a empruntés peut-être à van

---

(1) Wellington's Dispatches, vol. the XIIth, p. 485. « The greater number of the men returned missing (1875) had gone to the rear with wounded officers and soldiers, and joined afterwards. »

(2) Voir annexe X *b*.

Löben Sels (1) ou aux journaux. Le nombre des tués est donc beaucoup trop considérable dans ces relevés et jette ainsi une sérieuse suspicion sur l'ensemble des renseignements qu'ils fournissent.

Van Löben Sels, préocupé peut-être du nombre des « manquants » qu'elles renseignent, a mis en doute l'exactitude des listes officielles. Il prend grand soin de faire remarquer à propos de ces manquants, entre autres en citant les pertes de la 2e division le 16 juin que « dans ce nombre se trouvaient 296 hommes prisonniers ou égarés de leurs corps mais qui rentrèrent plus tard pour la plupart », et en parlant des pertes du 18 juin, qui d'après lui peuvent être évaluées à au delà de 3,000 hommes (en réalité 4,272) que « toutefois il faut se souvenir qu'un grand nombre de manquants, prisonniers ou égarés, rentrèrent bientôt dans les rangs » (1). Van Löben Sels n'a pas connu avec précision les pertes des troupes nassauviennes. Le général von Kruse fait à propos des manquants de ces dernières troupes une remarque identique à celle de van Löben Sels.

En réalité les listes officielles des pertes néerlandaises ont été établies avec le plus grand soin : elles donnent sous des rubriques spéciales les tués, les blessés grièvement, les blessés, les blessés légèrement en distinguant même les blessures par le feu de l'infanterie, de l'artillerie, par coups de sabre et de lance et les man-

---

(1) Van Loben Sels, *Précis de la Campagne de 1815 aux Pays-Bas*, pp. 207, 304, 305. « Les détails de ces pertes pour autant que nous ayons pu les rassembler des pièces officielles... » « Les exposes ne s'accordent pas avec les autres... » « Les pertes de la cavalerie ne nous semblent pas exactes... »

quants. Ce sont là les véritables statistiques (the official statistics vouchsafed by the Dutch Belgian Governement) garanties par le gouvernement des Pays-Bas auquel M. Oman donne le nom étrange et absolument contraire aux enseignements historiques de gouvernement belge-hollandais. Nous ne relèverions pas cette fantaisie du savant professeur, si l'intention de blesser d'un même trait les deux nations n'était pas visible dans le choix d'une expression absolument inusitée. M. Oman n'a pas lu ces listes officielles ou n'a pas voulu s'en servir. Elles ont été cependant dressées sur les états fournis par les corps et une pièce officielle signée le 1er juillet au quartier général de Curgies par l'adjudant général de l'armée néerlandaise, le général van der Wyck (1), en garantit l'authenticité. Si des documents de cette valeur ne font pas foi il faut désespérer de l'histoire. Pour nous, nous ne pouvons hésiter entre la pièce officielle et les calculs malveillants de M. Oman. Les conclusions qu'il en tire à charge des troupes néerlandaises, suivant son système de dénigrement préconçu et notamment celles qu'il donne sur le compte du régiment de hussards, dont 122 cavaliers qu'il stigmatise de l'épithète de déserteurs, auraient d'après lui fui jusqu'à Bruxelles sont absolument dépourvues de fondement.

Avant d'analyser les pertes subies par les troupes néerlandaises déterminons les effectifs de celles qui participèrent à la bataille de Waterloo.

---

(1) Voir t. III, p. 12). Une interversion de chiffres s'est glissée dans le tableau « comparaison, etc. » : dans la colonne « troupes, ligne, force, le 12 juin 1815 », au lieu de 28,837 il faut lire 28,387.

D'après les états officiels, la 2e division néerlandaise comptait à Quatre-Bras (15-16 juin 1815), 7,505 officiers et soldats (Néerlandais et Nassauviens au service des Pays-Bas). La 2e brigade de cavalerie légère (van Merlen) avec la demi-batterie à cheval Gey présentaient ensemble un effectif de 1,145 hommes. 8,650 hommes de ces unités participèrent donc aux combats des 15 et 16 juin. Les pertes furent de 40 hommes, le 15 juin, pour le 2e régiment de Nassau et la batterie Byleveld dans l'action de Frasne, elles furent de 1,019 officiers et soldats durant la journée du 16 aux Quatre-Bras, soit un total de 1,059 pour les deux journées (1). La division Perponcher et la brigade van Merlen avec sa demi-batterie (Gey) se présentèrent donc à Waterloo avec un effectif total de 7,591 hommes. Le restant de la cavalerie néerlandaise comptait 2,323 hommes, la 3e division (Chassé) était forte de 6,669 hommes : en additionnant ces trois totaux ce qui donne la somme de 16,583 hommes (2), nous avons l'effectif complet des troupes néerlandaises qui combattirent à Waterloo. D'après les relevés officiels néerlandais et nassauviens, les pertes totales des troupes néerlandaises et nassauviennes au service des Pays-Bas pour les journées des 15, 16 et 18 juin 1815 sont celles indiquées dans le tableau suivant (3) :

---

(1) Annexe X *a*, Pertes subies les 15 et 16 juin aux Quatre-Bras.
(2) Siborne mentionne le chiffre de 17,784 hommes, avec 32 pièces; les rapports officiels donnent 16,583 hommes avec 34 pièces.
(3) Annexes X *b*, état numérique des pertes, du 15 au 18 juin, et X *c*, état nominatif des pertes etc.

	OFFICIERS	SOUS-OFFICIERS ET SOLDATS	CHEVAUX
Tués.	27	446	
Blessés grièvement .	40	842	728
Blessés et blessés légèrement	89	1,245	6
Manquants	2	1,581	896
TOTAUX. . .	158	4,114	1,630
	4,272 (1)		

qui se décomposent en

Pertes aux Quatre-Bras 1,059 officiers et soldats.
Pertes à Waterloo . . . 3,213 » »

Ces totaux nous fournissent les pourcentages suivants : pour Quatre-Bras 12.2 p. c., pour Waterloo 19.3 p. c. (2). La 2e division néerlandaise perdit, du 15 au 18 juin, 2,192 hommes, ce qui dépasse le tiers de son effectif. Le bataillon de ligne n° 7, un des joyaux de l'infanterie néerlandaise (3), et le bataillon de milice n° 5 ne comptaient plus dans leurs rangs, le soir de Water-

(1) Les listes officielles néerlandaises arrivent au total de 4,147 officiers et soldats, mais ce chiffre est erroné, parce qu'il a été établi d'après un état incomplet des pertes subies par les Nassauviens. Nous avons pu consulter à Wiesbaden les listes officielles des pertes subies par le 2e régiment de Nassau (3 bataillons), le régiment Orange-Nassau (aujourd'hui les régiments prussiens nos 87, 88, 35 et 36) et de la compagnie de chasseurs volontaires de Nassau (dissoute en décembre 1815).

(2) D'après une annotation du prince d'Orange, les troupes néerlandaises et nassauviennes, au service des Pays-Bas, n'auraient plus compté dans la soirée du 18 juin 1815 que 14,000 hommes, dont 3,400 Nassauviens. La proportion des pertes serait dans ce cas de 22.8 p. c.

(3) Le 6e de ligne belge et le 6e de ligne néerlandais peuvent faire remonter leur origine à ce brave bataillon.

loo, que la moitié des effectifs qu'ils avaient le matin. Dans la cavalerie, ce furent les régiments de carabiniers n° 2, de dragons légers n° 4 et de hussards n° 8 qui souffrirent le plus : ils perdirent respectivement, le premier 156, le second 248 officiers et cavaliers, le troisième 8 officiers et 277 hussards sur un effectif initial de 420 (1), pertes qui sont comparables à celles des régiments anglais et prussiens les plus éprouvés (2).

Tous les historiens s'accordent à dire que la campagne des trois jours fut très meurtrière. Ligny et Waterloo sont cités parmi les batailles où les pertes furent les plus élevées. Celles que nous venons de donner pour les troupes néerlandaises n'infirment pas ces assertions.

Si nous comparons les pertes des troupes britanniques et des troupes hanovriennes et allemandes au service britannique, celles des contingents brunswickois et nassauviens, celles de l'armée prussienne avec les

---

(1) La lettre suivante écrite par le colonel chevalier Duvivier, le 10 juillet 1815, du bivouac de Valenciennes au sous-lieutenant Achille de Villers-Grandchamps, blessé à Waterloo, montre que le régiment eut de la peine à se refaire. Cette lettre nous a été gracieusement communiquée par M. Max de Villers-Grandchamps, petit-fils de cet officier : « J'apprends avec une grande satisfaction que le mieux que vous éprouvez vous mettra bientôt à même de venir nous joindre ; cependant je vous engage à ne pas commettre d'imprudence en hâtant votre retour. Je ne vous ai pas oublié. Votre conduite aussi brave que distinguée sera, j'espère, appréciée par notre souverain. J'ai été heureux de la faire valoir et d'en solliciter la récompense. Le régiment se refait faiblement de ses nombreuses pertes. Nous y travaillons tous sans relâche. Vous êtes dans la patrie de feu l'estimable capitaine du Chastel (tué à Waterloo). Allez voir M. son père et honorez la cendre d'un brave en lui disant combien nos regrets sur la perte de cet officier sont vrais. »

(2) Général RENARD, *Réponse aux allégations*, pp. 38 et 57. Van Loben-Sels, 4e partie, pp. 637, 638. Voir t. III, annexe X *b*.

pertes subies par les troupes néerlandaises et les troupes nassauviennes au service des Pays-Bas, les chiffres démontrent combien peu l'armée néerlandaise mérite les appréciations méprisantes des Siborne, des Oman et de tous ses autres détracteurs.

D'après les rapports de Wellington lui-même (1), les Anglais, les Hanovriens et la « Kings German Legion », abstraction faite des troupes de Colville, restées à Hal, étaient à Waterloo au nombre de 29,847 officiers et soldats. Ils perdirent 2,432 tués, 9,528 blessés et 1,875 manquants, soit, en tout, 46 p. c. de l'effectif total (2). C'est là un éloquent témoignage du courage et de la ténacité britanniques. Les pertes des Brunswickois sont de 427 hommes sur un total de 5,962 présents, soit donc une proportion de 7.1 p. c.; celles du contingent nassauvien du général von Kruse, de 643 sur un effectif total de 2,900 hommes, soit 22.2 p. c. Parmi les blessés de ce contingent se trouvait le prince héritier de Nassau, qui fut transporté gravement atteint à Bruxelles (3).

(1) Wellington's Dispatches, vol. the XIIth, pp 185, 477

(2) Siborne estime que 41,635 Anglais, Hanovriens et troupes de la King's German Legion, avec 98 canons prirent part à la bataille de Waterloo : si l'on adopte ces chiffres, la perte proportionnelle descend à 26.7 p. c. The Quarterly Review n° 382, April 1900, prétend que l'armée anglaise perdit trois drapeaux, dont ceux du 5e et du 8e bataillons de la King's German Legion. Cette assertion nous paraît difficile à concilier avec l'opinion généralement admise que lord Wellington avait fait retirer tous les drapeaux en troisième ligne. D'après von Lettow Vorbeck, l'effectif de l'armée anglaise aurait été de 32,869 hommes, dont 27,121 Anglais et 5,748 Allemands, et les pertes subies de 7,651, soit une proportion de 23 p. c. : nous ne pouvons considérer ces chiffres comme exacts.

(3) En totalisant les pertes des Nassauviens nous avons sur un effectif de 7,625 hommes, dont 2,900 du contingent de Kruse et 4,725 au service des Pays-Bas, une perte totale de 1,221 hommes, c'est-à-dire une proportion de 16 p. c.

Les brigades des Ier, IIe et IVe corps d'armée prussiens qui prirent part à la bataille de Waterloo comprenaient environ 40,000 hommes, elles en perdirent 6,999 (1), ce qui est une proportion de 17.5 p. c. Le corps de Bulow (IVe corps), qui fut vivement engagé en entier, fournit à lui seul 6,353 hommes de perte, ce qui donne la proportion de 20.6 p. c. (2).

Il est difficile d'avaluer les pertes subies par les Français à Waterloo, à cause de la dissolution complète dans laquelle tomba leur armée après sa défaite : les estimations de ces pertes varient de 30 à 32,000 hommes. 5 généraux furent tués, 18 blessés; environ 5,000 prisonniers, 2 aigles, 122 canons et 343 voitures tombèrent entre les mains des vainqueurs.

Comparé aux moyennes que nous venons de citer, abstraction faite de celles relatives aux troupes à la solde de l'Angleterre, le pourcentage résultant des statistiques officielles néerlandaises s'accorde d'une manière très satisfaisante avec elles et constitue, par conséquent, un argument en faveur de la véracité de ces statistiques, car il est évident que des troupes placées dans des situations analogues doivent éprouver des pertes sensiblement égales. Si même, faisant le jeu de M. Oman, nous lui livrions comme fuyards les 1,583 manquants portés sur les états, nous aurions encore, pour l'ensemble des troupes néerlandaises ayant participé aux batailles de Quatre-Bras et de

---

(1) D'après les listes officielles déposées au Kriegs Archiv., à Berlin. — Voir annexe X *d*.

(2) Ollech et von Lettow Vorbeck.

Waterloo 16.9 p. c. des pertes authentiquement constatées en tués et blessés, c'est-à-dire presque autant que les troupes prussiennes à Waterloo (17.5 p. c.)

Le chiffre de 1,583 manquants justifie-t-il les accusations de Siborne, répétées par M. Oman? L'histoire militaire démontre que dans les actions violentes et de longue durée, le nombre des disparus est toujours considérable. Nous en donnons quelques exemples que nous tirons de préférence de la guerre franco-allemande de 1870, parce que, à cette époque, les procédés d'identification et les services sanitaires étaient déjà en grand progrès et que, par conséquent, les chiffres que nous citerons seront plus concluants. Le 2e corps français (Frossard), dont l'effectif était de 23,430, eut à la bataille de Spickeren 37 officiers et 283 hommes tués, 168 officiers et 1,494 hommes blessés et 44 officiers et 2,052 hommes disparus. (*Guerre franco-allemande de 1870-1871*, par le grand état-major prussien, vol. I, p. 364.) Une proportion identique de disparus aurait donné pour les 16,583 Néerlandais de Waterloo 1,450 disparus. Le même corps eut, sur une perte totale de 201 officiers et 5,085 hommes subie le 16 août à Vionville-Mars-la-Tour, 17 officiers et 2,480 hommes « disparus » *Loc. cit.*, supplément XXIbis, p. 179.) La division Laveaucoupet de ce corps ne prit pas part au combat. En tenant compte des pertes subies à Spickeren, les troupes de Frossard ne devaient donc pas compter le 16 août plus de 16,000 à 17,000 hommes, chiffre se rapprochant de celui des Néerlandais à Waterloo : la balance des disparus est de 900 hommes en faveur de ces derniers. Dans les deux cas, il s'agit

d'une action où le défenseur garda ses positions. Qui, cependant, a jamais mis en doute la valeur des troupes françaises pendant la première partie de la guerre de 1870?

Dans l'armée prussienne elle-même, triomphante et restant maitresse de tous les champs de bataille, les états de perte nous montrent parfois des chiffres de disparus qui ne sont pas sans importance malgré la perfection des services sanitaires. Dans la journée victorieuse de Woerth, le Ve corps d'armée prussien eut 777 « disparus », malgré la déroute complète de l'ennemi. (*La Guerre franco-allemande*, supp. XII, vol. 1, p. 118.) A Vionville-Mars-la-Tour, dans la célèbre attaque de la 38e brigade d'infanterie, l'héroïque 3e régiment d'infanterie de Westphalie ne put identifier le sort de 423 des siens, qui durent être portés le soir dans la colonne des « disparus ». (*Loc. cit.*, supp. XXI, vol. 1, p. 173.) Une simple proportion nous donnerait plus de 2,000 manquants en appliquant cet exemple à nos effectifs.

Nous pourrions multiplier les citations, mais nous en avons dit assez pour montrer *in abstracto* que le chiffre des manquants ne peut être considéré à lui seul comme le critérium du moral d'une troupe.

Revenons à 1815. Les troupes anglaises et celles à la solde de l'Angleterre eurent aussi leurs « missings » (manquants). Ils furent au nombre de 181 le 16 juin aux Quatre-Bras, de 71 pour la journée du 17 et de 1,623 pour la bataille de Waterloo. Nous avons lu, aussi bien que M. Oman sans doute, dans l'*United Service Magazine de Colburne* (avril 1855), que beaucoup d'officiers

et de soldats anglais et hanovriens ont abandonné leur poste à Waterloo, et dans l'*United Service Journal* de 1845 (I, p. 399, 402 note) les affirmations du major Edw. Macready, qui signale que, même dans la vaillante brigade de sir Colin Halkett, il y eut des « disparus ». M. Oman nous a mis en état de légitime défense et nous serions en droit de retourner contre lui les armes dont il se sert contre nous.

Mais des discussions de ce genre ne prouvent rien et ne peuvent aboutir qu'à discréditer l'histoire militaire. Pas plus qu'à lord Wellington, ainsi qu'il le dit dans sa lettre du 8 août 1815, il ne nous convient de « fouiller avec un poignard la tombe des combattants britanniques, dont il faut élever au-dessus de tout le courage et la persévérance ». Si les Néerlandais avaient eu exactement la même proportion de « missings » (manquants) que les Anglo-Hanovriens, cette rubrique contiendrait dans leurs états de perte un total de 700 hommes. Est-ce qu'alors nous aurions trouvé grâce aux yeux de M. Oman? Et que répondra le professeur d'Oxford quand nous lui demanderons son opinion sur le glorieux corps d'armée de Zieten (1er corps prussien), qui a si bien mérité de la cause européenne et dont les états de pertes déclarent, du 15 juin au 3 juillet, près de 8,000 tués et 6,400 manquants?... Nous parlera-t-il d' « absconders », de fuyards? Cependant, à cette proportion, les Néerlandais devraient avoir, du 16 au 18 juin, plus de 3,000 manquants! Avec nos 1,500 et quelques hommes dont le sort exact n'a pu être déterminé officiellement, nous atteignons la moyenne entre les « missings » anglais et les disparus prus-

siens. On ne peut pas plus nous les reprocher qu'à eux.

Nous avons vu que, même dans les guerres récentes, beaucoup de corps de troupes dont la réputation est au-dessus de tout reproche ont eu, en certaines occasions, beaucoup de manquants. Il y a cent ans, la manière de combattre était de nature à causer encore plus de pertes de ce genre. Les charges de cavalerie poussées à fond et les attaques en colonne serrée de l'infanterie rompaient complètement les troupes contre lesquelles elles réussissaient. Le vainqueur ramassait alors une masse de prisonniers. Les bataillons composés de jeunes soldats peu expérimentés étaient surtout victimes de pareils désastres; par contre, les prisonniers réussissaient d'ordinaire à s'échapper en grand nombre des mains de l'ennemi dans la soirée et, d'autre part, beaucoup d'hommes dispersés profitaient de la nuit pour rentrer au bivouac de leur corps. Le duc de Wellington avait coutume de dire, rapporte sir Herbert Maxwell, « qu'il n'avait aucune mauvaise opinion des soldats auxquels il arrivait de se débander occasionnellement : cela peut arriver aux troupes les plus solides, mais cela devenait sérieux si les manquants ne rentraient pas (1) ». Nous ne discuterons pas l'opinion, peut-être trop indulgente, du grand homme de guerre anglais. En tous cas, il est un fait, c'est que presque tous les Nassauviens et Néerlandais portés manquants le soir du 16 juin étaient dans les rangs à Waterloo.

(1) The Duke of Wellington used to say that he thought very little of soldiers running away at times — the steadiest troops would occasionally do so — but it was a serious matter if they did not come back.

Ceux mêmes qui nous ont le plus attaqués pour le nombre de nos manquants ont été pleins d'indulgence pour leurs compatriotes.

Nous luttons pour que l'étranger montre le même respect pour nos soldats, qui, eux aussi, ont fait leur devoir. Pour venger leur honneur, nous avons avec un soin extrême compulsé les matricules de tous les corps et nous avons trouvé que, durant les journées du 16 au 18 juin, 48 hommes seulement appartenant aux troupes néerlandaises du Nord et du Sud ont été rayés comme déserteurs. Et nous prions le lecteur de se rappeler que la campagne n'a pas été terminée le 18 juin, que nos bataillons allaient passer la frontière française et que la discipline et la justice militaires devaient à ce moment fonctionner dans toute leur rigueur, que les délits professionnels, dont le plus grave est certainement la désertion, furent donc recherchés et punis avec la sévérité impitoyable sans laquelle une armée tomberait en dissolution.

Il est temps que l'on finisse ce jeu d'enfant gâté auquel on se livre à notre égard : nos troupes n'ont pas eu plus de manquants que d'autres contingents qui ont figuré dans les combats de 1815. La bonne foi comme le bon sens commandent qu'on n'use pas à notre égard d'un dictionnaire frelaté dans lequel « missing » se traduit par « absconder », quand il s'applique à un Belge ou à un Néerlandais et n'a qu'un sens favorable quand il s'agit d'un Anglais ou d'un Hanovrien.

M. Demetrius C. Boulger fait une remarque fort juste et contenant une leçon méritée : « M. Oman, dit-il, était évidemment possédé de cette idée étrange que, pour

prouver la bravoure de l'armée anglaise à Waterloo, il est nécessaire de démontrer que tous les autres corps servant sous Wellington se sont conduits en lâches (1). » Il démontre ensuite sans réplique au savant professeur d'Oxford que si l'interprétation erronée qu'il donne au mot « missing » (manquant) était admise, les régiments anglais qui ont moissonné les plus beaux lauriers à Waterloo, comme le 2e Life guards et le 1er King's Dragoon Guards, dont le nombre de « manquants » fut respectivement de 97 et de 128, « devraient être couverts de honte et non de gloire, et que leurs soldats, au lieu d'être appelés héros, devraient être flétris de l'épithète si familière à M. Oman d' « absconders » (fuyards) (2) ».

Nous terminerons notre examen de cette question par une réflexion de sir Herbert Maxwell, qui abstraction faite de toute discussion sur les détails des faits, constitue un véritable argument *ad hominem* à l'adresse de Thackeray, de Siborne et de ceux qu'ils ont inspirés. « Quittons ce qui regarde la réputation des Néerlandais servant sous Wellington, écrit l'honorable baronnet, sur la réflexion que si leur contingent, 20,664 hommes (3) sur un total de 67,661 hommes (4) engagés dans la bataille, avait été composé d'un ramassis aussi méprisable que Thackeray et une foule d'écrivains de moindre réputation veulent nous le faire croire, Wellington

(1) M. Oman was evidently possessed by the strange idea that, in order to establish the gallantry of the English army at Waterloo, it is necessary to show that the other troops under Wellington behaved like cowards.

(2) DEMETRIUS C. BOULGER, *The Belgians at Waterloo*, pp. 27-30.

(3) A Waterloo 16,583 hommes.

(4) 63,735 hommes.

n'aurait jamais pu défendre sa position de Mont-Saint-Jean. Si cette réflexion est juste, il est peu généreux, il est à peine honnête de ne pas l'énoncer publiquement (1). »

Lors de l'inauguration de « l'aigle blessé de Gérome », le lieutenant général Bruylant et M. Houssaye ont dit à la foule rassemblée devant les monuments érigés sur le champ de bataille de Waterloo en mémoire de tant de braves qui y ont succombé pour leur patrie que la postérité ne distingue plus dans ce cimetière de gloire ni vainqueurs ni vaincus; que pour elle « le duel titanique de Waterloo ne se présente plus que comme une des plus hautes expressions du courage, de la vertu militaire et de l'exaltation patriotique ». Nous nous associons de grand cœur à ces éloquentes paroles, mais nous demandons que ceux des nôtres qui depuis cent ans dorment au pied du Lion, et leur nombre ne fut pas négligeable, les chiffres que nous venons de citer le prouvent, aient leur part dans la gloire comme ils l'eurent dans la lutte. Eux et leurs innombrables camarades qui ont versé leur sang généreux dans la plaine célèbre sont lesté moins que nous citons pour établir devant le tribunal de l'histoire que les rangs néerlandais n'étaient pas composés de lâches.

Après avoir adressé, le 20 juin, au duc de Wellington, feld-marchal de l'armée néerlandaise, ses plus cordiales et plus honorables félicitations pour la victoire de Waterloo, le roi Guillaume Ier voulut rehausser le prestige de l'ordre militaire de Guillaume, fondé le

(1) Sir Herbert Maxwell, dans l'ouvrage déjà plusieurs fois cité.

30 avril 1815, en décernant la première décoration de cet ordre au général en chef qui, par son courage et son habileté, avait délivré le territoire néerlandais et avait infligé à l'ennemi commun une défaite irréparable. Par arrêté du 8 juillet 1815, la décoration de chevalier-grand'croix fut conférée au duc de Wellington, « comme un tribut d'honneur à la valeur et au talent militaire ». Le même arrêté créa chevaliers-grand'croix le prince d'Orange, le prince Blücher, les généraux von Gneisenau et le comte de Bülow, commandeurs et chevaliers de 3e et de 4e classe 153 officiers anglais, allemands et néerlandais. Quelques semaines après, le roi décora aussi de son ordre militaire, le seul dont il disposait alors et qui équivalait à l'ordre anglais du Bain, lord Hill, le marquis d'Anglesea (lord Uxbridge) et six autres officiers de l'armée britannique et mit à la disposition de lord Wellington une trentaine de croix de chevalier dont une était destinée à sir George A. Wood, qui commandait l'artillerie à Waterloo. Le roi conféra à lord Wellington le titre de prince de Waterloo avec une dotation de vingt mille florins de rente réversibles sur ses héritiers en ligne directe. A cette dotation furent affectés 1,083 hectares de bois domaniaux situés entre Nivelles et Quatre-Bras, parmi lesquels étaient compris les bois de La Bruyère, de Faux, de Pierrepont et celui de Bossu qui avait été le théâtre d'événements si importants dans la bataille des Quatre-Bras (1). Au ministre de la Grande-Bretagne à La Haye, lord Clancarty, fut

(1) Arrêté royal du 29 septembre 1815. Ces bois ont été défrichés pour la plupart à l'insu du duc par un intendant peu scrupuleux.

accordé le titre de marquis de Heusden. La dotation annuelle de 1,000 ducats de Hollande (5,250 florins) accordée le 6 février 1814 par le prince souverain, au général comte de Bülow de Dennewitz pour les services qu'il avait rendus lors de la libération du territoire néerlandais, fut, en témoignage de reconnaissance pour la part qu'il avait prise à la glorieuse victoire de la Belle-Alliance, étendue par arrêté royal du 8 juillet 1815 n° 4, à toute sa descendance mâle en ligne directe jusqu'à extinction de celle-ci (1). L'attaque énergique et décisive conduite, le 18 juin 1815, par le comte de Bülow l'a probablement sauvé des conséquences fâcheuses qu'auraient eues pour lui l'attitude peu correcte qu'il avait prise, les jours précédents, envers le prince Blücher ainsi que son absence du champ de bataille de Ligny due à son manque de vigilance et d'activité. Il faut chercher l'origine des dissentiments qui régnaient entre lui, le maréchal Blücher et Gneisenau dans les événements de Laon en 1814 (2).

Dans les matricules des régiments nassauviens, aujourd'hui régiments royaux prussiens de Nassau n°s 87, 88, 37 et 38, nous trouvons environ 170 officiers, sous-officiers et soldats décorés de l'ordre militaire de Guillaume pour services distingués rendus en 1815 au

---

(1) Arrêté du prince-souverain du 6 février 1814 n° 3, et arrêté royal du 8 juillet 1815, n° 4. Cette dotation figure encore tous les ans pour 5,250 florins au budget de la guerre des Pays-Bas, chap. VIII (1909 art. 170). Le lieutenant général Frédéric-Guillaume comte de Bülow von Dennewitz mourut le 25 janvier 1816. La dotation néerlandaise reste attachée au majorat de Grunhof dans le district de Fuchshausen (Prusse orientale).

(2) JULIUS VON PFLUGK HARTTUNG, *Vorgeschichte der Schlacht bei Belle-Alliance*, SS 261, 370.

royaume des Pays-Bas. Des monuments érigés à Bieberich et à Wiesbaden rappellent aussi la conduite valeureuse de ces corps dans la campagne de Waterloo.

De leur côté, les souverains alliés ont récompensé par des distinctions diverses le courage et la fidélité des généraux néerlandais. Seule l'Angleterre se montra parcimonieuse dans ses témoignages de gratitude envers eux. La cité de Londres fit don d'une épée d'honneur au prince Blücher. Le prince d'Orange, grand'croix de l'ordre du Bain depuis 1814, qui avait commandé durant la bataille l'élite de l'armée britannique et, à ce titre tout au moins, aurait dû être mis hors pair, partagea seulement avec les autres généraux, l'honneur d'être nommé dans le rapport de lord Wellington. Il reçut plus tard la « médaille d'argent » pour l'action de Waterloo (Medal for the action of Waterloo). Ce ne fut qu'en 1822 seulement que le baron de Constant Rebecque et le général de Perponcher, les héros des Quatre-Bras, reçurent le brevet de « compagnon honoraire de l'ordre militaire du Bain (honorair companion). Les nominations dans l'ordre militaire de Guillaume furent reçues très froidement en Angleterre. Les insinuations perfides de Dumouriez contre les Néerlandais continuaient à influencer le gouvernement anglais. Le traître avait d'ailleurs pris soin de se confondre en flatteries envers lord Wellington : « Votre massue d'Hercule, lui écrivit-il, a renversé l'hydre. »

La maison de Hohenzollern se montra pleine de reconnaissance envers le commandant en chef anglais, dont l'énergie indomptable et la ténacité opiniâtre avaient permis aux Prussiens d'intervenir sur le champ

de bataille de Waterloo à temps pour éviter la défaite finale des alliés. Le prince Guillaume, frère du roi de Prusse, général de cavalerie et commandant la réserve de cavalerie du IVe corps, demanda à lord Wellington d'être parrain de sa fille, née le jour même de la bataille (1). A cette occasion, le prince lui écrivit une lettre, conservée aujourd'hui dans les archives d'Apsley house, dans laquelle il parla de « la journée mémorable du 18 de ce mois, qui présentait un tableau si touchant de la belle alliance qui règne entre l'Angleterre et la Prusse : de cette alliance, dont l'intimité ne peut être ni assez ferme ni assez durable », parole qui fut prophétique pour tout le cours du XIXe siècle, mais que le XXe siècle semble malheureusement vouloir démentir.

D'après les registres de la chancellerie de l'ordre militaire de Guillaume, le roi des Pays-Bas récompensa les services rendus aux Quatre-Bras et à Waterloo par la distribution d'un millier de croix, dont un quart furent données à des militaires des armées étrangères (2).

Par une loi votée le 8 juillet 1815 la nation néerlandaise fit don au prince d'Orange du palais et du domaine de Soestdyk, dans la province d'Utrecht, constitués en bien patrimonial pour lui et ses descendants. Dans le préambule de cette loi les états généraux déclaraient que la nation voulait donner « à l'armée néerlandaise,

(1) La princesse Marie-*Elisabeth*-Caroline-Victoria, née le 18 juin 1815, fille du prince Frédéric-*Guillaume*-Charles de Prusse, frère du roi Frédéric-Guillaume III et de la princesse-Amélie-*Marie-Anne*, fille du Landgrave de Hesse Hamburg. La filleule de Wellington épousa le 22 octobre 1836 le prince Charles de Hesse.

(2) Voir annexe XI.

dans la personne de son commandant en chef, un témoignage durable de la haute estime et de la reconnaissance qu'elle a inspirées à tous les habitants du royaume par sa conduite courageuse dans la guerre qui vient de se terminer ». Un monument fut érigé à Soestdyk pour commémorer spécialement « la défense courageuse et persévérante de la position des Quatre-Bras ». Les états généraux réunis du Sud et du Nord votèrent en outre le 29 septembre 1815, c'est-à-dire après l'adoption de la Constitution et l'inauguration solennelle du roi à Bruxelles (1), la donation au prince du domaine de Tervueren, où fut bâti un nouveau et magnifique château, et d'une résidence meublée à Bruxelles. Cet hôtel était situé rue de Brabant, n° 8 : cette rue est devenue la rue de la Loi, et l'hôtel offert au prince d'Orange est aujourd'hui le ministère des affaires étrangères.

(1) Voir annexe XI.

III

Le « Model of Waterloo », plan relief du champ de bataille, par le capitaine Siborne.

Jusqu'en l'année 1830, les Néerlandais ne reçurent en Angleterre que des louanges pour leur participation aux luttes mémorables des Quatre-Bras et de Waterloo.

Le 21 juin 1815, le journal anglais *The Globe* avait publié une lettre, datée du jour précédent à Ramsgate, disant : « Le sloop *Thomas and Eleanor* est arrivé ce matin d'Ostende et a apporté la nouvelle suivante, qui est extraite de dépêches reçues par Louis XVIII, à Gand, dans la soirée du 17 courant et envoyées par le duc de Wellington, d'une localité située à environ 15 milles de Bruxelles : « Bonaparte a été complètement » battu à Genappe après une sanglante bataille dans » laquelle nous avons le regret de dire que les Anglais » ont subi des pertes considérables. » Le duc de Wellington écrit du champ de bataille qu'il poursuit Bonaparte avec Blücher. *Les troupes belges se sont conduites remarquablement bien.* (The belgic troops conducted themselves remarkably well) (1). »

L'opinion de Wellington lui-même sur la conduite des

(1) *The Globe*, 20 juin 1815 et 21 juin 1904 (reproduction). *Gazette des Pays-Bas*, du 29 juin 1815, n° 6. Dépêche de Wellington à Louis XVIII, datée du champ de bataille des Quatre-Bras. VAN NECK, *Waterloo illustré*, 1906, pp. 103 et suiv.

Néerlandais aux Quatre-Bras, telle qu'elle ressort de cette citation, est pour nos compatriotes d'une importance capitale.

Dans son rapport sur la bataille de Waterloo, daté du 19 juin 1815 et adressé au roi Guillaume Ier, d'une part, et à lord Bathurst, d'autre part, le duc dit : « C'est avec la plus grande satisfaction que je relate à Votre Majesté que jamais en aucune circonstance l'armée ne s'est mieux comportée (1). » Or, l'armée comprenait un tiers de Néerlandais et le rapport est adressé à leur roi : nous avons donc le droit de trouver dans cette phrase un *satisfecit* absolu du général en chef.

« La division des gardes, continue le duc, sous le lieutenant général Cooke qui est grièvement blessé et les généraux-majors Maitland et Byng donna un exemple qui fut suivi par tous et il n'est pas un officier, pas une troupe de n'importe quelle espèce qui ne se soient bien comportés... Le général Kruse, au service de Nassau, s'est conduit à mon entière satisfaction aussi bien que le général Trip, commandant la brigade de grosse cavalerie de Votre Majesté, et le général d'Aubremé (2) qui commandait une brigade de la 3e division d'infanterie (3). »

Le 20 juin 1815 lord Wellington, par un ordre du jour donné de son quartier général à Nivelles, manifesta sa

---

(1) Voir note 31, II, A., t. III, p. 479.

(2) Le texte du rapport à lord Bathurst porte : Van Hope. Selon toute probabilité le duc a voulu désigner le colonel Detmers, puisque des deux brigades de la 3e division, c'est celle de Detmers qui s'est distinguée, alors que celle de d'Aubremé était en réserve. Van Hope n'existait pas dans l'armée.

(3) *Nederlandsch Staats-Courant*, n° 6, vrijdag 23 Juni 1815. Voir note 31 A. t. III, p. 481.

satisfaction à ses troupes pour leur conduite durant les glorieux combats livrés près de Waterloo. Le 9 décembre 1815, en adressant par écrit ses adieux au prince Frédéric qui alors exerçait le commandement en chef des troupes néerlandaises, le duc dit : « Je remplis un devoir qui m'est bien agréable en assurant à Votre Altesse Royale combien j'ai eu de raisons de me louer de la conduite des officiers généraux, des officiers et des troupes des Pays-Bas, depuis que j'ai eu l'honneur de les avoir sous mon commandement. Il est rare qu'une armée si nouvellement créée ait eu à se distinguer dans des événements militaires aussi fameux que ceux qui sont arrivés dans les derniers six mois... Je ne peux pas finir cette lettre sans exprimer combien je suis reconnaissant à S. A. R. le prince d'Orange pour toute l'aide que j'ai reçue de lui, tant dans les opérations militaires que dans tant d'autres occasions, jusqu'à ce que sa blessure grave l'ait obligé à quitter l'armée, et depuis à Votre Altesse Royale (1). »

Le procès-verbal de la séance du parlement anglais du 23 juin 1815 porte : « que cette Chambre adresse ses remerciements aux officiers généraux, officiers et soldats des forces alliées, servant sous les ordres immédiats du feld-maréchal duc de Wellington, pour la valeur distinguée et l'intrépidité qu'ils ont montrées le 18 juin et prie Sa Grâce le duc de Wellington de leur en faire parvenir l'expression » (2).

Le prince d'Orange, alité par suite de la blessure qu'il

(1) Cette lettre est aux archives de feu S. A. R. le prince Frédéric des Pays-Bas.

(2) La copie existe aux archives de feu S. A. R. le prince Frédéric des Pays-Bas : « That the thanks of this House be given to the general officers,

avait reçue, écrivit au roi : « C'est avec un bonheur inexprimable que je peux mander à Votre Majesté que ses troupes de toutes les armes ont combattu avec beaucoup de courage. » Dans la suite de son rapport, le prince mentionne particulièrement les attaques de la cavalerie, surtout celle des carabiniers, et parle avec grand éloge de la 3e division d'infanterie. Il cite nominativement les généraux Chassé, Detmers, d'Aubremé, de Perponcher, de Constant-Rebecque, Collaert, van Merlen dont il recommande la veuve et les enfants à la bienveillance royale, beaucoup d'officiers supérieurs et de chefs de corps. Il signale aussi la fidélité des soldats de Nassau qui servaient sous ses ordres (1).

Les rapports du général Alten, de plusieurs commissaires des puissances près du grand quartier général anglais, la proclamation donnée par le prince Blücher à Namur, le 24 juin 1815, sont empreintes du même esprit et ne tarissent pas d'éloges pour le prince d'Orange et les jeunes troupes des Pays-Bas (2).

« Nous avons eu l'occasion d'apprécier vos vertus, disait Blücher en quittant les Pays-Bas en 1815, vous

---

officers and men of the Allied forces serving under the immediate command of Field Marshall the Duke of Wellington for the distinguished valour and intrepidity displayed by them on the 18th of June and that his Grace the Duke of Wellington be desired to signify the same to them accordingly. »

(1) Buitengewoone *Staats-Courant* van 23 Juni 1815, n° 6. Note 31 I. A., t. III, p. 465, 467.

(2) Supp. Disp., vol. the Xth, p. 536, Lieutenant general C. Alten to Field Marshal the Duke of Wellington, Bruxelles, 19 June 1815. — Report of Lieutenant general Charles Alten to H. R. H. field-marshal and governor general the duke of Cambridge, Brussels, June 20th 1815, united *Service Journal*, 1835, I, p. 398. Ed. Macready « on a part of captain Siborne's History of the Waterloo Campaign ». Le rapport du feld-maréchal Blucher

êtes un peuple brave, loyal et noble. » Le général Pirch, un de ses lieutenants, se chargea de développer la pensée de son chef dans la proclamation qui fut affichée à Namur, le 24 juin 1815, et que nous avons transcrite dans notre premier volume (p. 220) (1).

Un général anglais, témoin oculaire des événements, écrivant de Paris, le 10 juillet 1815, à un de ses amis le récit des événements, se sert des termes suivants : « La vieille légion hanovrienne a bien soutenu la grande réputation qu'elle s'est acquise par ses services en Espagne et les jeunes Hanovriens, les Belges (Néerlandais), les contingents de Brunswick et de Nassau ont fait honneur à leurs nations et à eux-mêmes. La conduite du prince d'Orange à la tête des troupes qu'il commandait a été des plus remarquables le 16 et le 18, et lui a justement valu l'admiration de toute l'armée (2). »

Tous ces témoignages d'approbation et de reconnaissance eurent leur écho dans les grands journaux anglais écossais et irlandais de l'époque.

Un ancien général a dit, en ce qui regarde la 3e division néerlandaise : « Les bataillons belges de la division Chassé étaient superbes, bien disciplinés ; leur conduite a été irréprochable, étonnante même, pour des troupes

---

sur les journées du 15 au 19 juin fut reproduit dans le numéro extraordinaire du *Nederlandsch Staats-Courant* du 25 juin 1815, n° 7. Pour les rapports de sir James Kempt et de sir John Lambert, datés du 19 juin 1815, voir Supp. Dispat., vol. the Xth, pp. 535-538.

Les rapports du général von Kruse pour le contingent de Nassau, du lieutenant-colonel Offermann pour celui de Brunswick, se trouvent en copie à la section historique de l'état-major général à La Haye.

(1) Renard, *Réponse aux allegations*, pp. 27 et 128.

(2) *Idem*, p. 29.

qui voyaient le feu pour la première fois. » Un écrivain français parle des troupes néerlandaises en ces termes laudatifs : « Ils furent pour nous des adversaires courtois mais résolus, ratifiant devant la postérité par leur attitude l'opinion de César : « Gallorum fortissimi sunt Belgæ. » Combattant coude à coude avec les Anglais et les Allemands, les Néerlandais du Sud comme ceux du Nord ont montré que le sang des Artevelde, des défenseurs d'Anvers et de Leide, des vainqueurs de Nieuport coulait dans leurs veines.

Lord Wellington, ainsi qu'en témoignent ses amis et ses parents, ne parlait que très rarement de la victoire qu'il avait remportée à Waterloo. Il jouit sans aucune ostentation personnelle de son triomphe pour lequel la Grande-Bretagne et presque tous les souverains d'Europe l'avaient comblé d'honneurs et de présents. Ses admirateurs ont, avec raison, considéré la victoire de 1815 comme plus grande dans ses résultats que celle que Marlborough remporta à Blenheim le 13 août 1713, plus grande aussi par l'étendue de ses suites politiques et économiques que celle de Nelson à Trafalgar. A ses propres yeux l'issue glorieuse de la bataille de Waterloo était moins le couronnement d'habiles combinaisons stratégiques et de dispositions prises avec art que l'heureux resultat d'une résolution poursuivie avec une persévérance opiniâtre et de sa fermeté inébranlable, qui lui avait permis de réparer les fautes commises et de dominer les événements.

Quand des écrivains en renom ou des historiens militaires demandaient au prince de Waterloo des rensei-

gnements sur les faits de la campagne des quatre jours aux Pays-Bas, il les renvoyait au rapport adressé par le général Alava au roi d'Espagne (1) ou à son propre rapport officiel du 19 juin 1815, publié dans tous les journaux anglais. Mais le rapport d'Alava est plein d'erreurs et d'inexactitudes : les Néerlandais n'y sont même pas nommés et la conduite des Nassauviens à Goumont y est critiquée injustement. Quant à son propre rapport au gouvernement anglais et au roi Guillaume, lord Wellington a lui-même reconnu que, rédigé avant la réception des rapports du prince d'Orange, de lord Hill, de lord Uxbridge et des autres généraux, ce document ne pouvait nullement être regardé comme complet (2). Comparé avec les autres rapports il paraît, en effet, plein de lacunes et d'inexactitudes. Comme information provisoire le rapport autographe expédié, le 19 juin 1815, par le duc à lord Bathurst avait certes la plus grande valeur. Mais ce n'eût été qu'après l'arrivée au quartier général de tous les comptes rendus hiérarchiques qu'il aurait été possible de rédiger un récit complet et fidèle des événements qui se sont déroulés du 15 au 18 juin 1815.

L'histoire, et en particulier l'histoire militaire, aurait été grandement redevable au vainqueur de Waterloo

---

(1) *Gazette de Madrid*, juin 1815. Se trouve en copie dans les archives de Wellington à Apsley House et à la section historique de l'état-major général à La Haye.

(2) Supl. Dispat., vol. the Xth, p. 507. Lord Wellington to sir J. Sinclair, Bart, Bruxelles, 28th april 1816. Vol. the Xth, pp. 508, 509, correspondence Mudford, 1816, pp. 513-531. Memorandum on the battle of Waterloo after reading the statements of general Clausewitz, 24 septembre 1842. The XIth, p. 457, etc., vol. I.

s'il avait voulu reprendre les rapports de ses subordonnés pour compléter et amender le sien. Mais il n'entrait pas dans ses habitudes de revenir après coup sur les pièces qu'il avait rédigées. Sir Herbert Maxwell, aux remarquables articles duquel (1) nous avons déjà plusieurs fois eu recours, fait observer qu'il est du devoir d'un général en chef de compléter ses rapports quand des faits qu'il a omis ou mal appréciés d'abord lui sont ultérieurement connus et ajoute : « Mais ce n'était pas la coutume du duc. Il écrivait ses dépêches le plus tot qu'il le pouvait après l'action — celle de Waterloo fut rédigée dans la nuit même du 18 au 19 juin — L'impression qu'avait subie son esprit et les informations qu'il possédait au moment où il écrivait étaient succinctement et clairement exposées et il est difficile, si pas impossible, de citer un seul cas où il ait soit modifié, soit complété le document original, bien qu'évidemment il ait dû parfois s'apercevoir dans la suite qu'il s'y trouvait des erreurs et des omissions. Personne au monde n'a comme lui adhéré à l'adage *litteræ scriptæ manent*. Il rédigeait le meilleur rapport qu'il était possible de faire sur l'heure et refusait d'y consacrer la moindre pensée dans la suite (2). » M. le professeur Oman n'a pas contredit à ce jugement. Plusieurs officiers servant aux Indes, en Espagne et en France sous lord Wellesley, plus tard duc de Wellington, ont été victimes de ce trait de son caractère. En 1815, le général

(1) Dans la revue the *Nineteenth Century*, l'une des plus importantes d'Angleterre, n° 283, septembre 1900.
(2) *Nineteenth Century*, n° 283, septembre 1900, p. 418.

Chassé et la 3e division néerlandaise ont également éprouvé à leurs dépens combien est vraie la remarque faite par sir Herbert Maxwell. Par la faute de Wellington, l'armée néerlandaise a été lésée dans sa réputation et la gloire qu'elle avait méritée. Déjà en 1855 le général Renard, prenant la parole pour défendre l'honneur de l'armée belge contre les accusations infamantes énoncées dans le parlement britannique, demandait « pourquoi l'attaque brillante de la brigade Detmers sur la moyenne garde vers huit heures du soir, qui est si grande tant par elle-même que par ses conséquences et qui marquera dans les annales de l'histoire n'a point été mentionnée particulièrement dans le rapport de Sa Grâce le duc de Wellington, pourquoi dans tous les rapports il n'est fait aucune mention de la 3e division ».

Le général Chassé sentit qu'il devait à sa vaillante division de faire une démarche pour réparer le déni de justice dont elle avait été victime. Le 5 juillet 1815, après l'entrée victorieuse à Paris de l'armée prussienne et de l'armée anglaise dont faisaient partie les divisions néerlandaises, il écrivit du Bourget à lord Hill, qui avait été son chef momentané durant la bataille (1), la lettre que nous reproduisons ci-dessous en la faisant

---

(1) Faits d'armes de la 3e division de l'armée des Pays-Bas sous les ordres du lieutenant général baron Chassé à la bataille de Waterloo. Anvers, chez Jean Esse, éditeur de la Bibliothèque économique encyclopédique, Courte rue Neuve, no 89, 1823. Cette brochure rare se trouve à la bibliothèque de la section historique de l'état-major général, à La Haye. Sa véracité n'a jamais été contestée ni par les contemporains, ni plus tard. Les documents que nous reproduisons comme les renseignements détaillés qu'elle contient font présumer que l'auteur de cet opus-

suivre de la réponse très gracieuse, mais restée sans suite, qu'y fit le général anglais :

« Bourget, 5 juillet 1815.

» Ce n'est que depuis hier que j'ai lu le rapport que S. Exc. le duc de Wellington a fait au sujet de la bataille du 18 passé. Ce jour-là j'avais l'honneur de servir avec ma division sous les ordres de Votre Excellence. Comme il n'y est fait aucune mention de cette division, je dois présumer que sa conduite doit avoir entièrement échappé à l'attention de Votre Excellence en faisant son rapport au duc de Wellington. Je me trouve donc dans la dure nécessité d'exposer moi-même à Votre Excellence le fait tel qu'il a eu lieu et la part que je crois que ma division a eue dans le succès du jour.

» Vers le soir, voyant que le feu de l'artillerie de droite ralentissait, je m'y portai pour en savoir la cause ; je fus informé que les munitions y manquaient, je voyais très distinctement que la garde française faisait un mouvement vers ces pièces. Prévoyant les conséquences, je fis avancer mon artillerie jusque sur la hauteur et ordonnai de soutenir un feu des plus vifs. En même temps laissant la 2e brigade commandée par le général-major d'Aubremé en réserve, ayant formé deux

---

cule devait toucher de près au général Chassé ou à son entourage militaire. Cette opinion est fortement étayée par le fait que la lettre ci-dessus contient des expressions absolument identiques à celles incluses dans des pièces officielles (note 22 A et B, t. III, p. 354 et suiv.) qui n'étaient pas publiques en 1823.

carrés placés en échelons, je formai la 1re brigade, commandée par le colonel Detmers en colonnes serrées et chargeai la garde française. J'eus l'honneur de la voir se replier devant moi. Par délicatesse, je ne fis pas rapport de ce fait, entièrement persuadé que Votre Excellence en ferait mention dans le sien, et cela avec d'autant plus de confiance que Votre Excellence m'a honoré deux jours après la bataille (étant alors à Nivelles) du témoignage de son contentement tant de la conduite de mon artillerie que de celle de mon infanterie. Mais voyant mon erreur, je croirais manquer à mon devoir envers les braves que j'ai eu la satisfaction de commander et même à toute ma nation, si je ne tâchais pas de remédier à cette omission en priant Votre Excellence de vouloir bien rendre à ces braves troupes la justice que je suis persuadé qu'elles ont méritée; elles attachent trop de prix et sont trop sensibles à l'honneur d'avoir contribué à une si glorieuse victoire, etc.

« CHASSÉ. »

Lord Hill répondit :

« J'ai l'honneur d'accuser la réception de votre lettre du 5 de ce mois, laquelle ne m'est parvenue que hier.

» Dans le rapport que j'eus l'honneur de faire à S. Exc. le duc de Wellington de la bataille du 18 juin, je fis mention particulière de la conduite de votre division pendant cette journée et je ne manquai pas de remarquer qu'elle se mit en mouvement pour repousser

l'attaque de la garde impériale française. *Malheureusement le rapport de S. Exc. le duc de Wellington était déjà envoyé à Londres avant l'arrivée du mien* (1). Cependant je suis bien assuré que Son Excellence est informée de la belle conduite des troupes sous vos ordres dans cette glorieuse journée, et je vous prie, Monsieur le Général, d'être persuadé qu'il me fera toujours grand plaisir de témoigner comme j'y suis sensible.

» Agréez, Monsieur le Général, les assurances de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être

» Votre très obéissant serviteur,

» Hill, général. »

Malgré de longues et assidues recherches à Londres et ailleurs en Angleterre, nous n'avons pu établir que lord Hill (2) ait envoyé un rapport ultérieur concernant la 3e division néerlandaise au commandant en chef de l'armée anglaise. Dans les papiers du général baron Chassé ne se trouve aucune lettre de lord Wellington, écrite en 1815 ou plus tard, se rapportant aux services rendus à la bataille de Waterloo, ni aucune mention permettant d'inférer qu'il ait été honoré d'un témoignage écrit de satisfaction de la part du duc. D'après le « Journal d'une excursion à Anvers durant le siège de

(1) Nous soulignons.

(2) Lord Hill, général aussi distingué par ses talents que par ses qualités morales, était très populaire parmi ses égaux et ses inférieurs. La bonhomie de ses manières lui avait mérité le surnom de « Daddy (papa) Hill ».

la citadelle en décembre 1832 » (Journal of an excursion to Antwerp during the siege of the citadel in december 1832, by captain the Hon[ble] C. S. W. published at London by John Murray, 1833) pages 183 et 184, lord Wellington, aurait écrit en 1833 une lettre louangeuse au général Chassé après la visite que firent à Anvers le colonel Caradoc et sir George Hamilton. Aucune trace de cette lettre n'a été retrouvée dans les archives personnelles de Chassé.

Presque toutes les relations de la bataille de Waterloo ont été basées sur le rapport du duc, rédigé et expédié, comme nous l'avons dit, avant que ce dernier ait pu être éclairé sur la part qu'avaient prise aux évènements les différentes fractions des troupes. La répugnance que le général Chassé a toujours eue pour tout ce qui le regardait personnellement, ainsi que la considération que ce n'était point à lui à publier des rapports qu'il avait déjà soumis à ses chefs (1) eurent pour conséquence que, trop longtemps, les faits d'armes de la 3[e] division néerlandaise à Waterloo sont restés dans l'obscurité.

Seul le capitaine Siborne a institué des recherches sur ces points, mais, s'étant sans doute estimé assez informé, il a dénié ou passé sous silence aussi bien dans son « Model of Waterloo » que dans son récit si souvent réédité de la bataille tout ce qui est avantageux aux Néerlandais. Ni le feu de la batterie Krahmer et l'attaque de la brigade Detmers, qui achevèrent la

---

(1) Relaas, etc., van de 3[e] divisie. Note 22 *B*, t. III, p. 359.
Lettre du lieutenant général baron Chassé à S. A. R. le prince d'Orange, du 4 juillet 1815. — Bourget. Note 22 *A*.

déroute dans la moyenne garde et firent échouer sa dernière tentative pour enfoncer la droite des alliés, ni l'habile et énergique décision, du général Chassé, qui donna sur cette partie de la position le premier signal de la victoire si longtemps disputée, n'ont trouvé grâce à ses yeux.

Le capitaine William Siborne, d'abord du 9e, ensuite du 41e régiment d'infanterie anglais, fut chargé, le 13 mai 1830, par le gouvernement britannique d'exécuter un levé du champ de bataille de Waterloo. Après avoir achevé sa mission officielle, il utilisa les données topographiques recueillies au cours de ses longs travaux en Belgique pour entreprendre l'exécution d'un plan en relief du champ de bataille à l'échelle d'environ 1/600. La longueur de ce relief est de 6^{m}40, sa largeur de 5^{m}50 et sa surface d'environ 35 mètres carrés. Suivant l'inscription qui y figure, ce plan « donne une représentation complète du terrain où fut livrée la bataille ». Il montre aussi exactement que possible la disposition des armées en présence à 7 h. 45 m. du soir, la crise de la bataille au moment où la seconde colonne de la garde impériale française fut reçue en front par la brigade du général-major Maitland, composée des 2e et 3e bataillons du 1er Foot Guards, et fut attaquée en flanc par la brigade du général-major Frédéric Adam, formée du 52e Light Infantry, du 71e Highland Light Infantry et du 95e (Riflemen) regiment. »

En date du 11 novembre 1834, Siborne envoya une circulaire contenant une série de questions sur la bataille, à tous les officiers et autorités militaires, à ce qu'il prétend, tant anglais qu'étrangers ayant assisté

aux évènements. Toutes les réponses à ces questions devaient être faites en indiquant sur une carte annexée à la circulaire la position à 7 heures du soir des corps dont faisaient partie les correspondants, leur formation et celle des troupes ennemies agissant en face d'eux. Nous remarquons que l'heure indiquée dans le questionnaire précède de trois quarts d'heure celle fixée pour la représentation des troupes déjà placées ou à placer sur le « Model of Waterloo » (1). Nonobstant cette importante discordance dans les heures et les avis différents sur la question de savoir quelle fut la minute décisive pour les troupes anglo-néerlandaises les positions figurees sur le « Model » concordent parfaitement les unes avec les autres. Pour qui a jamais tracé le plan d'ensemble d'une opération militaire quelconque au moyen de rapports et de croquis d'origine diverse, fournis cependant le jour même de l'opération, la concordance exacte déduite par Siborne des documents que ses nombreux correspondants avaient rédigés près de vingt ans après l'événement : est déjà un fait étrange. Mais par contre, nous devrions dire par le fait même, le « Model » renferme une multitude d'erreurs et d'omissions dans la figuration des formation anglaises (2), néerlandaises et françaises. Le relief, établi du reste, avec le plus grand art, ne peut donc être pris comme une représentation fidèle et impartiale

---

(1) La carte insérée dans la description imprimée du « Model », Whitehall 1896, porte Waterloo, at 1/4 past 7 p. m., c'est-à-dire à 7 1/4 de l'après-midi.

(2) *United Service Journal*, 1845, I, History of the Waterloo campaign, Macready, p. 388, et Siborne, p. 565.

de la aituation vers 8 heures du soir. Comme il fallait s'y attendre, il suscita des plaintes et des réclamations. Beaucoup d'officiers anglais, témoins oculaires et combattants de Waterloo, n'ont pas reçu la circulaire de Siborne : c'est ce qui ressort, entre autres, de l'*United Service Journal* de 1845, p. 404. Dans cet article, le major Edw. Macready fait remarquer « que les mots du capitaine Siborne « presque tous les témoins oculaires survivants » doivent être pris dans un sens libéral et comportent des exceptions. Mais je suis étonné, ajoute-t-il, de lire la déclaration d'un des principaux témoins oculaires sur les actions de notre brigade (la 5e, sir Colin Halkett) qu'il invoque. Ce témoin en me faisant part de l'impression qu'il éprouve, que le capitaine Siborne ne nous a pas fait pleine justice m'a dit : « Mais comme on ne m'a jamais demandé de renseignements je n'ai jamais essayé de donner aucune publicité aux faits (1). »

Nous constatons donc que, même dans l'armée anglaise, des témoins importants n'ont pas été consultés par Siborne. On lit cependant sur le « Model » : « Le capitaine Siborne n'a épargné aucune peine pour se procurer des informations exactes sur la

---

(1) Le major Macready fait, dans ce passage, allusion au jugement porté par l'un de ses correspondants, aussi bien sur le « Model » que sur l'ouvrage que Siborne a édité après l'achèvement du « Model », auquel il doit, du reste, son origine, « History of the war in France and Belgium in 1815 » qui, à partir de la 3e édition, a pris le titre de *The Waterloo Campaign*. Les remarquables lettres comprises dans la collection des *Waterloo letters*, et numérotées 139, écrites par Edw. Macready en 1815, lieutenant au 30e, ayant pour sujet « Cambrigeshire regiment of foot », de la 5e brigade, commandée par sir Colin Halkett, sont datées du 30 novembre 1836 et du 23 avril 1846.

position des divisions des deux armées au moment de la crise de la bataille. Avec la permission du commandant en chef, il s'est adressé à tous les officiers de l'armée qui, par suite des positions qu'ils occupaient alors ou des circonstances dans lesquelles ils se sont trouvés, étaient dans le cas de pouvoir lui prêter assistance. »

Les 499 réponses qui furent envoyées à Siborne forment six gros dossiers renfermant 2.502 folios de lettres, rapports et cartes, classés dans le département des manuscrits (1) au British Museum. Il s'y trouve des lettres remarquables d'officiers généraux allemands et français, tels que les généraux von Kruse, von Bülow, Best, Lobau, Durutte, le capitaine von Rettberg, mais pas une seule émanant d'officiers néerlandais. Nous n'avons pas pu découvrir qu'un seul des officiers néerlandais qui ont exercé des commandements en 1815 ait été consulté : ni le duc Bernard de Saxe-Weimar, ni le baron de Constant-Rebecque, ni le général Chassé n'ont reçu la circulaire. Il en est tout naturellement résulté que le « Modèl » présente une foule de lacunes et d'erreurs en ce qui concerne les troupes des Pays-Bas et que les deux premières éditions de l'ouvrage de Siborne contiennent à leur sujet beaucoup d'inexactitudes (2).

---

(1) *Class Catalogue Military*, nos 34,703-34,708. Captain W. SIBORNE'S Waterloo correspondence. Des 499 réponses reçues par Siborne, le général-major H.-T. Siborne, fils de William Siborne, a tiré un choix de 180 lettres, provenant exclusivement d'officiers anglais, qu'il a publiées en 1891 sous le titre de ***Waterloo letters***. Castell and Co, London, Paris. Les 319 autres peuvent être lues au British Museum, à Londres.

(2) D'après van LÖBEN SELS, ***Précis de la campagne de 1815 aux Pays-Bas***, 1849.

Le capitaine Siborne avait cependant, par l'intermédiaire du général-major sir Thomas William Taylor, (en 1815), capitaine au 10th (or the Prince of Wale's own royal) regiment of Light Dragoons (Hussards), fait appel à la mémoire du prince d'Orange au sujet de quelques points relatifs aux actions des troupes néerlandaises durant le refoulement de la moyenne garde (1). D'autre part, Siborne fit en Belgique de longs séjours pour y poursuivre ses travaux topographiques et il n'a sans doute pas négligé la recherche de renseignements historiques utiles à son ouvrage Les sources d'informations verbales ne manquaient pas à Bruxelles à cette époque pas plus que les publications imprimées parmi lesquelles, pour n'en citer qu'une, le livre publié à Anvers, en 1821, sur les « faits d'armes de la 3e division », offrait un intérêt tout spécial puisqu'il contient la correspondance entre le général Chassé et lord Hill.

Quoi qu'il en soit, ayant à achever son « Model », Siborne se trouvait en possession des éléments que lui avait remis sir Thomas W. Taylor, d'après les indications du prince d'Orange, parmi lesquels se trouvait un croquis représentant les positions néerlandaises. Pour l'établir, le prince avait fait reporter ces positions sur l'une des cartes annexée à la circulaire de Siborne : Nous reproduisons ce travail dans notre plan XII d'après une minute existant dans les archives délaissées par le prince Frédéric des Pays-Bas. Il est techniquement impossible qu'un croquis ainsi dressé à part puisse

(1) British Museum Siborne's Waterloo Correspondence, vol. the IVth, p. 155. Lettres non imprimées du lieutenant-colonel Taylor.

s'adapter *ne varietur* avec ceux des troupes voisines dessinés par d'autres auteurs. Siborne avait donc le droit et le devoir de rechercher les moyens d'effectuer cette adaptation de la façon la plus véridique possible. C'est ce que nous avons cherché à faire nous-mêmes en nous aidant des indications si précises contenues dans la relation de la 3e division (note 22, *B*, t. III, p. 367 et suiv.).

Malgré l'origine de ce dessin qu'avait fait tracer un prince qui avait exercé durant la bataille l'un des commandements les plus importants de l'armée, qui avait été l'ami et le confident du général en chef, Siborne refusa, sans motifs plausibles et tout à fait arbitrairement, de se servir des renseignements écrits et graphiques que lui fit parvenir sir Thomas W. Taylor
C'est ce qui ressort des faits que nous allons exposer.

Dans le 4e volume de la « W. Siborne's Waterloo Correspondence » au British Museum, une lettre adressée, le 31 juillet 1836, par Siborne à sir Hussey Vivian, attira tout spécialement notre attention. Sir Hussey Vivian commandait, à Waterloo, la brigade de cavalerie légère qui était en position, entre 7 et 8 heures du soir, à peu près en arrière de la division Chassé, quand celle-ci se fut portée en première ligne. La lettre de Siborne est accompagnée de trois croquis (nos 1, 2 et 3, voir plan XIII, marche de la brigade Detmers), où, interprétant les indications du prince d'Orange, il indique la position qu'avait occupée la batterie Van der Smissen (Krahmer de Bichin), jusqu'où s'était avancée la brigade Detmers et l'endroit où elle se trouvait à

l'instant de la décision du combat contre la moyenne garde (voir plan XII) (1).

« Je suis toujours intrigué, disait Siborne dans sa lettre à sir Hussey Vivian, sur la question de savoir comment placer les troupes hollandaises; les papiers du prince d'Orange que m'a transmis sir Thomas Taylor ne consistent qu'en états d'effectifs, des descriptions d'uniformes et l'un de mes plans sur lequel ont été indiquées des positions qui sont données pour celles occupées au moment précis choisi pour le «Model» (8 heures moins le quart), sans remarques ni explications d'aucune sorte. L'annexe 3 est une esquisse approximative des positions que l'on a tracées pour moi sur le plan, et je vous donnerai quelque idée de leur extrême inexactitude (2). » Opposant des sophismes et des hypothèses aux indications du prince d'Orange, Siborne continue en donnant une série d'explications ayant pour but de prouver combien ces indications

(1) W. Siborne's Waterloo Correspondence, vol. IVth, f. 120, 121, 122, 157, 158 et 159. Nous avons pris dans le plan XIII seulement les parties des « sketchs » où figurent les troupes néerlandaises, c'est-à-dire sur les croquis nº 1 et nº 2, la brigade Detmers, sur le nº 3, celle-ci plus la brigade d'Aubremé : celle-ci y est placée trop près de la chaussée de Nivelles. Les Nassauviens sont aussi tout à fait hors de leur place réelle. Voir vue panoramique, plan XI.

(2) I am still sadly puzzled how to place the Dutch troops. *The Prince of Orange Papers*, forwarded to me by sir Thomas Taylor, consists of returns of strength and uniforms of corps, and of one of my plans with their positions marked upon it as those occupied at the particular moment chosen for the model (1/4 to 8) without any remarks or explication. The enclosed nº 3 is a rough sketch of the positions marked for me on the plan and I shall give you some idea of its extreme inaccuracy... » Les minutes des « Prince of Orange papers » avec un dessin en couleur des positions néerlandaises vers 7 (lire 8 heures), reportées sur la carte

méritent peu de créance et demande à sir Hussey Vivian ce qu'il savait des actes de la batterie Van der Smissen (Krahmer), qui cependant est marquée sur l'esquisse n° 3 (plan XIII). « Les récits hollandais, dit-il, font grand état de ce que le général Chassé a poussé en avant, si à propos, la batterie d'artillerie à cheval du major Van der Smissen (Krahmer), qui fit un « grand carnage » dans les colonnes de la garde marchant à l'attaque. Est-ce que vous avez remarqué qu'une batterie de l'espèce ait été amenée sur cette partie du champ de bataille quand vous y étiez?... » Il termine enfin par la question suivante, fort importante, ainsi qu'il le dit lui-même : « Ce qui devient aussi une question importante, c'est de savoir s'il y avait des troupes quelconques en arrière des gardes et de la brigade Halkett et si l'espace entre la 1re brigade des gardes et la chaussée de Nivelles était aussi dégarni de troupes que le montre le croquis n° 1 (1) ? »

Comme on le voit, pour Siborne les affirmations du

---

annexée à la circulaire de Siborne que le général Taylor avait présentée au prince d'Orange et qui dans presque tous ses détails coïncide avec l'esquisse n° 3, ainsi qu'une note écrite de la propre main du prince d'Orange existent en originaux dans les archives de feu S. A. R. le prince Frédéric des Pays-Bas, qui sont aujourd'hui la propriété de S. A. R. Mme la princesse douairière de Wied, née princesse Marie des Pays-Bas. Ces documents se trouvent en copie à la section historique de l'état-major général à La Haye. C'est d'après ces renseignements fournis par le prince, modifiés en quelques points d'après les rapports officiels, que nous avons dressé le plan X.

(1) *Waterloo letters*, no 89, MERCER'S, troop, pp. 220 221. — Lloyd's batter., p. 233, n° 99. — *United Service Journal* 1833, II, p. 302. The Crisis of Waterloo by major Gawler et 1845, I, p. 396, et 1852, p. 52. Le texte des passages cités de Siborne est : « The Dutch accounts lay great stress upon general Chassé having so opportunely pushed forwardmajor van der Smissen's battery of Horse artillery, which did « great execution on the

prince d'Orange ne comptaient pas. Nous n'avons pas trouvé de traces de la réponse de sir Hussey Vivian à cette lettre, mais on peut la déduire des réponses qu'il fit aux trois questions suivantes que lui posa Siborne, le 14 août 1837 et qui forment la conclusion des explications très prolixes faisant l'objet d'une « Note confidentielle : les troupes néerlandaises à Waterloo à 7 1/2 heures du soir ».

1re Question : « A-t-il vu ou su quelque chose concernant la présence de la brigade Detmers sur le flanc gauche de la brigade de sir Colin Halkett au moment de l'attaque de la garde française vers 7 1/2 heures ? »

Réponse écrite en regard de la question : « I cannot say. H. V. » (Je ne saurais le dire H (ussey) V (ivian).

Malgré cette brève fin de non-recevoir, Siborne, ne retenant parmi les dépositions de ses correspondants que celles favorisant ou, du moins, ne démentant pas son idée préconçue, se décida à nier que Detmers se fût porté en première ligne (1). Bien que le croquis n° 3 et plan XII des « Papiers du prince d'Orange », qui indiquait clairement que six bataillons néerlandais et la batterie à cheval Krahmer de Van der Smissen se trouvaient dans les positions dont il s'agissait, eut dû au moins lui donner des doutes,

---

advancing colums of the Guard. Dit you observe any such battery brought up while you were in that part of the field? It also becomes an important question whether there were any troops in rear of the Guards and of Halkett's brigade and whether the space between the 1st brigade of Guards and the Nivelles chaussée was so destitude of troops as appears on sketch n° 1?

(1) En réalité, à cet instant Detmers était encore derrière sir Colin Halkett.

il déclara le croquis « décidément inexact à d'autres égards et n'étant pas prouvé en ce qui regarde le point en question (1) ». Persistant à maintenir, sans preuve et en opposition complète avec le rapport de la 3e division néerlandaise et la correspondance échangée entre le général Chassé et lord Hill, que Detmers ne pouvait pas se trouver où le plaçait le dessin du prince, il demanda, tout bas et visiblement embarrassé de son attitude, à sir Hussey Vivian : « Où donc les bataillons de Detmers auraient-ils bien pu se trouver immédiatement avant l'attaque de la garde française ? »

Siborne se refusa, de même, à reconnaître les services importants rendus par la batterie Krahmer de Van der Smissen déjà lors de la première attaque de la moyenne garde contre les brigades de sir Colin Halkett et de Maitland et il fut, en conséquence, obligé de prétendre que cette batterie n'était pas encore arrivée à l'heure du « Model » et que ce qu'elle a pu faire, tout au plus, c'est de canonner l'ennemi déjà en retraite.

En ce qui concerne l'artillerie, sir Hussey Vivian répondit à Siborne : « I saw nothing of the battery. » (Je n'ai rien vu de cette batterie.) Placé derrière les Nassauviens de von Kruse et les Brunswickois, sur la déclivité du terrain, il n'était vraisemblablement pas possible que le commandant de la brigade de cavalerie légère anglaise fût en situation de voir la batterie. Mais sir Hussey Vivian ajouta que sa brigade, étant descendue dans la plaine à la poursuite de la garde

(1) This plan howev being decidely inaccurate in some other respects and not being confirmed as regard the position in question.

française, aurait été canonnée dans le dos par l'artillerie néerlandaise. » Le fait ainsi avancé ne saurait s'accorder avec ce que dit le rapport de lord Hill sur la conduite de la batterie : Siborne lui-même avait cependant consulté ce rapport.

En fin de compte, Siborne plaça sur le « Model » la brigade Detmers pendant l'attaque de la moyenne garde, à huit heures moins le quart, dans la position où elle se trouvait entre 7 heures et 7 heures et un quart et se garda de faire figurer la batterie Krahmer dans la position qu'elle occupa derrière le chemin creux. (Plan XIV.)

Ainsi donc, malgré les doutes qui, après cet échange de lettres, durent rester dans son esprit sur la position des troupes néerlandaises à l'instant qu'il avait choisi pour son « Model », il y a fait figurer ces troupes à une distance si considérable du point d'attaque de la moyenne garde qu'aux yeux de tout spectateur non averti, il leur était radicalement impossible de prendre la moindre part à l'action décisive qui termina la bataille.

Cette solution est simple, il faut en convenir, mais elle n'est ni raisonnable ni équitable. Dans son for intérieur, Siborne n'était pas convaincu, sa lettre à sir Hussey Vivian le démontre. Il a cependant condamné les Néerlandais contre les témoignages les plus graves, ceux d'un personnage royal commandant durant la bataille l'élite des troupes anglaises et sans entendre les principaux acteurs de l'action dont il a supprimé le souvenir, Chassé et Detmers.

2e Question posée par Siborne : « Position et force des

carrés du général d'Aubremé pendant l'attaque de la garde? » Sir Hussey Vivian s'abstint de donner son opinion sur ce point et se contenta de renvoyer son interrogateur aux officiers de la brigade Vandeleur, qui était en position derrière ces carrés.

3e Question : « Position de la brigade Perponcher (il faut lire la brigade Bylandt, de la division Perponcher), entre 7 heures et demie et 8 heures? » — « Je suis fort perplexe, ajoutait méchamment Siborne à sa question, sur le point de savoir si je la ferai figurer ou pas sur le « Model. » « I can give you no help, » nota le général Vivian sous la question. (Je ne peux vous aider.) Le prince d'Orange avait marqué la position de la brigade (plan XII), d'abord en arrière, puis en avant du chemin creux.

Siborne renvoya ensuite le croquis nº 3 au général-major sir T. W. Taylor, avec l'inscription suivante au crayon : « Do you recollect having seen these troops as you moved towards the right? » (Vous souvenez-vous d'avoir vu ces troupes, c'est-à-dire la batterie Krahmer et la colonne d'attaque de la brigade Detmers, en vous portant vers la droite?) La réponse, faite également au crayon, est : « I have no recollection of having seen the troops. » (Je n'ai pas le souvenir d'avoir vu ces troupes.) Mais le général Taylor explique dans la lettre (1) par laquelle il renvoya le plan, que, de la place où il se trouvait au moment donné et dans l'obscurité qui commençait à tomber, il n'était pas possible qu'il vît la brigade Detmers. Au surplus, loin de nier

(1) W. Siborne's Waterloo correspondance, vol. IVth, p. 155.

l'exactitude des positions représentées sur le croquis n° 3 (plan XIII), il dit, au contraire : « Je suis heureux de trouver que le dessin a toute ressemblance avec les traits locaux. » (I am gratified tot find the sketch has any semblance to the local features.) Chacun, y compris M. Oman, s'il veut bien s'en donner la peine, peut contrôler au British Museum les résultats de notre analyse (1)

Quand Siborne eût terminé le « Model of Waterloo », son œuvre fut exposée pendant un an à Londres, puis successivement à Edimbourg, Dublin, Liverpool et Glascow, mais elle n'a jamais été transportée sur le continent. Le témoignage que l'auteur se rend à lui-même que jamais « l'exactitude de sa représentation de la défaite de la garde impériale n'a été mise en question (2) » n'a donc que peu ou pas de valeur en dehors des Iles Britanniques.

Les généraux van Löben Sels, Knoop et Renard qui ont relevé avec tant de talent le gant lancé par Siborne dans l'ouvrage qu'il a publié plus tard, et réfuté avec vigueur ses imputations calomnieuses, n'ont probablement jamais vu le « Model of Waterloo ». Après avoir été offert en vente en 1847 au gouvernement prussien, qui refusa

(1) Le vol. IV des Waterloo correspondencen contient aussi des lettres du colonel Clarke, 23 avril 1836, de Kennedy et du colonel G. Gawler, p. 354, qui contiennent des allégations absolument inexactes sur les formations et les emplacements des « Dutch troops ». Le colonel Clarke semble les avoir confondues avec les Nassauviens et le colonel Gawler, dont Siborne parait avoir fréquemment suivi les indications, est fort inexact en ce qui concerne les positions de la 3e division (Chassé) et de la batterie Krahmer de Bichin.

(2) The *United service Journal*, 1845, I, p. 571.

d'en faire l'acquisition, le plan relief du capitaine Siborne fut acheté, en 1851, au prix de 40,000 francs au moyen des souscriptions volontaires d'un grand nombre de régiments au service de la Grande-Bretagne et offert en don à la « Royal united service Institution ». Il est exposé aujourd'hui au musée du Banqueting House, Whitehall, Londres (1).

Aucune relation officielle de la campagne de 1815 n'a jamais paru en Grande-Bretagne. Le récit de Siborne, qui, pour beaucoup d'Anglais, en tient lieu, est simplement une compilation, très flatteuse pour ses compatriotes, mais au plus haut point malveillante pour les alliés de l'Angleterre. Avant même que van Löben Sels et Knoop, soutenus par Renard, aient levé la pioche contre l'édifice de Siborne, qui n'a d'autre base que la passion, des écrivains anglais de renom avaient signalé dans son ouvrage de nombreuses lacunes et inexactitudes et contesté la prétention qu'il émettait d'avoir complètement épuisé toutes les sources historiques nationales et étrangères. Une revue anglaise jouissant d'une grande autorité mit Siborne en demeure de prouver les accusations qu'il avait dirigées contre

---

(1) Une étiquette sur le « Model » porte : « Le modèle fut exposé en public pendant quelque temps. Puis, en réponse au désir exprimé généralement qu'il devint la propriété de la nation, son achat fut effectué en 1851 et il fut offert à la « Royal United service Institution.

» 14 régiments de cavalerie, 47 bataillons d'infanterie, l'artillerie royale, les ingénieurs royaux contribuèrent à cette acquisition. Parmi les souscriptions individuelles, celle de feu S. A. R. le prince consort se distingue par sa générosité ; parmi les souscriptions régimentaires, celle de la brigade des gardes dont les sous-officiers aussi bien que les officiers ont versé d'abondantes contributions. »

le prince d'Orange et de produire les dates et le contenu d'instructions qu'il citait, mais que Wellington n'avait jamais envoyées au prince. Siborne, à la suite de cette polémique et aussi après la publication du *Précis de la Campagne de 1815* dans les Pays-Bas de van Löben Sels, fut contraint de modifier son texte dans les éditions subséquentes. Mais ses accusations contre la brigade Bylandt à Waterloo y sont restées, comme aussi ses erreurs sur les actes de la division Chassé.

van Löben Sels, le premier en Néerlande, consacra ses forces à combattre les allégations injustes et partiales de Siborne et à venger les torts faits à la réputation militaire de son roi, le prince d'Orange de 1815, et à l'honneur de l'armée néerlandaise. De peur de froisser l'orgueil anglais, on lui lia la bouche. La même délicatesse de sentiment qui avait empêché le prince d'Orange, devenu roi en 1840 sous le nom de Guillaume II, de rappeler en Néerlande par aucune distinction honorifique les services rendus aux Quatre-Bras et à Waterloo, dont il pouvait s'attribuer une si grande part, le porta aussi à refuser à Löben Sels l'autorisation de faire connaître son œuvre en Angleterre. Ce qui détourna surtout le roi Guillaume II de favoriser la réfutation des erreurs du désobligeant écrivain anglais, ce fut la crainte de susciter des critiques envers le duc de Wellington, pour lequel il conservait la plus grande amitié, et de faire éclater ainsi une guerre de plume qu'il désirait éviter.

Le duc de Wellington fut en grandeur d'âme bien au-dessous de son royal élève. Il a dans ses propres

écrits loué Siborne de l'exécution de son « Model » de Waterloo : « J'ai vu le plan du terrain de la bataille de Waterloo, a-t-il écrit, qui me paraît exactement établi (1). » Lord Hill n'a jamais fait d'observation sur les positions absolument inexactes attribuées à la brigade Detmers.

Bien que le capitaine, depuis général van Löben Sels n'ait pas eu la satisfaction d'entrer publiquement en champ clos pour soutenir l'honneur de l'armée néerlandaise de 1815, ses peines n'ont pas été perdues.

S'appuyant sur les écrits de van Löben Sels, le capitaine Knoop prouva sans réplique que les erreurs et le langage injurieux de Siborne ne sont que la conséquence de son ignorance, de l'insuffisance de ses recherches et de l'âpre passion avec laquelle il s'efforce d'attribuer sans partage la gloire de la campagne de 1815 aux forces militaires britanniques seules. Cependant, le courage indomptable et l'énergique opiniâtreté de Wellington et des soldats anglais n'ont rien à gagner de l'amoindrissement des actes que les Prussiens et les Néerlandais ont, eux aussi, accomplis avec vaillance.

Les écrits de Knoop ont fait aux Pays-Bas et en Belgique une impression profonde, mais semblent avoir été trop peu connus ailleurs. C'est ce qu'ont prouvé, peu d'années après leur publication, les démonstrations hostiles de plusieurs nobles lords et les allégations de lord Derby dans la Chambre des Pairs, le

(1) Suppl. Disp. Vol. the X th, p. 513, Memorandum upon the plan of the battle of Waterloo written in October 1838.

langage insultant que tint en 1855 et 1856 la presse anglaise à l'adresse des Belges ; c'est ce que prouvent encore les écrits récents parus en Angleterre comme ceux du major Griffith, du maréchal Wolseley (1), d'Oman et d'autres. En un défi brutal, ce dernier auteur adresse à sir Herbert Maxwell ces paroles : « S'il (sir Herbert) veut savoir ce que les hommes de Waterloo pensaient réellement des Néerlandais, je ne peux que lui recommander d'emprunter les lettres manuscrites rassemblées par le capitaine Siborne (elles existent toujours entre les mains de ses héritiers) et de les lire toutes, les passages supprimés aussi bien que ce qui a été imprimé (2). » Nous pouvons déclarer que les études que nous avons faites dans les archives de lord Wellington à Apsley House, avec l'autorisation qui nous en a été accordée par feu Sa Grâce le dernier duc avec une indépendance d'esprit vraiment princière, l'examen des pièces du « War Office », du « Public Record Office », des « Hill's papers » et des lettres manuscrites rassemblées par le capitaine Siborne appartenant non à ses héritiers mais à l'État (3), nous ont donné la conviction que le « Model » de Waterloo est une œuvre injuste et incomplète et nous ont conduits à nous rallier à la parole empruntée

---

(1) Major ARTHUR G.-E. GRIFFITH, *Wellington and Waterloo*. The Navy and Army illustrated Library, p. 226-227, 238-241. WOLSELEY, *Revue de Paris*, 1894, première année, IV. Waterloo, p. 466-474. « Decline and Fall of Napoléon. »

(2) The *Nineteenth Century*, n° 284, p. 638.

(3) Au British Museum.

par le général Renard au capitaine Knoop « que l'histoire du capitaine Siborne émanée du « Model » est encore pire qu'un mauvais livre : c'est une mauvaise action (1) ».

---

(1) Beschouwingen over Siborne's geschiedenis van den oorlog van 1815 in Frankrijk en de Nederlanden, en wederlegging van de in dat werk voorkomende beschuldigingen tegen het Nederlandsche leger, door W.-J. Knoop, kapitein der infant. aan de Kon. Milit. Academie. Breda, Van Gulich en Hermans, 1846, p. 82.

IV

Conclusion.

Quand les préjugés nationaux ont, dans la suite des années, façonné l'histoire dans le sens qui les flatte, quand la littérature tout entière d'un peuple depuis les historiens les plus graves jusqu'aux romanciers et aux poètes, s'est inspirée des passions communes, au lieu de les guider, c'est une tache presque désespérée que d'essayer de faire prévaloir la voix de la vérité. Soutenus par l'amour de la patrie et la piété envers nos ancêtres injustement calomniés, nos illustres compatriotes van Löben Sels, Knoop et Renard se sont consacrés à cette tâche avec une conviction, un talent et une autorité dignes de la cause dont ils se sont fait les défenseurs.

Leurs œuvres magistrales n'ont, hélas! pas empêché la liste des détracteurs de l'armée néerlandaise de 1815 de s'allonger sans cesse. Ces attaques nouvelles ne pouvaient rester sans réponse : nous avons essayé de leur opposer une relation des faits que nous nous sommes efforcés de rendre aussi complète et aussi exacte que possible. Les recherches exécutées dans tous les pays par les érudits, nos propres études dans les archives anglaises, prussiennes, nassauviennes, néerlandaises et belges nous ont livré des éléments pour compléter parfois, pour élucider peut-être, en quelques points les récits de nos devanciers.

Nous, Néerlandais et Belges, avons aussi eu nos « Waterloo men » dont nous sommes fiers comme les Anglais et les Allemands sont à juste titre fiers des leurs. Ce que les prince d'Orange, les prince Frédéric, les Saxe-Weimar, les Constant de Rebecque, les Perponcher, les Chassé, les Collaert, les Trip, les officiers qui les entouraient, ceux qui commandaient nos troupes de toutes armes ont écrit ou fait écrire sous leurs yeux, dans des pièces officielles adressées à leur roi et à leur gouvernement, peu de jours après les événements, a pour nous une valeur documentaire que rien ne peut mettre en doute.

Pour nous, les rapports officiels sont les pièces les plus importantes du procès ; nous les avons annexés au présent ouvrage et nous prions instamment nos lecteurs de les lire attentivement. Parfois rudes ou même incorrects dans la forme, comme pouvaient écrire les militaires de cette époque, plus habiles à manier l'épée que la plume, ils sont modestes, précis et respirent la vérité : on ne saurait douter de la loyauté et de la bonne foi de leurs auteurs.

Les « Waterloo letters » n'ont que trop souvent servi d'arsenal où nos détracteurs sont venus chercher des armes pour nous blesser. Nous nous inclinons avec respect devant la bravoure des officiers qui les ont écrites, mais est-il étonnant que des témoignages rendus quinze ou vingt ans après les événements par des acteurs du grand drame, dont tous n'étaient pas à même de voir, de leur place de combat, l'ensemble des événements, divergent sur des points même importants? D'ailleurs, ces documents sont loin d'être tous défavo-

rables pour nous et, bien souvent, nous avons été heureux d'y trouver des preuves en notre faveur.

Récapitulant les faits, nous avons la conviction qu'on ne peut, sans déni de justice, refuser de regarder comme acquis aux troupes néerlandaises et à leurs chefs les mérites dont nous allons brièvement tracer le tableau.

L'armée des Pays-Bas, constituée par l'amalgame intime des troupes levées séparément dans les deux parties du nouvel État avant leur réunion, a prouvé par son courage et sa fidélité durant la courte, mais terrible campagne de 1815, combien étaient injustes les méfiances dont elle avait été l'objet. Elle a obtenu de magnifiques éloges, que les deux généraux en chef alliés, Wellington et Blucher, lui ont publiquement décernés.

La prévoyance du prince d'Orange et du général de Constant de Rebecque, l'initiative intelligente du quartier-maître général, du général de Perponcher et du jeune prince de Saxe-Weimar conservèrent aux armées alliées la possession du point stratégique si important des Quatre-Bras.

Les prudentes mesures arrêtées dès le mois de mai par l'état-major général néerlandais, les habiles dispositions du prince d'Orange et des chefs de la 2e division des Pays-Bas, la bonne attitude de leurs troupes en imposèrent au maréchal Ney depuis le 15 juin dans la soirée jusqu'à l'arrivée des réserves anglaises, le 16, vers 3 heures de l'après-midi. La 2e division néerlandaise joua aux Quatre-Bras le rôle assigné dans la tactique contemporaine à l'avant-garde stratégique et on pourrait presque citer les dispositions prises le 16 juin dans la matinée comme un exemple

classique de la manière dont doit opérer un grand détachement de couverture dans la défensive. On aura beau argumenter, on ne saurait enlever au général de Perponcher et à sa division l'honneur d'avoir immobilisé pendant plus de dix-huit heures le plus bouillant des maréchaux français avec 36,000 hommes d'excellentes troupes, bien qu'ils eussent reçu de l'empereur, auquel on ne désobéissait pas impunément, l'ordre d'enlever rapidement le nœud de routes des Quatre-Bras.

A Waterloo la brigade Bijlandt placée d'abord dans une position impossible à défendre, fut retirée volontairement sur une ligne plus favorable avant l'ouverture du feu de la grande batterie française. Elle fut l'objet d'une attaque formidable prononcée par des forces quadruples des siennes, attendit l'ennemi de pied ferme et fut enfoncée. Le 95ᵉ anglais, son voisin, le fut aussi. Mais le sacrifice supporté par ces braves troupes fut l'origine du succès des bataillons de Pack en rendant possible l'irrésistible contre-offensive qu'ils prononcèrent avec tant de vaillance, secondés par les cavaliers de Ponsonby. Une partie notable de la brigade Bijlandt, ralliée par le chef d'état-major van Zuylen van Nyevelt, participa avec vigueur à la contre-attaque anglaise. Les Nassauviens de Saxe-Weimar gardèrent toute la journée les importantes positions qu'ils occupaient à Papelotte, La Haie, Fichermont et Smohain. Un de leurs bataillons partagea les dangers et doit partager la gloire des illustres défenseurs de Goumont.

La cavalerie néerlandaise participa durant toute la journée aux incessantes charges qui firent rage sur le plateau de Mont-Saint-Jean : deux de ses généraux

furent mis hors de combat ; l'une des attaques de la brigade de grosse cavalerie fut remarquée par lord Wellington lui-même qui cita le général Trip, son chef, dans son rapport sur la bataille.

L'attaque de la brigade Detmers de la division Chassé, préparée et soutenue par l'action énergique de la batterie Krahmer de Bichin est un fait d'armes qui fait grand honneur à l'armée néerlandaise. Nous ne voyons pas pourquoi on fait tant d'efforts pour l'amoindrir ou même pour l'effacer complètement des pages de l'histoire. Il est absolument conforme aux règles de l'art de la guerre et aux leçons de l'expérience qu'une réserve fraîche, prononçant au moment opportun une énergique contre-offensive, recueille en un instant les fruits d'une défense prolongée pendant des heures. L'attaque de Chassé ne fut possible et ne fut couronnée de succès que grâce à l'usure que la lutte mortelle, livrée par les bataillons britanniques et alliés pendant toute la journée avait fait subir à l'ennemi. On peut donc dire que le succès de Chassé fut le succès de Maitland, de Byng, d'Adam et de leurs braves et ne leur enleva pas un atome de leur impérissable honneur. Les acclamations spontanées qu'échangèrent les soldats de Detmers et ceux d'Adam quand ils se rencontrèrent le soir au sud du verger de La Haye-Sainte furent le cordial merci qu'échangèrent de fidèles alliés. Il a fallu toute l'étroitesse d'esprit de certains historiens pour fausser et travestir un incident semblable à ceux dont l'histoire militaire offre plus d'un bel exemple.

L'occupation prolongée de la position de Hal fut une faute stratégique dont le feld-maréchal Wellington doit

seul porter le blâme. Elle ne peut incomber au jeune prince Frédéric, comme on l'a donné à entendre, car les ordres qu'il avait reçus stipulaient, en termes formels, qu'il ne devait abandonner cette position sous aucun prétexte.

Enfin, malgré les commentaires diffamatoires auxquels a donné lieu le nombre de manquants signalés dans les statistiques néerlandaises, nombre qui, en réalité, n'a pas atteint celui que des troupes irréprochables ont subi dans des combats prolongés, les pertes de nos bataillons tant aux Quatre-Bras qu'à Waterloo témoignent qu'elles se sont bien conduites.

En défendant l'honneur des nôtres, nous avons conscience que nous n'avons jamais blessé celui des autres. Nous n'avons pas perdu de vue un instant, dans le cours de notre travail, ce que l'Europe entière doit de reconnaissance à lord Wellington. Nous avons rendu hommage au courage britannique, comme à celui des Prussiens, des Hanovriens, des Brunswickois et des Nassauviens. Leurs lauriers ne nous rendent pas jaloux. Mais le sang des officiers et soldats des Pays-Bas, immolés par la cause européenne, crie vengeance contre l'injustice dont ils ont été l'objet. Nous avons essayé encore une fois de faire entendre leur plainte dans le concert de malédictions et de calomnies qui s'est élevé autour de leur tombe. Nous avons tenté d'obtenir la revision de la sentence inique passée, hélas! en force de chose jugée devant une trop grande partie du public britannique et que Charles Dalton (1), dans son introduction

(1) Charles Dalton, F. R. G. S. *The Waterloo Roll call*, London, W. Clowes and Sons, 1890, p. VIII.

du « Waterloo Roll call », a osé formuler en ces termes méprisants : « Of the Nassau, Dutch, and Belgian troops it is only fair to say that they were mostly, utterly useless at Waterloo. » (Des troupes nassauviennes, hollandaises et belges, il n'est que juste de dire qu'elles furent, pour la plupart, complètement inutiles à Waterloo.)

Nos peines seront récompensées si nos preuves et nos arguments sont admis par ceux qui savent se dégager des préjugés et des idées préconçues. C'est au vainqueur de Waterloo lui-même que nous en appelons en terminant. Peu de jours après la bataille, dans une conversation dont le compte rendu authentique subsiste, lord Wellington dit au baron van der Capellen et au marquis de Rhodes que le prince d'Orange avait fait preuve de la plus grande bravoure et que les régiments néerlandais s'étaient parfaitement conduits aux Quatre-Bras, l'avaient secondé efficacement et avaient grandement contribué au succès décisif de la mémorable journée de Waterloo.

Les causes justes ont toujours trouvé en Angleterre des défenseurs savants, éloquents et généreux. Tout récemment, sir Herbert Maxwell et M. Demetrius C. Boulger ont, avec une indépendance d'esprit qui les honore et pour laquelle nos concitoyens leur sont profondément reconnaissants, plaidé en diffamation, pour nos soldats de 1815, contre Siborne, Thackeray, Oman et tant d'autres. Puisse leur voix être entendue !

Il y a quelques mois, devant une assistance recueillie fut dévoilée la tablette de bronze érigée par la brigade des gardes de Sa Majesté Britannique dans la muraille extérieure

de la chapelle de Goumont, en mémoire des braves qui ont succombé dans la défense de cette ferme historique.

Le colonel Edw. I. P. F. Macartney-Filgate, commandant du « Royal 4e Irish Rifles », fit entendre en cette occasion des paroles dont la pénétrante éloquence nous a profondément touchés. Ces nobles paroles, prononcées par le délégué des troupes héritières des noms et de la gloire de ces bataillons illustres qui ont défendu Goumont et tant contribué à la victoire de Waterloo, iront droit au cœur de tous les militaires néerlandais et belges. Elles sont pour nous une ample compensation des pages méprisantes dont nous avons dû donner tant d'extraits :

« Ceci est certes une occasion solennelle et sainte, a dit le distingué représentant de la brigade des gardes, car nous sommes réunis pour rappeler à la postérité la mémoire de ces hommes auxquels avait été imposé un grand devoir et qui, en l'accomplissant fidèlement, sont morts en nous léguant le plus impérissable de tous les souvenirs, un haut exemple.

» Que l'on ne croie pas, cependant, que nous remémorons ces grandes actions dans un esprit d'amour-propre mesquin ou d'étroit orgueil national. De même que le courage et le dévouement au devoir sont le noble apanage commun aux soldats de toutes les armées, de même les champs de bataille et les lieux témoins des actes de guerre sont comme les monuments que partagent tous ceux qui ont lutté et succombé dans les combats. La victoire ne peut augmenter, la défaite ne peut amoindrir les grandes et saintes pensées qui s'attachent en foule à la mémoire de ceux qui ont souffert en obéissant à l'appel du devoir.

» Et, certes, jamais guerre ne donna de preuve plus évidente de cette grande vérité que la campagne fameuse de Waterloo.

» Les quatre journées durant lesquelles furent décidées les grandes questions soumises en cet instant au formidable arbitrage du glaive, ces journées durant lesquelles les pertes essuyées par toutes les armées atteignirent l'effrayant total de 95,000 hommes, furent témoins d'actes d'habileté militaire et de courage dont on trouve des exemples à chaque page de leurs annales et qui inspirent une admiration mêlée d'un profond respect.

» La marche audacieuse de Nivelles aux Quatre-Bras, dont les chefs belges et hollandais, guidés par la lumière de leur propre sens stratégique, prirent l'initiative, le magnifique courage déployé par les soldats de la Belgique et de la Néerlande aux Quatre-Bras, et particulièrement à Gemioncourt, depuis le point du jour jusqu'à l'arrivée de la division de Picton dans l'après-midi, resteront à jamais un souvenir glorieux et un grand exemple pour les peuples de ces deux nations sœurs, un souvenir trop souvent estimé en dessous de sa valeur, trop souvent même oublié par ceux qui ont écrit l'histoire de ces temps.

» Ligny nous parle du courage des Français comme du courage des Prussiens, car maintes fois les hameaux blottis sur les pentes des coteaux environnants changèrent de mains dans la grande lutte dont fut témoin cette sanglante soirée d'été. Dans ces lieux, où les lanciers prussiens guidés par Blücher, au cœur de lion, où les bataillons de Grouchy, noircis par la poudre, s'élancèrent indomptables dans la nuée d'orage de la bataille, les soldats sous le drapeau tricolore comme

ceux sous les aigles royales rivalisèrent en une audace qui ne fut jamais égalée et un dévouement qui ne fut jamais surpassé.

» Ici, dans ces champs historiques, où le sol a reçu une semence serrée de ces grains de blé de la bataille, que la tempête de la guerre secoue des épis dorés de l'humanité mûrissante ; ici, où les pas du voyageur ne pourront jamais effacer les traces qu'ont laissées les braves, où la voix des vivants n'étouffera jamais les soupirs inspirés des puissants morts endormis autour de nous ; ici, chaque pouce de terre a ses souvenances sacrées. A La Haye-Sainte les Hanovriens et Donzelot ; à Plancenoit la jeune garde de Duhesme et Bulow ; à Goumont les gardes britanniques et Jérôme ; sur la crête le prince d'Orange et la cavalerie et l'infanterie françaises ; au nord de nous l'infanterie anglaise et le brave Ney avec la garde impériale ; là-bas, à Papelotte les Néerlandais ; de Goumont à Braine-l'Alleud les Belges ; sur les pentes du plateau les cuirassiers de Kellerman et de Guyot, la brigade lourde et la brigade de l'union de Somerset et de Ponsonby, les lanciers de Jacquinot et les dragons légers anglais et allemands, tous ont contribué, pour leur part, à cette grande histoire de Waterloo, qui n'est pas l'héritage privilégié d'une seule armée, mais un souvenir dont on ne saurait évaluer trop haut la valeur pour toutes (1). »

Le colonel Macartney-Filgate, dans ces nobles et émouvantes paroles, est l'interprète des sentiments

(1) La tablette en bronze insérée dans le mur de la chapelle de Goumont fut dessinée par M. Paul Timothée et fondue par la Société des bronzes. Elle fut dévoilée par le comte Charles van der Burch, dont le grand-père leva, en 1814, le régiment de chevau-légers belges, depuis le régiment de dragons légers n° 4, en présence de Mme la comtesse d'Oultremont et

de tous ceux qui, de nos jours, considèrent sans parti-pris et sans étroits préjugés les grands événements de 1815. Il n'est pas d'armée, si brillants que soient ses souvenirs, si triomphantes que soient ses annales, qui n'ait cependant ses taches et ses revers, car le Créateur a fait les hommes inégaux en vertu, en caractère, en force et en courage. En jugeant les actes collectifs d'une réunion d'hommes d'après les fautes et les faiblesses des moins bons, on ne peut manquer d'être injuste envers les meilleurs. Nos troupes de 1815 ont été, plus qu'aucune autre, victimes de ce genre de critique dépourvue de sens moral et sous les coups de laquelle la réputation des plus glorieux aurait été ruinée s'ils avaient été soumis à semblable épreuve. Peut-être cependant qu'après avoir été ainsi affiné dans les creusets ardents de la haine, de la calomnie et du mépris, le métal de la statue érigée par leurs patries reconnaissantes aux modestes et vaillants héros néerlandais et belges paraîtra à la postérité plus pur, plus tenace et plus brillant. *Magna est veritas et praevalebit...* La vérité est grande et elle prédominera !

---

d'une assistance de personnes distinguées anglaises ou belges. Mr J. E. Whitly s'occupa avec le plus grand dévouement de tous les détails relatifs à l'érection de ce monument.

TABLE D'ERRATA

Tome I.

Pages		Au lieu de :	Lire :
XXX	ligne 19	Tome XXV	Tome XXIV
XXXI	ligne 14 et ailleurs	Jahrbucher	Jahrbücher
3	note 1	Dr Th. Janssens	Dr Th. Jorissen
14	ligne 2	Chabran	Chaban
15	» 18	Chabran	Chaban
15	» 20	Faite	Faites
16	» 10	Chabran	Chaban
20	» 12	15,000	28,000
29	» 28	Vicenze	Vicence
29	note 1	metgeheilt	mitgeteilt
30	ligne 28	Beaufort	Beauffort
31	note 1	15 mars	16 mars
32	ligne 5	Enhardis	Enhardies
37	note 2	1815	1814
37	ligne 17	en qualités	en qualité
38	» 7	Vielleuse	Vielleuze
46	» 8	ses	leurs
46	note ligne 3	luitenant	lieutenant
56	ligne 4	respectif	respectifs
56	» 7	fait	faite
58	» 1	maison	Maison
64	» 20	employeront	emploieront
75	lignes 23 et 24	van de Velden, van Melroy	van Velde de Melroy,
75	» 25 et 26	Vielleuse	Vielleuze
85	ligne 6	Sud-Ouest	Sud-Est
90	» 2	27 millions	97 millions
90	» 7	vingt-deuxième	sixième
92	» 2	Quelles	Quels
94	note 1 et ailleurs	Den verrat	Der Verrat
95	note 1 et ailleurs	Prins Frederick	Prins Frederik
99	ligne 20	renter	rentrer
102	» 26	quatorze barriques de numéraire	quatorze cent mille florins
111	» 18	Kempen	Kampen
112	lignes 4 et 5	légion du Bas Rhin	2e bataillon belge
117	ligne 4	armée	arme

Pages		*Au lieu de :*	*Lire :*
117	ligne 15	Beaufort	Beauffort
122	» 27	Mineurs	Minimes
123	note 1	Nous n'avons pas trouvé...	Voir notes biographiques annexe I
125	ligne 18	feue	feu
137	» 21	succédé	succédés
140	note 3	Schebus	Scheltens
142	» 1	Hoverlaut	Hoverlant
145	» 1	. . . .	ajouter : Voir note 5, T. III, p. 233.
155	lignes 25 et 28	de Koch	de Kock
155	ligne 26	Hiermen	Diermen
165	» 23	Peronnes	Peronne
166	» 26	que 1	qu'une
167	» 9	adjoint	adjointe
169	» 14	après « le roi »	ajouter : de France
171	» 13	après « Rousbrugge »	ajouter : Olsendamme
173	note 1	deutche, armee, marine, mittelpunkt, hof	Deutche, Armee, Marine, Mittelpunkt, Hof
174	» 1	sache... zein... word... zein	sache,... sein... wird... sein
184	ligne 8	Cidad	Ciudad
193	ligne 2 et note 1	de Ghigny	Ghigny
196	ligne 2 et ailleurs	1093	1181
209	ligne 22	après « garde »	ajouter : »
211	» 8	Claucarty	Clancarty
213	» 21	Brockhauzen	Brockhausen
214	» 12	gerindel	Gesindel
223	» 12	après « française »	supprimer : »
227	» 20	chacune	chacun
229	» 5	Nord	Sud
277	» 16	Vivion Arenscheldt	Vivian, Arenschildt
277	» 32	31,115 hommes	29,566 hommes
278	» 1	64 canons 6,609 chevaux	72 canons 6,585 chevaux
285	» 14	après « ouvertement »	ajouter : ;
285	» 14	après apparence au lieu de ;	mettre : ,
296	» 1	lu)	effacer :)
298	» 6-7	Bathurst à Bruxelles	Bathurst avait fait connaître à Bruxelles
333	» 30	Blöcher	Blücher
336	» 23	344 canons	346 canons
357	» 28	l'Aine	l'Aisne
358	» 24	retirerent	retireront
362	note 1	12 novembre... note 20*B*	11 novembre... note 22*B*
371	» 1	note 12	note 13

Pages		Au lieu de :	Lisez :
373	ligne 5	4e Division	14e Division
374	» 2	attachée	attaché
381	» 21	Lombise	Lombut
383	» 15	de Ghigny	Ghigny
383	note 1	voir note 28	Voir notes 23 et 28
390	notes 1 et 4	Bechift	Beiheft
403	ligne 16	formés	formé
404	» 19	prolongent	prolongèrent
416	» 25	Bylandt	Saxe Weimar
420	» 23	sur	à
426	» 2	Hôtel de France	Prince of Wales. (La tradition orale à Bruxelles tranche formellement la question en faveur de la rue de la Blanchisserie.)
439	note 1	note 8	note 9
442	ligne 16	Tel	Telle
442	note 1	Le militaire	Le spectateur militaire
442	» 1	Wornowich	Woinowich
442	ligne 13	Afters	After
444	note 1	Fredéric	Frederik
458	» 2	note 28	notes 23 et 28
471	» 5	note 28	notes 23 et 28
496	lignes 3 et 4	dans le bois, le 2e bataillon d'Orange-Nassau dont les défenseurs	le 2e bataillon d'Orange-Nassau dans le bois dont les défenseurs...
497	ligne 21	avait	avaient
501	» 14	e	et
502	» 25	263 tués et blessés	262 tués, blessés et égarés
502	» 26	303	301
502	» 27	15	26
507	lignes 3 et 4	28 canonniers tués, tous ses officiers, 83 hommes furent blessés	6 canonniers tués, 5 officiers et 38 hommes blessés, 14 égarés
510	ligne 22	157 officiers, sous-officiers et soldats	5 officiers, 155 sous-officiers et soldats
510	» 25	71 blessés	81 blessés
511	» 6	Bets	Best
541	» 4	1,073	1,059
541	lignes 1 et 7	4,800	4,786

Tome II.

Pages		*Au lieu de :*	*Lire :*
10	ligne 13	Petten	Petter
10	» 27	Ponteny	Fonteny
17	» 28	le matin	le lendemain
21	» 5	ordre	ordre
29	» 6	n° 17	n° 13
29	» 16	parapluie	parapluies
32	note 1	solben	Soebeu
45	ligne 5	Jaint	Saint
50	» 12	Jean Jean	Saint-Jean
83	» 2	Whingates	Whinyates
93	» 28	460	60
95	» 3	calonne	colonne
148	» 27	Ponthieuze	Ponthieure
196	note 2	2e note 20 *B*	3e note 22 *B*
209	ligne 13	les divisions	les brigades
222 et 223		le signe (2) de la page 222 doit renvoyer à la note (2) de la page 223; le signe (1) de la page 223 doit renvoyer à la note (2) de la page 222 et le signe (2) de la page 223 doit renvoyer à la note (1) de la même page. — Dans la note (2) de la page 223 ligne 1, *lire :* vicomte *au lieu de :* comte, et à la fin de la note *lire :* 244 *au lieu de :* 618	
228	note 2	Stacklof	Starklof
234	ligne 13	porée	portée
236	» 14	poundig	pounding
244	note 1	comte	vicomte
244	» 1	descendant	petit-neveu
244	» 1	son aïeul	ce dernier
247	ligne 5	Rogers (2)	Haye-Sainte (2)
247	» 6	utiliser	utiliser (3)
247	» 7	Hyneman (3)	Hyneman (4)
247	» 12	munitions (4)	munitions (5)
252	note 1	note 22 *A*	note 22 *B*
265	» 1	pl. XIII	pl. X et XIII
269	ligne 2	(le 30e) utile	nous (le 30e)
273	» 12	135 mètres	135 mètres,
281	note 1	le duc de Wellington	lord Hill
311	ligne 15	de la	de
320	note 2	670 note	312 note 3
321	» 1	F. de Pays	F. de Bas
322	» 1	Pirch II	Pirch I
323	ligne 18	rédiger	finir

PAGES		Au lieu de :	Lire :
323	ligne 18	rapport	rapport,
323	note 1	notes 342 ; *A* et *B*	notes 31, II, *A* et *B*
323	» 1	pp. 471	pp. 474

Tome III.

Pages		*Au lieu de :*	*Lire :*
VII	IX *b*	p. 86	p. 121
VII	IX *c*	p. 86	p. 166
VIII	X *a*	le 16 juin	les 15 et 16 juin
VIII	X *d*	p. 218	p. 220
VIII	9	du 9 au 16 juin	du 7 au 16 juin
IX	16	Jumet le...	Frasnes le...
IX	22 *b*	Monmtorency	Montmorency
X	30. 2° I	p. 430	p. 436
X	30. 2° II	p. 436	p. 437
2	ligne 27	3 juin 1796	3 juin 1794
2	» 29	balaille	bataille
4	» 23	1775	1795
5	» 36	Nivelles	la Nive
7	lignes 22 et 23	la Chambre des représentants	les Etats généraux
13	ligne 4	dragons de la garde	dragons-gardes
14	» 30	van Monster	von Munster
23	» 1	après « Joseph »	ajouter : (baron)
23	» 12	an II	1794
24	» 4	à Liège	liégeoise
28	» 27	15 octobre 1790	15 octobre 1794
33	» 7	au 1er régiment belge	à la légion belge
48	lignes 17 et 18	Camelles	Cameller
55	ligne 12	Munden	Minden
92	» 6	comte	vicomte
96	» 6	Gobelet	Goblet
28	» 27	du 16	n° 16
206	2e colonne	Carondel	Carondal
208	2e »	Ponthieuze	Ponthieure
257	ligne 32	Beurthe	Beerthe
257	» 33	Oostkerken	Oisquerque
262	note 1	de Lambeek	le Lanebeek
287	ligne 11	Faets	Tach
307	» 32	s'étonner que	s'étonner de ce que
337	» 8	la jardin	le jardin
342	note 1	von Zeiten	von Zieten
364	ligne 16	Assemberg	Alsemberg
386	» 7	Cargins	Curgies
387	note après le tableau et ailleurs	Cormielles	Cormeilles
390	tableau	Cormielles, Vanois	Cormeilles, Sanois
437	note 1	au redigé	au roi rédigé

Pages		Au lieu de :	Lire
494	ligne 2	Fursten	Fürsten
518	note 1	Eeignisse	Ereignisse
529	ligne 20	. . . .	effacer le mot parallèle
536	note 4	Kossonne	Rossomme
539	ligne 28	de la garde	de la colonne
551	note 1	30, III, *A*	30, IV, *A*
565	ligne 31	aile droite	aile gauche
569	» 9	(4)	(2)
569	note 2	Historich	Historiek
571	ligne 8	et entouré... française,qui	et, entouré... française qu
576	note 30	Mari	Mazy

ERRATA AUX CARTES ET PLANS

Carte VI *au lieu de :* ruisseau de Genappe *lire :* la Dyle. — Les cartes anciennes considéraient la Thyle comme étant l'origine réelle de la Dyle.

Plan VII, bataille des Quatre-Bras : Dans la 1re position de la batterie Byleveld les signes conventionnels indiquent 4 pièces à droite et 4 pièces à gauche de la chaussée de Charleroi : *il faut :* 2 pièces sur la chaussée même et 3 pièces à gauche (à l'est) de cette chaussée. — *Au lieu de :* 8 pièces batterie Byleveld sur la chaussée de Namur, *il faut mettre :* 3 pièces de la batterie Byleveld.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

TOME I.

CHAPITRE PREMIER.

Réunion de la Belgique et des Pays-Bas.

I.

Pages
La première paix de Paris 1

Situation politique de la Néerlande et de la Belgique à la chute de Napoléon, p. 1. — Excès des républicains français en Belgique, p. 3. — La guerre des paysans, p. 5. — Le régime napoléonien, p. 12. — Le fardeau de la conscription, p. 13. — La tyrannie administrative, p. 20. — La persécution religieuse, p. 22. — Mémoire sur la réunion de la Belgique et de la Hollande, présenté par le prince d'Orange au gouvernement anglais en novembre 1813, p. 26. — Les souverains alliés s'occupent de cette réunion à Francfort, p. 28. — Le congrès de Châtillon, p. 29. — Efforts du gouvernement anglais pour la création du royaume des Pays-Bas, p. 30. — Le prince d'Orange proclamé prince souverain des Pays-Bas, p. 31. — Opérations des alliés en Belgique, p. 32. — Ils entrent à Bruxelles et instituent un gouvernement provisoire de la Belgique, p. 37. — Idées politiques et sentiments des Belges, p. 42. — La réunion de la république belgique avec celle des Provinces-Unies avait été discutée pendant la révolution brabançonne, p. 52. — L'idée de la réunion durant la domination française, p. 53. — Capitulation de Paris, entrée des alliés à Anvers, p. 54. — Conditions économiques malheureuses de la Belgique en 1814, p. 55. — Élaboration des préliminaires de paix en mai 1814, p. 60. — Discussion du sort de la Belgique, p. 61. — Stipulations du traité de Paris relatives à la Belgique, p. 62. — Le baron de Horst, gouverneur général de la Belgique, p. 6[illegible] — Le baron de Vincent lui succède, p. 65.

II.

Le prince d'Orange gouverneur général de la Belgique. . . 67

Réunion des souverains à Londres en juin 1814, p. 67. — Protocoles du traité des VIII articles, p. 67. — Le prince d'Orange accepte la souveraineté de la Belgique, p. 70. — Le traité des VIII articles, p. 71. — Le prince d'Orange brusque la prise de possession du gouvernement général de la Belgique, p. 73. — Namur est occupé par une garnison hollandaise, p. 73. — Proclamation du prince d'Orange aux Belges, p. 74. — Organisation du gouvernement en Belgique, p. 75. — Etudes faites en vue de la défense du pays par lord Wellington, le prince héritier d'Orange et le général Krayenhoff, p. 77. — Caractère de Guillaume Ier et du prince d'Orange, p. 80.

III.

Le congrès de Vienne 82

Les plénipotentiaires néerlandais au congrès, p. 82. — Les prétentions des grandes puissances, p. 83. — Talleyrand réunit l'Autriche, l'Angleterre et la France dans un traité d'alliance contre la Russie et la Prusse, p. 84. — La Russie abandonne ses prétentions, p. 85. — Délibérations et décisions du congrès en ce qui concerne le royaume des Pays-Bas, p. 85. — Inconvénients et dangers de la réunion en un seul Etat de la Belgique et de la Néerlande, p. 87. — Les Belges n'ont fait au début aucune opposition au nouveau régime, p 91. — L'amalgame des forces militaires fut immédiat et complet, p. 93.

CHAPITRE II.

Les forces militaires.

I

Reconstitution des armées aux Pays-Bas et en Belgique . 95

La princesse douairière d'Orange-Nassau crée une légion hollandaise, p. 94. — Organisation de cette légion, p. 98. — La légion d'Orange forme les 7e, 8e et 9e bataillons de ligne, p. 100. — Le prince souverain adopte pour l'organisation des forces néerlandaises les institutions militaires anglaises, p. 101. — Efforts de la nation, p. 102.

— Règlement pour l'armement général du peuple du 20 décembre 1813, p. 103. — Formation des bataillons d'infanterie 1 à 6 et 10, p. 104. — — des bataillons de chasseurs, p. 105. — — des régiments de dragons, de hussards et de dragons légers, du corps d'artillerie, p. 105. — Institution d'une commission militaire, p. 106. — Organisation du 9 janvier 1814, p. 106 — Etat de l'armée au début de l'année 1814, p. 107. — Formation d'un corps d'armée mobile, p. 108. — Sa dissolution, p. 109. — Commission militaire de La Haye, p. 107. — Commission militaire de Bruxelles, p 110 — L'organisation militaire en Belgique, p. 110. — Corps belges au service de la Hollande (chasseurs de Perez, régiment de Wallons liégeois), p. 111. — Les chevau-légers belges, p. 112. — Le corps d'infanterie Marbais du Graty, p. 112. — Le baron de Poederlé, secrétaire des armements, p. 112. — Demande de crédit, p. 113. — Formation de la légion belge, p. 114. — — du 1er régiment d'infanterie (Brabant), p. 118. — — du 2e régiment d'infanterie (Flandre), p. 118. — — du 3e régiment d'infanterie, p. 120. — du 4e régiment d'infanterie, p. 120. — — du 1er régiment d'infanterie légère et des chasseurs de Le Loup, p. 121. — — du régiment de chevau-légers et des hussards de Croy, p. 122. — — du corps d'artillerie, p. 122. — — de la maréchaussée, p. 123. — Le comte de Murray, commandant de la légion, p. 123. — Le comité d'organisation, p. 123. — Les officiers, p. 124. — Difficultés éprouvées dans l'organisation de la légion, p. 129. — Progrès réalisés, p. 136. — Service de garnison, p. 136. — La commission militaire instituée par le prince souverain, p. 138. — Organisation militaire du territoire belge, p. 139. — Réorganisation des troupes belges, p. 140. — Dissolution de la commission militaire, le général Janssens, puis le général Tindal administrent les affaires militaires, p. 142. — Historique des bataillons de ligne, p. 143. — — du bataillon de Wallons liégeois, p. 143. — — des chasseurs de Perez, 145. — — du bataillon de chasseurs nº 10, p. 146. — Réforme des arrondissements militaires, p. 148. — Etat peu satisfaisant de l'armée en novembre 1814, p. 150. — Travaux de la commission militaire de La Haye, p. 152. — Efforts pour porter les effectifs de l'armée au complet, p. 154. — Formation des troupes coloniales, p 155. — Les troupes de Nassau, p. 157. — Capitulations avec les cantons suisses pour la

levée de 4 régiments, p. 157. — Organisation au début de 1815, p. 158. — La milice nationale dans les provinces du Nord, p. 159. — La milice et la garde bourgeoise dans les provinces du Sud, p. 160. — Coup d'œil général sur les résultats obtenus, p 162.

II.

Retour de Napoléon de l'île d'Elbe. — Plan offensif du prince d'Orange 164

Effets du retour de Napoléon sur le congrès de Vienne, p. 164. — Conseil de guerre du 16 mars 1815, p. 165. — Plan de guerre des puissances, p. 165. — Concentration des troupes prussiennes, wurtembourgeoises et bavaroises sur le Rhin, p. 166. — Le prince d'Orange demande l'appui du général Kleist; il prend des mesures pour résister à une attaque inopinée, p. 168. — Il songe à prendre l'offensive et, à cet effet, concentre ses troupes autour d'Ath, p. 169. — Mise en état de défense des forteresses belges, p. 170. — Concentration des troupes de la Néerlande du Nord autour de Maestricht et Hasselt, p. 171. — Le prince d'Orange propose au roi de France l'appui de ses troupes, p. 171. — Le prince insiste auprès du roi des Pays-Bas pour être autorisé à pénétrer immédiatement en France, p. 172. — Louis XVIII se réfugie à Gand, p. 172. — Le prince d'Orange et le général Kleist échangent leurs idées au sujet d'une offensive immédiate, p. 175. — Les troupes prussiennes sont poussées jusqu'à Aix-la-Chapelle et Liége, p. 178. — Les troupes néerlandaises du Nord cantonnent entre Liége et Louvain, p. 178. — Si l'attaque est immédiate, la concentration des alliés pour la bataille se fera vers Tirlemont: si elle tarde, le prince d'Orange propose d'accepter le combat vers Nivelles, p. 178. — Les Prussiens veulent avant tout rester maîtres de la Meuse, p. 181. — Entrevue de Wellington et de Gneisenau, à Aix-la-Chapelle, p. 182. — Situation des alliés au commencement d'avril, p. 182. — Résultats heureux des idées d'offensive soutenues par le prince d'Orange, p. 183. — Le gouvernement anglais, mécontent de la hardiesse du prince lui envoie le général Hill, p. 184. — Rapport de Hill au ministre de la guerre anglais, p. 185. — Témoignage rendu par le gouvernement anglais à l'activité et à l'intelligence du prince d'Orange, p. 187.

CHAPITRE III

L'entrée en campagne.

I.

Mobilisation et concentration de l'armée 189

Propositions du commissaire général de la guerre en vue de la mobilisation, p. 189. — Proclamation de Guillaume I[er] comme roi des Pays-Bas, p. 189. — Les décrets de mobilisation, p. 190. — Mobilisation des troupes belges, p. 191. — Organisation du commandement, p. 192. — Composition et dislocation du corps d'armée mobile, p. 195. — Les états-majors de division, p. 196. — L'état-major général, p. 197. — Mesures relatives à l'armement de l'infanterie, p. 197. — Mobilisation de l'artillerie, p. 197. — L'amalgame des troupes néerlandaises et belges, p. 199. — Effectifs totaux des troupes mobilisées, p. 202. — Les gouverneurs et commandants supérieurs des places de guerre p. 202.

II.

Valeur des troupes 203

Sous le nom de « Belgians », les auteurs anglais comprennent l'ensemble des troupes néerlandaises, p. 203. — Louées durant les années qui suivirent la bataille de Waterloo, les troupes néerlandaises ont été calomniées par Siborne et les auteurs qui l'ont suivi, p. 204. — Les auteurs étrangers n'ont pas consulté nos archives, p. 206. — Dumouriez et son affidé Morgan s'appliquent à calomnier près du gouvernement anglais, les généraux et les officiers néerlandais et belges, p. 207. — But politique des intrigues de Dumouriez, p. 210. — Les généraux prussiens, mal disposés envers les Pays-Bas, jugent les troupes belges avec méfiance, p. 212. — Réfutation des assertions de M. H. Houssaye, p. 214. — — de M. von Pflugk Harttung, p. 216. — Témoignages honorables donnés aux Belges par Wellington et Blücher, p. 220. — Opinions de MM. Cruyplants et Navez sur l'esprit des troupes belges, p. 222. — Conditions de l'armée au début de 1815, p. 224. — Composition et état moral des bataillons de milice et de ligne du Nord, p. 226. — Excellence des régiments nassauviens, p. 227. — Composition et état moral des troupes du Sud, p. 228. — Leurs cadres

furent soigneusement triés par l'administration militaire néerlandaise, p. 229. – L'infanterie belge, p. 231. — La cavalerie, p. 233. — L'artillerie, p. 236. — La désertion en temps de paix, ses causes, p. 236. — L'étude des matricules prouve que la désertion devant l'ennemi fut presque nulle, p. 240. — Les matricules établissent que pas un seul des officiers ou soldats décorés de la Légion d'honneur n'alla rejoindre les aigles impériales, p. 243. — Confiance de l'armée dans le prince royal et dans le prince Frédéric, p. 244. — Confiance de ceux-ci envers leurs troupes, p. 244. – Haute valeur de l'état-major général de l'armée, p. 244.

III.

L'armée anglo-néerlandaise 245

Entrevue de Wellington et de Gneisenau à Aix-la-Chapelle, le 4 avril, p. 245. — Lettre de Wellington à Gneisenau sur le plan de campagne, p. 246. — Rapport à lord Bathurst, p. 248. — Méfiances du duc envers l'armée néerlandaise, fusion de celle-ci avec l'armée anglo-hanovrienne, p. 249. — Le gouvernement anglais, instigué par le duc, exige que le commandement d'Ostende et d'Anvers soit confié à des officiers anglais, p. 251. — Les généraux prussiens émettent des jugements défavorables sur le roi Guillaume, p. 253. — Causes de la tension des rapports entre le roi et ces généraux, p. 253. — L'armée prussienne s'établit sur la Sambre et la Meuse, p. 259. — Le corps d'armée néerlandais sur le front Genappe-Mons, p. 260. — Correspondance entre Wellington et Gneisenau sur le plan d'opération, p. 260. — Dislocation de l'armée néerlandaise vers le milieu d'avril, p. 265. — Création de l'ordre militaire de Guillaume, p. 269. – Dissentiments entre Wellington et le roi Guillaume, p. 269. — Le duc est créé feld-maréchal au service des Pays-Bas, p. 273. — Rectifications successives dans les cantonnements de l'armée néerlandaise, p. 273.

IV.

Les projets des alliés 279

Plan de campagne de Gneisenau, p. 279. — Plan de campagne de Wellington, p. 282. — L'Autriche fait retarder l'entrée en campagne jusqu'en juin, p. 285. — Wellington désire la décision de la campagne avant l'ar-

rivée de l'armée russe, p. 286. — Mémoire de Wellington au roi des Pays-Bas sur la défense du pays, p. 287. — Répartition des troupes dans les places fortes, p. 289. — Lettre du roi Guillaume à Wellington en réponse à son mémoire, p. 290. — Blücher arrive à Liége, mutinerie des Saxons, attitude patriotique des autorités et de la population liégeoise, p. 292. — Nouvelle organisation de l'armée prussienne du Bas-Rhin, p. 293. — Nouvelles inquiétantes de Paris, p. 294. — Ordres confidentiels de Wellington datés du 30 avril, en vue d'une attaque, p. 296. — Blücher et Wellington ont une entrevue à Tirlemont le 3 mai. p. 297. — Il n'en résulte aucune modification importante dans le déploiement stratégique des deux armées. p. 299. — Considération sur ce déploiement, p. 299. — Renseignements contradictoires reçus au quartier général de Bruxelles. p. 300. — Dislocation de l'armée prussienne au commencement de juin, p. 301. — Etat matériel et moral de cette armée, p. 303. — Difficultés éprouvées pour son alimentation.p. 305. — Reproches faits à ce sujet au gouvernement néerlandais par les généraux prussiens, p. 306. — Lord Wellington prend le parti du roi Guillaume dans cette question, p. 307. — Dislocation de l'armée anglo-néerlandaise. p. 308. — Difficultés et retards dans la concentration des deux armées, p. 310. — Etat matériel et moral de l'armée anglaise, p. 311. — Plaintes de Wellington sur son armée. p. 312. — Ses plaintes sur l'incapacité de son état-major. 314. — Précautions minutieuses prises par l'état-major néerlandais pour éviter toute surprise, p. 315. — Ordres donnés dans la divisision Perponcher pour la concentration aux Quatre-Bras et à Nivelles, p. 318. — Les troupes de cette division effectuent comme exercice la prise d'armes qui, réellement exécutée le 15 juin,les couvrit de gloire. p. 320. — Idées du prince d'Orange en cas d'une invasion par Mons et Binche; il rejette la position d'Arquennes et étudie celle de Nivelles, p. 321.

V.

L'armée française 323

Tentatives de Napoléon pour convaincre l'Europe de ses sentiments pacifiques. p. 323. — Etat politique de la France, p. 324. — Les concessions de Napoléon à l'esprit libéral sont mal accueillies. p. 325 — L'armée au moment

de la fuite de Louis XVIII, p. 25. — Efforts de l'empereur pour préparer la guerre, p. 325. — Formation de l'armée du Nord, p. 329. — Plan défensif de Napoléon, p. 329. — Pan offensif, p. 330. — Discussion de ce plan, p. 331. — Les inquiétudes au quartier général de Bruxelles sont moins vives à la fin de mai qu'en avril, p. 331. — Wellington, quoique toujours partisan de l'offensive, juge que le moment le plus favorable est passé, p. 332. — Blücher redouble d'instances pour une attaque immédiate, p. 333. — Visite de Blücher à Wellington; revue des troupes à Grammont, p. 334. — Premiers ordres de Napoléon pour l'entrée en campagne, p. 335. — Il part pour l'armée; celle-ci opère sa concentration, p. 336. — Composition et effectifs de l'armée française du Nord, p. 336. — Entrée en campagne, proclamation donnée à Beaumont le 14 juin, p. 338. — Tentative sans résultat de Napoléon pour former une légion belge, p. 339. — Positions de l'armée française du Nord dans la soirée du 14 juin, p. 339.

CHAPITRE IV.

Le 15 et le 16 juin 1815.

I

Renseignements fournis aux alliés 345

Wellington fut averti de la concentration française, p. 345. — Système d'espionnage des Anglais en France, p. 345. — Wellington en rapport avec le ministre Fouché, p. 346. — Service de renseignements établi par le général von Dörnberg à Mons, p. 346. — Avis transmis par le prince d'Orange, les généraux de Collaert et Dörnberg, p. 347. — Avis transmis par le général Fagel, p. 348. — Note du général de Constant Rebecque, p. 349. — Notes dressées au quartier général néerlandais, p. 349. — Lettre du général de Collaert, p. 350. — Lettre saisie sur un capitaine français, p. 351. — Rapports du général von Dörnberg à Wellington, p. 352. — Lettres du général van Merlen au général Steinmetz, p. 353. — Rapport de Zieten à Blücher transmis par le lieutenant-colonel Hardinge à Wellington, p. 355. — Conclusions que devait tirer Wellington de ces nouvelles, p. 355. — Ses idées préconçues l'induisent en erreur, p. 356. — Il reste impassible, p. 357.

— Instructions confidentielles de lord Wellington, p. 358. — Elles excluent l'hypothèse d'une attaque de l'ennemi par la basse Sambre, p. 358. — Précautions prises au quartier général néerlandais, p. 360. — Série des ordres donnés pour que les troupes soient à tout moment prêtes à l'action, p. 361. — Cantonnements de la cavalerie néerlandaise le 15 juin, p. 367. — Les ordres des généraux néerlandais prouvent leur prévoyance et une conception nette de la situation et furent récompensés par le brillant succès des Quatre-Bras, p. 368.

II.

Attaque des Prussiens par l'Empereur 370

Au reçu des premières nouvelles certaines, le quartier général prussien donne les ordres de concentration, p. 370. — Ordres de mouvement donnés à l'armée française, p. 371. — Leur exécution le 15 au matin subit des retards, p. 372. — Désertion de Bourmont, accueil méprisant que lui fait subir Blücher, p. 373. — Le corps de Zieten est attaqué à l'improviste, p. 374. — Avis de Zieten à Blücher et à Wellington, p. 375. — Retraite des troupes prussiennes, p. 375. — Blücher ordonne la concentration de l'armée prussienne à Sombreffe, p. 375. — L'Empereur arrive à Charleroi, p. 375. — Action des avant-gardes françaises vers Fleurus et vers Gosselies, p. 376. — Ordres donnés au maréchal Ney, p. 377. — Les Prussiens prennent position sur le ruisseau du Grand-Rieu, p. 378. — Le corps de Vandamme et les dragons d'Excelmans les attaquent, ils se retirent vers Fleurus, p. 378. — Avis transmis à Bruxelles, p. 379. — L'avant-garde de Reille occupe Gosselies, p. 380. — Ney au lieu de pousser jusqu'aux Quatre-Bras arrête le gros de ses troupes à Gosselies, p. 381. — Le 15 juin au lever du jour le prince d'Orange se rend à Saint-Symphorien auprès du général van Merlen, p. 282. — Il ordonne des modifications dans les positions de la cavalerie néerlandaise, p. 382. — Mandé par le duc de Wellington il se rend à Bruxelles, p. 384 — Réfutation des reproches adressés à ce sujet au prince d'Orange, p. 384.

III.

Le combat de Frasnes 388

Le général de Constant reçoit avis de l'attaque contre les Prussiens par une lettre du général Behr, p. 388. —

Il prévient le prince d'Orange et les commandants des 2e et 3e divisions et de la cavalerie néerlandaises, p. 389. — Les officiers supérieurs anglais adjoints au quartier général néerlandais ne transmettent qu'avec de grands retards à Wellington des lettres des généraux Dörnberg et Behr, p. 390. — Lord March porte rapidement au prince d'Orange la lettre du général Behr. — Lettres du général Chassé et du major Paravicini, p. 393 — Ordres donnés par le quartier-maitre général néerlandais aux généraux de Perponcher, Chassé et de Colaert, p. 395. — Le prince d'Orange envoie de Bruxelles l'ordre de faire rentrer les troupes dans leurs cantonnements, p. 396. — Le général de Constant prend sur lui de ne pas obtempérer à cet ordre, p. 397. — La division de Perponcher prend ses positions d'alarme aux Quatre-Bras et à Nivelles, p. 397 — La matinée du 15 juin aux avant-postes de Frasnes, p. 398. — Dispositions prises par le major de Normann et le capitaine Byleveld à Frasnes, p. 399. — Avis envoyés à Genappe et à Nivelles, p. 400. - Rassemblement de la brigade de Saxe-Weimar aux Quatre-Bras, p. 400. — Le combat d'avant-postes de Frasnes, p. 401. — Les Français ne poussent pas à fond, p. 403. — Bivouacs de la brigade Saxe-Weimar aux Quatre-Bras, p. 404. — Rapport du duc Bernard, p. 405. — Evénements au quartier général de la 2e division à Nivelles, p. 405. — Missions du capitaine de Gagern à Braine-le-Comte, du colonel van Zuylen aux Quatre-Bras, p. 406. — Le général de Constant donne ordre de résister aux Quatre-Bras et conseille au général de Perponcher d'y envoyer du renfort, p. 407. — Le général de Constant envoie au prince d'Orange à Bruxelles le capitaine Webster qui remplit sa mission avec la plus grande diligence, p. 410.

IV.

Les ordres de Wellington 412

Physionomie de Bruxelles le 15 juin, p. 412. — Le général von Muffling présente vers 6 heures du soir à Wellington l'avis que le général Zieten avait expédié le matin de Charleroi, p. 413. Calme de Wellington; il fait expédier les premiers ordres de rassemblement, p. 413. — Réflexions sur ces ordres, p. 414. — Instructions données au prince d'Orange; elles devaient entrainer l'abandon complet des Quatre-Bras, p. 416. — Lettre du général von

Muffling au général von Gneisenau p. 417. — Avis important envoyé par le général von Gneisenau. p. 417. — Lacunes dans ces avis, p. 419. — Wellington fait rédiger les ordres supplémentaires (after orders) ordonnant un mouvement général vers l'Est, p. 419. — Les relations entre les quartiers généraux prussiens et anglais furent insuffisantes, p. 420. — Dates et heures d'arrivée des «after orders» aux diverses unités début des mouvements, p. 422. — Le bal de la duchesse de Richmond, p. 425. — Arrivée du capitaine Webster, p. 427. — Attitude du duc de Wellington, ordres qu'il donne, p. 428. — Le prince d'Orange retourne à Braine-le-Comte, p 429. — Travail de l'état-major général anglais, p. 430. — Les troupes en cantonnement à Bruxelles et aux environs se mettent en mouvement p. 432. — Leur marche vers Genappe et les Quatre-Bras p 433.

V.

Initiative des généraux néerlandais 436

Le général de Constant transmet aux divisions néerlandaises les ordres apportés de Bruxelles par le capitaine Russell, p. 436. — Le général de Perponcher prend sur lui de ne pas obtempérer à ces ordres et concentre sa division aux Quatre-Bras, p. 439. — Cette résolution sauve les alliés et l'Europe, p. 440. — Hommages rendus à l'initiative des généraux néerlandais par divers historiens, par Napoléon et par le roi de Prusse, p. 441. — Teneur des « after orders » et leur interprétation par le prince d'Orange, p. 444. — Le prince d'Orange revient à Braine-le-Comte, p. 446. — Le général de Constant se rend par Nivelles aux Quatre-Bras, p. 446. — Il amène avec lui une partie de la brigade de Bylandt et les hussards prussiens du lieutenant Zehelin, p. 447.

VI.

La position des Quatre-Bras 449

Description topographique de la position, p. 449. — Disposition des troupes néerlandaises vers 5 heures du matin, p. 453. — Reconnaissance offensive vers Frasnes des hussards de Zehelin soutenus par le 2e bataillon du régiment de Nassau no 2, p. 454. — Reconnaissance du bataillon de chasseurs no 27 vers le bois Delhutte, p 454. — Effet obtenu par ces mouvements offensifs, p. 455. —

Le prince d'Orange arrive vers 6 heures et se porte aux avant-postes, p. 455. — La matinée s'écoule dans une succession de démonstrations offensives, p. 456. — Les troupes font la cuisine, p. 457. — Entretien du prince d'Orange et du général de Constant sur la situation, p. 457. — Le prince mande aux Quatre-Bras la brigade de cavalerie van Merlen, p. 458. — Le général de Constant et le colonel Abercrombie vont à Nivelles pour y placer les divisions Chassé et Alten, p. 458. — Le major von Brunnek, envoyé par Blücher, arrive aux Quatre-Bras. Rapports qu'il envoie au quartier général prussien, p. 459. — Le prince d'Orange rend compte de la situation à Wellington, p. 461. — Belle occasion de succès perdue par le maréchal Ney, p. 462. — Les troupes de Chassé, de Collaert et d'Alten vers Nivelles, p. 462. — Wellington arrive aux Quatre-Bras vers 9 heures du matin, p. 464.— Il reconnait la position, p. 464. — Approuve les dispositions prises, p. 465 — Il écrit à Blücher pour lui décrire la situation de l'armée anglaise, p. 466. — Erreurs contenues dans sa lettre, p. 467. — Analyse et critique des ordres donnés par Wellington et de la « situation » établie par l'état-major britannique, p. 468. — Inquiétudes de Blücher, p 474. — Wellington et Blücher se rencontrent au Moulin de Bussy, p. 475. — Résolutions prises dans cette entrevue, p. 475. — Fermeté héroïque de Blücher, p. 477. — Préparatifs de Napoléon, p. 478.

VII.

Bataille des Quatre-Bras 479

Dispositions des troupes néerlandaises sur le champ de bataille au moment de l'attaque des Français, p. 479. — Entrevue de l'empereur et de Ney dans la nuit du 15 au 16 juin, p. 482. — Lenteurs de d'Erlon et de Reille, p. 483 — Hésitations de Ney, p. 484. — Premier ordre écrit de l'empereur à Ney, p. 485. — Reille lit cet ordre mais ne se hâte pas davantage, p. 488. — Ordres de Ney : il n'exécute pas à la lettre ceux de l'empereur, p. 489. — Marche du 2e corps, p. 490. — Ordres donnés par le prince d'Orange, p. 491. — Le corps de Reille arrive sur le champ de bataille, p. 492. — Ney veut d'abord attaquer le bois de Bossu, mais il se ravise et dirige ses premiers efforts sur le front Pireaumont-Gemioncourt, p. 492. — Déploiement du corps de Reille, p. 493. — La réserve générale de

Ney, p. 493. — L'attaque de Foy et de Bacheln, p. 494. — Les batteries Byleveld et Stévenart, p. 494. — Charges des chasseurs à cheval de Piré, p. 494. — Attaque du bois de Bossu, résistance des bataillons de Nassau et du bataillon de milice n° 7, p. 495 — La division Jérôme renforce l'attaque du bois de Bossu. p 496. — Combat du bataillon de milice n° 5 et du bataillon de chasseurs n° 27 autour de Gemioncourt, p. 496. — Arrivée de la brigade de cavalerie van Merlen et de la division de Picton sur le champ de bataille, p. 497. — Positions prises par ces troupes, p. 498. — Arrivée de la brigade de Best, p. 499. — Suite de la lutte du 5e et du 27e chasseurs à Gemioncourt, p. 499. — Evacuation de Gemioncourt, p. 501. — Accusations calomnieuses contre les Néerlandais, réfutation, p. 502. — Attaque par les hussards néerlandais de Boreel, p. 505. — La cavalerie française se jette sur les batteries néerlandaises, p. 506. — Les escadrons de Piré sont repoussés par les Ecossais de Pack, p. 508. — Charge des dragons belges de Merex, p. 508. — Arrivée des Hanovriens de Best et des Brunswickois, p. 511. — Déploiement des Français devant les positions de Ligny. p. 511. — Ordres successifs envoyés à Ney par l'empereur, p. 511. — Ney prend ses dispositions pour enlever les Quatre-Bras à tout prix, p. 513. — Mesures prises par Wellington, p. 513. — L'attaque des Français contre la division Picton, p. 514. — — contre les Brunswickois, p. 515. — Le duc de Brunswick est tué, p. 515 — Arrivée des brigades Colin Halkett, Kielmansegge et Maitland, p. 516. — Le corps de Reille est engagé en entier, p. 517. — Les Prussiens résistant avec la dernière énergie à Ligny, l'empereur ordonne à Ney de hâter la décision aux Quatre-Bras et de se rabattre vers les hauteurs de Saint-Amand, p. 517. — L'empereur adresse directement à d'Erlon l'ordre de marcher vers les hauteurs de Saint-Amand, p. 518. — Cet ordre est réitéré par le major général Soult, p. 519. — Mission du colonel de Forbin Janson p. 520. — Le 1er corps déboite de la chaussée de Charleroi et marche vers Saint-Amand, p. 521. — Irritation de Ney, il rappelle à lui le 1er corps, p. 522. — Ney lance la brigade de cuirassiers Guiton conduite par Kellermann sur la position des Quatre-Bras, p. 523. — Cette attaque échoue, p. 524. — Panique sur les derrières des Français, p. 525. — Contre-offensive

générale prescrite par Wellington, p. 526. — Fin de la bataille, bivouac des alliés, p. 527. — Accusations injustes contre le 27e bataillon de chasseurs, p. 528. — Le corps d'Erlon arrive trop tard aux Quatre-Bras et manque à Ligny, p. 529. — Résultat de la bataille de Ligny, p. 531. — Retraite de l'armée prussienne vers Wavre, p. 532. — Considérations sur les événements du 16 juin, p. 533. — Critique des opérations tactiques aux Quatre-Bras, p. 533. — Pertes éprouvées par les armées opposées, p. 540 — Ordres de Wellington pour le stationnement et les avant-postes, p. 541. — Ses inquiétudes pour son flanc droit. p. 541

TOME II.

Waterloo.

CHAPITRE V.

I.

Pages

La retraite de l'armée anglo-néerlandaise 1

La nuit du 16 au 17 juin, p. 1. — Les généraux en chef alliés négligent de se communiquer les résultats de la journée, p. 1. — Les transmissions ne sont pas mieux assurées entre Ney et Napoléon, p. 1. — Le général de Constant retourne aux Quatre-Bras le 17 juin au point du jour ; situation des troupes, p. 2. — Rapport du colonel Gordon, p 3. — Arrivée du lieutenant Massow, envoyé par Blücher, p. 4. — Ordres pour la retraite, p. 5. — La colonne se forme, p. 8. — La cavalerie d'Uxbridge fait l'arrière-garde, p. 9 — Marche et réunion des troupes néerlandaises, p. 9. — Ordres de Napoléon, p. 11. — Mission donnée à Grouchy, p. 15. — La marche vers Bruxelles, p. 16. — L'action de l'arrière-garde anglaise, Combat de Genappe, p. 17. — L'empereur fait tâter la position des alliés sur le plateau de Mont Saint-Jean, l'armée française s'arrête, p. 20. — Position de la division Chassé, p. 21. — — de la division Perponcher; celle-ci, conduite par le général de Constant, va s'établir à l'Est de la chaussée de Charleroi, p. 23. — Bivouacs de l'armée anglaise, p. 25. — Panique sur les derrières de l'armée, p. 26. — Bivouacs des Français, p. 27. — Ridicule proclamation de l'empereur aux Belges, p. 28. — Les quartiers généraux de Wellington à Waterloo, du prince d'Orange à la ferme Abeiche, p. 29. — Mouvements de l'armée prussienne, p. 29. — Ordres de Blücher, p. 31. — Mouvements de Grouchy, p. 33

II.

La nuit 35

Les bivouacs des alliés, p. 35. — Fausse alerte de la 2e division néerlandaise, p. 36. — Les bivouacs français, p. 37. — Communications de l'empereur à Grouchy, p. 38. — Réflexions de l'empereur, p. 36. — Nouvelles envoyées

par Grouchy, p. 41. — Conduite de Grouchy dans la matinée du 18 juin, p. 43. — Rapport qu'il envoie à l'empereur, p. 44. — Coup d'œil sur la situation stratégique, p. 44. — Premier ordre donné par l'empereur le 18 juin, p. 46.

CHAPITRE VI.

La bataille de Waterloo.

I.

Les positions de Waterloo et de Hal 49

Reconnaissances effectuées en 1814 sur le plateau de Mont-Saint-Jean, p. 49. — Description topographique de la position de Waterloo, p. 50. — Discussion des lignes de retraite des alliés, p. 58. — Le terrain des attaques, p. 59. — Le prince d'Orange et le général de Constant visitent les troupes néerlandaises, p. 60. — La position de Hal. 60. — Pourquoi Wellington la fit occuper, p. 62. — Discussion de la retraite oblique projetée par Wellington, p. 64. – Autres explications de l'occupation de la position de Hal; calomnies proférées à ce sujet contre les Néerlandais, p. 66. — Description et occupation de la position de Hal, p. 69 — Situation de la brigade de Bylandt au Sud du chemin d'Ohain, p. 73 — Position de la brigade Saxe-Weimar, p. 75. — Le 1er bataillon du régiment de Nassau no 2 est envoyé à Goumont; positions qu'il y prend, p. 76. — Répartition générale des troupes alliées sur la position de Waterloo p. 77. — Disposition de l'artillerie, p 82. — Wellington parcourt le front de l'armée de Papelotte à Goumont, p. 83. — Disposition de la cavalerie néerlandaise, p. 85. — Le général Perponcher fait retirer la brigade Bylandt au Nord du chemin d'Ohain; disposition des bataillons, p. 86

II.

Dispositions de l'empereur. 89

Entretien de l'empereur avec son frère Jérôme et plusieurs généraux, p. 89. — Il reconnait et fait reconnaitre la position des alliés, p. 90. — Il dicte l'ordre pour le déploiement de l'armée, p. 91 — Exécution de ce déploiement, p. 91. — Discussion de ce déploiement, p. 97. — Ordre d'attaque dicté par l'empereur, p. 98. — Critique de cet ordre, p. 99. — Dépêche envoyée à Grouchy, p. 99.

Ce qu'avait fait ce maréchal, p. 100. — Ses perplexités sont augmentées par la lettre qu'il reçoit du quartier général impérial, p. 102 — Reconnaissance faite par Marbot sans grand résultat, p. 102. — L'empereur et Wellington observent, p. 103

III.

Goumont, apparition des Prussiens 105

Wellington et le prince d'Orange voient l'armée française se déployer, p. 105 — Le premier coup de canon est tiré par l'artillerie anglaise, p 106. — Lutte d'artillerie vers Goumont, p. 106. — Le corps de Reille commence l'attaque de Goumont, p. 107. — Progrès de cette attaque, les alliés restent maitres des bâtiments, p. 108. — Entrée en action de la batterie néerlandaise Petter, p. 109. — Mouvement de la cavalerie de Piré à l'Ouest de Goumont, p. 111. — L'empereur fait renforcer l'artillerie de Reille, 111. — Wellington envoie des renforts à Goumont, p. 111. — Importance de ce poste, p. 111. — Lettre de Soult à Grouchy p. 112. — Une colonne prussienne est reconnue vers Chapelle-Saint-Lambert, p. 114.— Postscriptum ajouté par Soult à sa lettre à Grouchy. p. 116 — Grouchy à Walhain, p 116. — Le corps de Lobau et les divisions de Cavalerie Domon et Subervic sont opposés aux Prussiens, p 117. — Marche du corps de Bulow, p. 117. — Lettres de Blücher et de Gneisenau à Müffling; p. 119. — Müffling demande à Bulow de prendre les Français en flanc, p. 122 — Blücher ordonne de franchir la Lasne, déploiement du IVe corps, p 122 — L'empereur donne l'ordre à Ney d'attaquer l'aile gauche des alliés p. 123. — Il fait constituer une grande batterie devant cette aile, p 123 — Dispositions du corps de d'Erlon, p 124.

IV.

La défense du centre gauche 127

Action de l'artillerie des alliés, p. 127 — Elle contrebat efficacement la grande batterie de l'attaque, p. 128. — Démonstration de la cavalerie ennemie à l'extrême gauche elle est repoussée par les Nassauviens, p. 125. — L'infanterie alliée s'abrite pendant la canonnade, p. 128. La cavalerie néerlandaise prend ses dispositions, p. 129.

L'attaque du corps de d'Erlon, p 130. — Action à la Haie-Sainte, p 130. La brigade Bylandt fait bonne contenance et est écrasée, ainsi que le 95e anglais, p. 134. — Contre-attaque victorieuse des brigades Kempt et Pack, p. 136 — Une partie des bataillons néerlandais participe à cette contre-attaque, p. 136. — Réfutation des reproches adressés par des auteurs étrangers à la brigade Bylandt, p. 136. — Action de la brigade de cavalerie Somerset contre les cuirassiers de Dubois, p 150. — Charges de la brigade de cavalerie Ponsonby contre les bataillons de Bourgeois, de Donzelot et de Marcognet, p 153. — Epouvantable déroute des Français, p. 155. — Les cavaliers de Ponsonby et de Somerset pénétrèrent dans les batteries ennemies, p. 155. — Contre-attaque de la cavalerie ennemie, p 156. — La brigade de cavalerie de Vandeleur dégage Ponsonby, p. 157. — La brigade de cavalerie Ghigny seconde Vandeleur, p. 158. — Les pertes éprouvées par cette brigade témoignent de sa bravoure, p 160. — Durutte, à la gauche, échoue et se retire, p 162. — La lutte continue à Haie-Sainte, renforcement de l'artillerie alliée, p 162. — Wellington fait rectifier les positions, p 163. — Vers 3 heures une accalmie se produit sur le champ de bataille, p. 163. — Continuation du combat à Goumont, p. 164

V.

Combats de cavalerie 166

Inquiétude de Wellington, p. 166. — Napoléon parcourt les rangs de son armée, p. 166. — Domon est en contact avec Bulow, p. 167. — Position du 6e corps, p. 167. — Nouvelle attaque de Quiot contre la Haie-Sainte, p. 168. — La garde impériale se rapproche du front de combat, p. 168. — Renforcement de l'artillerie ennemie sur le plateau de la Belle-Alliance, p. 169. — Le front d'infanterie des alliés est abrité, p. 169. — Continuation de la lutte à la Haie-Sainte, p. 170. — Wellington renforce le centre droit, p. 171. — La division Chassé est portée de Braine-l'Alleud à la chaussée de Nivelles, p. 173. — Pertes qu'elle éprouve, p. 175. — Ney conduit à l'attaque les brigades de cuirassiers Delort, Dubois et Travers (Milhaud), p. 176.—Dispositions de Wellington et du prince d'Orange pour recevoir cette attaque, p. 177. — Les carrés alliés résistent victorieusement, p. 180. — Contre-charges de la

cavalerie alliée, la brigade lourde néerlandaise fait une brillante attaque, p. 182. — Charges de la division Lefebvre-Desnouettes, p. 185. — L'attaque de cavalerie ordonnée par Ney mécontente l'empereur et son état-major, p. 186. — Il se décide cependant à la faire soutenir par les divisions du comte de Valmy, p. 188. — La division de grosse cavalerie de la garde suit celle-ci sans ordre, p. 189. — La lutte sur le plateau, p. 190. — Attaque des divisions Foy et Bachelu, p. 192. — Contre-offensive victorieuse des brigades du Plat et Adam, p. 193. — Renforts envoyés à Goumont, p. 195. — Les grandes attaques de cavalerie ennemie échouent contre les carrés alliés, p. 196. — Contre-charges de la cavalerie alliée, part qu'y prennent les brigades néerlandaises Trip, Ghigny, van Merlen, p. 197. — Le général van Merlen est tué, p. 198. — La brigade Ghigny, p. 200. — Wellington, le prince d'Orange et leurs états-majors, p. 203. — Pertes éprouvées par les alliés, p. 204. — Sur l'ordre de l'empereur, Ney fait renouveler l'attaque de la Haie-Sainte, p. 207. — Les Français s'en emparent, p. 208. — Ils ne peuvent prendre pied sur le plateau, p. 209. — État des diverses parties du front de bataille; mesures prises par Wellington, p. 210. — Attitude stoïque du duc, p. 216. — Considérations sur la situation de l'armée anglo-néerlandaise au moment de l'entrée en ligne des Prussiens, p. 217.

VI.

Entrée en ligne des Prussiens 222

Déploiement du 4e corps prussien (von Bülow), p. 222. — Il attaque le 6e corps ennemi et gagne du terrain, p. 223. — Arrivée du 1er corps Zieten, p. 225. — Blücher fait attaquer Plancenoit, p. 225. — L'empereur y envoie la jeune garde, p. 226. — La tête de colonne de Zieten marche vers Fichermont, p. 227. — Elle attaque par erreur les troupes de la brigade Saxe-Weimar, p. 228. — L'ordre étant rétabli, Zieten s'engage avec la division Durutte p. 230. — Wellington appelle vers le centre les brigades Vivian et Vandeleur, p. 231.

VII.

La crise 233

Napoléon prend la décision d'engager la vieille et la moyenne garde contre les Anglo-Néerlandais, p. 233. —

Dispositions qu'il fait prendre à cet effet, p. 234. — Reille et d'Erlon doivent seconder l'action décisive de la garde, p. 234. — L'attaque de la moyenne garde, p. 235. — Dispositions prises par Wellington pour la recevoir, p. 236. — Durutte ébauche une attaque à l'extrême gauche alliée, p. 237. — La lutte sur la chaussée de Charleroi, p. 237. — Action de la cavalerie néerlandaise, le général de Collaert est blessé, p. 239. — Charge de la brigade Trip, p. 239. — Le prince d'Orange conduit les Nassauviens à l'attaque, p. 241. — Le prince d'Orange est blessé, p. 242. — Wellington rétablit le combat au centre en se mettant à la tête des Brunswickois, p. 245. — Situation au centre droit, p. 246. — Ralentissement du feu de l'artillerie sur cette partie de la position, p 246. — Le général Chassé porte en ligne la batterie Krahmer de Bichin, p. 249. — Action efficace de cette batterie, p. 251. — La 3e division néerlandaise se rapproche du front, p 251. — Ney dispose la moyenne garde pour l'attaque, p. 253. — Exécution de l'attaque, p. 256. — Action de l'artillerie, p. 257. — Résistance victorieuse des brigades Colin Halkett, des gardes (Maitland), p. 261. — Contre-attaque de cette dernière, secondée par le 95e d'Adam, p. 264. — L'échelon de gauche de la moyenne garde arrête la contre-attaque anglaise, p. 264. — Mouvement de recul des gardes de Maitland et de la brigade Colin Halkett, p. 265 — Analyse de la situation à ce moment, p. 272. — Attaque de la brigade Detmers conduite par le général Chassé, p. 274. — Ses résultats, p. 283. — Défaite de la garde, p. 283. — Le découragement gagne tout le front ennemi, p. 284. — Dernières attaques des divisions Foy et Bachelu, p. 285. — Offensive de la brigade Adam appuyée par les Hanovriens de sir William Halkett, p. 286. — Napoléon se retire vers la Belle-Alliance, p. 289. — Les Prussiens enlèvent Plancenoit, p. 290.

VIII.

Déroute de l'armée française 294

Résistance des derniers bataillons de la garde, p. 294. — Les brigades William Halkett, du Plat et Adam les attaquent, p. 294. — La brigade Detmers seconde la brigade Adam, p. 297. — Wellington fait avancer la cavalerie alliée, p. 298. — Action des brigades Vivian et Vandeleur, p. 299. — Wellington ordonne l'offensive

générale, p. 302. — L'armée anglo-néerlandaise se porte sur le plateau de la Belle-Alliance, p. 303. — Les deux derniers carrés de la garde française, p. 306. — Retraite de Reille, p. 307. — L'empereur abondonne le champ de bataille, p. 309. — Derniers mouvements des troupes néerlandaises, p. 311. — Réflexions sur la bataille de Waterloo, p. 314. — Les bivouacs des alliés, p. 316. — Entrevue de Blücher et Wellington, racontée par le général de Constant, p. 316. — La fin de la journée, notes du général de Constant et du capitaine Nepveu, p. 318.

IX.

La poursuite 320

Décisions prises dans l'entrevue de Wellington et de Blücher, p. 320. — L'armée prussienne entreprend la poursuite à fond, p. 320. — Une partie du II[e] corps est envoyée vers l'Est pour couper Grouchy, p. 322. — L'avant-garde prussienne, conduite par Blücher, entre à Genappe, p. 322. — Gneisenau continue jusqu'à Mellet avec la cavalerie de l'avant-garde, p. 324. — Ardeur de Blücher tempérée par Gneisenau, plan des opérations combiné par celui-ci, p. 325. — L'armée anglo-néerlandaise doit se refaire, p. 325. — Lettre du général de Constant, p. 326. — Wellington rédige ses rapports, p. 326 — Réflexions sur ces rapports, p. 327. — Le duc n'y rend pas pleine justice à ses alliés, p. 329. — L'armée anglo-néerlandaise se porte le 19 juin à Nivelles et aux environs, p. 332. — Le prince Frédéric et son corps d'armée y arrivent également, p. 333. — Rôle qu'aurait pu jouer le corps d'armée le 18 juin, p. 333 — Dispositions prises à Hal le jour de la bataille, p 337. — Les débris de l'armée française repassent la Sambre, p. 339 — Le lieutenant van Uchelen, prisonnier des Français, s'échappe, arme quelques-uns de ses compagnons à Charleroi et s'empare de plusieurs canons et d'une voiture de l'empereur, p. 340. — La déroute de l'ennemi continue au Sud de la Sambre, p. 341. — Mouvements de l'armée prussienne, p. 342. — L'empereur à Laon, il essaie d'organiser la résistance en France, p. 343. — Les opérations de Grouchy et de Thielmann autour de Wavre, p. 346. — Retraite de Grouchy, p. 350. — Thielmann et Pirch le poursuivent, p. 351.

CHAPITRE VII

Reconnaissance et méconnaissance.

I.

La Sœur de charité de l'Europe guerrière 353

Inquiétudes à Anvers et à Bruxelles durant les opérations, p. 353. — Dévouement de la population bruxelloise envers les blessés, p. 357. — Action des autorités municipales, des comités de charité, p 358. — Le service de santé de l'armée alliée est débordé, p. 360. — Remerciements du gouvernement des Pays-Bas, de Wellington et de Blücher aux Belges, p. 361. — Le roi Louis XVIII reçoit la nouvelle de la victoire, p. 362. — Joie de la population gantoise, p. 365. — Correspondance entre le roi de France et Wellington, p. 366 — Départ de la Cour exilée, p. 367. — Joie de la population néerlandaise, p. 368. — Lettre du prince d'Orange au roi Guillaume, p. 368. — Rentrée de l'empereur à Paris, p. 369. — Résultats politiques de la bataille de Waterloo, p. 369.

II.

Pertes et récompenses. 372

Marques d'honneur conférées dans différents corps aux drapeaux et aux combattants, p. 372. — Beaucoup d'écrivains anglais ont été mal informés sur l'organisation et les opérations des troupes néerlandaises, p. 375. — MM. Demetrius C. Boulger et sir Herbert Maxwell ont été plus justes à leur égard, p. 376. — Les Néerlandais ont été jugés plus sévèrement que les autres contingents, p. 378. — Réfutation des erreurs de M. C. Oman sur l'organisation et l'esprit des troupes néerlandaises, p. 381. — — de ses reproches à la brigade van Merlen, p. 387. — — des allégations du colonel Staden, p. 388. — Critique du mode de discussion de M. C. Oman, p. 389. — Les manquants, p. 391. — Analyse des états de pertes néerlandaises, p. 395. — Comparaison avec les pertes des troupes d'autres nationalités, p. 397. — Accord de la proportion des pertes des Néerlandais avec celles de leurs alliés, p. 399. — Comparaison avec les pertes subies à d'autres époques, p. 400. — Les troupes anglaises eurent aussi des manquants, p. 401. — Les matricules néerlandaises démontrent que, du 16 au 18 juin, il n'y eut que 48 déserteurs

dans l'armée, p. 404. — Conclusion de cette discussion, p. 405. — Marques d'honneur conférées par le Gouvernement néerlandais aux généraux étrangers, p. 407. — Dotations à Wellington et à von Bulow, p. 407. — Marques d'honneur conférées par les souverains alliés aux généraux néerlandais, parcimonie du gouvernement anglais, p. 409. — Don national au prince d'Orange, p. 410.

III.

Le « Model of Waterloo », plan relief du champ de bataille par le capitaine Siborne 412

Jusqu'en 1830, les Néerlandais ne reçurent que des louanges, p. 413. — Eloges publics que leur adressèrent Wellington et le parlement anglais, p. 413. — Eloges du prince d'Orange, du général Alten, de Blücher, p. 414. — Le rapport de Wellington sur la bataille est incomplet, p. 418. — Le général Chassé et la 3e division néerlandaise n'ont pas reçu de Wellington pleine justice, p. 420.— Correspondance à ce sujet entre le général Chassé et lord Hill, p. 420 — Le capitaine Siborne est chargé du levé topographique du champ de bataille, p. 425.— Il construit un plan en relief de la bataille, le « Model of Waterloo », p. 425. — Critiques qui doivent être adressées à cette œuvre, p. 426. — Siborne n'a pas interrogé les témoins néerlandais, p. 428. — Il ne tient pas compte des renseignements que lui avait fournis le prince d'Orange, p. 430. — Question posée par Siborne au sujet de la brigade Detmers à sir H. Vivian, p. 433. — Discussion de ces témoignages, p. 434.— La solution adoptée par Siborne n'est pas équitable, p. 435. — Discussion concernant les brigades d'Aubremé et Bijlandt, p. 435. — L'histoire de Siborne est considérée en Angleterre comme le récit officiel de la campagne, p. 438. — Réfutation de ce récit par Löben-Sels, Knoop et Renard, p. 440.

IV.

Conclusion 443

Difficulté de faire prévaloir la vérité obscurcie par les préjugés nationaux, p. 443. — Les témoignages des officiers néerlandais sont clairs et sincères, p. 444. — Faits dont le mérite doit être considéré comme acquis à

l'armée néerlandaise, p. 445. — Le sang versé par cette armée à Waterloo crie vengeance contre ses calomniateurs, p. 448. — Hommage aux écrivains anglais qui ont eu le courage d'élever la voix pour rendre justice aux troupes néerlandaises, p. 449. — Emouvantes paroles prononcées par le colonel Macartney Filgate à l'inauguration du monument de Goumont, p. 450. — Conclusion, p. 453

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES

Troupes, Personnages et Officiers néerlandais et belges

CITÉS DANS L'OUVRAGE

N. B. — *Les chiffres romains indiquent les volumes, les chiffres arabes les pages. — Les troupes levées dans les Pays-Bas du Nord avant l'amalgame sont marquées d'un astérisque. — Il n'a pas été fait de références dans cet index aux tableaux d'amalgame* (T. I, p. 199 *et des annexes* II à X (T. III, p. 43 à 205). *Les noms et troupes cités dans ces tableaux, sans l'être ailleurs, ne sont pas compris dans l'index, le lecteur pouvant les trouver sans recherches préalables.*

A

Aberson (col.), III, 356.
Aerschot (comte d'), I, 75.
Akersloot van Houten (lieut.), II, 278.
Alderwerelt Houttuyn (cap.), II, 168.
Amalgame, I, 199.
Aman de Schwanberg (col. d'artillerie), I, 122.
Ampt (major), II, 203; III, 467.
Anemaet (cap.), III, 357.
Anethan (d'), intendant de la Dyle, I, 38, 55, 75.
Anthing (gén.), I, 155; III, 10, 267.
Appelius (conseiller), I, 75.
Arenberg (col. prince d'), I, 121, 130, 140; III, 11.
Arnould (lieut.-col.), II, 21, 252.
Artillerie belge (corps d'), I, 122, 134, 141, 236.
Artillerie (*) (corps d'), I, 105, 158.
Aubremé (général-major o'), I, 192, 194; II, 173, 413, 415; III, 12, 355, 356, 369, 467, 481.
Auxy (col. comte d'), I, 134.

B

Barchman Wuitiers (lieut.-col.), I.
Bataillons d'infanterie de ligne belges, leur formation, I, 141, 143, 193, 199, 200.
Bataillons de chasseurs belges, leur formation, I, 143, 146, 148, 149, 200.
Bataillons d'infanterie de ligne des Pays-Bas (*), leur formation, I, 104, 105, 162, 200.
Bataillons de chasseurs des Pays-Bas (*), leur formation, I, 105, 111, 145.
Bataillon de ligne n° 1, I, 141, 143, 145, 199, 229; III, 257, 258, 259, 265.
Bataillon de ligne n° 2, II, 21, 252, 277, 278, 373; III, 363, 369, 375, 377.
Bataillon de ligne n° 3, I, 141, 143, 145, 192, 200, 232, 241; II, 175; III, 273.
Bataillon de ligne n° 4, I, 141, 143, 145, 192, 200; III, 257, 258, 259.
Bataillons de ligne du régiment n° 5 (Indes orientales), III, 257, 258, 259.
Bataillon de ligne n° 6, III, 257, 258, 262.
Bataillon de ligne n° 7, I, 141, 143, 145, 192, 200, 229, 232, 241, 318, 407, 447, 464, 482, 503, 514, 527; II, 87, 133, 147, 148, 214, 304, 373, 389; III, 289, 297, 305, 309, 311, 315.
Bataillons de chasseurs n°s 10 et 11 (Indes occidentales), III, 257, 258.
Bataillon de ligne n° 12, II, 373, III, 361, 365.
Bataillon de ligne n° 13, I, 226; II, 23, 374; III, 365.
Bataillon de chasseurs n° 16, III, 258.

Bataillon de chasseurs n° 18, III, 257, 258.
Bataillon de chasseurs n° 17.
Bataillon de chasseurs n° 27, I, 226, 318, 398, 407, 447, 453, 454, 456, 480, 497, 500, 501, 502, 528, 539; II 2, 88, 133, 214, 304, 374, 382; III, 281, 283, 289, 301, 303, 305, 311, 315, 323, 325.
Bataillon de chasseurs n° 35, I, 143, 146, 149, 200; II, 21, 252, 374; III, 363, 369, 375, 377.
Bataillon de chasseurs n° 36, I, 143, 146, 149, 200; II, 22, 374; III, 363, 365.
Bataillon de milice nationale n° 1, III, 257, 258.
Bataillon de milice nationale n° 2, III, 258.
Bataillon de milice nationale, n° 3, II, 373.
Bataillon de milice nationale n° 4, I, 542; II, 21, 252, 371; III, 356, 363, 369, 375, 377.
Bataillon de milice nationale n° 5, I, 318, 319, 398, 447, 453, 480, 496, 499, 500, 501, 502, 528; II, 2, 88, 170, 214, 304, 374; III, 269, 283, 289, 305, 313, 315, 317, 319, 323, 325, 333, 345.
Bataillon de milice nationale n° 6, II, 21, 173, 252, 278, 374; III, 363, 365, 375.
Bataillon de milice nationale n° 7, I, 318, 319, 447, 464, 482, 495, 526; II, 88, 214, 304, 373; III, 269, 289, 305, 311, 315, 321.
Bataillon de milice nationale n° 8, I, 318, 319, 448, 453, 481, 495, 528, II, 88, 134, 214, 374; III, 281, 289, 301, 303, 311.
Bataillon de milice nationale n° 9, III, 257, 363.
Bataillon de milice nationale n° 10, II, 373; III, 273.
Bataillon de milice nationale n° 13, II, 373.
Bataillon de milice nationale n° 14, III, 257, 258, 259.
Bataillon de milice nationale n° 15, III, 257, 258.
Bataillon de milice nationale n° 17, II, 21, 173, 252, 373; III, 363, 365, 375.
Bataillon de milice nationale n° 18, III, 258.
Bataillon de milice nationale n° 19, II, 21, 252, 312, 373; III, 373, 375.
Batterie à cheval Bijleveld, I, 318, 319, 398, 399, 402, 403, 404, 453, 454, 456, 479, 495, 497, 499, 506, 507, 539; II, 2, 24, 82, 127, 133, 142, 155, 214, 237, 313, 395; III, 279, 291, 293, 309, 313, 351.
Batterie à cheval Krahmer de Bichin, I, 193, 229, 236, 463; II, 22, 60, 173, 175, 249, 250, 252, 257, 258, 259, 262, 277, 279, 283, 304, 374, 424, 430, 432, 433 à 435, 447.
Batterie à pied Lux, I, 194; II, 21, 60, 175, 251, 305, 374.
Batterie à cheval Petter, Gey, I, 367, 383, 498, 508, 614; II, 10, 85, 109, 195, 246, 313, 389; III, 381 à 397, 423, 425, 427, 429.
Batterie à pied Riesz, III, 257, 258.
Batterie à pied Stevenart, I, 229, 236, 320, 447, 479, 481, 495, 505, 507, 539; II, 2, 24, 82, 313, 374; III, 283, 291, 305, 309, 313, 317, 351, 353.
Batterie à pied Wynands (Schifler), III, 258.
Batterie de réserve du Bois, II, 10, 355.
Batterie de réserve Kaempfer, II, 356.
Batterie de réserve Severyns, II, 355.
Beaucarne, intendant de l'Escaut, I, 88.
Beaufort (duc de), I, 30, 38, 65, 75.
Beauzan (col.), II, 147.
Beelaerts (cap.), 357.
Behr (gén.), commandant de Mons, I, 347, 380, 390, 391, 397.
Bellefroid (cap. de), II, 199.
Bentinck tot Buckhorst (baron), I, 101.
Bergen (Mme van den), II, 359.
Bergh (col. van den), commandant supérieur d'Ath, I, 202.

Bergmann (cap.), I, 398, 399, 404, 481, 514; II, 75; III, 291, 295.
Bijlandt (général-major, comte de), I, 194, 447; II, 74, 81, 86, 87, 88, 127, 136, 137, 139, 144, 170, 214; III, 13, 281, 285, 289, 303.
Bijlandt (lieut.-col., comte A. de), I, 268.
Bijleveld (cap.), III, 281, 293.
Bisschoft (col.), III, 267.
Bisdom (maj.), II, 183.
Boellaerdt (lieut.-col.), II, 252.
Boer (cap. de), II, 278; III, 357.
Boreel (col.), I, 105, 383, 498, 505, 539; II, 200, 239, 240, 311; III, 13, 387 à 396, 419, 421.
Borch (col. van den), I, 105.
Bousies (de, intendant de Jemappes), I, 39.
Bouwens (maj.), III, 387.
Brigade de grosse cavalerie (Trip.), I, 194, 195, 276, 367, 383; II, 10, 80, 85, 86, 129, 178, 179, 197, 239, 311, 447; III, 380 à 401, 403 à 407, 409, 415, 417, 423, 425.
1ʳᵉ brigade de cavalerie légère (Ghigny), I, 193, 195, 276, 367; II, 10, 80, 85, 86, 129, 150, 158, 160, 178, 197, 200, 201, 202, 239, 311; III, 260, 381 à 386, 405, 409, 411, 415, 416, 417, 423, 425.
2ᵉ brigade de cavalerie légère (van Merlen), I, 194, 195, 276, 277, 309, 367; II, 8, 80, 85, 86, 129, 136, 178, 197, 203, 214, 216, 377, 387, 395; III, 317, 319, 381 à 386, 409, 411, 419, 421, 423, 425, 433.
1ʳᵉ brigade de la 1ʳᵉ division (d'Hauw), I, 192; II, 70; III, 257, 258, 261, 264.
2ᵉ brigade de la 1ʳᵉ division (de Berens), II, 69, 338; III, 257, 258, 260, 262.
1ʳᵉ brigade de la 2ᵉ division (Bylandt), I, 193, 275, 318, 319, 360, 389, 398, 409, 416, 453, 513; II, 24, 73, 74, 79, 81, 87, 88, 128, 133, 134, 139, 214, 228, 304, 313, 377, 389, 436, 446; III, 281, 285, 289, 297, 319, 333, 339, 351, 433.
2ᵉ brigade de la 2ᵉ division (Saxe-Weimar), 275, 318, 319, 360, 389, 398, 451; II, 23, 75, 79, 81, 230, 313; III, 281, 283, 285, 295, 319, 335, 351, 439.
1ʳᵉ Brigade de la 3ᵉ division (Detmers), I, 193, 276, 491; II, 9, 21, 22, 60, 77, 173, 175, 251, 252, 271, 274, 275, 280, 297, 312, 313, 318, 420, 422, 424, 430, 431, 433 à 436, 447; III, 355, 361, 363, 365, 371, 373.
2ᵉ Brigade de la 3ᵉ division (d'Aubremé), I 192, 276; II, 9, 21, 22, 60, 77, 175, 267, 305, 312, 377, 421, 436; III, 355, 361, 365, 371.
Brigade indienne (Anthing), I, 195, 250, 268, 274, 414, 423, 470, 472; II, 69, 339; III, 257, 258, 262, 264, 265, 266, 267.
Brouckère (de), I, 38.
Bruges de Branchon (de, intendant de Sambre-et-Meuse), I, 39, 49, 58, 73.
Brugmans (insp. gén.), II, 359.
Bruyn (col. de), II, 239, III, 467.
Bryns (maj.), III, 467.
Burch (col. comte Charles van der), I, 112, 122; III, 13.
Burmania (lieut.), II, 273.
Busgen (cap.), I, 398; II, 76, 105.

C

Camusel (lieut.), III, 387.
Capellen (baron van de), I, 64, 65, 73, 504; II, 27, 354, 449.
Capellen (gén. van de), I, 268.
Capiaumont (gén.), II, 382.
Carabiniers à cheval nº 1 (rég. de), I, 105, 367; II, 85, 129, 178, 182, 183; III, 380 à 401, 403 à 407, 411, 465.
Carabiniers à cheval nº 2 (rég. de), I, 194, 233, 367; II, 85, 129, 182, 183, 239, 374, 397; III, 380 à 401, 403 à 407, 411, 465.
Carabiniers à cheval nº 3 (rég. de), I, 105, 367; II, 85, 129, 183; III, 380 à 401, 403 à 407, 411, 465.
Carondal (lieut.), II, 148.
Caylar (col. du), II, 205; III, 467.

Ceva (cap. de), I, 346; II, 340, 353.
Chassé (lieut.-gen. baron), I, 109, 154, 192, 193, 361, 383, 386, 389, 391, 393, 395, 408, 425, 436, 437, 438, 447, 458, 459, 462; II, 21, 22, 60, 73, 173, 174, 247, 249, 251, 252, 271, 274, 275, 276, 277, 278, 280, 281, 283, 297, 298, 306, 312, 333, 335, 338, 377, 415, 420 à 424, 428, 429, 432, 434, 435, 447; III, 14, 263, 267, 268, 354, 357, 363, 371, 465, 467.
Chasteleer (maj., marquis du), II, 160.
Chevau-légers belges (rég. de), I, 194.
Collaert (lieut. gén. baron de), I, 347, 350, 351, 362, 389, 394, 395, 408, 437, 438, 445, 458, 463; II, 9, 182, 239, 240, 415; III, 17, 380 à 397, 403, 413, 417, 423, 425, 467.
Coenegracht (lieut.-col.), II, 182; 183; III, 16, 467.
Constant de Roux-Miroir, chef dans la guerre des paysans, I, 9, 12.
Constant Rebecque (gén.-major, baron de, quartier-maître général), I, 79, 100, 109, 110, 111, 152, 160, 178, 196, 199, 225, 244, 268, 315, 317, 320, 349, 360, 362, 363, 364, 388, 389, 391, 394, 395, 396, 397, 400, 405, 407, 408, 409, 410, 416, 421, 422, 425, 427, 429, 436, 437, 438, 440, 441, 442, 444, 445, 446, 457, 463, 501, 527; II, 2, 3, 8, 9, 10, 20, 21, 23, 29, 60, 73, 106, 129, 203, 230, 316, 326, 332, 377, 409, 415, 428, 445; III, 18, 276, 363, 371, 373, 379, 467.
Constant Rebecque de Villars (cap. de), II, 242.
Constant Villars (lieut. gén. baron de), I, 157, 171.
Corbeels (chef dans la guerre des paysans), I, 9.
Cornabé (gén. de), I, 108, 180.
Cort Heiligers (gén.), I, 109.
Coustol (cap. von), II, 75, III, 285, 331.
Crassier (cap. de), II, 304.
Criquillon (maj. de), III, 389 à 396.
Croy (col. prince de), I, 122.
Crucquenbourg (lieut.-col. de), II, 205; III, 469.
Crumpipen (baron de), I, 38.

D

Daey (lieut.), II, 203.
Delen (maj. baron van), I, 196; III, 357.
Delenne (cap.), I, 509.
Demoulin (gén.-maj., comm. sup. de Bruges), I, 202.
Desnoyers (lieut.-col. chevalier), I, 121.
Detmers (gén.), II, 173, 251, 415, 435; III, 20, 355, 356, 369, 371, 379, 467, 481.
Dibbets (gén.-maj.), I, 153.
Diermeu (gén.-maj. van), com. sup. de Tournai, I, 155, 202.
Division de cavalerie (de Collaert), I, 249, 276, 309, 362, 367, 383, 418, 419, 445, 471, 491; II, 9, 10, 80, 85, 332, 446; III, 270, 271, 380 à 401.
1re Division d'infanterie (Stedman), I, 192, 195, 250, 268, 274, 317, 414, 423, 470, 472; II, 69, 337, 339; III, 257, 258, 259, 260, 263, 264, 265.
2e Division d'infanterie (Perponcher), I, 192, 195, 249, 275, 309, 317, 360, 364, 365, 366, 390, 414, 416, 419, 439, 441, 464, 470, 471, 527, 539; II, 7, 8, 23, 36, 73, 74, 79, 87, 138, 228, 313, 332, 393, 395, 445, 446; III, 268, 269, 272, 273, 274, 275, 291, 323, 327, 351, 431, 439.
3e Division d'infanterie (Chassé), I, 193, 249, 274, 275, 309, 360, 362, 383, 390, 408, 414, 416, 419, 470, 471, 491; II, 7, 9, 21, 78, 174, 175, 176, 196, 248, 268, 283, 332, 416, 420, 430; III, 268, 269, 272, 273, 274, 275, 299, 309, 327, 354, 359, 431, 465.
Douyn de Chastre, maire de Louvain, I, 17.
Doorn (col. van, com. sup. de Nieuport), I, 202.

Dragons légers, n° 4 (rég. de). I, 105, 276, 367; II, 9, 85, 159, 178, 202, 203, 239, 397; III, 381 à 386, 416.
Dragons légers, n° 5 (rég. de, ex-chevaux-légers belges). I, 194, 233, 277, 348, 367, 382, 383, 498, 508, 539; II, 198, 216, 239, 312, 374, 387, 388; III, 381 à 386, 407, 415, 417, 419, 423.
Dragons lourds (•) (rég. de), I, 105.
Dressel (lieut.-col. von), III, 291.
Du Chastel de la Howarderie, II, 163.
Du Pont (col. N.), I, 120.
Duvivier (col.), II, 202; III, 21.
Düring (lieut.-col.), II, 27, 309.

E

Eelen, chef dans la guerre des paysans, I, 9, 12.
Eerens (col. de), I, 153; III, 22.
Esau (cap.), II, 74.
Eupen (chanoine van), I, 53.
Evers (gén.-maj., baron), I, 133, 231; III, 23.

F

Faets-van Amerongen (maj.), III, 287.
Fagel (lieut. gén.), I, 75, 136, 138, 168, 173, 175, 348.
Falck (secrétaire d'état), I, 68, 74.
Frédéric des Pays-Bas (prince), I, 28, 33, 80, 108, 109, 192, 194, 196, 197, 217, 243, 244, 245, 260, 265, 266, 268, 290, 309, 334, 423, 426, 542, 543, 544; II, 3, 6, 60, 63, 68, 72, 319, 333, 336, 337, 338, 414, 429, 448; III, 7, 257, 259, 263, 276, 397.

G

Gagern (cap. de), I, 400, 404, 406, 407, 408, 409.
Gallières (maj. de), 387 à 396.
Gansen (van chef dans la guerre des paysans), I, 9, 10, 12.
Geselschap (cap.), III, 356.
Ghigny (gén.-maj. baron), I, 193, 195; II, 158, 199, 202, 239, 311; III, 24, 381 à 386, 405, 425, 467.
Gobbelschroy (van, secrétaire d'état), I, 75.
Gödecke (col. von), I, 398.
Goethals (lieut.-col.), II, 22; III, 24.
Gorkum (major van), II, 2, 7, 23, 74.
Granx (cap.), I, 121.
Grovestins (lieut. baron van), III, 357.
Gruneboscb (lieut.-col.), I, 447, 454, 480; II, 149, 150, 304, III, 25, 285, 289.
Guillaume Ier, roi des Pays-Bas, I, 189, 190, 212, 217, 243, 245, 251, 254, 255, 256, 257, 258, 267, 270, 287, 290, 306, 307; II, 49, 361, 368.

H

Haan (cap. de), II, 278; III, 356.
Hardt (lieut.), II, 163; III, 345.
Haren (lieut. van), II, 150; III, 287, 341.
Hasselt (lieut. van), II, 278.
Hauw (col. o'), I, 92; III, 26.
Heeckeren van Molencate (lieut.-col. van), II, 252.
Heemskerk (lieut.-col. van) I, 105, II, 128.
Heerdt (lieut.-col. baron van), II, 244.
Hegmann (maj.), I, 398; II, 128; III, 291, 467
Heiden (cap. van), II, 200.
Heinecke (cap. des guides), I, 388, 436, 438.
Heldring (lieut.-gén. van, gouverneur d'Ypres), I, 202.
Hemert (cap. van), III, 356.
Herdebondt (cap. d'état-major), I, 349.
Heshusius (cap.), III, 387 à 391.
Höelschen (lieut.), I, 401; III, 293.
Hogendorp (Gisbert de), I, 61.
Holvoet, I, 75.
Hooff (maj. van), III, 469.
Hoynck van Papendrecht (lieut.-col.), I, 197; III, 401.

Hussards n° 6 (régim. de), I, 103, 277, 367, 382, 383, 498, 505, 506, 539; II, 198, 216, 239, 240, 311, 374, 387; III, 257, 381 à 397, 407, 415, 423.
Hussards n° 8 (régim. de), I, 122, 131, 134, 141, 152, 169, 193, 200, 233, 276, 367; II, 158, 160, 178, 201, 202, 203, 239, 374, 397; III, 381 à 386, 416.

J

Janssens (lieut. gén.), I, 152, 154, 190; III, 27.
Jongh (lieut.-col. de), I, 447; II, 149, 214; III, 283, 289.
Jonghe (de), secrétaire général pour la justice), I, 38, 75.

K

Kaps (cap. du génie), I, 445.
Knyff (col. de), I, 141.
Kock (col. de), I, 155, 196; III, 28.
Koopman (sous-lieut.), II, 88.
Krahmer de Bichin (cap.), III, 30.
Krayenhoff (lieut. gén., baron), I, 78, 79, 88, 106, 152; III, 30.
Krayenhoff (cap.), II, 160.
Kreytzig (cap.), II, 160.
Kruse (von, lieut. gén.), I, 108, 278.

L

Lammens, I, 75.
Lechleitner (lieut.-col.), II, 183, III, 467.
Leclercq (cap.), I, 119.
Lefebvre (com. de guerre), II, 355.
Légion belge, I, 123, 131, 132, 134, 139.
Légion d'Orange , I, 99, 104.
Le Loup (chasseurs de), I, 121, 130.
Léopold de Saxe-Cobourg (prince), I, 67.
L'Honneux (lieut.-col.), I, 145; II, 175; III, 356.
Limbourg-Stirum (lieut. gén. comte de), I, 101, 157.
Limbourg-Stirum (major comte de), I, 407, 408, 507; III, 467.
Limpens (de), I, 38, 75.
List (gén.), I, 109.
L'Olivier (cap.), II, 147.

M

Mahlman (cap. von), I, 400.
Maesen (col. Michel van der), I, 111, 145.
Marbais du Graty (cap.), I, 112, 118.
Maréchaussée belge, I, 123, 142.
Marnix (comte de), I, 75.
Martuschewitz (lieut.-gén., gouverneur de Gand), I, 202; II, 365.
Mascheck (cap.), II, 160.
Menso (cap.), II, 278.
Merckx (lieut.-col. de), I, 498, 508, 509, 539; II, 354; III, 32, 467.
Mergell (off. de santé), II, 360.
Merlen (gén. maj. baron van), I, 140, 194, 351, 354, 355, 379, 380, 383, 390, 393, 438, 463, 497, 498, 500; II, 198, 199, 203; III, 33, 381 à 386, 405, 413, 423, 467.
Merode Westerloo (comte de), I, 75.
Meulemans, chef dans la guerre des paysans, I, 9.
Milice nationale (Nord), I, 159.
Milice nationale (Sud), I, 160.
Mothe (de la), intendant de Jemappes, I, 39.
Moller (cap.), I, 401; III, 293.
Murray (lieut. gén. comte de), I, 121, 123.

N

Nagell (van), I, 68, 70.
Nassau n° 1 (rég. d'inf. de), I, 528.
Nassau n° 2 (rég. d'inf. légère de), I, 227, 228, 231, 318, 319, 398, 464, 528; II, 128, 389, 395, 408, 446; III, 266, 381.
1er bataillon, I, 400, 404, 481, 495; II, 76, 107, 108, 110, 165, 313; III, 289, 295, 313, 331, 349.
2e bataillon, I, 401, 402, 403, 404, 454, 456, 527; II, 75, 229, 230; III, 279, 289, 291, 293, 295, 303, 309, 315, 319, 321, 343.

2e bataillon, 400, 404, 433, 436, 480, 481, 496, 514; II, 75, 76, 132, 230; III, 291, 295, 303, 309, 335, 345.
Negri (cap. baron de), I, 147.
Nepveu (cap. d'état-major), I, 436, 437, 446; II, 191, 319.
Nieuport (vicomte de, intendant de la Lys), I, 39.
Normann (major von), I, 398, 402, 404, 405, 406, 464; II, 229; III, 279, 289, 293, 295, 343.

O

Opstall (major van), I, 507; III, 283, 291.
Omphal (cap. baron van), II, 317; III, 357.
Orange-Nassau (princesse douairière), I, 194.
Orange (prince d', prince souverain, depuis Guillaume Ier), I, 26, 28, 29, 30, 31, 67, 70, 72, 74, 77, 80, 139, 151, 153, 171.
Orange (prince d', prince héritier), I, 76, 77, 79, 80, 99, 106, 109, 168, 169, 170, 171, 173, 175, 178, 180, 181, 182, 186, 187, 189, 192, 199, 217, 225, 243, 244, 245, 249, 256, 267, 268, 269, 273, 277, 298, 300, 301, 309, 315, 316, 321, 334, 346, 347, 349, 353, 358, 360, 380, 382, 384, 385, 387, 389, 396, 397, 406, 409, 410, 415, 416, 425, 426, 427, 428, 429, 431, 438, 443, 445, 446, 455, 456, 457, 459, 460, 461, 462, 464, 466, 474, 479, 495, 496, 500, 505, 507, 514, 526, 528, 534, 539, 542, 545, 546, 547; II, 2, 3, 7, 8, 29, 60, 73, 74, 77, 78, 80, 85, 105, 109, 136, 150, 177, 179, 182, 183, 191, 203, 205, 214, 239, 241, 242, 303, 329, 327, 332, 368, 372, 377, 391, 407, 409, 410, 414, 416, 429, 431, 433, 436, 439, 445, 449; III, 4, 295, 299, 305, 317, 319, 323, 325, 347, 365, 431, 439, 441, 463, 471, 479
Orange-Nassau n° 28 (rég. d'inf. d'), le rég., I, 228, 266, 318, 319, 398, 404; II, 75, 389, 408, 446; III, 271,
1er bataillon, I, 481, 495, 527; II, 76, 231, 313; III, 291, 313, 315, 321, 331, 335.
2e bataillon, I, 404, 405, 481, 496, 507; II, 75, 291, 295, 315, 335.
Ordre militaire de Guillaume, 269.
Ortye (de l'), I, 75.

P

Pallandt tot Eerde (cap. baron van), II, 202.
Panhuys (gén.-maj. van), I, 268.
Papin (délégué belge à Liège), I, 48.
Paravicini (maj.), I, 351, 391, 393.
Perez (maj. de), I, 105, 111, 146; III, 34.
Perponcher (lieut. gén. de), I, 104, 107, 108, 109, 194, 316, 320, 362, 365, 366, 389, 394, 397, 400, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 421, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 446, 447, 448, 453, 455, 456, 457, 496, 501, 539; II, 8, 75, 87, 139, 140, 150, 228, 338, 409, 415; III, 35, 263, 287, 289, 291, 295, 297, 299, 301, 303, 341, 467.
Petter (cap.), III, 387 à 396.
Pfull (lieut. gén. von), I, 106.
Phaff (lieut.-col.), I, 104.
Piepers (membre de la chambre des comptes), I.
Plaat (lieut.-gén. van der, gouverneur d'Anvers), I, 202.
Poederlé (col. baron de), I, 38, 112, 114, 118, 129, 132, 136, 137, 138, 202; III, 36.
Poll (maj. van de), III, 287.
Polis (col. de), I, 118, 119.
Polis (lieut. de), II, 148.
Pompe van Meerdervoort (comm. d'Etat), I, 153.
Pont (gén. du), I, 108, 152.
Ponthieure de Berlaere (lieut.), II, 148.

R

Rechteren van Hemert (cap.), II, 278.
1er régim. d'infant. belge (Brabant), I, 112, 116, 118.
2e régim. d'infant. belge (Flandre), I, 116, 118, 131, 134.
3e régim. d'infant. belge (Hainaut), I, 116, 120, 134.
4e régim. d'infant. belge (Namur), I, 116, 120, 134.
1er régiment d'infant. légère belge, I, 121.
2e régim. d'infant. légère belge, I, 121, 148.
Remoortere (cap. van), I, 309.
Rengers (lieut.), II, 278.
Renno (lieut.-col.), II, 202; III, 394 à 396.
Rettberg (cap. von), II, 132.
Reuther (insp. gén. de l'administration), I, 307.
Rhodes (marquis de), II, 449.
Ribaucourt (comtesse de), II, 358, 359.
Robiano (comte Eugène de), I, 38, 117.
Rochell (cap.), II, 278, 312.
Rollier (guerre des paysans), I, 7.
Ry (gén.-maj. du), I, 152.

S

Sainte-Aldegonde (col. comte de), I, 138, 140.
Sarraz (maj. de la), III, 467.
Sattler (maj.), III, 285.
Saxe-Weimar (col. duc Bernard de), I, 267, 398, 400, 401, 404, 405, 406, 447, 448, 455, 464, 495, 496, 514; II, 75, 81, 144, 215, 305, 428, 446; III, 36, 281, 283, 285, 289, 297, 303.
Scheltens (col.), II, 147.
Schimmelpenninck (comte), I, 62.
Schleyer (maj.), III, 291.
Schneider (cap.), III, 375.
Schroeder (cap. d'état-major), I, 438.
Schwartz (gén.), I, 99.
Singendonk (lieut.-col.), I, 464, 482; II, 149, 150; III, 285, 289.
Smeth van Deurne (cap. de), III, 287.
Smissen (maj. van der), I, 123; II, 249, 259, 262, 277, 434; III, 41, 355, 356, 369.
Snouckaert van Schauburg (lieut.-col.), I, 196.
Spaen de Voorstonden, I, 82, 87.
Speelman (lieut.-col.), II, 252, 276; III, 356.
Spiegel (pensionnaire van de), I, 52.
Sprengers (lieut.), III, 389 à 396.
Staedel (cap. von), I, 105.
Stedman (lieut. gén.), I, 73, 108, 169, 170, 171, 182, 192, 193; III, 267.
Stevenart (cap.), III, 37.
Stockhem, I, 75.
Stratenus (lieut.), II, 160.
Suterland (lieut.), III, 375.
Sweerts de Landas (lieut.-gén.), I, 157.
Swieten (cap. van), III, 276.

T

Thiennes de Lombise (comte de), I, 75.
Thielen (lieut.-col. van), II, 252, 278.
Timmermans (lieut-col.), I, 105.
Tindal (lieut. gén. baron), I, 109, 150, 151, 154, 168, 191, 192, 222, 229, 230, 374, 346; II, 340, 353, 354, 355; III, 38.
Tissot van Patot (cap.), II, 202.
Trazegnies d'Ittre (col. marquis de), I, 126.
Trip (gén.-major), I, 138, 140, 194, 383; II, 129, 179, 182, 183, 184, 197, 203, 239, 249, 311, 447; III, 39, 380 à 401, 421, 467, 481.
Trip (lieut.-col.), I, 172, 268; III, 40.

U

Ubaghs (cap.), II, 202.
Uchelen (lieut. van), II, 339.
Ursel (duc d'), I, 75.

V

Vanden Sande (lieut-col.), I, 464, 482; II, 148, 149, 304; III, 41, 285, 289.
Vander Wijck (gén.), I, 494.

Velden de Melroy (van de), I, 75.
Verhellow (cap.), II, 200.
Verstolk van Soelen, I, 75.
Vigelius (maj.), III, 285.
Vielleuze (de la), I, 38, 75.
Villers Grandchamps (sous-lieut. de), II, 397.
Villiers (maj. de), II, 160.
Vincent (baron de), I, 64, 65, 66, 74, 129, 133.
Virieu (gén.-maj.), I, 202.

W

Wallons liégeois (batail. de), I, 111, 143.
Wargny (de, intendant des Deux-Nèthes), I, 39.
Warin (lieut.), II, 35 (note).
Wassenaar van Sint-Pancras (sous-lieut. van), I, 498, 508.
Wasserot de Vincey (lieut.), II, 88.
Wauthier (lieut-col.), I, 545-546; II, 368.
Westenberg (lieut-col.), I, 447, 453, 457, 496, 497, 499, 500, 501; II, 150; III, 285, 289.
Winssinger (lieut.), I, 481, 506, 539; II, 88, 128, 231, 313; III, 283, 311.
Wijck (gén. van der), II, 394.

Z

Zuylen van Nyevelt (col. baron van), I, 196, 407, 439, 447, 490, 526, 539; II, 128, 133, 135, 136, 138, 140, 142, 149, 150, 446; III, 42, 285, 287, 321, 339, 341, 353.



LA

CAMPAGNE DE 1815

AUX

PAYS-BAS

D'après les rapports officiels néerlandais

PAR

F. de BAS

Colonel de Hussards e. r. Directeur de la Section historique
de l'État-Major général de l'armée des Pays-Bas

ET

Le Comte J. de T'SERCLAES de WOMMERSOM

Général-Major de l'armée belge

TOME I

QUATRE-BRAS

TOME II

WATERLOO

TOME III

ANNEXES ET NOTES

SUPPLÉMENT

CARTES ET PLANS

